LE NOUVEAU JAPON

I

LES HÉROS ET LES DIEUX

Mes derniers souvenirs du Japon datent des mois qui ont précédé la guerre. Je ne l'avais pas revu depuis quinze ans; et je l'ai quitté le jour même où il lançait son ultimatum à l'empereur d'Allemagne. C'est déjà très loin. Si je n'écrivais pas maintenant les impressions qu'il m'a faites, je sens que je ne les écrirais jamais. Et peut-être n'est-il pas absolument inutile d'essayer d'en fixer la physionomie au moment où les circonstances l'ont engagé pour la première fois dans les conflits européens. Ces circonstances, personne ne les prévoyait. Mes notes sont aussi éloignées de toute préoccupation politique que je l'étais de la France. Une seule prend aujourd'hui, lorsque je la lis, une importance dont je ne me doutais certes pas en l'écrivant. J'habitais l'ancien quartier européen de Tsukiji que les Européens désertent de plus en plus, mais où se trouvent encore la Mission catholique française, son église et son évêché. Un matin, il y eut dans la grande rue pierreuse qui passe devant son portail, et sur les ponts qui entourent ce quartier, un mouvement inaccoutumé d'automobiles, de landaus et de riches *kuruma*. Les ambassadeurs, les plénipotentiaires, des officiers, des généraux, des ministres, le comte Okuma, président du Conseil, en descendirent et entrèrent à

l'église. Ils venaient assister au service religieux que l'ambassade d'Autriche faisait célébrer pour le repos de l'âme des victimes de Sarajevo. Au bout de trois quarts d'heure, ils sortirent et se dispersèrent avec la hâte des gens qui craignent de déjeuner trop tard. Je remarquai la complète indifférence du petit peuple des boutiques que jadis ces uniformes et ces équipages auraient mis en l'air; et ce fut ma seule raison de noter cet incident. Je revois encore l'éparpillement de ces dignitaires chamarrés, qui représentaient les grandes nations, dans ce quartier morne où de vieilles bâtisses européennes écrasent les ruelles japonaises; mais je le revois à la lumière sinistre des jours révolus. Comme ils s'étaient vite séparés et comme ils couraient vers l'avenir! Les trois ou quatre lignes où je m'étonnais de l'absence des badauds sur leur passage sont les seules de mes carnets qui aient gardé un peu d'actualité. Le reste n'en aura que pour ceux qui peuvent distraire un instant leur pensée de tout ce qui nous étreint le cœur et qui désireront se familiariser davantage avec un peuple dont la ferme attitude dans cette effroyable guerre nous montre mieux encore que ne l'ont fait ses progrès matériels de quel côté il place l'honneur et la gloire de la civilisation. Du reste, elle n'influera en rien sur les impressions qu'il m'a laissées; et, en me reportant à ce passé si proche et pourtant si lointain, je ne me soucie que d'exactitude et de sincérité.

I. — PREMIÈRE RECONNAISSANCE

J'avais connu le Japon au moment où, silencieusement, il préparait sa revanche contre les Européens qui l'avaient forcé de lâcher la Chine et le prix de ses victoires. Seule, une grande guerre, où il battrait une nation européenne, pouvait lui assurer la liberté de ses allures dans l'Extrême-Orient. Il fallait que décidément l'Europe comptât avec lui. Mais cela, il ne le disait point; et il ne semblait préoccupé que d'assimiler nos institutions et nos mœurs. Il y mettait un zèle qui ne nous paraissait pas sans danger pour lui. Sa vieille société ne s'ouvrait qu'en craquant aux idées étrangères. Tout semblait menacé : le prestige de l'Empereur, le principe d'autorité, la morale traditionnelle, la conception de la famille, la production artistique et les belles manières. Mais tout demeurait encore à peu près

debout. L'Européen s'irritait souvent d'une imitation maladroite qui était pourtant un hommage rendu à sa supériorité, mais qui lui gâtait le pittoresque qu'il était venu chercher et l'harmonie d'une civilisation si différente de la sienne. Et son agacement le rendait volontiers pessimiste. Les anciens résidens, qui regrettaient la vie moins chère et les affaires plus avantageuses du Japon d'autrefois, annonçaient des révolutions à brève échéance. Quand on parle de ce qui arrivera demain, dit un proverbe japonais, les rats du plafond rient. Les représentans de l'Europe ont souvent fait bien rire les rats des maisons japonaises. Pour moi, je n'avais échappé au pessimisme que par ma confiance dans la vitalité de ce peuple et dans la valeur morale de son armée. Mais j'étais assez convaincu qu'il ne parviendrait pas à concilier avec ses traditions les importations étrangères et que tout ce qu'il avait de singulier et de charmant succomberait tôt ou tard sous l'envahissement des formes de la vie occidentale. Et très sincèrement je le déplorais, sans me dissimuler qu'en reniant ainsi, et à contre-cœur, une grande partie de son héritage, le Japon ne faisait que prévenir la nécessité pour lui mieux obéir, pour lui obéir en maître. Il se déjaponisait par amour de lui-même. Mais enfin, il se déjaponisait. Et maintenant qu'après quinze années retentissantes, après Port-Arthur et Moukden et la mort de son vieil Empereur et ses agitations parlementaires, j'allais le revoir, je me demandais si je n'aurais pas quelque peine à le reconnaître. Je craignais de ne plus y retrouver ce qui naguère m'avait séduit, inquiété ou même gêné; car, si amoureux que nous soyons du changement, nous n'aimons point qu'on nous change les représentations que nous nous sommes faites des choses; et lorsque nous retournons aux endroits dont nous avons installé l'image en nous, et que nous constatons qu'elle ne s'accorde plus avec la réalité, nous regrettons jusqu'aux traits qui nous en avaient déplu.

C'était ce que je pensais par ce matin pluvieux où le paquebot japonais, qui m'amenait d'Amérique, entrait au port de Yokohama. Pendant qu'à travers la pluie drue je cherchais à distinguer la ville, j'aperçus à quelques pas de moi un de nos compagnons de voyage, un officier de marine japonais qui venait de séjourner deux ans en Allemagne. Il avait quitté ses vêtemens civils et revêtu son grand uniforme, la poitrine barrée d'une

brochette de décorations qui étaient les seules splendeurs de ce lever du jour. A peine la passerelle du navire eut-elle touché le quai, un autre officier y grimpa, moins décoré que le nôtre et suivi de deux dames japonaises. Leurs socques de pluie, en forme de petits bancs, s'accrochaient péniblement aux tringles de la passerelle; et le nœud de leur ceinture, qui relevait leur léger manteau de soie noire, leur donnait l'air de ployer sous un fardeau trop lourd. L'une de ces dames, fille de l'amiral Togo, était la femme de notre compagnon. Les deux époux se revoyaient après une longue séparation. Ils ne se serrèrent même pas la main. Elle s'inclina, aspira beaucoup d'air entre ses dents et prononça quelques paroles. Il s'inclina, un peu moins, aspira de l'air, pas tout à fait autant, et prononça quelques mots, plus brefs. Ce petit incident, au milieu du remue-ménage de l'arrivée, me reporta si loin dans le passé qu'il ne me sembla plus que j'avais quitté le Japon. Mieux que tout ce qu'on pouvait me dire, l'attitude de ce mari et de cette femme me prouvait que les rapports entre les deux sexes étaient toujours les mêmes, ou qu'ils avaient du moins gardé leur ancienne étiquette.

Je gagnai rapidement la gare toujours aussi venteuse et aussi délabrée, et je pris le premier train qui partait pour Tokyo. C'était bien le wagon dont j'étais descendu jadis. Les hommes, que je m'attendais à trouver tous en veston ou en jaquette, portaient presque tous le costume national. Des femmes agenouillées sur les longues banquettes fumaient leur cigarette entre leur parapluie de papier huilé et leur paquet enveloppé d'un linge couleur de safran. Elles étaient un peu moins avenantes que la dernière fois que je les avais rencontrées, mais beaucoup plus que la première fois que je les avais vues. Je compris que je n'aurais pas besoin de me réaccoutumer à l'esthétique japonaise, que j'avais été une fois pour toutes vacciné contre les désillusions des premiers jours, que mes souvenirs n'avaient ni défiguré ni transfiguré cet aimable pays, et que de nous deux j'étais le seul qui eût vieilli.

Arrivé à Tokyo, j'eus l'impression que la capitale du peuple le plus révolutionné avait moins changé, dans ces quinze dernières années, que les villes américaines et même que Paris. On l'avait enlaidie, ce qui pourtant était difficile. On en avait augmenté l'incohérence. Des ponts de fer remplaçaient de fameux vieux ponts de bois. Les tramways à trolley pas-

saient dans des nuages de poussière sous un affreux réseau de câbles. Des boulevards s'étaient élargis, comme le célèbre Ginza; mais les petits saules qui les bordent n'avaient pas grandi d'un pouce. Des maisons européennes, des boutiques à l'européenne, des estaminets à l'européenne s'élevaient un peu partout, mais on n'avait qu'à les voir, et principalement les estaminets avec leur mobilier dépareillé de salle à manger bourgeoise, pour s'assurer que les dieux du Japon, amis de l'harmonie et de la netteté, n'avaient point étendu jusqu'à eux leur bénigne influence. L'immense terrain vague qui se déroule, au centre de la ville, devant les douves et les remparts du palais de l'Empereur et qui servait naguère de champ d'exercices à la cavalerie, était converti en un chantier d'où sortait déjà une rangée d'édifices en brique, banques et agences, qui semblaient avoir été transportés d'une ville américaine. Mais la beauté du parc impérial et son mystère restaient encore intacts.

Je pris un grand plaisir à sentir se ranimer en moi, au cours de ces premières promenades, des images depuis si longtemps endormies et à écouter les échos que réveillaient dans ma mémoire tous les bruits de la ville japonaise. Je m'arrêtai longuement devant les échoppes des écrivains publics. Agenouillés comme des saints dans leurs niches et baissant les paupières, ils semaient du bout de leur pinceau des caractères compliqués et vraiment artistiques, pendant qu'au bord de la rue, assis sur leurs talons, leur vieux client ou leur jeune cliente les suivaient de l'œil, le porte-monnaie à la main. Le long d'une grande bâtisse, où l'on prenait des leçons d'escrime, je ralentis le pas pour mieux écouter le cliquetis des sabres en bois que, depuis des siècles, entend le peuple des Samuraï. Je m'amusai, comme jadis, des salutations qui cassent en deux les passans au coin des rues, surtout quand ces passans sont des femmes et qu'elles portent leur enfant sur leur dos. Au premier plongeon, les deux bébés se découvrent avec étonnement pardessus les têtes profondément inclinées de leurs mères; puis les corps se redressent, et ils ne se voient plus; un second plongeon, ils sont heureux de se revoir, ils se reconnaissent; un troisième, moins prolongé, et ils se contemplent pour la dernière fois. Je retrouvai les fouillis de bicoques coupés de canaux où glissent des radeaux chargés de légumes; les dédales des ruelles silencieuses qui descendent les vallées et en remontent

les pentes ; leurs palissades de bambou et leurs portes à auvent où le bec électrique remplaçait la lanterne ; et les marchés du soir dans les rues populeuses ; et les grands parcs et les temples et les théâtres avec leurs affiches suspendues à de longues perches comme des oriflammes. J'entrai au Meiji-za : c'était la même salle traversée d'un pont de bois où s'avancent les acteurs, le même public fumant, buvant et mangeant sur les nattes du parterre et des loges, la même scène tournante, la même voix chevrotante des chanteurs, les mêmes sons aigres du shamisen, les mêmes pièces qui reproduisent longuement et minutieusement les petits aspects comiques de la vie journalière.

Mais je ne pouvais supposer que l'ancien Japon fût remonté dans la lune, et le Japonais qui, revenant à Paris, écrirait : « O merveille ! Les Parisiens ont toujours des souliers ou des bottines ; on promène toujours les bébés dans de petites voitures ; les théâtres jouent toujours les mêmes pièces ; les gens chez qui je vais habitent toujours des appartemens, et, au rez-de-chaussée des maisons, on trouve toujours un concierge à qui parler, quand il n'est pas dans l'escalier, » ce Japonais ne me paraîtrait pas plus naïf que l'Européen qui se montrerait agréablement surpris de la persistance des Japonais à se servir de leurs socques en bois et des mères japonaises à porter leur enfant sur leur dos. En somme, rien n'avait changé. Je remarquai seulement que les femmes mettaient plus de bijoux, que leurs doigts étaient souvent chargés de bagues, que leur coquetterie avait quelque chose de plus indépendant et de plus personnel. Au contraire, je crus distinguer chez les hommes un retour aux anciennes modes. Ceux qui étaient vêtus à l'européenne me semblaient beaucoup moins empruntés qu'autrefois. Mais le plus grand nombre était revenu au costume national; et les élégans se promenaient tête nue et les pieds nus dans leurs *geta*. En revanche, au théâtre, beaucoup s'asseyaient les jambes croisées comme si l'usage des sièges européens les avait déshabitués de leur pénible agenouillement.

Rien n'avait changé non plus dans les opinions et les jugemens des résidens européens. J'entendais les mêmes phrases que jadis sur le charme assez indéfinissable dont le Japon nous enveloppe, sur la difficulté de pénétrer le caractère des Japonais, sur leur façon de raisonner qui ne ressemble pas à la nôtre, sur leur orgueil, sur leur désir d'éliminer l'Euro-

péen et de démarquer ses inventions, sur les révolutions qui se préparent et qui éclateront sans doute la semaine prochaine. Comme l'étranger vieillit peu au Japon et comme il rajeunit quand il y revient! Le personnel des ambassades s'était entièrement renouvelé. La plupart des anciens professeurs, ingénieurs, industriels, avaient disparu. Mais je n'avais qu'à fermer les yeux et à écouter leurs remplaçans pour les croire encore là. Au lieu de m'en réjouir, j'en éprouvai une vague tristesse. Un vieux missionnaire que je rencontrai hésita à me reconnaître, et j'eus la même hésitation, car nous ne pensions pas nous revoir en cette vie. Nous avons commencé par compter les morts. Les vieilles amitiés qui se rejoignent prennent si naturellement le chemin du cimetière! Mais quoi! nous ne mourons pas. La mort n'est qu'une illusion de notre misérable individualisme. Il faut que la pièce continue avec les mêmes rôles. Acteurs et figurans ne comptent guère. Ce sont les paroles qui durent, les vaines paroles. Mon vieil ami sourit et me dit : « L'homme ne repasse pas deux fois par le même chemin sans mélancolie. S'il ne le reconnaît plus, il se sent déjà comme poussé hors du monde. S'il n'y trouve aucune nouveauté, il sent le peu que nous sommes dans l'éternel recommencement de tout. Vous craigniez que le Japon ne fût plus votre Japon ; puis vous vous êtes félicité qu'il le fût toujours, et voici maintenant que vous allez vous attrister qu'il le soit trop. Vous vous apercevrez peut-être qu'il l'est plus encore et que c'est en cela qu'il a changé. »

II. — LES FUNÉRAILLES DE L'IMPÉRATRICE

La semaine de mon arrivée, le 24 mai 1914, eurent lieu les funérailles de l'Impératrice douairière. J'avais encore dans les yeux cette matinée d'avril où, en 1898, je l'avais vue près de l'Empereur, écoutant des discours qui célébraient la trentième année de leur règne à Tokyo. Elle portait ce jour-là une robe vieux rose aux reflets d'or qui la guindait. Mais sous cette carapace européenne, et malgré son visage fané, — fané comme une fleur, — où ses yeux faisaient deux points noirs et sa bouche une petite moue à peine teintée, elle gardait la gracilité de la jeunesse et donnait toujours l'impression d'une fragilité diaphane et d'un pas aussi léger que devait l'être son sommeil.

La pivoine rouge tomba dans le vase de pierre précieuse : le bruit éveilla le papillon et l'Impératrice.

Cette courte poésie d'une femme, un des meilleurs poètes du Japon moderne, me la ressuscite encore mieux que mon souvenir. Elle dort aujourd'hui, et l'écroulement de son palais ne la réveillerait pas. Elle est allée rejoindre l'Empereur. Avec elle le grand règne est tout à fait fini. Les impératrices du Japon ne sauront plus ce que c'est que d'adopter à trente ans le corset et les robes d'une Reine d'Angleterre. Elles ne sauront plus jamais ce que c'est que d'avoir vécu toute sa jeunesse dans une pénombre de sanctuaire et d'en être brusquement tirée et de paraître en plein jour au milieu des foules et de monter dans des trains et de visiter des navires de guerre et d'inaugurer des hôpitaux. Désormais elles trouveront naturel d'ouvrir des bals et de recevoir à leur table des ambassadeurs carnivores. Mais la petite princesse, qui aujourd'hui est accroupie dans son cercueil la tête voilée et les yeux clos, a passé par d'étranges métamorphoses, et elle ne trahit rien des émotions de son âme. Elle a tenu jusqu'au bout son rôle en perfection. La Japonaise la plus obéissante ne l'était pas plus qu'elle devant son impérial mari, qui, dans la demi-intimité de la cour ou du voyage, ne daignait point s'apercevoir de sa présence et, confortablement assis, la laissait indéfiniment sur ses pieds. Quand un Européen l'approchait, sa timidité, qui n'était point de la gaucherie, ajoutait seulement à sa dignité naturelle une grâce mystérieuse. Tous louaient sa délicatesse et sa bonté. On la disait curieuse d'apprendre comment vivaient les femmes dans les autres pays et désireuse, pour les Japonaises, d'une condition plus libre. Après la mort de l'Empereur, elle s'effaça; elle semblait s'excuser de lui survivre. Je ne pense pas qu'il y ait eu de souveraine plus vraiment aimée du peuple japonais.

Elle s'était éteinte à Numazu, au bord de la mer. Mais, comme la tradition n'admet pas qu'un membre de la famille impériale puisse mourir hors de la capitale, sa mort ne fut point annoncée ; et le 10 mai, elle rentrait à Tokyo dans la nuit. Les princes et le monde de la cour se portèrent à la gare sans aucun signe de deuil. On avait tendu des voiles entre le wagon funèbre et les assistans. Le grand carrosse rouge s'avança, reçut le cercueil et s'éloigna à son allure habituelle ; et l'Impératrice mourut officiellement, à deux heures du matin.

Ses funérailles furent admirables. Si j'en crois ceux qui virent les funérailles de l'Empereur, les Japonais apportèrent à celles de l'Impératrice un recueillement plus profond, une piété plus intime. De combien de morts illustres peut-on dire qu'ils auraient souhaité la pompe et les hommages sous lesquels nous les enterrons ? Il n'y avait pas dans cette longue cérémonie un seul détail dont elle n'eût ressenti la beauté.

Dès trois heures de l'après-midi, on ne pénétrait que muni de carte sur la voie funèbre, qui partait du Palais et traversait toute une partie de la ville jusqu'à la station du chemin de fer où le train attendait la dépouille impériale pour l'emporter dans la ville sainte de Kyôto. Il faut se représenter de larges routes descendantes et montantes, bordées d'un fouillis de bicoques en bois ou côtoyant des terrains déserts, d'immenses quartiers sans caractère dans une ville sans couleur et sous un ciel brouillé. Sur toutes les chaussées on achevait d'étendre une couche de terre meuble et sombre où les pas s'amortissaient. Des deux côtés on ne voyait qu'une foule compacte assise sur ses talons ou sur des boîtes de bois qu'on vendait environ cinq sous. Les boutiques ouvertes avec leurs rangées de spectateurs, les uns agenouillés, les autres debout, ressemblaient à des loges de théâtre pleines. Les auvens servaient quelquefois de balcons ; et les balcons disparaissaient sous les grappes humaines. Pas un cri ne sortait de cette multitude évaluée à six ou sept cent mille personnes. Le service d'ordre était assuré par des sergens de ville et des délégués en redingote noire qui n'avaient presque rien à faire. J'étais à l'entrée d'une venelle qui donnait sur un terrain de manœuvres, une vaste plaine inculte. A deux pas de la foule, le silence était tel que j'aurais pu me croire dans un village. Derrière leurs palissades de bambou et leurs petits jardins, les maisonnettes semblaient vides ou endormies. Le champ de manœuvres était sillonné de *kuruma* qui menaient des personnages officiels aux tribunes réservées ; et l'on apercevait de loin les jambes noires des coureurs tricotant sous leur veste blanche. Le paysage, les rues, les maisons, les décorations, ces poteaux et ces grosses lanternes blanches, tout, sauf la foule prodigieusement silencieuse, aurait déçu par sa médiocrité l'étranger débarqué de la veille. Mais qu'il prenne patience, l'étranger !

Il est maintenant six heures du soir. Les soldats de la garde impériale apparaissent, et, pendant que les uns font la haie

devant les spectateurs, les autres forment leurs rangs sur la chaussée et attendent, l'arme au pied, le signal de la marche. Le jour tombe : de tristes sonneries de clairons se font entendre. Les lanternes s'allument et les becs électriques donnent des lueurs jaunes. Enfin, ce fut la nuit, la nuit, négation de la lumière, où la tradition japonaise voulait qu'on ensevelît la négation de la vie. A huit heures, un coup de canon annonça que le cercueil de l'Impératrice quittait le Palais. Il n'y eut pas dans la foule le moindre soupir de soulagement, le plus faible murmure. Mais ceux qui avaient acheté des boîtes montèrent dessus, et quelques-unes craquèrent.

La troupe s'ébranla. Les soldats, le fusil tourné vers le sol, commencèrent à défiler. Leurs uniformes kaki se fondaient dans le crépuscule : on ne distinguait bien que la bande rouge de leurs képis. Et leur piétinement, assourdi par la terre molle, faisait le même bruit indéfini que la mer quand elle roule loin de nous dans la nuit brumeuse et calme. Toutes les huit minutes, sans qu'un ordre fût crié, ils s'arrêtaient un instant. Et du bas de la côte, montaient sur ce grand silence les sons de la musique militaire qui jouait la *Marche funèbre* de Chopin. Sans doute, ils déchiraient toutes les oreilles japonaises encore rebelles à la musique occidentale. Du moins, ils ne leur parlaient pas le même langage qu'à nous. Et je songeais à l'Impératrice que ces cuivres avaient dû froisser jadis, les jours de parade. Mais que de choses l'avaient froissée qui lui devinrent peu à peu des signes de grandeur! Cette musique, qui menait son deuil au milieu de ces soldats à l'européenne, avait eu pour elle des marches triomphales, dont les battemens de son cœur avaient scandé les rythmes étranges.

La musique passa : les musiciens, sanglés dans leur tunique rouge, oscillaient en mesure, et les marins de la flotte, qui marchaient derrière eux, suivaient leur mouvement. Sous le costume moderne ils obéissaient ainsi à la règle des cortèges d'autrefois; mais ils corrigeaient l'ancien pas de danse excentrique en un pas simplement cadencé. Les derniers accens de la *Marche funèbre* s'éteignaient à peine qu'une musique perçante, glapissante, de flûtes et de fifres lui répondit, comme du fond des siècles. Les prêtres shintoïstes s'avançaient, coiffés de leur bonnet noir et vêtus d'une robe d'un vert pâle, presque gris dans l'ombre crépusculaire. Leurs torches inclinées éclairaient la

poitrine des soldats immobiles. Ils portaient les emblèmes de la religion nationale, les deux arbrisseaux verts qui ressemblent au camélia, de longues banderolles qui symbolisent le soleil et la lune, des gongs, des boucliers, des arcs, des flèches, des tables pour les viatiques du mort, et ces viatiques : du riz, de l'eau, du sel, des rouleaux de soie blanche et de soie écarlate, une paire de sandales. Ces antiques présens funéraires passaient accompagnés d'une musique de faucheurs asiatiques soufflant dans leurs roseaux. Mais, par intervalles, des clairons coupaient d'une note sonore la voix aiguë des fifres. Le Japon du passé ne pouvait oublier que le Japon moderne était là.

Et tout à coup nous vîmes, se détachant de la pénombre aux flammes des torches et dominant la foule, le chariot funèbre. Il était laqué de noir et d'or, monté sur deux énormes roues et traîné par deux couples de bœufs qu'escortaient leurs piqueurs. Les hommes qui l'entouraient, habillés comme au vieux temps, venaient du village de Yasé près de Kyôto, qui a toujours fourni, au cours des âges, les nourrices des princes du sang et les porteurs de la litière impériale. L'Impératrice s'en allait dans un de ces chars attelés de bœufs comme ceux qui conduisaient, il y a douze cents ans, les Empereurs et leur cour à des plaisirs arcadiens. Aujourd'hui, c'est l'automobile ou le chemin de fer qui les y mène. Mais, le jour de la mort, ils retrouvent le lourd chariot et les bœufs au pas lent; car ils sont aussi morts que les morts d'autrefois; ce qui convenait aux uns convient aux autres, et il est bon qu'ils entrent tous de la même allure pacifique dans l'éternité.

A chaque tour de roue, ce char gémissait étrangement. Les essieux avaient été disposés de telle sorte qu'ils produisaient sept notes gémissantes. On me dit que l'artisan de Kyôto, dont ils étaient l'ouvrage, appartenait à une famille où, de père en fils, on se transmettait le secret de ces gémissemens, « qui doivent contracter les cœurs. » Ah! comme je reconnais bien là le génie japonais! Il ne se contente pas d'atteindre la grandeur par les moyens les plus simples : il lui faut de l'habileté. Et son habileté, sans être formellement de mauvais goût, a quelque chose de puéril et de précieux qui passe la mesure et qui diminue quelquefois l'impression de grandeur. Cette mécanique destinée à émouvoir m'a un instant gâté la simplicité majestueuse de ces funérailles. Un moment ma pensée s'est

détournée de l'Impératrice morte et de l'immense ville recueillie et de tout ce concert de symboles pour aller chercher, dans sa carrosserie de Kyôto, l'habile fabricant de ces essieux pathétiques. Mais personne autour de moi ne sentait comme moi, et personne n'eût compris ma restriction. En revanche, je crois bien que les Japonais éprouveraient aussi vivement que nous l'ampleur et la mélancolie du vers de Hugo :

Les grands chars gémissans qui reviennent le soir...

Seulement, ils veulent être sûrs que le char gémira; et ils s'y prennent en conséquence.

Derrière les prêtres shintoïstes et tous ces hommes revêtus de costumes anciens, marchaient en rangs obscurs des princes, des généraux, des dignitaires, dont les chamarrures sortaient de l'ombre aux lueurs des lanternes ou des becs électriques, comme les replis des vagues se dorent sous les rayons mobiles de la lune. On n'entendait plus qu'un long piétinement sourd qui se déroulait dans la nuit ; et, de temps en temps, les deux musiques se rejoignaient très haut, au-dessus de la ville.

Près de la station du chemin de fer, dans le quartier populeux de Yoyogi, sur une petite hauteur, s'élevait le temple provisoire où devait se terminer le cortège. Il était en bois blanc; et son toit recourbé, en écorce de cèdre : une simple hutte, comme l'éternel temple shintoïste, mais d'un bois indiciblement pur. La loge où se tenait la famille impériale, celle des musiciens, celle des prêtres, celle où l'on dépose les alimens sacrés, étaient aussi des huttes ; et les galeries pour les invités étaient en bois blanc ; et les grands *torii*, ces portiques dont la poutre transversale a la forme d'une carène, étaient en bois blanc. Mais chaque lampadaire était formé de trois jeunes pins réunis que l'on n'avait point écorcés ; et toute la clôture était faite de bambous verts qui signifient la pureté. Il n'y avait d'autres ornemens que des cordes de paille, emblème shintoïste, et, sur les bambous, des cravates de crêpe noir, emblème européen. Aucun encens ne montait dans l'air, mais une odeur de forêt coupée. Le chariot funèbre atteignit l'enclos à onze heures et demie. La ville en fut avertie par un coup de canon. Les cloches sonnèrent dans les temples; des sifflemens de vapeur leur répondirent dans les manufactures ; et les tramways s'arrêtèrent trois minutes. Durant trois minutes, le mouvement

cessa d'un bout à l'autre de l'énorme ville en insomnie. Sur les ponts où brûlaient des torchères, le long des boulevards éclairés de lanternes blanches, autour des brasiers dont la flamme découpait des porches d'ombre à l'entrée des petites rues, la foule sembla pétrifiée. Trois minutes : tout ce que la vie peut donner à la mort!

Et maintenant l'Impératrice s'est à jamais éloignée de sa capitale. Elle retourne au Kyôto de sa jeunesse, à ce Kyôto dont le premier nom de *Heian* voulait dire calme, tranquillité. Mais ce n'est point au cœur de la ville qu'elle reposera. On lui prépare de grands ombrages à une demi-heure de la cité, près du tombeau de l'Empereur. J'y suis allé deux mois plus tard. Dans les bois, au flanc d'un coteau, l'Empereur dort sous un vaste tumulus qui couronne des étages de gazon vert, séparés par des murs de pierres sèches. La porte de bronze, où resplendit sur chaque battant un chrysanthème d'or, est le seul ouvrage apparent dont la main des hommes a façonné la matière. Les pierres des murs ont été choisies pour la beauté de leur forme et de leur grain. Les grèves de la Mer Intérieure ont fourni le sable qui recouvre le tumulus. Mais, alors que les tumuli des anciens Empereurs se sont désagrégés sous l'action du temps, celui-ci, fait en béton, résistera aux siècles. Tous les soirs, les lanternes de pierre y sont allumées. Elles le furent jour et nuit la première année. Et chaque jour des premières semaines y amena de vingt à trente mille pèlerins. On en comptait encore cinq mille quand je l'ai vu, et bien que ce fût l'époque des grands travaux de la campagne. Nous descendons par un sous-bois, et nous arrivons tout de suite à l'endroit où l'Impératrice attend son tumulus. La terre ne s'ouvrira pour la recevoir que cent jours après les funérailles. Elle attend dans une chapelle en bois blanc sur le versant de la colline ; et, au-dessous, dans une autre chapelle aussi simple, des offices sont célébrés chaque jour en présence des envoyés de la Maison Impériale. Un peloton de soldats gardait l'enceinte.

Cette pompe et ces spectacles n'avaient rien de très nouveau pour moi. Je savais que les Japonais excellent dans le déploiement de ces solennités où ils collaborent avec la mort et la nature. Il n'est guère de peuple qui tienne davantage aux douceurs fugitives de la vie et qui fasse meilleure figure à la mort. La tristesse qu'elle apporte devient chez eux comme une fête

mélancolique de l'esprit. Et je ne connais point de pays où la force des coutumes et la discipline de la sensibilité donnent aux grandes démonstrations publiques une pareille unité d'impression. Acteurs et spectateurs, tous y concourent. A dire vrai, il n'y a que des acteurs. Ceux qui conduisaient le deuil n'étaient pas plus impeccables que ceux qui le regardaient passer. La foule jouait son rôle aussi parfaitement que les princes, les soldats, les prêtres, les fiers campagnards de Yasé et les nobles piqueurs de bœufs.

Mais c'était précisément cette unité que naguère on avait pu croire en péril. On craignait que les idées égalitaires introduites au Japon y eussent leur effet immanquable de dissocier la communauté japonaise : et elle m'avait paru plus solide que jamais. On redoutait pour la société et pour les âmes le conflit prolongé des deux civilisations. Mais, quand on avait assisté jadis aux tâtonnemens de la vieille culture japonaise et à sa démarche incertaine d'Asiatique éblouie à travers les innovations occidentales, on commençait à soupçonner, devant ces funérailles, qu'elle avait enfin trouvé son équilibre. Les élémens d'origine étrangère s'y accordaient harmonieusement aux rites de l'ancien, du plus ancien Japon. Ceux-là n'y paraissaient pas plus des importations que ceux-ci des archaïsmes. On prétendait que ce conflit émousserait sans doute la délicatesse esthétique du peuple japonais, inséparable de sa délicatesse morale : et elle s'était marquée non seulement dans tous les détails de cette cérémonie funèbre, mais dans l'attitude de la foule. Il nous semblait naguère que le culte de l'Empereur pâlissait, et d'aucune Impératrice le dernier sommeil n'avait été entouré d'une piété plus vive. Sur cette terre, où depuis douze cents ans le bouddhisme a régné, rien dans ces funérailles n'était emprunté à ses rites. La seule religion qui participait aux honneurs rendus à la dépouille impériale était celle dont il avait autrefois étouffé la voix grêle et recouvert la simplicité sous sa liturgie somptueuse. C'était le shintoïsme qui nationalise le Soleil, qui attribue à l'Empereur une origine céleste et qui fait graviter toutes les autres nations autour de la nation japonaise, fille des dieux; le shintoïsme, la plus ancienne des religions du Japon, la plus orgueilleuse des religions nationales, aussi démesurée et aussi fantastique dans sa mythologie que sobre et naturelle dans son symbolisme.

III. — LE DERNIER SAMURAÏ

Un passé qui meurt lentement, ce sont les tombeaux des Shogun, dans le parc de Shiba. Ces lieutenans généraux de l'Empereur, qui avaient supplanté leur souverain, les Tokugawa, descendent peu à peu dans l'indifférence et dans l'oubli. On ne se souvient d'eux qu'avec hostilité. Ces dernières années, un journal interrogea ses lecteurs sur les héros qu'ils préféraient et sur ceux qu'ils n'aimaient pas : le premier des Tokugawa, le fondateur de la dynastie, réunit presque toutes les voix contre lui. Leurs temples étaient magnifiques. Ils le sont encore; mais leur sanctuaire se dégrade, les châsses se dédorent, les laques rouges s'écaillent; sur les hauts-reliefs, les fleurs et les oiseaux plus éclatans que les fleurs dépérissent. On commence seulement à réédifier le grand temple qui a brûlé depuis huit ans, et l'on ne sait même pas si l'on ira jusqu'au bout. Les deux ou trois fois que je m'y suis promené, je n'y ai rencontré personne. Les desservans se plaignent de leur pauvreté et sont au milieu de ces splendeurs comme le pâtre qui voit mourir son feu. L'idée religieuse s'en est éloignée, et, dès qu'elle s'éloigne, le Temps se réveille et se met à la besogne.

Cependant il y a, dans un des vastes quartiers de Tokyo, une petite maison que les pèlerins visitent assidûment et qui, tout ordinaire qu'elle soit, est plus sacrée que ces temples. C'est la maison du maréchal Nogi, le vainqueur de Port-Arthur. Mais ce n'est point le soldat victorieux dont on vient y adorer l'âme, c'est l'homme qui, le soir des funérailles de l'Empereur, au premier coup de canon, s'ouvrit le ventre, selon le rite des anciens Samuraï. Ce suicide ressuscita brusquement aux yeux du monde un Japon féodal qu'on croyait enterré. L'uniforme européen contrastait violemment avec une mort qui nous reportait à plus de mille ans en arrière, au temps où les serviteurs se tuaient encore sur le tombeau de leurs maîtres. Sa femme, la comtesse Nogi, n'avait pas voulu le laisser partir seul et s'était enfoncé un poignard dans le cœur. Les Japonais oublièrent presque la mort de l'Empereur pour ne plus songer qu'à ce couple sanglant qui le suivait « sur la route du ciel. » Le peuple fut remué jusque dans ses fibres les plus secrètes par tout ce que la beauté de cet acte avait de spécifiquement japo-

nais. Devant ces deux cadavres, il revivait dix siècles de son histoire. Un témoin me racontait que, plusieurs étrangers s'étant écriés, dans un cercle japonais, que le maréchal était stupide ou fou, les Japonais ne s'en étaient point montrés froissés, et qu'ils avaient seulement souri. Ils ont le même sourire quand, au fond d'un temple, ils vous ouvrent avec précaution une boîte qui en contient une autre qui en contient une troisième et qu'ils tirent, emmaillotée dans des linges de safran, une coupe en terre rugueuse et craquelée, d'apparence grossière; vous vous attendiez à un trésor et ils vous voient déçus : ils sourient alors et replacent dans sa boîte cette coupe dont le modelé remplit exactement leurs deux mains et qu'ils ont un instant tournée entre leurs doigts pour en admirer les bords légèrement onduleux. La mort de Nogi rentrait dans la catégorie des biens spirituels et sacrés dont se compose leur patrimoine national et que, par impuissance à en juger la valeur, les étrangers ne peuvent même pas leur envier.

Il faut cependant essayer de comprendre cet homme que le peuple appelle *le dernier Samuraï*. De son histoire que l'on m'a contée et que l'on m'a lue, je retiens seulement quelques épisodes, quelques images, mais qui la résument toute. Elle est un des témoignages les plus curieux de l'ancien Japon d'hier au confluent du Japon moderne.

Vers 1857, le 5 et le 16 de chaque mois, avant l'aube, on aurait pu voir sortir d'une maisonnette de Tokyo, très proche de la maison seigneuriale du prince Mori, un homme d'armes, accompagné d'un petit garçon d'environ huit ans. Ce Samuraï, précepteur du jeune prince, se nommait Nogi, et le petit garçon était son fils. Ses fonctions lui commandaient d'aller deux fois par mois saluer le tombeau de la famille princière au temple fort éloigné de Sengakuji. Pour l'enfant débile et nerveux, ces sorties matinales étaient à la fois un plaisir grave et un objet de terreur. On risquait toujours, dans le crépuscule, de buter contre un cadavre ou de faire rouler une tête sous son pied. Il existait encore en ce temps-là une coutume, qui ne fut abolie qu'en 1868 : le *Tameshigiri* ou *Essai du sabre*. Le Samuraï, possesseur d'un sabre neuf, se postait au coin d'une rue, la nuit, et en éprouvait le tranchant sur le premier venu qui passait sans escorte.

Mais quand, au jour levant, on arrivait au temple, le petit

Nogi oubliait toutes ses craintes, et, pendant que son père s'acquittait au nom du prince des hommages funéraires, il ne se lassait point de contempler, dans le modeste enclos, quarante-sept tombes rangées autour d'un grand sépulcre, et pieusement entretenues comme des autels. C'était là que reposaient les quarante-sept Ronins, ces hommes d'armes dont l'aventure reste aux yeux des Japonais un des monumens parfaits de leur ancien héroïsme. Le jour même où ils avaient vengé leur seigneur en tuant son meurtrier, ils furent condamnés à s'ouvrir le ventre, et on les répartit dans un certain nombre de demeures princières, afin qu'ils y accomplissent « l'honorable cérémonie. » Plusieurs d'entre eux avaient été envoyés chez le prince Mori, où l'on gardait religieusement leur mémoire. Tous les enfans des Samuraï étaient familiarisés de bonne heure avec l'idée du suicide. Mais on peut dire que, sur ce point, le petit Nogi fut privilégié. Il grandit dans le culte presque intime des suicides les plus excitans de la Légende dorée du Japon.

Deux ou trois ans plus tard, le père et l'enfant, qui portait à sa ceinture les deux petits sabres inégaux des jeunes Samuraï, s'éloignaient de Tokyo. Ils n'étaient pas seuls, cette fois : ils escortaient à pied un palanquin où Mme Nogi avait pris place avec ses fillettes. Le père, dont le caractère inflexible et la franchise déplaisaient au prince, avait été frappé de la peine du *Heimon*, c'est-à-dire de *la Porte close*. Le Samuraï devait regagner son pays et s'enfermer pendant cinq mois dans sa maison. On clouait sur la porte deux bambous entre-croisés. Il lui était interdit de rire, de chanter ou même de parler à haute voix ; et cette défense s'étendait à toutes les personnes de sa famille. La ville où les Nogi se rendaient, Chofu, était au bout du Japon, près de Shimonoseki. Ils contournèrent le mont Fuji, suivirent jusqu'à Kyôto la grande route où montaient et descendaient les cortèges de *daïmio*, et s'embarquèrent à Osaka. Le père expliquait à son fils ce qu'ils voyaient et tout ce qu'avaient vu ces endroits célèbres. Quand ils débarquèrent, parens et enfans changèrent de vêtemens sur la grève avant d'entrer dans une petite auberge. M. Nogi, qui revenait à Chofu pour la première fois depuis dix ans et qui n'y possédait plus rien, finit par louer une bicoque, où toute sa famille se tassa comme dans une arche bien close et pour une longue traversée de silence.

Et voici maintenant le petit Nogi à l'école et dans une école

telle qu'on n'en connaît plus de semblable au Japon. Les élèves faisaient eux-mêmes leur cuisine; ils allaient, au cœur de l'hiver, puiser à la fontaine et ramasser du bois mort dans la forêt. Les maîtres ne leur enseignaient pas seulement la lecture, le calcul, la calligraphie, l'escrime; ils les aguerrissaient contre le froid et contre la chaleur et contre les fantômes que nous portons en nous. Par les nuits les plus noires, ils les menaient dans les tristes lieux hantés. Si quelque bruit de feuille arrachait à l'un d'eux un sursaut ou un cri d'effroi, ses camarades le rouaient de coups et l'abandonnaient aux ténèbres. On ordonnait encore à celui qui semblait manquer de courage d'escalader dans l'ombre l'échafaud où étaient exposés les cadavres des criminels et d'en rapporter une tête coupée. Le petit Nogi, aussi timide qu'une fille, et qui se laissait battre par ses sœurs, souffrit horriblement; mais il se raidissait et ne disait rien. Son père, plus sensible aux marques de sa nervosité qu'aux efforts qu'il faisait pour réagir, ajoutait à ce dur entraînement de l'école. Il l'envoyait souvent jusqu'à la ville de Hagi : dix-huit lieues de chemins impraticables, dans les montagnes, le jour sans rencontrer personne, la nuit au clair de lune, avec la peur des spectres. L'enfant avait pris en horreur le métier des armes, et l'étude lui apparaissait comme le seul refuge.

Quelques années se passent : il atteint sa seizième année et ose avouer à son père son ambition de devenir un savant. Un savant à cette heure où il n'y a pas, dans toute l'étendue de l'empire, un homme d'armes qui ne tende l'oreille aux murmures précurseurs de la guerre civile! On a bien besoin de savans! *Samuraï* ou paysan, qu'il choisisse! Le père était opiniâtre; le fils aussi. Un de leurs parens tenait à Hagi une école renommée, d'esprit très confucéen et de tendances nettement impérialistes, car, dans cette province excentrique, on n'avait jamais accepté l'usurpation des Tokugawa qu'en grinçant des dents. Le jeune Nogi se sauve de chez lui. Le chemin de Hagi lui était familier, et l'espoir qui le conduisait en avait écarté tous les spectres. Mais pour un jeune homme si désireux d'apprendre la philosophie chinoise, c'était un fâcheux début de désobéir à son père. Son parent refusa de le recevoir. Il errait, les yeux pleins de larmes, autour de cette maison de la science aux portes inexorables, quand la femme de ce parent l'aperçut et le prit en pitié. Elle fléchit son mari. On le mit d'abord aux travaux

des champs, sous prétexte que les études demandent un corps aussi vaillant que le maniement des armes. Levé avant l'aurore, il partait pour les rizières; et, le soir, le maître lui payait le salaire de sa journée en lui expliquant les classiques chinois. Cette vie de campagnard fortifia ses membres, et la doctrine confucéenne acheva de lui tremper l'âme. L'amour de l'étude, dont il est possédé, est un des signes caractéristiques de sa génération. Parmi les jeunes gens de son âge, plus d'un se fût jeté à la nage pour gagner le navire européen qui souillait aux yeux de leurs pères les eaux sacrées du Japon, mais qui l'aurait emporté vers ces nouveaux mondes dont les Tokugawa avaient amputé leur misérable univers. Ils rêvent tous d'être savans. Les uns comprennent que la science à conquérir est au delà de leur horizon; les autres, comme Nogi, ne la cherchent encore que dans les livres chinois. La Restauration impériale les en tira brusquement et fit d'eux ses officiers et ses soldats.

Huit ans plus tard, en 1877, le futur maréchal se révéla dans la révolte des Salsuma; il s'en fallut de peu qu'il n'y laissât la vie avec sa réputation naissante. Une première fois, son cheval s'emballa et traversa au galop les lignes ennemies; une seconde fois, une balle lui brisa son épée, et, pressé par trois insurgés, il sauta dans la rivière. Blessé à une troisième rencontre, et transporté à l'hôpital, il n'attendit pas sa guérison et s'échappa furtivement la nuit, ce qui lui valut le surnom exceptionnellement glorieux d'officier déserteur. Une autre fois enfin, son régiment fut cerné; il le sauva; mais l'enseigne fut tué et le drapeau pris sur son cadavre. Nogi considéra qu'il était déshonoré. Ses officiers l'empêchèrent de s'ouvrir le ventre. Il consentit à vivre ou, du moins, à surseoir au châtiment que le code de l'honneur samuraïque lui commandait de s'infliger. Seulement, personne ne put le dissuader d'adresser au Trône une lettre de démission. L'Empereur refusa la démission et répondit qu'il appréciait hautement le courage du jeune capitaine. Ce fut le commencement de leur longue amitié, si toutefois on peut donner ce nom à un sentiment qui ne devait être chez le prince qu'une sympathie intelligente pour un serviteur exemplaire et qui allait chez Nogi jusqu'à la vénération passionnée. Depuis la perte de son drapeau, l'idée que sa vie n'était plus qu'un prêt consenti par la grâce du souverain s'installa dans son esprit et détermina ses actes. Personne ne s'appartint moins

que lui. Dans toutes ses fonctions, il fut la fonction même.

Il avait hérité l'intransigeance de son père, et, à deux reprises, il fut inscrit sur la liste des officiers en retraite. Mais chaque fois les événemens le rappelèrent au service actif, et une volonté, qui ne pouvait être que la volonté impériale, l'y fit rentrer avec un grade supérieur. Les soldats l'admiraient et le redoutaient. Sa bonté naturelle n'intervenait pas plus en ce qui concernait la discipline que la douceur de la température n'influe sur la rigidité d'une barre de fer. Il était rude jusque dans ses saillies d'humour. On raconte que, du temps qu'il était gouverneur de Formose, comme les soldats, anémiés par le climat, se plaignaient de la nourriture et réclamaient de la viande, lui qui en était toujours resté aux menus traditionnels du vieux Japon, il répondit à celui qui lui transmettait leurs doléances : « Ils veulent donc manger du bœuf? — Oui, Votre Excellence. — Mais dites-moi, que mange le bœuf? — De l'herbe, Votre Excellence. — Eh bien, qu'on leur donne de l'herbe! » Ses ennemis l'accusaient d'étroitesse d'esprit, et il avait contre lui les fournisseurs du gouvernement qu'il détestait autant que les bonzes et les femmes.

Au moment de la guerre russo-japonaise, il était général de division, et, à la tête de la troisième armée, il reçut l'ordre de prendre Port-Arthur. Cette place forte, dont le nom, — après celui de Verdun, — restera un des plus grands dans l'histoire des hécatombes, ne s'est pas relevée de ses ruines ni du silence qui suivit la capitulation. Ceux qui la visitent s'étonnent d'y voir adossées à de vastes demeures vides des maisonnettes japonaises qui semblent s'en constituer les gardiennes. Chacune de leurs planches a coûté des centaines de cadavres. Nogi ne serait jamais revenu au Japon si Port-Arthur n'avait succombé. D'ailleurs, dans la défaite, aucun général japonais n'aurait osé reparaître devant ses compatriotes. Le vieil esprit est encore si vivant qu'on ne pardonnerait pas à un vaincu de se dérober au suicide. Des officiers japonais, blessés sur le champ de bataille et prisonniers, ont préféré s'en aller dans la presqu'île malaise, où ils travaillent aux plantations de caoutchouc, plutôt que de retourner chez eux et d'y affronter le mépris de leurs camarades. Les régimens que Nogi précipitait à l'assaut des forts étaient fauchés jusqu'au dernier homme. Un témoin dit : « Nous ne voyions plus la terre. » Quand son fils aîné

tomba, il prononça seulement ces mots : « C'est une belle mort. Vous aurez bientôt à préparer un second cercueil. » Mais ce ne fut pas le sien qu'on prépara ; on n'en prépara même aucun autre, car il voulut que son second et dernier fils, tué bientôt lui aussi, fût enterré sans bière comme les pauvres soldats dont il avait partagé l'héroïsme. On n'avait plus le temps de distinguer entre les cadavres. Pour lui, de son même pas sec et calme, il s'avançait aux endroits les plus périlleux. Mais il paraissait jouir de cette protection particulière accordée aux grands capitaines, même aux plus hasardeux, qui, selon Joseph de Maistre, sont rarement frappés dans les combats et seulement lorsque leur renommée ne peut plus s'accroître et que leur mission est remplie.

Quand on lui avait annoncé la mort de ses fils, son visage n'avait pas eu un tressaillement. Mais le soir, sous sa tente, il pleura, et, selon l'usage immémorial, sa douleur s'exhala dans une de ces courtes poésies qui sont toute la poésie japonaise : *Sur la plaine et sur la montagne, — vestiges aimés des héros — qui tombèrent frappés à mort, — voici que s'épanouissent — des fleurs d'œillet.* Mais par un jeu subtil d'allitérations et de mots poétiques à double sens, où se complaît le goût japonais et qui permet au poète d'obtenir des effets aussi variés que le rythme de ces *uta* est primitif, et d'éveiller des échos aussi prolongés que la forme en est brève, cette poésie signifie en même temps : *Sur la plaine et sur la montagne, — ils sont tombés en héros, — et rien ne reste plus de ces douces fleurs, — mes enfans bien aimés.* M. l'abbé Noël Péri, dont j'emprunte la traduction, ajoute : « Cette plainte d'un cœur de père voilée sous l'évocation des fleurs d'œillet devient poignante. »

Des généraux japonais qui revinrent au Japon, Nogi fut le seul qui ne connut pas l'ivresse du triomphe. Ce n'était pas seulement à cause de son deuil, mais parce que l'image des milliers et des milliers de gens qu'il avait envoyés à la mort ne le quittait pas. Ce vieil homme marchait entouré de plus d'ombres qu'il n'en faut pour peupler des enfers. Lorsque le navire qui le ramenait eut jeté l'ancre et que ses amis impatiens de le féliciter y montèrent, ils ne le trouvèrent ni sur le pont ni dans sa cabine. Ils finirent par le découvrir dans celle d'un domestique et s'arrêtèrent interdits, tant il était triste et abattu. « Je ne puis pas oublier, leur dit-il, tous mes braves

soldats sacrifiés, et je ne me sens pas de force à recevoir les applaudissemens publics. » Il était là devant tout un peuple dressé sur le rivage et qui l'acclamait, devant toute sa patrie soulevée d'enthousiasme, aussi impressionné que jadis dans les ténèbres où sa main d'enfant timide tâtonnait et cherchait à saisir une tête sanglante.

Le sentiment de sa responsabilité continua de l'obséder. Il se demandait si un général plus habile n'aurait pas trouvé le moyen d'épargner un peu plus la vie de ses hommes. Lorsqu'il parut en présence de l'Empereur, les seules paroles qui lui montèrent aux lèvres témoignèrent du trouble de sa conscience. Elle ne retrouva peut-être jamais le calme. Dans ses dernières années, les Japonais, qui n'admirent longtemps et sans restriction que les morts, surpris de la vie très simple et presque réduite des Nogi, — car la comtesse portait plus souvent du coton que de la soie, — reprochaient tout bas au maréchal de thésauriser. On sait aujourd'hui où passait son argent, et les parens des soldats tombés à Port-Arthur le savaient déjà. Chaque fois qu'il rencontrait un pauvre homme dont le fils avait servi sous ses ordres et était mort comme les siens, il se sentait son débiteur et acquittait sa dette. Il essayait ainsi d'apaiser en lui-même les voix anxieuses qui lui répétaient : « Nous ne regrettons pas d'être morts pour la patrie ; mais comme vous avez été prodigue de notre sang ! Un autre que vous n'aurait-il pu faire ce que vous avez fait à meilleur compte ? » Et, dans ses longues promenades solitaires, le maréchal reprenait Port-Arthur plus économiquement. On ne se trompait pas tout à fait en le soupçonnant d'avarice.

L'Empereur le nomma, en 1907, Directeur de l'École des Nobles, choisissant pour les fils et les filles de sa noblesse non pas un brillant pédagogue, mais un homme de caractère. Il fut exactement dans ce rôle ce que son père avait été cinquante ans plus tôt, un éducateur inflexible. Il se couchait en même temps que les élèves, se levait une heure avant eux, partageait leur repas, n'admettait aucune réclamation. Mais on n'était plus au temps où les filles de *Samuraï* supportaient avec fierté les mêmes traitemens que leurs frères. Le vainqueur de Port-Arthur s'aperçut qu'il est souvent plus difficile d'obtenir l'obéissance des jeunes filles que d'entraîner les hommes au feu. L'hiver où il proscrivit les foulards autour du cou, il y eut presque une

insurrection. Et tous les règlemens de toilette qu'il édicta eurent le sort habituel des lois somptuaires. Il fut vaincu dans sa lutte contre les robes de soie. Les fards et les cheveux ornés de riches épingles le bravèrent insolemment. S'il avait connu la Bible, il se serait senti de cœur avec le prophète Isaïe, qui maudissait les filles de Sion parce qu'elles étaient devenues orgueilleuses et qu'elles s'avançaient la tête haute, lançant des regards, et qu'elles allaient à petits pas et faisaient sonner les anneaux de leurs pieds. Les filles du Japon étaient appuyées dans leur résistance par leur Directrice, une dame imposante que la faveur de l'Impératrice rendait inamovible. Et l'entourage suivait d'un œil amusé les péripéties de ce duel entre une vieille institutrice et un vieil homme de guerre.

Pour moi, j'admire que ce vieil homme, arrivé au terme des honneurs et chargé de gloire, ait apporté à ces fonctions toutes nouvelles, dont aucun détail ne lui semblait indigne de lui, la même ardeur et la même conscience que si la réussite de toute une longue vie avait dû en dépendre. Il servait aussi sérieusement son pays à la tête d'une école qu'au front des armées. L'Empereur l'en récompensa en lui confiant l'éducation de ses petits-enfans, et voulut aussi qu'il accompagnât, avec l'amiral Togo, le prince envoyé en Angleterre au couronnement du roi George. A son retour, il réunit ses élèves et leur raconta ses impressions. Il avait été très étonné, dans son séjour à la Cour de Roumanie, que le petit prince et les princesses de la famille royale se fussent présentés chez lui sans aucune espèce d'apparat; et, se tournant vers les trois princes impériaux, présens à sa causerie, il leur dit que le temps ne lui semblait pas venu pour eux d'imiter cet exemple, mais qu'il viendrait peut-être bientôt. Cela parut une grande hardiesse, que personne, même les réformateurs les plus radicaux, n'aurait osé se permettre à cette place et devant cet auditoire. Mais Nogi n'avait point conscience de son audace, car chacune de ses paroles lui était inspirée par l'amour de son souverain et de son pays.

Et l'Empereur mourut. Durant les quarante-cinq jours qui précédèrent les funérailles, on le vit chaque jour au Palais rendre ses hommages à la dépouille impériale; et, chaque nuit, il veilla le cercueil. Le reste du temps, il le passait chez lui en prières et en purifications. Il ne manifestait aucune tristesse particulière. Selon son habitude, il causait familièrement avec

les jeunes officiers qu'il rencontrait. Le matin du dernier jour, la comtesse l'accompagna dans sa visite au cercueil. Leur attitude n'éveilla point les soupçons. Mais ceux qui gardaient la porte remarquèrent qu'en s'en allant, le maréchal était singulièrement ému et que sa femme se cachait le visage sous son mouchoir. Il était rentré chez lui où il avait invité à déjeuner sa sœur, une vieille femme de soixante-treize ans. Il se montra à ce déjeuner d'une gaîté qui la surprit. Et ce qui la surprit davantage, ce fut l'attention qu'il apporta à la toilette de sa femme. Il lui donna même de la main deux ou trois petits coups sur le nœud de sa ceinture. Elle se retourna et lui sourit. Ils avaient prié un photographe de venir. Mais la lumière était mauvaise, et l'artiste, sans les avertir, enflamma un ruban de magnésium. L'explosion de lumière ne les fit broncher ni l'un ni l'autre. Vers quatre heures du soir, ils congédièrent leurs deux domestiques et montèrent dans leur chambre, une chambre nue comme toutes les chambres japonaises. A huit heures, le canon retentit. L'aide de camp et l'ordonnance du maréchal, inquiets du silence extraordinaire de la maison, frappèrent à la porte, puis l'enfoncèrent. Nogi en grand uniforme s'était ouvert le ventre et, n'ayant point de second pour lui trancher la tête, s'était percé la gorge. Sa femme, probablement après lui, s'était poignardée à deux reprises, sans que pourtant ses blessures fussent mortelles. Elle avait alors retiré le poignard de sa poitrine et, avec son doigt humide de sang, elle avait enfin trouvé la place du cœur. Mais il ne lui restait plus assez de force pour enfoncer le fer, et elle s'était laissée tomber sur la pointe. On croit communément que son mari ignorait sa résolution et qu'en tout cas il ne l'y poussa point.

L'enterrement eut lieu au bout de dix-huit jours. Jamais, depuis que le Japon était sorti des eaux, le convoi funèbre d'un simple sujet de l'Empereur n'avait attiré un pareil concours de peuple. Le cercueil du maréchal, posé sur un caisson, était traîné par des soldats; le cercueil de la comtesse le suivait dans une voiture attelée de chevaux. Une foule immense passa la nuit autour des deux fosses; et, encore aujourd'hui, dans le cimetière d'Aoyama, de la porte jusqu'à l'endroit où ils reposent, les marchands d'encens forment une chaîne ininterrompue.

Les grandes âmes sont rarement simples et peut-être moins qu'ailleurs au Japon, où la passion de la gloire revêt les formes

les plus raffinées de la modestie et du désintéressement. Il y a assurément dans le suicide de Nogi, comme dans presque tous les suicides samuraïques, et dans la manière dont il le prépara, et dans le choix de l'heure où il l'accomplit, et dans l'appel du photographe, quelque chose d'ostentatoire qui nous semble, à nous Européens, exclure l'idée d'une douleur irrésistible. Mais cette ostentation un peu théâtrale n'en est pas une pour les Japonais, qui n'y voient que de la décence et de la noblesse et qui, depuis des siècles, attachent au suicide ainsi compris un caractère de grandeur aristocratique et même d'obligation religieuse. La mort de l'Empereur fut moins la cause que l'occasion du *harakiri* de Nogi. Une de ses lettres écrites avant de mourir rappelait l'épisode de la guerre civile où il avait perdu le drapeau de son régiment. « De ce jour, disait-il, j'ai cherché la mort sans la rencontrer, et j'ai continué de vivre et de jouir des faveurs impériales imméritées. » Je n'ose pas dire qu'en se coupant les entrailles selon l'ancien rite, il réalisait un rêve de sa jeunesse, mais il en payait une malchance dont rien dans son âme n'avait recouvert le souvenir. Seulement, il la payait, comme un homme qui, ayant engagé toute sa fortune lorsqu'elle était insignifiante, la verserait, une fois millionnaire, à son créancier. Il jetait dans la fosse ouverte non plus l'obscure destinée d'un jeune officier que le hasard a desservi, mais toutes les décorations, tous les honneurs, tout le prestige, toute la gloire d'un maréchal victorieux. Il ne pouvait pas ne pas en avoir conscience. Sa plus vive jouissance d'amour-propre, cette volupté d'orgueil que ses victoires lui avaient refusée, il l'a peut-être ressentie dans la petite chambre où il attendait le signal du canon funèbre, lorsqu'il se représentait l'étonnement du peuple à la nouvelle de sa mort, les millions d'êtres qui en frémiraient d'émotion, et la place que son suicide lui assurait dans l'immortalité impériale.

Beaucoup d'Européens jugèrent son acte insensé. Un certain nombre d'intellectuels japonais, qui eurent bien soin de se taire, l'estimèrent d'un archaïsme regrettable. Nul ne pensa qu'il eût voulu faire de sa mort une protestation contre les nouveautés où risquait de sombrer l'esprit de sacrifice des anciens *Samuraï*. On ne lui prêta aucune intention philosophique. Mais la portée de nos actes les plus graves ne se limite point à notre personne. Et le suicide du maréchal Nogi, qui semble exhumé des vieilles

annales romantiques, était, en un sens, plus actuel qu'il n'en avait l'air. Cette libation sanglante donnait un surcroît de vie à la divinité de l'Empereur.

IV. — UNE NOUVELLE RELIGION.

Depuis une quinzaine d'années, le Japon, s'il ne travaille pas précisément à se rejaponiser, s'est arrêté sur la pente de l'imitation européenne et s'y retient énergiquement à tout ce qu'il a pu trouver de plus vivace dans son passé. Les hommes qui le dirigent ont compris qu'après une révolution dont les conséquences presque immédiates avaient délié tous les citoyens de leurs obligations héréditaires, il importait de leur reconstituer un lien spirituel et, dans l'acception profonde du mot, une religion. Ils avaient bien une religion, ils en avaient même deux, mais l'une incapable de coopérer à l'unité nationale, et l'autre qui paraissait exténuée.

Le bouddhisme divisé en sectes, et chaque secte attendant toujours un réformateur qui ne vient pas, ne satisfait que les classes populaires, dont il entretient les superstitions, et quelques petits groupes d'étudians et d'étudiantes, d'hommes et de femmes du monde, qui se sont initiés à ses arcanes et qui, autant par mode que par besoin de silence, font autour de ses temples des retraites de méditation. Son pessimisme n'a aucune prise sur la classe bourgeoise. L'opinion publique s'en défie. La presse ne cesse de dénoncer les rapines et les débauches des bonzes. Les tribunaux sont à tout instant saisis d'un nouveau scandale. Cependant, le gouvernement ne le tracasse pas; il l'encourage même, chaque fois qu'une de ses sectes, stimulée par l'exemple du christianisme, essaye d'en imiter les œuvres. Le ministre de l'Instruction publique assiste à l'inauguration d'une université religieuse. Le ministre de la Justice non seulement admet dans les prisons les aumôniers bouddhistes, mais il offre l'encens au service annuel qu'ils célèbrent pour les âmes des prisonniers et les félicite de leur ouvrir ainsi la voie de la suprême illumination. Le ministre de l'Intérieur exprime à ses préfets le vœu que les assemblées populaires se tiennent de préférence près des temples. On fonde pour les hôpitaux une association d'infirmières bouddhistes sous le nom de *Aisomé Kwai* (Teinte d'Amour). Les employés des postes sont

invités à suivre des conférences bouddhiques qui les instruiront de leurs devoirs professionnels. Mais la faveur du gouvernement ne s'étend pas plus loin ; et le bouddhisme est exclu des cérémonies nationales ou n'y paraît qu'à titre privé. Et, comme toutes ses tentatives de rajeunissement sont opposées à l'esprit qui l'a toujours animé, elles restent superficielles et à peu près inefficaces. Ses crises périodiques d'illuminisme n'ont d'autre effet que de mettre en marche des milliers et des milliers et encore des milliers de pèlerins. On lit dans les journaux que les battemens de mains ont crépité comme des feux d'artifice et que les offrandes ont résonné comme de la grêle. Mais il n'en retire aucune autorité sociale, et chacune de ses sectes peut chanter ces vers d'un vieux poème lyrique : *Le Bouddha du passé nous a quittés depuis longtemps; le Bouddha à venir n'a pas encore paru.*

Quant au shintoïsme, qui, dans ses petits temples primitifs et vides, divinise les ancêtres et l'Empereur, la religion bouddhique avait volé ce pauvre en lui dérobant son culte des morts et quelques-uns de ses héros les plus renommés, et elle l'avait réduit pendant des siècles au plus complet dénuement. Il couchait sur la paille avec ses emblèmes sacrés et ses myriades de dieux. La Restauration impériale aurait dû le relever. Mais le gouvernement, qui garantissait la liberté religieuse, commença par supprimer le « Ministère des Dieux » et déclara qu'il ne reconnaissait aucune religion particulière. Il retint seulement du shintoïsme son enseignement patriotique, c'est-à-dire la soumission aux volontés de l'Empereur, descendant du Soleil. Les prêtres shintoïstes en furent officiellement chargés. Mais, en 1884, il abolit ces fonctions, et le *Kannushi* ne fut plus qu'un préposé à des cérémonies purement civiles.

On en était là lorsqu'une réaction naturelle se produisit contre les modes de l'Europe et que le Japon, plus conscient de sa force, s'affranchit d'une admiration qui allait lui peser comme une servitude. Mais les idées qu'il nous avait empruntées n'en continuaient pas moins d'agir en lui, et, entre autres, la notion, toute nouvelle en Extrême- Orient, d'une morale imposée par des dogmes précis. Le gouvernement en sentit le besoin, et, dans ces quinze dernières années, il a presque réalisé le chef-d'œuvre d'organiser une religion nationale.

Un de mes premiers étonnemens fut d'entendre parler

communément autour de moi du *Bushido.* C'était le Bushido qui avait façonné l'âme japonaise. La grâce du Bushido avait opéré sur les champs de bataille de Mandchourie. Les cartes de visite que les pèlerins déposent toujours sur les tombes des quarante-sept Ronins attestaient la vitalité du Bushido. Le mot signifie *Voie du guerrier.* J'avais beau fouiller dans ma mémoire : il m'était impossible de l'y retrouver. Il paraît en effet qu'avant 1900, personne ne l'employait et qu'on ne le rencontre dans aucun dictionnaire japonais. Il est vrai qu'aucun dictionnaire français ne porte jusqu'à la même date le terme de *nationalisme.* Mais le Bushido n'est pas seulement un réveil du sentiment national sous la menace des influences étrangères. C'est tout à la fois, comme les Tables de Moïse, une théologie et un code de morale; et c'est aussi le plus grand effort qu'ait fait le Japon pour opposer aux nations européennes une institution religieuse analogue aux leurs et qui prouvât sa supériorité morale. Rien n'est nouveau dans cette nouvelle religion que la manière dont elle se présente et dont elle s'impose.

Le dogme fondamental en est tiré du shintoïsme. Il remplit la première page du premier livre d'histoire des écoles primaires. J'ai eu la curiosité de comparer les éditions d'il y a quinze ans avec celles d'aujourd'hui. Le style, m'a-t-on dit, en a baissé d'un ton; le récit est légèrement simplifié, mais les faits sont les mêmes. « *L'ancêtre de Sa Majesté est Tensho Daijin ou Amaterasu O Mi Kami, et ses vertus étaient aussi hautes et répandues que les rayons du soleil. Daijin gu est le temple où nous honorons notre Ancêtre, à Isé. Le Japon a été d'abord gouverné par le prince Ninigi no Mikoto, petit-fils d'Amaterasu. Avant qu'il devienne l'empereur du Japon, sa grand'mère lui dit :* « *Ce pays est la terre où nos descendans doivent régner; vous allez le gouverner, et votre puissance impériale durera aussi longtemps que les astres et le monde.* » *C'est sur ces mots que notre Empire est fondé. Et la grand'mère donna à son petit-fils le miroir, le sabre et la pierre précieuse : telle est l'origine de nos trois trésors sacrés... Nous appelons cette première période de notre histoire l'Époque des Dieux...* » On insiste peu sur cette période mythologique. On en a même diminué le nombre des empereurs, et l'on arrive tout de suite au fondateur historique de la dynastie, Jimmu Tenno, dont le couronnement eut lieu le 11 février 660 avant Jésus-Christ.

Donc l'Empereur est le dieu visible et présent. Les progrès de son peuple émanent de sa divinité. Les libertés constitutionnelles qu'il lui accorde ne sont que des présens auxquels ses sujets n'avaient aucun droit. Et les rescrits impériaux constituent l'évangile du Japon moderne. Celui de 1890 est un des plus commentés : « *Nos ancêtres ont fondé cet Empire sur un magnifique et vaste plan; ils ont établi leurs vertus sur des bases solides et profondes; et nos nombreux sujets, loyaux envers leur souverain et pleins de respect pour leurs parens, ont montré dans chaque génération le beau spectacle de l'union la plus parfaite. Tels sont les principes essentiels de notre Constitution nationale. Tel doit être aussi le fondement de notre éducation. Vous donc, Nos sujets, soyez soumis à vos parens, affectueux pour vos frères, aimez-vous entre époux et soyez fidèles à vos amis. Que tout en vous respire la dignité et la modestie... Instruisez-vous et appliquez-vous au travail afin d'élever votre intelligence et de développer vos facultés morales.* »

Ils ont évidemment peu à faire, car, en même temps qu'Amaterasu donnait à son fils l'investiture de l'Empire sur les îles du Japon, l'âme japonaise éclose à sa lumière reconnaissait le symbole de ses vertus naturelles dans les trois trésors sacrés : la pierre précieuse symbolise en effet la compassion et l'humanité; le miroir, la pureté et la droiture; le sabre, la décision et le courage. Ainsi le Bushido remonte à l'âge des dieux. Le guerrier japonais, le *Bushi*, est avant tout shintoïste. Ses plus belles qualités se ramènent à la simplicité de l'esprit et du cœur. Il obéit au souverain; il vénère ses ancêtres; il a une horreur insurmontable pour tout ce qui est tortueux et louche. Il n'a pris aux religions ou aux philosophies étrangères que ce qui lui révélait à lui-même ses généreux instincts. Il aurait inventé la doctrine de Confucius s'il ne l'avait trouvée en lui. Les enseignemens du bouddhisme n'ont fait que mettre en valeur sa résignation à l'inévitable, sa patience, sa politesse, son mépris de la mort. Tel a été, tel est, tel doit être l'homme japonais. La morale du Bushido complète le shintoïsme, mais sans avouer qu'il avait besoin d'être complété. Elle y introduit par un détour ingénieux les règles du confucianisme et quelques-unes des vertus bouddhiques. Elle se suspend au dogme de la divinité impériale comme si elle en dépendait.

Dès 1901, les conférences et les livres la propagèrent à travers le pays. Ce fut une sorte de préparation mystique à la guerre. On l'illustrait par des exemples tirés de la légende ou de l'histoire et habilement dénaturés. Le dévouement féodal au prince se convertissait en dévouement à l'empereur. Toutes les images de vengeances, de suicides, de meurtres héroïques, d'abnégations sublimes, qui défraient le théâtre populaire, repassaient sous les yeux du peuple, non plus comme un divertissement, mais comme un sujet d'édification. L'effet en fut admirable. A Port-Arthur, un régiment refusait de marcher; on lui lut un rescrit impérial : il se rua à la mort. Le Bushido électrisait les troupes. Plutôt que de se rendre, tous les soldats d'un transport, le *Hitachi-Maru*, surpris par l'ennemi, s'ouvrirent le ventre en criant le nom de l'empereur. Ce fut sur les vertus de l'empereur et de ses divins ancêtres que l'on reporta l'honneur des grandes victoires. A chaque nouveau succès, un envoyé impérial partait pour le temple d'Isé et déposait devant l'autel de la déesse du Soleil les hommages reconnaissans de son petit-fils. Comme naguère les canons pris aux Chinois, les canons pris aux Russes furent répartis dans les temples shintoïstes. Jamais tant de gloire n'avait rejailli sur leur toit de chaume. Au temple de Yasukumi, à Tokyo, ou *Temple de l'Invocation des âmes*, élevé en 1869 pour les défenseurs de la cause impériale, le gouvernement fit célébrer des cérémonies émouvantes en l'honneur des soldats tombés à l'ennemi. On allumait, dans ses beaux jardins de pruniers et de cerisiers, des feux qui ne mouraient qu'au lever du jour, car les âmes des braves descendent du ciel avec les ombres de la nuit. On leur offrait des tables de bois blanc, chargées de gâteaux, de poissons et d'herbes. Le prêtre chantait sa longue mélopée, puis il prenait sur l'autel la pierre précieuse où étaient venues se poser les âmes, et allait l'enfermer dans un tabernacle que les fidèles adoraient.

Loin de se ralentir, le mouvement s'accentua au lendemain de la guerre. Le traité de paix avait été pour le peuple une déception cruelle, et, bien qu'il n'en accusât que ses diplomates, on jugea plus nécessaire que jamais d'entretenir en lui cette religion du Bushido, qui interdit aux mécontentemens de franchir le cercle des ministres et des conseillers du Trône et de s'élever jusqu'à l'empereur. On l'intronisa dans les écoles

où le portrait du souverain tient à peu près la même place que jadis dans les nôtres le crucifix. On exhorta les prêtres shintoïstes à la prêcher dans les familles, puisqu'ils sont les seuls ministres de religion en concordance parfaite avec les enseignemens des rescrits impériaux. Les grands enterremens furent remis à leurs soins. Et la bureaucratie, de plus en plus forte, devint une sorte de clergé impérial. Au contraire des hommes de la Restauration, qui avaient trop laïcisé le shintoïsme, ceux d'aujourd'hui travaillent à lui rendre son caractère religieux. Il y a près du parc de Hibya, au centre de Tokyo, un temple shintoïste où maintenant il est de mode dans la haute société de venir se marier. Or, si l'on trouve bien à l'origine du mariage japonais un rite religieux, mais un rite purement domestique, depuis très longtemps les unions n'étaient que de simples contrats civils. Jamais on n'avait eu l'idée de les sanctifier devant les emblèmes du shintoïsme et de la divinité impériale. Imitation européenne à coup sûr, mais où les Japonais prennent surtout ce qui peut affermir le fondement mystique de l'autorité du souverain.

Une des préoccupations les plus constantes du gouvernement et des promoteurs du Bushido est d'atténuer entre l'ancien Japon et le Japon moderne un contraste susceptible d'inspirer des doutes sur l'omnipotence et l'omniscience du Mikado. On ne néglige rien pour donner au peuple l'illusion que rien n'a changé. Dans un livre de lecture populaire, publié en 1910, le comte Okuma inscrivait, en tête de chaque chapitre, une poésie de l'empereur conçue à cette intention : « *C'est en méditant les anciens exemples*, dit l'auguste poète, *que je dois gouverner l'Empire renouvelé*. Et encore : *Mon seul désir est que les lois nouvelles ne dérogent pas aux antiques lois des dieux*. Cet état d'esprit s'accuse quelquefois d'une façon assez déconcertante. Au mois de juillet 1910, la ville de Yokohama, désirant fêter le cinquantenaire de l'ouverture du port aux étrangers, inaugurait la statue du ministre d'un des derniers Shogun, qui, en 1858, sans en référer au fantôme impérial, sous la pression des circonstances, épargna à son pays de graves mécomptes en traitant avec les Européens, et qui, bientôt frappé par les Samuraï du prince de Mito, avait payé de sa vie son courage et sa clairvoyance. Le gouvernement se fit à peine représenter à cette inauguration. Mais, quelques jours plus tard, on fêta les

meurtriers. Le président de la Chambre, les Altesses, les princes, l'état-major visitèrent en grande pompe leurs reliques, et l'empereur encouragea d'un don de cent *yen* leur exaltation. Ce n'était point une manifestation dirigée contre les Européens, ni même contre la politique shogunale, que l'empereur restauré avait reprise et continuée, — car les traités signés restèrent en vigueur trente ans, — mais contre un régime qui avait rabaissé la majesté impériale. On comprend maintenant toute l'actualité du suicide de Nogi et comment il s'encadrait favorablement dans la prédication du Bushido.

Cette nouvelle religion ne rencontre aucune résistance ouverte. « Je n'aime pas ces formes administratives de la tradition, » me disait un professeur de l'Université. Un autre, qui me parlait du Bushido enseigné dans les écoles, lui reprochait de mettre en formules scientifiques la sensibilité japonaise. (Ce qu'il appelait des formules scientifiques, nous l'appellerions plutôt des dogmes.) Mais, en somme, elle ne gêne que l'esprit critique qui n'est pas très développé au Japon. Les historiens sont tenus d'accepter, sous peine de sacrilège, des dates fabuleuses, comme celle du couronnement de Jimmu Tenno, en 660 avant Jésus-Christ, quand jusqu'au ve siècle de notre ère il est impossible de trouver la moindre preuve de l'existence d'une monarchie japonaise. Les historiens et les moralistes sont également tenus de supposer que les Japonais ont toujours pratiqué envers leur souverain un loyalisme inconnu dans les autres pays, quand les annales du Japon sont pleines d'insurrections féodales et d'empereurs méprisés, déposés, fugitifs ou réduits à la misère. Il y en eut même d'assassinés : un très sûrement et un autre très probablement, à la veille de la Restauration. Mais enfin les injures que ces monarques eurent à supporter sont moins remarquables que la continuité ininterrompue de leur règne. Si le Bushido n'est pas tout à fait une fiction, il a le tort de s'appuyer sur des fictions et de se solidariser avec des légendes dont il est trop facile de prouver la vanité. Il a le grand tort d'élever autour de l'histoire officielle le même enclos que le shintoïsme autour de ses cérémonies funèbres. Ces barrières peuvent être faites de bambous verts qui symbolisent la pureté de l'intention; elles n'en sont pas moins des barrières hostiles à la pensée et n'enferment que des ombres et des simulacres.

Je crois qu'en général les jeunes gens répugnent au Bushido. Mais la plupart entreront dans les services administratifs, et, par reconnaissance pour la force qu'il leur prête, ils s'en feront les soutiens. Et puis il ne faut pas s'imaginer que les idées, même modernisées, aient au Japon les mêmes arêtes vives que chez nous. Les mots par lesquels nous sommes bien obligés de les traduire, dieu, foi, religion, culte, leur donnent une figure qui produit une impression analogue à celle des paysages japonais dans la peinture européenne, quand on est habitué à la peinture japonaise : ce n'est plus cela. Les conséquences rigoureuses du Bushido rendraient impossible la vie des officiers et des fonctionnaires convertis au christianisme. L'ancien recteur de l'Université de Tokyo faisait preuve de logique, lorsqu'il déclarait que la constitution nationale ne permettait pas de placer au-dessus de l'Empereur et de ses ancêtres le Dieu des chrétiens, et lorsqu'il déplorait que deux cent mille Japonais se fussent mis en opposition avec la loi fondamentale de leur pays. Ces deux cent mille Japonais vivent cependant, non sans quelques tracasseries, mais sans persécution. La religion du Bushido n'empêche pas plus les fureurs de la politique. On n'attaque jamais l'Empereur; mais on attaque ses conseillers et ses ministres. Les rescrits sont sacro-saints; mais l'interprétation en reste libre. L'Empereur recommande-t-il à ses sujets l'économie et la simplicité dans les mœurs et dans les vêtemens? On accueille son message avec vénération; mais ceux dont il blesse les intérêts ou les goûts se tournent vers le premier ministre et le blâment âprement d'avoir sollicité ce nouveau rescrit ou de ne pas avoir su l'expliquer. La presse japonaise est une des plus indépendantes du monde. Le gouvernement ne la subventionne pas, et le Japonais écrit beaucoup plus sincèrement qu'il ne parle. L'écritoire lui communique la même franchise que ses petites tasses d'eau-de-vie de riz. Le fonctionnaire, oui, le haut fonctionnaire qui dans ses entretiens ne se départira pas d'une étrange circonspection, le pinceau à la main, critiquera le gouvernement sur le ton le plus agressif.

Ce sera d'ailleurs au nom du Bushido. C'est au nom du Bushido que les hommes politiques, les ministres, les états-majors, les bureaucrates seront violemment pris à partie. C'est au nom du Bushido qu'auront lieu des soulèvemens populaires qui feraient croire à une révolution prochaine. Dans les pre-

miers mois de 1914, le Japon fut bouleversé par un scandale d'origine allemande dont presque toute l'administration de la marine était éclaboussée. Le ministère qui voulut tenir le coup ameuta le peuple contre lui. Le syndicat de la presse résolut d'en appeler à l'Empereur; et, cet appel n'ayant eu aucun résultat, l'opposition parlementaire décida d'envoyer au temple d'Isé des délégués qui présenteraient une protestation motivée à la déesse du Soleil, aïeule de la lignée impériale. La même délégation se rendrait ensuite au tombeau du père de Sa Majesté, près de Kyôto. Avant qu'elle fût partie, le ministère avait donné sa démission. Ce geste des représentans de la nation, qui se tournent vers le Soleil et qui le font juge des noirs desseins ourdis autour de son petit-fils, ne manquerait pas d'une certaine grandeur, s'il ne fallait tenir compte du goût des Japonais pour les attitudes théâtrales et du désir des parlementaires d'impressionner la foule. Mais le moyen qu'ils employaient n'est pas à la portée des parlemens de toutes les monarchies constitutionnelles; et il prouve chez cette foule la solidité d'une croyance dont je n'étais pas le seul à penser jadis que les idées européennes l'avaient mortellement atteinte. J'écrivais en 1902 : « Autant que j'en puis juger, la Restauration impériale aboutirait à l'idée consciente de la patrie moderne : loin de s'en trouver fortifiée, la fidélité à l'Empereur se dissoudrait dans un patriotisme plus large, mais qui, pour la sécurité du pays, gagnerait à s'y condenser. » Il semble s'y condenser de plus en plus. Et c'est tout le Bushido.

Il arrive quelquefois que les idées et les sentimens, comme les êtres et les plantes, ne paraissent jamais plus vivaces et plus beaux qu'à la veille de décliner et de mourir. Sommes-nous en présence d'une vieille tradition manufacturée, galvanisée et qui jette un suprême éclat, ou d'une foi rajeunie, plus profonde et qui aurait puisé jusque dans les toxiques européens une énergie nouvelle? Le Bushido a pour lui des prodiges d'héroïsme et la gloire des champs de bataille et l'orgueil national. Il a contre lui toutes les importations étrangères... Je m'arrête. S'il y a des rats dans ma maison, c'est assez qu'il y en ait : je ne veux pas qu'ils rient.

ANDRÉ BELLESSORT.

LA FLAMME
QUI NE DOIT PAS S'ÉTEINDRE

II[1]

OÙ ELLE DURE, OÙ ELLE BAISSE

Au début de 1914, une statistique officielle a fait connaître en détail combien la France a de foyers et d'enfans (2). Ses constatations se résument ainsi. Les gens mariés sont au nombre de 12 millions et demi. Parmi eux, près de 2 millions n'ont pas d'enfans, 3 millions ont un seul enfant, plus de 2 millions n'ont que deux enfans, 4 millions ont trois enfans ou davantage. Donc, à peu près deux tiers des ménages laissent diminuer la race et un tiers seulement travaille à la multiplier.

Dans quelles parties du pays et du peuple les familles ont-elles maintenu ou amoindri leur fécondité? Quelles sont les causes de cette persévérance ou de ce déclin?

Au temps où la loi religieuse était la maîtresse des sociétés, rien ne prouva plus sa puissance que la soumission universelle

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre.

(2) Statistique des familles en France : 1 800 000, pas d'enfans; — 2 900 000, 1 enfant; — 2 600 000, 2 enfans; — 1 600 000, 3 enfans; — 987 000, 4 enfans; — 566 000, 5 enfans; — 327 000, 6 enfans; — 183 000, 7 enfans; — 95 000, 8 enfans; — 45 000, 9 enfans; — 20 000, 10 enfans; — 8 000, 11 enfans; — 3 500, 12 enfans; — 1 500, 13 enfans; — 500, 14 enfans; — 249, 15 enfans; — 79, 16 enfans; — 34, 17 enfans; — 45, 18 enfans et plus.

au précepte de croître et de multiplier. Malgré l'inégalité des sacrifices imposés par lui au grand seigneur, au riche bourgeois, au paysan dont tout l'avoir était une pauvre lande, à l'ouvrier propriétaire seulement de ses outils, la prodigalité des naissances, la poussée de la race étaient partout égales (1). Aujourd'hui, l'on se flatte d'avoir supprimé les classes et fondu leur hiérarchie en une seule masse; elles se distinguent, et de plus en plus, par leur très inégal souci de se perpétuer. Constatons les différences de la fécondité familiale dans les multiples sociétés qui forment la société française.

A tout seigneur, tout honneur : préséance est due à notre noblesse. Élite de notre passé et tenue parfois pour morte comme lui, elle prouve qu'elle vit toujours, en enfantant de l'avenir. Son culte même du passé la préserve des déshérences; elle estime qu'il n'y a jamais trop de successeurs à la gloire d'un nom. Trois ou quatre enfans sont l'habitude et comme le droit commun pour ces familles, et le nombre s'élève fort au-dessus dans la plupart de celles qui partagent entre leurs rejetons l'honneur d'une ascendance illustre (2). Malgré les révolutions qui bouleversèrent ses privilèges, elle est restée la première dans la défense de la patrie par la multiplication de la race. C'est pour avoir donné le sang des naissances généreuses qu'elle peut donner le sang des trépas héroïques. Elle a son vivant symbole dans ce Castelnau, marquis de naissance, guerrier par vocation, chef de famille par devoir, qui défend son pays en grand général, et, père de onze enfans, a sacrifié à la France trois fils, soldats comme lui.

Ne rien calculer chichement est une élégance de la noblesse française. Elle tient le compte de ses enfans, comme on lui reproche parfois de tenir ses autres comptes : elle ne les arrête pas. Cette générosité lui est d'ailleurs facile, parce que son opulence a encore de beaux restes échappés aux confiscations.

(1) « En parcourant les censiers et autres registres du XIVe siècle, on est frappé de la multitude des personnes qui y sont nommées dans chaque paroisse. On y remarque que chaque famille renferme beaucoup d'enfans. » Léopold Delisle, *Étude sur la condition de la classe agricole en Normandie au moyen âge*, p. 174.

(2) On trouve, par exemple, des Harcourt avec dix enfans, des Broglie avec huit enfans, des Vogüé avec sept, des Auerstaëdt, des Murat, des Charette avec dix; des Dampierre, des Dreux-Brézé, des Luynes avec six; des Maillé, des Rougé, des Polignac, des Gontaut avec sept; des Lur-Saluces et des Segonzac avec huit; des Vibraye et des La Rochette avec douze ; des Courson avec quatorze.

Surtout, la fortune, qui pour tant de gens est tout, est moins pour ceux de naissance. Leur principale fierté leur vient des services rendus par leurs pères à nos pères, et ils ne tiennent pas pour égaux les services que les contemporains se rendent à eux-mêmes en devenant riches. Par cette préséance de l'honneur sur l'argent, ils exercent encore un office public, maintiennent dans un monde trop gouverné par la matière un idéal, et cet idéal s'impose même aux parvenus qui, fortune faite, croient gagner encore, s'ils associent la grasse dot de leur fille au titre nu d'un gentilhomme. Les chances de ces rencontres aident la noblesse à multiplier ses enfans, mais ne lui sont pas indispensables. Dans cette société où chacun a son rang fixé non par l'importance du train qu'il mène, mais par l'éclat des souvenirs qu'il perpétue, les mariages désintéressés sont moins rares qu'ailleurs. C'est encore une aristocratie de tenir pour secondaire la médiocrité des fortunes quand s'unit l'honneur des noms et d'estimer plus intact le blason dédoré par les siècles que redoré trop à neuf. Là aussi l'avenir des enfans, lorsqu'il n'est pas assuré par les ressources de la famille, est pris en souci par le bon vouloir de la caste. On les aide à se produire, on met en jour opportun leurs mérites, on leur prépare les conjonctures utiles, on fait de leur succès une œuvre commune. La solidarité, proclamée comme le nom nouveau d'une vertu nouvelle au service des foules nouvelles, n'existe guère de nos jours qu'entre les plus anciens survivans du passé.

A ces causes adjuvantes s'ajoute la principale : la foi religieuse. Le catholicisme n'est pas seulement la plus sévère des vieilles modes que la noblesse met une coquetterie grave à ne pas abandonner. Il a été le maître des temps aimés par elle, et le respect qu'elle garde à chacune de leurs institutions la tient plus attachée encore à leur commun inspirateur. Il fut tout ensemble la synthèse d'un ordre humain et la révélation d'un ordre surhumain, et il est resté pour elle, même depuis qu'il a cessé d'être la loi de la société changeante, la loi de la vie qui ne finit pas.

A juger d'après les manifestations et le langage, cette foi serait également forte chez tous ceux de cette origine. Leur éducation de bonne compagnie répugne au scepticisme agressif, à l'incrédulité tapageuse, et leur esprit de corps impose silence à l'esprit de controverse. Pourtant, cette société n'est pas si close que n'y pénètre l'atmosphère ambiante, et sa vieillesse se

perpétue par des générations nouvelles qui sont de leur temps. Elle a de jeunes couples que déçoit la monotonie des mœurs traditionnelles et qui s'évadent doucement des demeures ancestrales pour rejoindre la vie. Sous le titre commun de catholiques, la noblesse a deux sortes de pratiquans : ceux de l'étroite et ceux de la large observance. Pour les uns, la foi est assez profonde pour qu'ils vivent et se meuvent en elle comme en une atmosphère; leur fidélité à Dieu se répand dans leur attachement à tous leurs devoirs; la différence de leurs destinées s'efface dans la similitude de leur discipline morale, et la paix de leur âme. Les autres, qu'on a peine à suivre de plaisirs en plaisirs, et dont la fièvre trépidante court au bonheur par l'instabilité, conservent dans cette instabilité la tradition des gestes chrétiens. Ils cèdent le pas au prêtre, font maigre sans difficulté, et le dimanche ne manquent point volontiers la messe où ils sont vus de leurs amis et les voient. Mais il leur suffit de ne pas rompre avec Dieu ; ils s'en tiennent avec lui à ces visites, et permettent aux vanités mondaines d'envahir le bref instant où ils sont en face de l'infini. Villégiatures, voyages, théâtres, chasses, raffinemens et luxes ne respectent ni cette économie des dépenses, ni ce repos du corps, ni cette retraite de l'âme, qui sont nécessaires à la fondation des familles. Et la fécondité des foyers est en rapport avec l'énergie de la foi. Ceux qui se laissent gagner le plus au désir de « vivre leur vie » sont ceux qui la transmettent le moins. Ceux qui ont fait en eux assez de silence pour entendre la voix intérieure et lui obéir quand elle leur ordonne de diminuer autour d'eux, par leurs largesses d'argent, de conseils et de bienveillance, la misère et l'abandon et de s'enrichir eux-mêmes par leurs économies de médisance, de paresse et d'injustice, ne marchandent pas davantage à Dieu l'accroissement de leur famille.

C'est d'ailleurs dans la noblesse que la fécondité, même où elle a fléchi, se rétablira le plus aisément. Pour les moins pieux, le catholicisme est un ami négligé, non un adversaire, et l'intelligence historique des intérêts généraux prépare cette classe à consentir les réformes nécessaires à la nation. Mais cette classe, fût-ce par un effort unanime, fournirait à la natalité le plus faible contingent. A la fin de l'ancien Régime, elle ne dépassait guère 400 000 personnes. Depuis, une partie de ses plus anciennes familles se sont éteintes; et tout

augmentée soit-elle de recrues récentes par la libéralité fiscale des chancelleries étrangères qui improvisent des titres, argent comptant, et par l'initiative des autodidactes qui s'anoblissaient à meilleur compte, de leur propre chef, cette classe ne compte point par le nombre. Et bien que demeurée le plus semblable à elle-même, ce n'est pas davantage à elle qu'appartient l'influence. La passivité de la masse attend d'ailleurs la pensée et l'impulsion.

La puissance d'initiative appartient à la classe moyenne. La bourgeoisie se recrute de ceux qui prétendent améliorer leur sort. Des bas-fonds du prolétariat, jusqu'aux sommets du pouvoir, et de la richesse, elle est l'armée de ceux qui montent. L'ascension même rompt toute homogénéité entre l'allure de ces marcheurs, et leur effort les disperse entre les diverses altitudes auxquelles ils sont parvenus. A mesure qu'ils s'élèvent, ils ont davantage le sort qu'ils désirent, et ils deviennent une autre aristocratie gardienne du présent, comme la noblesse est gardienne du passé. Entre la noblesse et la bourgeoisie s'étend une région indivise où elles mêlent leurs sympathies d'opinions, leurs rapports de société, leurs alliances de famille. Déjà, sous l'Ancien Régime, les grands bourgeois se muaient en petits gentilshommes, et il se faisait entre les familles dont les tâches illustres avaient usé les ressources et les familles où le sang était plus pauvre mais la bourse plus pleine, des nivellemens compensateurs. Dans cet échange, devenu plus habituel de nos jours, ont subsisté les caractères qui distinguent ceux de chaque origine.

La bourgeoisie est maintenue dans le culte de la famille par une discipline de plus que la noblesse. Celle-ci, déshabituée d'abord du travail par nos rois, qui la dépossédaient de son rôle par crainte de son indépendance, a été, depuis nos révolutions, presque réduite par les intolérances ou les tares de la politique, aux vertus de l'oisiveté. Ceux qui, dans les campagnes où ils s'isolent, ne s'occupent pas de s'appauvrir par un reste de patronat, se réunissent dans les villes où ils mettent en commun les élégances de leur air, de leurs habitudes, de leur goût. Cette défaveur du destin, en les conviant à n'être pour la société qu'une parure, les prédispose aux coûteuses superfluités qu'on est tenté de compenser par des épargnes sur les naissances. Le travail est au contraire la puissance édifica-

trice, la vertu fondamentale de la bourgeoisie. S'il a rendu les hommes de labeur inégaux en grâces légères aux hommes d'élégance, il les a utilement alourdis du lest qui manque à l'existence vide, il leur a imposé une règle inconciliable avec les dissipations, il leur a rendu plus précieuses les joies toutes proches et reposantes de la famille, il leur a appris un sage orgueil. Ils ont sous les yeux les résultats de leurs efforts, les concurrences des entreprises rivales, l'esprit de conservation les sollicite, pour défendre leur fortune, de développer leurs affaires et, pour développer leurs affaires, de se choisir des collaborateurs. Lesquels sont les plus sûrs, les plus avertis de tout ce qu'il faut connaître et ne pas répandre, les plus inséparables de l'entreprise, sinon les enfans de celui qui dirige l'œuvre à continuer? Les chefs des grandes industries assurent donc, par l'abondance de leurs familles, l'avenir de leurs affaires. Ceux-là trouvent un accroissement de richesse à l'accomplissement de leur devoir paternel. Mais qu'on ne dise pas : leur fécondité n'est qu'un bon placement, car d'autres, ayant les mêmes intérêts sans avoir la même foi, ont moins d'enfans. Pour collaborateurs, ceux-là préfèrent des étrangers qu'ils s'adjoignent au moment précis où ils en ont besoin et dont ils ne payent pas le concours par delà l'heure où il est utile. Ils se libèrent des coûteuses peines qu'il faut pour transformer des fils en auxiliaires efficaces, ils s'épargnent l'embarras des déceptions qui sont parfois le paiement des pères; ils augmentent les commodités ou le faste de leur existence; moins ils sont pères de famille, plus ils prodiguent en fils de famille leurs placemens et leur dissipation. Dans la bourgeoisie, les fondateurs de grands foyers obéissent avant tout à ce qu'ils tiennent pour un précepte absolu de morale, et ils conforment leurs actes à leur croyance.

Ces vérités eurent un jour les honneurs de la séance à l'Académie française. Un philosophe qui s'était fait pardonner grâce au rire de son esprit le sérieux de sa pensée, Labiche, succédait, le 25 novembre 1880, à Sylvestre de Sacy. Arrière-petit-fils d'un notaire royal qui avait minuté sous Louis XIV, parent du Lemaitre de Sacy qui fut de Port-Royal, fils de cet Antoine-Sylvestre que sa science de l'ancien Orient fit baron de l'Empire, Samuel-Sylvestre de Sacy était devenu l'un des quarante. Labiche loua cette famille qui, sous son double

visage de vieille bourgeoisie et de jeune noblesse, gardait les mêmes traits; cette hérédité du travail qui avait préparé l'hérédité des honneurs; ce culte de la vie domestique et des solennités intimes où le lettré s'entoure des siens comme un patriarche; cette vaste table autour de laquelle, quand ils sont seuls, ils sont trente-deux; cette vocation ancestrale du père qui, en pleine défaite de 1870, écrit à ses fils et à ses filles : « Ayez autant d'enfans que vous le pourrez; » cette existence sans fièvre d'un sage, persuadé qu'« où Dieu nous veut est pour nous le devoir »; cette mort sans crainte, « car il était chrétien (1). » Le père de l'académicien avait huit enfans; l'académicien quatre; un de ses fils huit et parmi eux deux filles dont l'une avait quatorze enfans et l'autre huit.

Que la religion du travail, de la foi et de la famille s'attirent, s'unissent et se fortifient l'une par l'autre, il n'est pas besoin pour l'établir de le proclamer sous la Coupole. Les grandes vérités font leurs preuves par des serviteurs inconnus et des témoins obscurs. L'existence la moins publique est sue de ses voisins, la plus retirée est un observatoire d'où l'on a au moins quelques vues des environs, et c'est grâce aux informations courtes de spectateurs sincères en leurs récits, qu'on parvient, à l'aide de fragmens ajoutés, à la connaissance de l'univers. Par cette méthode chacun de ceux que la famille intéresse, s'il regarde et s'informe, retrouvera partout la même loi de formation et de développement. A cet examen l'on ne saurait ajouter ici que le rappel de quelques faits.

Pendant plus de trente années et jusqu'à la fin du XIXe siècle, un infatigable soutien du catholicisme, par les œuvres, la politique et la parole, fut Charles Chesnelong. Il prêchait aussi d'exemple, et avait eu neuf enfans. Tandis qu'un de ses fils et une de ses filles se consacraient à Dieu, les autres perpétuèrent la race. Et, de cette race, douze, aujourd'hui, avec leur dévouement de femmes ou leur courage d'hommes, défendent la France ou sont morts pour elle.

Quiconque n'est pas étranger aux difficultés sociales de notre temps sait que leur principal remède est l'association. Sous le nom de syndicats elle s'est assuré peu à peu une place où elle étouffe encore dans la prison de la loi, mais en fait cra-

(1) Discours de M. Labiche à l'Académie française, le 25 novembre 1880.

quer les étroitesses, et prépare une délivrance à tous. Les ouvriers ont été les premiers et les mieux servis : les plus délaissés, les femmes et les paysans, ont reçu pourtant un double service signé d'un même nom et qui mérite la même gratitude au frère et à la sœur. A Paris, les professions qui emploient l'intelligence et l'habileté des femmes sont groupées, les intérêts des ouvrières soutenus, leurs chômages réduits, leurs mœurs sauvegardées, et la monotonie de leur solitude dissoute dans la douceur d'une communauté affectueuse : rue de l'Abbaye, un pauvre local semble trop exigu pour contenir tous ces bienfaits, ils tiennent dans un asile bien plus petit encore, dans la main de « Sœur Milcent, » fille de la Charité. Ces autres ouvriers qui, dans toute la France, exercent le plus nécessaire, le plus sain, le plus libre, le plus noble et le plus méconnu des métiers, doivent à Louis Milcent la méthode et la pratique des groupemens ruraux, et la Société des Agriculteurs de France, par la place qu'elle a faite parmi ses dirigeans à cet homme de doctrine et d'action pour récompenser cette propagande, l'a aidé à la répandre. Où le frère et la sœur ont-ils puisé leur vocation? Dans l'existence traditionnelle d'une famille terrienne. Elle a gardé dans la Manche son ancien et vaste berceau; la mise en valeur de ce domaine exige la collaboration d'activités nombreuses et rend utiles à ses possesseurs les forces associées dont la plus parfaite est la famille. Le dernier chef de la lignée établie là, M. Ernest Milcent, a eu cinq filles et sept fils. Deux ont été tués à l'ennemi, quatre servent encore, un attend l'âge de combattre; des filles, deux sont religieuses, une est mariée, et deux remplacent dans le gouvernement du domaine leurs frères devenus soldats.

Un autre serviteur de la réforme sociale a obtenu une notoriété assez bruyante qui pourtant ne lui fit pas justice. En Léon Harmel le gros du public voyait surtout l'originalité des bonnes intentions : on s'intéressait avec une sympathie amusée et sceptique à cet industriel qui s'était établi en pleine campagne, à ce centre d'affaires qui s'appelait le Val des Bois, à cette usine close et recueillie comme un cloître, à cette volonté de réconcilier les prolétaires avec l'existence en leur rendant accessible et stable la douceur du foyer, à ce chef d'ouvriers qu'ils appelaient « le Bon Père, » qui les menait en pèlerinage à Rome, et se jugeait payé de tout par une bénédiction du Pape.

Or le Pape, meilleur juge que les plaisans, honorait de ses accueils empressés et tendres un des efforts les plus complets, les plus hardis, les plus prévoyans qu'ait inspirés dans la société contemporaine le culte de la famille. Léon Harmel avait eu huit enfans, un de ses fils et l'un de ses gendres aussi huit (1). Et parce qu'il tenait la famille pour un bienfait, il le voulait assurer non seulement aux siens, mais aux ouvriers dont il se sentait responsable. Il n'ignorait pas que pour l'homme réduit à vivre de son travail, et dont le travail entretient tout juste la vie, l'enfant est une aggravation de misère. Pour concilier l'intérêt social qui a besoin de « tribus familiales » et l'intérêt individuel qui déconseille de devenir père quand on ne peut nourrir des enfans, Harmel jugeait efficace une seule mesure : proportionner le gain de l'ouvrier non aux dépenses d'un célibataire, mais aux charges d'un ménage. Réaliser cette réforme était à la fois accroître les difficultés de la concurrence avec les rivaux qui se gardaient de cette surcharge et s'aliéner le préjugé égalitaire des ouvriers qu'il désirait servir. Ce ne fut pas trop du désintéressement que lui enseignaient ses croyances et de la solitude où il tenait ses travailleurs à l'abri des sophismes pour rendre viable la tentative dans le petit monde où il gouvernait. Et pour cette tentative l'homme mérite d'être honoré comme un précurseur, puisque le premier il donna l'exemple d'un retour vers la sagesse d'une pratique oubliée.

Pour multiplier les preuves que, dans la bourgeoisie, les affaires et les familles s'accroissent ensemble, il suffit de parcourir les principaux centres de l'industrie française.

Marseille et Lyon furent nos plus anciennes capitales du commerce, elles portent encore après Paris les plus superbes de nos couronnes murales et, plus que Paris ouvert aux déracinés de tout notre sol, gardent une originalité de région et de race. Marseille est le triomphe éblouissant et sonore du Midi :

(1) A celui-ci il écrivait : « Quant à l'avenir de la famille, il ne peut être assuré que par le grand nombre des enfans. L'homme restera toujours la première richesse économique en même temps que morale. Celui qui a l'intelligence, l'aptitude ou la chance, aide les autres à sortir de l'ornière. Cette aide entre frères et sœurs explique la prospérité matérielle de nombreuses familles en Angleterre et dans le Nord de la France, tant il est vrai de dire que l'intérêt est toujours d'accord avec le devoir et que Dieu ne laisse jamais sans récompense l'accomplissement de sa loi. Nous l'avons éprouvé nous-mêmes au point de vue industriel. C'est grâce à notre tribu familiale que nos affaires ont prospéré. »

les enveloppemens d'une atmosphère qui vibre et caresse et chauffe épanouissent les êtres comme les plantes, favorisent dans les uns comme dans les autres les sèves expansives et complètent le bonheur d'être. A Lyon se joignent, se fondent et s'équilibrent les climats et les dons du Midi et du Nord. Son ciel connaît l'azur étincelant et embrasé, mais aussi les rigueurs sombres et pluvieuses qui font précieux le foyer et l'existence intérieure; un peu de cette ombre et de ce froid se répandent sur les caractères, forment des natures prévoyantes et closes, mettent de la gravité jusque dans le plaisir. Ces contrastes de tempéramens ne font pas obstacle à la ressemblance des mœurs, quand il s'agit des obligations essentielles, imposées par la conscience et comme elle indépendantes des temps et des lieux.

Aux deux régions, aux deux villes, appartient la famille-type des Bergasse. L'homme qui fit entrer ce nom dans l'histoire, Nicolas Bergasse, l'avocat retentissant contre l'arbitraire de l'ancien régime, le député désillusionné de la Constituante, l'adversaire doctrinal de la démagogie, le conseiller éphémère de l'empereur Alexandre Ier et le fidèle importun de la Restauration était Lyonnais. Son père tenait par ses origines au comté de Foix; il avait continué à Lyon la fécondité de la race et donné à Nicolas huit frères ou sœurs. Nicolas, malgré son mariage en pleine Terreur (1), joli et pur chant d'amour jeté à la tempête, mourut sans postérité et fournit un argument de plus à cette opinion que les grands enfanteurs d'idées sont de moindres enfanteurs d'hommes. Mais un de ses frères, fixé dès 1775 à Marseille, eut sept enfans; l'un d'eux, son principal continuateur, en eut neuf, et parmi ceux-ci deux surtout, Alexandre et Henri, vivent dans la mémoire des contemporains. Henri, l'aîné, mort en 1901, eut huit filles; Alexandre, qui vit encore à 87 ans, eut cinq fils et quatre filles. Des filles élevées par Henri, deux sont devenues religieuses; une, de son mariage avec un Perrier de Revel, a eu six enfans; une, de son mariage avec un Sordet, quatre; une, de son mariage avec un Gailhard-Bancel, dix; une, de son mariage avec un Montroë, cinq. Des fils d'Alexandre, le plus prolifique a eu cinq enfans, mais parmi les filles, l'une devenue une Bovis a eu cinq enfans, l'autre devenue une Mauléon a eu onze enfans dont six fils. Quelle conformité

(1) Avec Félicité du Petit-Thouars.

attira ces familles les unes vers les autres? Surtout celle du sentiment chrétien qui leur avait appris à comprendre la vie et la conduire. Avec chaque fil de même lin de même quenouille s'est tissée l'étoffe belle et inusable. Quels avantages de concours, d'aide, d'affection cette communauté sans cesse plus étendue assure à chacun de ses membres, leur vie le raconte. Combien cette abondance est précieuse à l'État, la guerre actuelle l'a montré : les cinquante petits-fils d'Henri et d'Alexandre Bergasse ont fourni à la France, outre les soldats, seize officiers dont deux généraux, et sur lesquels dix ont été tués à l'ennemi. Il suffit de nommer à côté des Bergasse, les Roux, les Estrangin, les Gravier, les Bernier de Vauplane, et bien d'autres. Ce n'est pas la rareté, c'est l'abondance de ces familles modèles qui oblige à borner la louange.

Lyon plus encore que Marseille abonde en foyers exemplaires. Les Aynard et les Isaac sont de l'honneur français : Édouard Aynard avait douze enfants, M. Auguste Isaac onze. Ne sont-ils pas de l'honneur lyonnais, les Longueville avec leurs quinze enfans, six au front et déjà tombés ; les Émile Sabran et leurs quatorze fils ou filles en qui se continue la tradition ; les Lionel Payen avec leurs neuf enfans de la première génération, leurs trente-neuf de la seconde et leurs quatre-vingt-huit de la troisième ? Cette bourgeoisie lyonnaise a trouvé son image collective, sa Chambre de commerce, lorsque, sous la présidence d'Édouard Aynard, le bureau de cette Chambre comptait cinq membres, élus pour leur supériorité professionnelle et à eux cinq, pères de quarante-deux enfans. M. Auguste Isaac, bon juge des vertus qu'il pratique, les salue dans « la plupart des familles qui ont tenu une place honorable dans les affaires pendant la seconde moitié du XIX[e] siècle. » Et il ajoute : « Si l'on réfléchit tant soit peu aux causes qui ont favorisé la naissance de ces nombreux enfans, on est obligé de reconnaître que le sentiment du devoir religieux y apparaît au premier rang (1). »

Plus encore que dans ces deux centres, une fécondité de richesse et de vie s'accumule dans le Nord de la France. Là l'agriculture et l'industrie se pénètrent et s'unissent. Là les populations rurales, à force de s'étendre, ont fini par devenir

(1) Auguste Isaac, *Notes manuscrites*.

urbaines, et le mouvement a gagné les cités elles-mêmes : comme la forêt qui marche, elles s'avancent à la rencontre les unes des autres. Là se forme une race à laquelle un juge pénétrant rendait naguère cette justice qu'elle savait « créer fortement de la vie, avoir beaucoup d'enfans et faire de la richesse (1). » On l'a justement félicitée « d'allier aux vieilles traditions nationales l'esprit aventureux des pays neufs. » Ses dernières nées, Roubaix et Tourcoing, la veille de la guerre, « traitaient annuellement deux milliards de francs d'affaires, distribuaient 150 millions de salaires et exportaient pour près de 500 millions de produits (2). » Nulle part n'apparaît plus indivisible la richesse d'œuvres et la richesse d'hommes.

A Lille, les Bernard ont le même renom que les Bergasse à Marseille, les Isaac à Lyon, et depuis plus longtemps. Dès le XVIe siècle, leur arbre généalogique étend régulièrement ses branches et élève sa cime. A chaque génération le nombre des nouveaux venus n'atteint pas à l'extraordinaire, il monte une seule fois à onze, mais les familles de cinq à neuf ne sont pas rares, celles de six à sept sont habituelles. Ces actes de naissance ont été publiés par un Bernard qui, en 1889, montrait accrue « durant les quatorze dernières années de 142 membres, cette légion française et chrétienne (3). » Elle est un exemple et pas une exception à Lille. A Tourcoing et à Roubaix, le pullulement des familles a popularisé certains noms portés à la fois par cinq, six, sept dynasties distinctes et fraternelles qui ont chacune de sept à douze enfans : les Motte, les Toulemonde, les Tiberghien, les Lestienne, les Glorieux ont répandu dans le monde entier leur inséparable abondance d'hommes et de marchandises.

Mais à mesure que la fortune est moindre, combien la tentation d'épargner sur les enfans devient forte ! La plupart des bourgeois sont des voyageurs plus proches du départ que de l'arrivée. Le jour baisse, tandis qu'ils gravissent et ils veulent achever leur ascension avant la nuit. Pourquoi alourdir sa marche par un poids de plus ? Eussent-ils gravi assez haut pour dominer

(1) Pierre Mille, Discours à la Sorbonne, 19 février 1917.

(2) Alfred Dunez, *Histoire industrielle et commerciale de Roubaix-Tourcoing*, p. 8.

(3) Généalogie de la famille Bernard. Avant-propos de Paul Bernard, Lille, 1889.

déjà les arides régions où se rencontre la faim, leur fortune commencée ne se doit-elle pas à son achèvement? Dans une vie où tout coûte pour que tout rapporte, quelle place reste aux petits êtres qui coûtent sans rapporter? Encore à ces époux qui, au-dessus du besoin, mettent tout au jeu de leur avenir, rien ne manque pour fonder une famille, que la bonne volonté. Mais c'est la détresse que l'enfant, parfois un seul enfant, apporte à la petite bourgeoisie. Que de ménages sont l'union de deux pauvretés vaillantes : l'homme et la femme débutent dans un commerce, et pour y réussir n'ont pas trop de leur double effort. Qu'une naissance d'enfant compromette le précaire équilibre des recettes et des dépenses, les dettes s'accumulent. Donner à l'enfant pour père un failli, est-ce l'avantage du père et de l'enfant? Plus redoutables encore sont les carrières libérales, les plus lentement lucratives : de jeunes époux se sentent assez courageux pour en affronter les risques et en connaître d'abord la misère ; sont-ils de force à supporter une misère autre que la leur? Dans les incertitudes où ils se demandent si leur dernier écu attendra leur premier client, leur premier malade, leur premier lecteur, dans les attentes où la détresse doit mentir par la tenue, le logis, les apparences et pour gagner plus tard dépenser d'abord, tout est sacrifice, angoisse, péril : traversée ou naufrage? Pour que ce soit un naufrage et que deux destinées sombrent, il suffit que s'attache à elles la petite main d'un enfant.

Il est donc naturel que cette bourgeoisie, si elle a pour seule conseillère la prévoyance humaine, hésite à se charger d'autres avenirs avant d'avoir assuré le sien. Et davantage la même prudence sollicite de demeurer stérile la bourgeoisie qui est certaine de ne jamais faire fortune. Il y a en effet des carrières qui sont une renonciation définitive à la richesse, et elles sont les plus nobles. Les premiers serviteurs d'un peuple sont ceux qui veillent sur l'indépendance de ses frontières et de sa pensée ; ces maîtres d'énergie vivent toute leur vie de ressources inextensibles et assez étroites pour ne rien assurer au delà du pain quotidien. Or, si cette élite cessait de se perpétuer, les dons les plus précieux de la race tomberaient en déshérence : nulle perte ne serait plus irréparable.

Mais la bourgeoisie compte jusque dans ces rangs une minorité où les familles les moins riches de fortune sont aussi

riches d'enfans que celles de vieille noblesse ou d'opulence établie. C'est parmi ces dépourvus qu'il est le plus consolant de trouver des prodigues. En voici quelques-uns.

L'ironie de notre langue appelle officiers de fortune les officiers sans fortune. Pour élever dix enfans, le capitaine Maire n'avait que sa solde. Il sortit de l'armée pour recruter une armée, celle qui défendait encore la race. On se rappelle la harangue célèbre de 1796 aux troupes faméliques des Alpes : « Vous êtes mal nourris et presque nus, le gouvernement vous doit beaucoup, il ne peut rien pour vous. Je vais vous conduire dans les plaines les plus fertiles du monde. » Inconnu et seul, le capitaine s'en alla à travers la France tenter le geste de Bonaparte. Aux parens accablés par leur progéniture et d'autant plus misérables qu'ils conservent plus de vie à la France, il osa dire : « Le gouvernement qui joue à la Providence terrestre et surabonde de moyens pour agir sur le sort des hommes, n'a pas de sollicitude, pas de faveurs, pas de ressources, pas de bienveillance, pas d'équité pour vous. Ce qu'il vous refuse, il vous le vole. Que les emplois publics, à égalité d'aptitudes, récompensent, au lieu des célibataires et des fils uniques, les époux et les fils des ménages féconds ; que les secours du budget n'inondent plus les foyers vides et ne se détournent plus des foyers altérés ; que la nation ouvre les places gratuites de ses écoles supérieures aux enfans des vastes familles ; que les lois fiscales cessent d'être spoliatrices aux héritiers nombreux ; que l'État, au lieu de décourager et de dédaigner, honore la paternité. Pères vous êtes, dans une société où le nombre est la force suprême, les créateurs du nombre. Pour constituer votre puissance, il vous suffit de vous réunir. Puisque le maître de l'État est l'électeur, entendez-vous aux jours de vote, ignorez qui vous ignore, et réservez vos suffrages à qui vous promet réparation. L'on comptera avec vous dès que, vous comptant vous-mêmes, vous aurez uni votre multitude en un parti, des partis le plus légitime, car il sauvegarde l'avenir. » Qui inspirait à cet homme tant de hardiesses : accepter les gênes du foyer surpeuplé, affronter la malveillance des politiciens, risquer l'inattention de ceux même qu'il venait secourir ? Il a donné, après l'exemple, le secret de ces témérités ; il n'a pas fait mystère que sa persévérance à être père et à se mettre au service des pères étaient des actes de sa foi chré-

tienne. S'il ne s'est pas lassé d'accroître, en donnant la vie, ses embarras de vivre, c'est parce que la difficulté du devoir ne supprime pas le devoir.

Cette fidélité qui met un rayon de splendeur morale sur les détresses matérielles des ménages militaires n'éclate pas moins dans la modestie volontaire où est fière de se restreindre, pour ne pas restreindre la famille, une élite de maîtres français. La croyance de M. Rambaud et de M. Paul Bureau est également attestée par leur titre de professeurs à l'Institut catholique et par le nombre de leurs enfants : M. Paul Bureau en a dix et M. Rambaud douze. Dans ce monde du savoir une famille, on pourrait dire une dynastie, celle des Jordan, est saluée avec un respect universel. M. Camille Jordan, de l'Académie des Sciences, a eu huit enfans, six fils et deux filles. Les deux filles sont religieuses ; des six fils, un professeur à la Sorbonne, un autre ingénieur des mines, un autre diplomate, un autre inspecteur des finances, deux sortis officiers de l'École polytechnique et de Saint-Cyr se partageaient les plus honorables des carrières où l'on puisse servir un pays. Quand la guerre fit appel à un plus complet dévouement, trois des six donnèrent leur vie. Le professeur à la Sorbonne, Édouard Jordan, a eu dix enfans dont un aussi est mort pour la France ; l'ingénieur des mines en a sept, l'inspecteur des finances en a laissé quatre. Telle est l'arithmétique usuelle des familles auxquelles les Jordan se sont alliés : la sœur de M[me] Camille Jordan a été onze fois mère ; l'aînée de ses filles treize fois. Et M. Édouard Jordan a rappelé en quelques pages d'une sincérité bienfaisante (1), que, partout où la religion disparaît, la famille se restreint, mais que la famille ne reste pas intacte partout où la religion semble se maintenir; que celle-ci survit parfois comme une malade oisive et muette : elle perd alors son autorité sur les peuples qui gardent d'elle une habitude, et ne l'abandonnent pas encore, mais déjà ne lui obéissent plus.

S'il y a une profession où l'athéisme semble à beaucoup enseigné par leur science même, c'est celle des médecins. L'un d'eux constatait la conséquence lorsqu'il poussait récemment à l'Académie de médecine un cri d'alarme, rappelait la nécessité d'avoir au moins trois enfans par famille pour

(1) *Contre la dépopulation*, avec une lettre-préface du cardinal Amette. Paris, Bloud et C[ie], 1917.

prévenir le déclin de la race ; adjurait ses confrères de donner l'exemple, et sceptique à leur bon vouloir, proposait les moyens coercitifs, « l'impôt de génération (1). » Ces contraintes n'ont pas été nécessaires pour que le docteur Dauchez, ancien interne des hôpitaux de Paris, élevât onze enfans : lui aussi a donné sa consultation dans une brochure courte et pleine. Il affirme que « l'influence de la religion sur la génération et la natalité est reconnue par tous, même par nos maîtres les plus indifférens. » Et il conclut : « Si la France se dépeuple au lieu de s'accroître, la faute est due à l'affaiblissement de la pratique religieuse, au relâchement du frein que celle-ci apporte aux passions. Nous croyons que les catholiques sincères pourront seuls refaire la race et la nation (2). »

Par quel attrait mystérieux la croyance religieuse tourne certaines âmes vers l'aimant des sacrifices, apprenons-le d'un autre médecin. On m'avait raconté sur lui des choses surprenantes au point d'être invraisemblables : que dans sa carrière il avait connu souvent la compagnie, jamais la crainte de la pauvreté, que ses soins lui semblaient dus par préférence aux indigens, que, dans l'incertitude du lendemain, il avait fondé un foyer, qu'ensemble avaient malaisément grandi sa famille et sa réputation, que sa façon de tenir le manque d'argent pour une chose indifférente avait imposé à notre idolâtrie de la fortune, qu'âgé de quarante-neuf ans, père de onze enfans et vierge de rentes, il n'avait pas souffert dans son prestige d'une originalité où resplendissait la vertu. Cela me donna le désir de le connaître. Et il m'expliqua sa conscience : « Pour tout chrétien, le précepte est d'aimer son prochain, et le prochain le plus proche est l'enfant. Dieu qui ordonne à l'homme de se multiplier a promis secours au fidèle. Si le chrétien se préoccupe des suites qu'aura sa soumission, il usurpe sur la Providence en doutant d'elle. A lui d'accomplir chaque jour son devoir sans inquiétude du lendemain, à la Providence de préparer le lendemain mérité par la docilité du fidèle. Je n'ai jamais fait autre chose que respecter cette division des pouvoirs.

(1) « Tout Français de trente à cinquante ans doit avoir trois enfans ou payer la somme que coûterait l'élevage de trois enfans dans la classe sociale à laquelle il appartient. » Rapport de M. F. Jayles, à l'Académie de médecine. Séance du 3 juillet 1917.

(2) *La France repeuplée volontairement par les catholiques pratiquans*, par le docteur Dauchez. Lyon, imprimerie du *Nouvelliste*, 1917.

Agir autrement eût été nier ma foi, et jamais ma foi n'a été déçue par les résultats. » Comme je lui faisais observer qu'une telle affirmation serait une opportune surprise à opposer au scepticisme de notre temps, il voulut bien me donner sur son existence une note, avec licence de m'en servir et, pour ne pas transformer un témoignage en panégyrique, il me pria seulement de taire son nom.

Voici son idée maîtresse : « J'avais vu que la question d'argent tient la plus grande place dans la vie de la majorité des hommes et qu'elle voile les réalités spirituelles. Et j'ai non pas méprisé l'argent, mais essayé de le classer dans la catégorie des choses secondaires, comme cela se doit. J'ai choisi la médecine, afin d'aimer Dieu et mon prochain d'une façon particulièrement directe et concrète. » Étudiant, il reste chaste pour la compagne à laquelle il pense et qu'il épouse à peine docteur : « Je me suis marié avec la femme que j'avais choisie sans apporter d'attention à autre chose qu'à sa vertu, sa santé, la dignité de sa personne et l'intention que j'avais de trouver en elle la mère honorée de mes enfans. » Les époux possèdent au total 6000 francs; il faut renoncer aux lenteurs onéreuses comme aux chances brillantes des concours et exercer de suite en province. La clientèle vient moins vite que les enfans; néanmoins, quand naît le troisième, un millier de francs forme une réserve d'économies. Mais pour une des familles que soigne le docteur, une aide immédiate d'argent est une question de vie ou de mort; il porte les mille francs et revient plus pauvre que le pauvre dont il a eu pitié. « J'ai donné tout ce que je possédais afin d'aimer les enfans des autres autant que les miens et pour montrer à Dieu que j'avais plus de confiance en sa miséricorde qu'en ma sagesse. » Trop défiée, cette sagesse humaine se venge : il va être saisi pour une petite somme. Un client dont il a guéri le fils s'acquitte à point d'honoraires oubliés et accroît par une propagande efficace les malades du docteur. Mais ils ne laissent pas au père le temps de songer à sa cliente principale, l'âme de ses enfans. Le loisir et la sécurité lui sont offerts ensemble par un grand industriel qui le nomme médecin de ses établissemens ouvriers. Après quelques années, la sécurité redevient la gêne pour la famille plus nombreuse, le docteur se hasarde à Paris, et avec succès, quand la guerre le rejette aux précarités. Comme il a toujours

fait des pauvres sa compagnie préférée, il est prêt à devenir l'un d'eux. Mais sa sollicitude charitable l'a désigné à un philanthrope qui sait faire grand contre la souffrance humaine et a besoin d'un directeur médical. C'est de nouveau la sécurité pour les siens, et la joie de servir ceux qui sont aussi les siens : les infirmes et les vieillards. La fin de la guerre sera peut-être pour lui la fin de cette trêve et le commencement de nouvelles étapes. Il est prêt. Il se sent conduit, de relais en relais et par des routes qu'il ignore, vers une destinée dont il ne s'inquiète pas. « Je n'ai jamais su ni comment ni si je pourrais boucler mon budget : il s'est cependant toujours bouclé. Je n'ai jamais vu Dieu nous abandonner et nous avons passé par toutes sortes d'épreuves qui ont été des crises bénies. A partir du moment où un homme et une femme conscients de leur misère naturelle, demandent et reçoivent la grâce dans le sacrement du mariage, ils peuvent braver les difficultés de la vie et les vaincre avec calme, sang-froid, sérénité, conscience de n'accomplir ici-bas qu'un passage. Alors, au lieu de convoiter les biens du prochain, ils cherchent à servir et à ce que leurs enfans servent Dieu et le prochain et ne se croient aucun droit spécial ni à des faveurs, ni à des biens temporels, car le bien suprême, ils le possèdent. »

Si de telles élévations donnent un peu le vertige, ces croyances sont celles de l'Église, et le plus singulier en ce catholique, c'est d'être conséquent. Il déconcerte par l'intransigeance simple de ses certitudes. Mais l'essentiel de cette certitude vit obscure dans les chrétiens qui la sauraient le moins exprimer, dans la multitude muette des simples. Et c'est chez eux surtout qu'elle est nécessaire, car c'est à eux que leurs difficultés quotidiennes conseillent le plus, par toutes les concordances des calculs humains, la renonciation à la famille. Nobles et bourgeois, auraient beau ranimer la fécondité ancienne des foyers, ils ne forment qu'une minorité. Il faut, pour rendre à la France le nombre, la collaboration du nombre, le concours des paysans et des ouvriers.

III

Le paysan qui durant le plus long cours de notre histoire fut presque toute la race en est encore la majorité.

Le paysan est maintenu dans sa fidélité à la famille, par une existence proche de la nature et conforme à la nature. La culture qui utilise tous les sexes et tous les âges aux multiples tâches de l'œuvre collective, rend les enfans précieux au père et tient toute la famille assemblée sous l'œil de son chef. La femme devenue mère aide à la prospérité commune par le gouvernement de son domaine propre, la basse-cour, le jardin potager et les petites industries qui entourent la maison; et le centre de son activité est cette maison que la ménagère tient prête pour les siens, où tous se retrouvent non seulement à la nuit et pour le sommeil, mais plusieurs fois par jour, pour les repas, pour les veillées, pour les causeries où chacun renouvelle sa joie diffuse et profonde d'être adopté, protégé, complété par un tout plus grand que lui. Cette demeure est assez vaste pour que nul n'y soit à l'étroit, et la saine atmosphère des champs renouvelle les forces qui rendent fécond le travail. Et l'atmosphère n'est pas moins salutaire à l'âme, car elle vit plongée dans l'œuvre du Créateur aux dons simples et aux faveurs égales, elle voit peu l'œuvre des hommes qui, dans les villes, accumulent avec l'orgueil du luxe les souffrances de l'inégalité et de l'envie. Le paysan est aujourd'hui dans la nation à peu près le seul qui n'aspire pas à changer de place et d'état. C'est où il est né qu'il préfère vivre, c'est le métier appris des siens qu'il désire continuer; c'est dans la terre qu'ont pris racine ses espoirs; c'est elle, fertilisée et consacrée par ses ancêtres et par lui-même, qu'il a l'ambition de transmettre à ses fils.

Or, la force de la vocation comme la faveur de la nature sont contredites en France par le pouvoir qui a charge d'entretenir la vie nationale. Par la Révolution la terre a été sacrifiée à un mot, l'égalité. Chaque fois qu'un paysan meurt et que son bien a plusieurs héritiers, tous doivent avoir leur part non seulement égale, mais identique. Peu importe s'ils n'obtiennent pas de leur travail sur un fragment de propriété morcelée le produit que l'activité de la famille unie tirait du domaine total, et si les instrumens agricoles qui étaient proportionnés à son étendue ne donnent plus, après partage, à chacun de ces propriétaires, qu'un des services nécessaires à la culture. Un domaine comme un corps a une vie, et le rompre n'est pas plus en partager la valeur que celle d'une statue, si on la mettait en

morceaux. Plus le défunt laisse d'enfans, plus ils sont réduits à vendre ce qu'ils ne peuvent plus exploiter. Et ici nouveau désavantage pour les familles nombreuses : la plus âpre et la plus inintelligente des fiscalités combine de tels tarifs de vente et de partage que, moindre est la propriété, plus onéreux deviennent les frais, et qu'ils l'emportent sur la valeur du bien pour les petites parcelles. L'homme de la terre expulsé du sol par l'État, voilà le résultat de notre système héréditaire. Que le domaine arrondi avec tant de persévérance dans son étendue, fertilisé avec tant de peine dans sa substance, pourvu avec une telle sollicitude de ses commodités accessoires, et devenu la réputation et la fierté de son maître, soit coupé en morceaux ou vendu, c'est la faillite des espérances, des dépenses, des vertus enfouies là. Comment conserver le domaine? N'en pas multiplier les futurs maîtres (1). Si on blâme les paysans que l'amour de la terre combatte en eux l'amour de la famille, quelle sévérité est due au pouvoir qui, ayant besoin d'hommes pour cultiver le sol et pour le défendre, a, dans un pays où la fécondité de la terre entretenait la fécondité de la race, fait servir l'amour de la terre à la stérilité des foyers!

Ce n'est pas assez. L'ascension continue des dépenses va élevant les impôts; une égalité ici légitime exigerait qu'on les demandât à toutes les ressources. Mais toujours dans ce pays égalitaire et sans classes, il s'est trouvé des classes privilégiées devant l'impôt, grands propriétaires, industriels, gens de bourse, ouvriers, et nombre de taxes poursuivent une richesse qui se cache et s'échappe. Les plus commodes, les seules certaines sont les charges mises sur la loyale terre qui ne se dissimule ni n'émigre. Le paysan est donc devenu la victime de tous. C'est lui qui répare les fautes de conduite et les fautes de calcul, et il paie pour un bien égal deux et trois fois plus que d'autres contribuables. L'impôt proportionnel n'était pas assez productif : pour équilibrer nos dettes, il a fallu l'impôt progressif. Il a été le don du xx[e] siècle. Il est entré en 1901 dans nos lois. Appliqué aussitôt aux successions, cinq fois relevé

(1) La victime principale de la législation révolutionnaire très insuffisamment atténuée par le Code civil, ce n'est pas le noble ou le bourgeois, c'est l'ouvrier qui, ayant des enfans, a dû cesser d'être propriétaire, c'est le paysan qui, pour rester propriétaire, a dû cesser d'avoir des enfans. H. Roulleaux-Dugage, député, *Natalité et Législation*, p. 24, Lévi, 1917.

depuis, et jusqu'à prélever 34 pour 100 de l'héritage, il n'arrête pas là les menaces de ses nouveautés. Une doctrine se fait jour, que ces prises partielles préludent à la confiscation du reste, que toutes les propriétés privées doivent faire retour à l'État, et hier dans notre Parlement retentissait cette formule : « Les terres appartiennent à la Nation (1). » De telles doctrines ne sont pas faites pour laisser inattentifs ou impassibles les propriétaires dont les plus nombreux sont les paysans. Une augmentation des impôts qui ne leur laisse plus le bénéfice de leur rude vie et la resserre chaque année davantage, une insécurité qui les frappe dans leur affection la plus profonde et décapite leur avenir hâtent le divorce entre l'homme de la terre et la terre.

Néanmoins, le paysan n'a pas encore perdu sa patience tenace. Il jette aux saisons hostiles un espoir plus durable qu'elles, et comme la moisson des blés, la moisson des enfans se perpétue grâce aux mêmes semeurs.

Lesquels? Ceux qui ont su garder intactes les vieilles mœurs contre les atteintes des lois. La famille s'est maintenue nombreuse où elle s'est maintenue groupée. En certaines contrées, l'habitude de l'obéissance et de l'union perpétue entre les enfans, tant que vit le père, cette société filiale et fraternelle. Ils continuent la vie de jadis, et ils en goûtent le double bienfait, d'abord la douceur perpétuée des affections domestiques, meilleure que le dur isolement du droit individuel, puis l'harmonie maintenue entre la tenure du domaine et la force collective de la famille. Alors, rien de cette force, même celle des plus petits n'est perdu; le domaine et le groupe qui le travaille grandissent l'un par l'autre; l'abondance des enfans, au lieu d'apporter la misère, accroît la prospérité (2). Dans les pays

(1) M. Compère-Morel. Chambre des Députés. Séance du 21 mars 1916.

(2) « De ces régions privilégiées auxquelles il convient de demander leur secret, il y en a dans l'Ardèche, dans la Lozère, dans le Pas-de-Calais, dans la Bretagne, il y en a dans certaines portions de la Savoie... La commune du Grand-Romans avait, dit le *Guide Joanne* de 1908, une population de 1 946 habitans. En 1915, elle en a authentiquement 2 050. Presque tous les jeunes gens sont mariés à vingt-cinq ans, tout de suite après le service militaire et d'après des choix déjà faits. L'immoralité y est aussi inconnue que l'alcoolisme. En compagnie, on boit volontiers un verre de vin, mais on ne traîne pas dans les cabarets. Pour les 2050 habitans, je ne vois pas qu'il y en ait plus de deux... Leur vie est tout agricole, herbagère, elle tient à demeurer telle. Ceux qui sortent de la paroisse ne vont qu'à peu de distance et toujours pour pratiquer le même genre de vie... Viendra naturellemeut pour les nouveaux comme pour les anciens biens la division par l'héritage, mais les mœurs ont assez bien ménagé la tran-

de montagnes, où l'influence des villes lutte moins contre l'amour du sol natal, où la pensée reste enfermée comme le regard et se fixe sur les choses habituelles et proches, persistent les groupes les plus stables des familles paysannes. Il y a en France plusieurs départemens, ceux du Plateau Central, où ce n'est pas assez pour les enfans d'être attachés à cette culture commune et réunis autour du père durant toute sa vie. Même après sa mort, ils s'entendent pour laisser à l'un d'eux le bien de famille, et ce propriétaire, unique par mandat de tous, s'entend avec chacun pour que le régime ne fasse tort à personne (1).

D'un côté, l'œuvre destructrice des lois : pour émanciper l'individu, des nivellemens et des désagrégations qui séparent chaque homme de ses proches, et, pour lui faire sa part dans le brisement du patrimoine commun, réduisant en poussière la place du foyer. D'un autre côté, l'œuvre conservatrice des mœurs : pour perpétuer la famille, des traditions qui la tiennent attachée à elle-même et au patrimoine formé par un travail collectif. Où, par la force dissolvante des lois, la propriété se morcelle et se pulvérise, la famille rurale diminue et se sèche dans ses racines partagées; où, par la résistance des mœurs, le domaine conserve son unité, la famille reste féconde autour de lui. Mais, dans la plus grande partie de la France, les lois ont été plus fortes que les mœurs. Les foyers plus déserts se sont faits plus tristes, les travaux conduits par moins de mains familiales sont devenus plus stériles. La ville, que le paysan a appris à connaître durant son séjour à la caserne, exerce davantage sur lui les attraits de plaisirs plus fréquens,

sition. Il n'est pas rare que le père de famille tienne à éviter ces désaccords et les frais par un partage anticipé et à l'amiable. Plus souvent toutefois, le vieux demeure patriarcalement avec la jeune famille. » *Au Pays des Chasseurs alpins*, par M. Henry Joly, de l'Institut, *Le Mois*, mars 1916. Pour montrer par des chiffres combien ces mœurs favorisent la fécondité, M. Joly a bien voulu ajouter à son article cette note manuscrite : « En 1917, on a renvoyé dans leurs foyers 40 mobilisés, en raison de leur âge ou de leurs charges de famille. La commune a pris la charge de leurs enfans. A eux quarante, ils avaient, en septembre 1917, trois cent trente-trois enfans vivans et présens. »

(1) Procédé en usage dans quelques départemens français. Dans la Corrèze, il est ainsi constaté par un jurisconsulte : « ... Malgré la loi, grâce à des coutumes anciennes que personne ne conteste, on donne à l'avance et par choix, du consentement des héritiers, le domaine à l'un des enfans, à charge par lui de dédommager en argent ses frères et sœurs. » (*L'abaissement de la natalité en France*, par Charles Duchambron, Paris, Jules Rousset, p. 305.) La même coutume est non moins familière à l'Aveyron.

de gains plus élevés, de labeurs moins durs, d'habitudes moins grossières. Les villages se dépeuplent, le paysan se transforme en ouvrier et, dans sa profession nouvelle, trouve des raisons nouvelles de limiter sa famille.

IV

Longtemps les ouvriers ne furent qu'une petite fraction détachée de la masse paysanne, et féconde comme elle. Le nom de « prolétaire » les désignait par leur vertu sociale de prolifiques. Mais deux révolutions presque simultanées changèrent pour lui les lois du devoir et du travail. Au moment où les tutelles sociales de l'ancien régime cédaient à l'émancipation de l'individu, les outils domestiques des métiers étaient remplacés par les puissantes machines des usines. Une concentration soudaine se faisait à la fois dans les capitaux des riches et dans le labeur du pauvre pour créer l'industrie moderne. Au lieu de proportionner ses efforts aux besoins d'une clientèle restreinte et connue d'avance, elle se proposa d'abaisser le prix de chaque marchandise par la surabondance de la fabrication, et de se disputer partout la clientèle par le bas prix des marchandises produites. C'est une politique de guerre appliquée aux travaux de la paix : guerre entre divers pays, dans chaque pays entre les fabriques de chaque espèce, dans chaque industrie entre les patrons soucieux de produire au meilleur marché, quitte à refuser aux ouvriers le nécessaire, et les ouvriers soucieux de défendre leurs salaires, quitte à arrêter par la cherté des fabrications la vente des marchandises. Et pour régler ces différends où se heurtent des intérêts que leur solidarité seule pourrait consolider, la guerre encore, la grève, où les patrons et les ouvriers tiennent à ne rien se céder, l'obstination dût-elle réduire le patron à la ruine ou l'ouvrier à la faim.

Or toutes les conditions de cette lutte détournent l'ouvrier de la famille. Son travail ne lui laisse pas le loisir d'avoir un foyer. Sa demeure est l'usine, son logis la place où l'on dort et non celle où l'on vit entouré des siens. Ce logis, dans les villes, est cher. Plus la famille est nombreuse, plus, entassée dans des espaces trop étroits et dépourvus d'air et de soleil, elle croît chétive, anémique et menacée par la tuberculose. Ces étroitesses mêmes ne s'offrent pas à ceux qui les cherchent, et la

coalition des propriétaires et des locataires se refuse au voisinage bruyant et destructeur des enfans. L'ouvrier vit largement s'il est seul; s'il est marié, la même somme doit pourvoir à deux existences; s'il devient père, il lui reste pour chacun d'autant moins qu'il a plus d'enfans : il a à choisir entre une vie facile, médiocre, misérable. Il est d'autant moins disposé à engager des dépenses qu'il n'est jamais sûr du lendemain. L'économie est une confiance en l'avenir; lui pense que ce soir commenceront peut-être les longs chômages, et l'épargne lui semble dérisoire. Il croit placer mieux son gain à ne pas épargner sur ses jouissances quotidiennes. Il dépense ce qu'il gagne, mange mieux que les petits bourgeois, boit davantage, est amateur de spectacles. La ville lui rend difficile de résister à ces tentations, et accumule autour de lui les tentations auxquelles il ne peut satisfaire. Le luxe sous toutes les formes l'obsède, le frôle, l'insulte, l'écrase, le provoque à un parallèle perpétuel entre ce qui lui manque et ce dont les passans surabondent, et ranime ses griefs sans cesse aggravés contre son sort.

Ce grief devenait une force le jour où le suffrage universel a fait de la multitude ouvrière une puissance. Il y avait pour les politiques une fortune à gagner avec la haine sociale. La haine croît mal dans les âmes religieuses : il fallait d'abord déraciner la foi qui entretient la paix. Rien de plus facile que de propager chez les prolétaires l'incrédulité à laquelle les prédisposaient la licence de leurs plaisirs, l'humeur frondeuse de leur intelligence et l'organisation même de leur travail. Il les tient toujours assemblés comme en une réunion publique où les réalités disparaissent sous les apparences oratoires, où le sérieux a tout à craindre du rire, où les passions d'une foule préparent l'empire des meneurs. Là s'unifièrent les esprits. Les ouvriers par les accroissemens progressifs du salaire devaient conquérir tout entier le « capital » qui n'avait pas voulu leur faire une part. L'arme, la grève, pour une telle victoire devait être maniée par des soldats résolus et tenaces. Leurs aptitudes militantes furent exactement mesurées. Pour les célibataires la souffrance était moindre et la fermeté plus facile; les autres avaient le cœur plus faible et trop prêt à capituler devant la faim des leurs; la présence et la main de la femme rendent chère à l'homme, dans le moindre foyer, la possession personnelle des plus pauvres biens, et le détachent de cette promis-

cuité collective où tout étant à tous, rien ne reste plus à personne; la répulsion de la femme est instinctive contre les réformes qui la chassent de toutes ses intimités, et son doux entêtement use dans l'époux le prestige des formules communistes; la présence d'enfans plaide sans cesse auprès de tous deux la cause de l'héritage contre les attaques à la propriété. La famille était donc l'ennemi, et pour la vaincre il fallait vaincre dans la femme le désir d'être mère.

A celles qui l'étaient, force était, d'ordinaire, d'ajouter un supplément au salaire de leur mari. Favoriser ce goût du travail entrepris pour les enfans offrait au socialisme le moyen de travailler contre eux. Si la femme cessait d'être toute à son foyer, il suffisait d'élargir le chemin qui la conduirait hors de chez elle. On la dressa à considérer ce gain, dangereux accessoire, comme le principal de sa vie; on lui apprit qu'elle s'élevait à devenir, au lieu de la compagne, l'égale de l'homme; on lui montra sa véritable place non dans la demeure conjugale qu'elle rendait plaisante à son mari, mais dans les ateliers où elle vivait comme lui et loin de lui. De nouveaux métiers s'offrirent tout à propos aux femmes, les tentèrent à la fois par l'argent et par l'indépendance. Pour ne perdre ni l'un ni l'autre, la femme, dès qu'elle devint l'ouvrière, dut tout son temps à la tâche acceptée. Une grossesse, en l'immobilisant des semaines ou des mois, ne la priverait-elle pas tout ce temps de son salaire, peut-être à jamais de son emploi? On la persuada d'être toute à sa propre vie. Les promiscuités de l'atelier, les flétrissans exemples faisaient tomber la pudeur qui, chez la femme, sauvegarde la vertu par l'instinct. C'est auprès des ouvrières que fut poursuivie avec le plus d'activité la propagande de l'union libre et inféconde. C'est dans les villes industrielles que la campagne de stérilité a causé le plus de dommages. Elle y réduit de plus en plus les naissances, même dans ces départemens du Nord qui sont la réserve de notre race et où la famille était l'honneur commun de toutes les conditions (1).

(1) « A Roubaix (Nord), écrivait le regretté professeur Desplats, de Lille (*Journal des Sciences médicales de Lille*, 1908), à la suite des conférences néo-malthusiennes, chaque année on a pu voir la natalité baisser de 200 unités, 1 000 en cinq ans, c'est-à-dire d'une égale proportion de chances de repeuplement. » — Le docteur Variot, dans la *Chronique infantile* (septembre-octobre 1913), a fait une enquête sur place et a démontré qu'à Montceau-les-Mines les ouvriers socialistes, par leurs pratiques néo-malthusiennes, avaient fait baisser de 5 pour 100 le taux

Quelle représaille contre l'inégalité de la richesse que l'anéantissement du genre humain ! S'il y a dans la doctrine socialiste une noblesse, c'est l'acceptation de la lutte et de la souffrance présentes par les vivans qui se sacrifient aux destinées meilleures de leurs fils. Son effort appelle des héritiers, n'a de sens que par eux. Durant la traversée du désert, plus elle a de foi, plus elle doit accroître le nombre de ceux qui se partageront la terre promise. Or ce sont les prophètes de l'ordre futur et de la solidarité dans l'espèce qui conseillent de mettre fin dès aujourd'hui à l'espèce, légitiment la renonciation à la solidarité pour un égoïsme destructeur de l'avenir, et font de la génération présente le tombeau vivant des générations futures. C'est un mystère d'insanité que l'idolâtrie de la vie aboutisse à la destruction de la vie, et que l'espoir des hommes devienne le néant. Ou sont les raisons d'une telle déraison ? Cette abjecte science de la vie sans enfans est si contraire au créateur sourire de la France qu'on est conduit à découvrir dans la propagande de stérilité une influence étrangère envahissante et subie.

Plus on étudie, en effet, la genèse de notre socialisme, plus on y reconnaît l'expropriation continue du génie français par la maîtrise d'un esprit tout contraire et plus fort. Quand des ouvriers français créèrent en 1864 la Société internationale, ils sollicitaient, pour la conduite du socialisme qui cherchait l'unité, les aptitudes des différentes races, et préparaient l'obéissance des unes aux autres. Entre elles, la hiérarchie s'établit aussitôt et très différente de ce qu'ils prévoyaient. Les Français avaient les premiers agité la question sociale, mais avec notre idéal d'indépendance et la passion de concilier l'intérêt collectif avec la liberté individuelle. Cette façon de poser le problème compliquait les solutions, elle exposait nos doctrines à paraître incertaines et vacillantes en face des thèses rigides et simples comme sont toujours celles où, au lieu de ménager des intérêts, on sacrifie les unes aux autres. Nul pays n'était plus préparé à cette simplification intellectuelle que l'Allemagne. Longtemps livrée par le morcellement de ses États aux infortunes des faibles, elle avait, par une aspiration séculaire, attendu, comme son salut, un gouvernement qui disciplinât,

des naissances dans leurs milieux. Faits cités dans la brochure : *La France repeuplée*, du docteur Dauchez, p. 7.

armât et manœuvrât toutes les énergies de la race au profit de la puissance nationale. Chez elle, les socialistes ne furent pas partagés d'affections : dès qu'ils jugeaient utile le changement de l'ordre général, ils comptèrent, pour l'accomplir, sur l'État qui était chez eux l'exécuteur des hautes œuvres. De là une réduction énorme du problème. A cette disposition historique du caractère allemand s'ajouta ce fait que l'étude en fut poursuivie par des professeurs, « les socialistes de la chaire : » ils ajoutèrent à la simplicité des thèses une puissance de méthode. Une erreur enseignée comme dogme, à savoir : la condition scientifiquement incurable du prolétariat et la nécessité pour le pauvre de devenir toujours plus pauvre, condamna d'avance tous les efforts de la liberté personnelle et ne permit d'espérer qu'en un effort d'autorité, en un bouleversement collectif, œuvre de l'État. Dans les congrès de l'Internationale, la lutte ne fut pas longue entre la thèse allemande, qui offrait aux passions des prolétaires l'espoir d'une revanche complète, d'une omnipotence vengeresse, et la doctrine française, qui d'avance amoindrissait la revanche, en reculait la date et l'embarrassait dans la contradiction de ses propres désirs. La masse des ouvriers français désavoua les siens; séduite par l'audace, la rigidité, la pédanterie des penseurs germaniques, elle les prit pour maîtres, et il n'y eut plus en France de doctrine socialiste que la doctrine allemande. Ce fut une nouveauté dans notre intellect français, si rebelle à l'asservissement, si prompt à échapper à l'outrance par son instinct de mesure et à s'évader de l'enthousiasme dans l'ironie, que cette dévotion insatiable pour l'infaillibilité allemande, ce goût des férules maniées par des pédagogues dédaigneux.

Or, autant nous mettions d'aveuglement à croire, autant l'Allemagne apportait de calcul à enseigner. L'instinct naturel de l'Allemand à tenir pour inséparables sa propre destinée et la destinée nationale le porte à la fois à se servir de l'État et à servir l'État. En attendant que le socialisme pût se servir de l'État, il servait l'État. Par sa maîtrise internationale, la Sozial-demokratie mettait le socialisme universel au service des intérêts germaniques. Elle maintenait bruyamment la doctrine révolutionnaire pour l'exportation, et à huis clos, dans la mère patrie, mitigeait les applications de cette doctrine incommodes à l'Empire. L'hégémonie allemande sur le

socialisme français nous a constamment engagés dans des expériences où elle ne nous accompagnait pas. Elle avait su inspirer à nos prolétaires une impatience de révolte vaine contre les institutions existantes, tandis que, grâce à elle, l'empire grandissait par des transactions. C'est conformément aux programmes intégraux que les socialistes parisiens faisaient la Commune et se séparaient de la France vaincue, sous les yeux de l'armée allemande où le socialisme gardait ses rangs. Hier encore la leçon d'allemand trop bien apprise chantait toujours dans la tête de nos ouvriers son romantisme révolutionnaire, contre les armées permanentes, la patrie. Le socialisme allemand, fidèle à l'Allemagne, laissait passer les lois militaires; à la veille de la guerre, il refusait de promettre le sabotage de l'armée par la grève générale, et, dans cette armée, il montre, complice de sa race par toutes les pensées et par tous les actes, ce que pèsent la justice et l'humanité en face de l'intérêt allemand.

Or ce socialisme avant tout lié à sa race avait un moyen incomparable de la servir. La foi à la misère nécessairement croissante des travailleurs entraînait comme conséquence la nécessité de limiter cette misère par la limitation des enfans. L'Allemagne, traitant Malthus comme un inventeur, fabriqua de la doctrine restrictive une contrefaçon licencieuse. Elle construisit, ajusta, fournit tous les sophismes faits pour cacher la honte de la stérilité volontaire. Le peuple qui prévoit tout, qui prépare tout, et qui tenait pour inévitable une dernière rencontre avec la France, avait un égal avantage à garder intacte sa puissance prolifique et à réduire le nombre de ses futurs adversaires. Moins il y aurait de travailleurs français, plus la conquête des marchés par les travailleurs allemands serait certaine; et moins il y aurait de soldats français, plus il serait facile à l'Allemagne de réduire à la taille voulue par elle notre décadence politique. Sans doute, il ne se pouvait pas que l'Allemagne échappât à toute contagion de ses principes en faveur de la stérilité, et en effet l'accroissement de sa population se ralentit un peu plus parmi les socialistes que dans le reste du pays. Mais l'État ne leur eût pas permis, et ils n'avaient pas dessein eux-mêmes d'entreprendre en Allemagne les propagandes qu'ils avaient enseignées au socialisme étranger et avec prédilection au socialisme français. Eux n'avaient pas cessé

de travailler pour leur patrie. Or, si les intérêts les plus vitaux commandaient aux socialistes français d'accroître et à l'Allemagne de diminuer la race française, comment expliquer l'obstination des uns à faire ce qui leur était le plus funeste et ce qui était le plus utile à leurs adversaires, sinon par asservissement des uns aux autres?

L'asservissement continuera-t-il? Force est de se le demander puisqu'il est encore certains Français qui ont hâte de reprendre contact avec les Allemands, sous prétexte de négocier avec eux. Que des Français fassent grief à leur gouvernement de ne pas favoriser en pleine guerre des communications avec l'ennemi, cela oblige à leur dire net : « Votre impatience serait excessive, ne s'agît-il pour vous que de serrer la main à l'ennemi, mais il s'agit de retomber dans sa main. En reprenant contact avec l'Allemand, vous retournez à votre péché, et vous n'êtes pas de force contre la tentation. Le socialisme français n'a pas cessé d'être le petit garçon, le serviteur, le jouet, la dupe du socialisme allemand. Cette dépendance n'a jamais été excusable, même quand vous vous obstiniez dans l'illusion qu'il préparait pour vous la ruine des nations au profit de la solidarité prolétaire. Mais cette illusion même est finie. Ce que votre guide voulait détruire, c'est votre race au profit de la sienne. Il ne vous a jamais imposé une plus honteuse soumission qu'en vous persuadant de devenir traîtres à votre propre avenir, adversaires de votre propre sang. Pour vous il n'est qu'une expiation : ne plus accepter, ne plus répandre les leçons de mort, et trouver dans votre repentir envers la France le courage de multiplier des Français. »

V

Comme la masse des paysans et des ouvriers l'emporte assez en nombre pour que les autres classes ne modifient guère le mouvement imprimé par elle à la population, et comme cette masse est, par ses difficultés de vivre, tout entière sollicitée de devenir stérile, le dépeuplement devrait être rapide, universel et uniforme dans l'étendue de toute la France.

Or, il est très inégal. Il y a des régions où la moyenne des enfans par famille ouvrière et agricole dépasse quatre et cinq, et des régions où cette moyenne n'atteint pas même un. Les

statistiques des départemens les divisent en deux groupes, l'un où les décès l'emportent sur les naissances, l'autre où les naissances l'emportent sur les décès, et les départemens du premier groupe sont déjà les plus nombreux (1). Il est plus exact encore de les répartir en trois fractions : la plus considérable, la moitié à peu près, se compose de ceux où la race demeure stagnante; l'autre moitié se divise en deux, un quart où la population baisse d'une façon continue, croissante, et un quart où, d'une façon également continue et encore importante, la population monte. Le bassin de la Garonne, la vallée du Rhône, la Bourgogne sont les principales régions stériles; le Nord, la Bretagne, la Lorraine, le Béarn, les Cévennes restent les sources de fécondité.

Ce n'est pas la différence du climat et du sol, de la plaine et de la montagne, qui fait la différence de l'activité génératrice. Les versans septentrionaux des Pyrénées offrent les mêmes altitudes, les mêmes pentes, les mêmes cultures à ceux qui l'habitent ; aux deux extrémités orientale et occidentale de la chaîne la race demeure prolifique, dans la région intermédiaire elle diminue. La fécondité humaine est égale dans la Lozère, la Haute-Vienne et la Corse, où la nature se ressemble si peu. La différence des occupations n'explique rien : les plus prolifiques des Français sont les tisseurs des Flandres et les marins de Bretagne. La différence des ressources n'est pas davantage la mesure de la natalité, qui ne diffère pas dans les régions pauvres des Hautes-Alpes et des Landes, riches de Meurthe-et-Moselle et de Belfort, ou de richesse moyenne comme la Vendée. Enfin la communauté de l'origine et des traditions provinciales ne répartit point par groupes historiques les familles nombreuses ou restreintes. Nulle des régions françaises n'a de passé plus grand et de caractère plus personnel que l'Auvergne, et le Cantal et le Puy-de-Dôme sont deux noms de la même Auvergne : or ce même volontaire et ordonné Auvergnat accumule dans le Cantal, et dans le Puy-de-Dôme économise les enfans.

(1) Voici, d'après les derniers recensemens, le nombre des départemens où les naissances

	augmentent	diminuent
1909	40	47
1910	53	32
1911	25	64
1912	56	31
1916	49	38

Dans la faible étendue d'un département, d'un arrondissement, la natalité varie du simple au double. Enfin l'instinct naturel de la paternité ne suffit pas à expliquer la multiplication des enfans où ils abondent : car à satisfaire cet instinct un ou deux enfans suffisent, cinq ou vingt sont superflus.

Les départemens où la population décroît le plus vite et le plus constamment sont l'Isère, la Drôme, le Rhône, le Puy-de-Dôme, la Nièvre, la Côte-d'Or, l'Yonne, l'Aube, l'Orne, la Gironde, l'Ariège, l'Aude, l'Hérault, la Haute-Garonne, le Tarn-et-Garonne, le Lot-et-Garonne, le Gers. Entre toutes ces régions il y a une seule, mais éclatante ressemblance. Elles sont celles qui témoignent de leur doctrine collective par la persévérance de leurs votes politiques; celles qui savent gré à leurs élus d'avoir établi dans l'État, comme les nouveaux dogmes de la foi nationale, la souveraineté de l'individu et l'oubli de Dieu; celles où l'abandon général des pratiques religieuses transforme les églises en solitudes. La dépopulation est l'œuvre logique de ceux qui reconnaissent pour maître de l'existence l'intérêt personnel, immédiat, égoïste. Pour qu'ils se bornent au fils unique, il leur suffit que leur commodité soit de ne pas gâter l'héritage en le morcelant, de maintenir intacts leurs aises et leur rang, de « pousser le petit, » par un savoir plus complet, à une condition plus haute que la leur et dont ils aient l'honneur. Pour se refuser même cet unique enfant et tenir le foyer soigneusement vide, il suffit que, pauvres, ils ne veuillent pas le devenir davantage, ou que, riches, ils ne veuillent pas le devenir moins, et préfèrent compléter leur demeure, étendre leur domaine, leur train de culture, leur commerce, le manger ou le boire.

Les départemens où ces tentations ne paralysent pas l'instinct paternel, et où la race continue à s'accroître sont : le Pas-de-Calais, le Finistère, le Morbihan, le Nord, le territoire de Belfort, les Côtes-du-Nord, la Vendée, la Haute-Vienne, la Corse, la Meurthe-et-Moselle, les Vosges, la Lozère, le Doubs, l'Aveyron, les Basses-Pyrénées, les Pyrénées-Orientales, les Hautes-Alpes, la Haute-Savoie, la Corrèze et les Landes. Entre toutes ces régions aussi il y a une ressemblance. Ce sont celles où se sont le moins effacées les croyances chrétiennes. Que le fait plaise ou non, il s'impose à l'examen d'un temps qui se vante de croire seulement aux faits. Or on ne peut nier le fait : les régions sont fécondes en proportion qu'elles sont croyantes. En

Flandre, l'exemple des foyers patriarcaux et prospères, l'aide sociale des patrons à la multitude ouvrière, l'infiltration de catholiques Belges entretiennent la fidélité générale à la famille. En Bretagne, la foi est la plus ancienne, la plus constante, la plus universelle des traditions. Les Vosges, la Lozère, le Cantal, les Hautes-Alpes sont des promontoires que l'incrédulité des plaines voisines entoure sans monter jusqu'à eux; les Alpes-Maritimes et les Pyrénées-Orientales sont des oasis de fertilité humaine dans le désert familial de la Provence et du Languedoc; la piété des ancêtres s'y maintient, rajeunie par l'apport d'Italiens et d'Espagnols, et ces fils de races religieuses y multiplient les foyers nombreux. Dans le Doubs, la fécondité de la population varie presque du double selon les arrondissemens et les cantons; ceux où elle est moindre sont ceux où les populations indifférentes vivent groupées autour de Montbéliard et de Besançon; elles enfantent avec la même parcimonie que celles du Rhône, et, s'il n'y avait qu'elles, le Doubs compterait parmi les régions dépopularisatrices : il compte au nombre de celles où se perpétue la race parce que sur les hauteurs pastorales de la frontière dure et s'accroît une lignée de familles aux mœurs chrétiennes (1).

Cette force est visible non seulement dans les contrées privilégiées où ces chrétiens forment nombre et se soutiennent de leur société commune, mais aussi dans les régions inhospitalières où ils sont des isolés et s'obstinent dans leur obéissance à Dieu, malgré les ironies et les sarcasmes du scepticisme stérile. S'il est possible de citer les contrées de la France où l'œuvre de la fécondité chrétienne persiste, on ne saurait étendre cet examen à chacune des familles exemplaires qui, sur la plus grande étendue de la France, vivent dispersées, assiégées et comme cachées par la masse des familles restreintes. Toutefois, il est un moyen de saisir sur le vif quelques existences et de rendre, par leur courte histoire, visible aux moins mystiques la raison décisive et toujours la même de leur générosité créatrice.

(1) *Les statistiques de natalité*, par J. Maitre, conseiller général du Haut-Rhin, (*Réforme sociale*, octobre 1915.) A propos de ces cantons, M. J. Maitre ajoute : « Ils sont précisément ceux qui, économiquement, sembleraient soumis à la dépopulation, puisqu'ils n'ont pas l'industrie prospère des régions d'Audincourt et Montbéliard et sont consacrés presque entièrement aux cultures pastorales et forestières. »

Depuis quelques années, plusieurs associations (1) ont surgi, se proposant de grouper, de secourir les familles nombreuses, et ont aidé du moins à les connaître. Là s'allongent les listes douloureuses par la misère qu'elles révèlent et consolantes par la vigueur qu'elles attestent. Parmi ces paysans et ces ouvriers, conservateurs de la famille, citons seulement ceux qu'on en peut appeler les héros. D'après la statistique de 1914, quarante-cinq familles comptent dix-huit enfans. J'ai pu avoir des détails sur vingt d'entre elles : neuf de dix-huit enfans, trois de dix-neuf, cinq de vingt, deux de vingt et un, une de vingt-trois. Voici sous mes yeux les extraits de naissance, avec les commentaires des curés, des maires, des conseillers généraux et des voisins, témoignage des humbles qui louent des humbles. Ce livre d'or des obscurs répète à toutes ses pages les mêmes mots de probité exemplaire, de labeur acharné et, je transcris, de « sobriété jusqu'à la pénitence. » De tels foyers ne sont pas allumés dans les grandes villes, mais presque toujours dans des demeures rurales et par des paysans pauvres. Mais la pauvreté a son aristocratie qui répugne au vagabondage, et sur le sol, si dur soit-il, où elle est, demeure, ni déracinée ni divisée. De ces familles tenaces, les unes sont de petits fermiers, les autres de plus petits propriétaires, comme les Gosselin qui, dans la Manche, avec un hectare et une maison pour tout bien, ont eu dix-huit enfans. Quelques-uns, à s'assurer ainsi des travailleurs, transforment en aisance la gêne quand, semblables à Gosselin, ils savent ne laisser rien perdre, ni les choses ni le temps, et, dans l'Orne, s'abstenir d'alcool. La plupart ne réussissent qu'à durer et non sans dettes, mais consenties pour acquérir de la terre et être chez soi. D'autres, tels Le Gall, manœuvre de Lannion, Briot, contremaître de tissage dans l'Eure, Boulin, terrassier au Pas-de-Calais, n'ont pas même à eux cette place où prendre racine. Encore la solde de contremaître a sa fixité : mais comment des terrassiers, des manœuvres et des femmes de ménage ont-ils osé entreprendre la charge, sont-ils parvenus à subvenir à la dépense de vingt enfans? Parce que c'est pour eux le devoir. Ils le disent, et leur vie le dit mieux encore. Trois

(1) *L'Alliance nationale pour l'accroissement de la population française*, — *La ligue des familles nombreuses*, — *La ligue pour la vie*, — *La plus grande famille*, à Paris, et plusieurs sociétés en province, notamment *L'Aide aux familles nombreuses de la Loire*.

des fils qui représentent au front les Bois sont des religieux devenus soldats. Martin, avant d'avoir ses dix-neuf enfans, fut six mois novice à Sept-Fonds; la vocation s'est transmise plus complète à un de ses fils prêtre, tombé sur le champ de bataille, et se continue en un petit-fils de dix-huit ans, étudiant ecclésiastique. Chez les Fèvre, sur dix-neuf enfans, il y a deux prêtres et trois religieuses. Trouvera-t-on que c'est beaucoup? Le droit de penser ainsi appartient à ceux qui auront comme les Fèvre quatorze enfans pour perpétuer la race et servir le pays.

Fixons les traits généraux de ces familles par un mot sur les trois qui sont les plus fécondes de France.

Les époux Perrotey, cultivateurs à Plainfaing (Vosges), poussent à la perfection le mérite d'être des traditionnels. Tous deux, aussi loin que le regard puisse voir dans l'obscurité de leurs ancêtres, sont de lignée paysanne. Constant Perrotey appartient à une famille de sept, sa femme à une famille de neuf enfans. Le mari et la femme sont nés dans le même village, et, bien que le sol y soit rocheux et maigre, ils ont eu pour seule ambition de lui rester fidèles comme les « anciens. » Leurs vingt et un enfans sont à leur ressemblance : mariés jeunes, les plus âgés demeurent près de la maison paternelle, dans des fermes à la terre avare et au foyer fécond, et l'aînée des filles a déjà donné neuf enfans à son mari. A ce père et à ses vingt enfans toute aide de l'État avait été refusée, mais, s'ils ne sont pas de ceux qui reçoivent, ils sont de ceux qui donnent. Des sept qui sont partis au début de la guerre deux sont morts, deux ont été grièvement blessés. Ainsi s'étend sur les servitudes matérielles de cette existence la libératrice beauté d'une vie morale.

Camille Joffray, colon près de Medeah, aurait voulu fonder sa famille sur la stabilité de la terre; il avait obtenu une concession; mais faute de ressources, il dut y renoncer et, à mesure que se multipliaient ses enfans, il multiplia ses métiers. Il devint aussi par surcroît cantonnier fossoyeur, afin que la mort même nourrît la vie. Mais ce dévouement à la vie engendrait lui-même la mort : la détresse était telle que l'anémie plusieurs fois a éteint dans les enfans l'existence et enfin dans la mère la force d'accoucher. La faim, plus destructrice que l'amour paternel n'est créateur, voilà la tragique vision. Qui empêcha le couple de renoncer vingt fois à sa

misère, et de s'assurer le repos en ayant moins d'enfans? Sa foi en un devoir supérieur à son repos.

De la famille Amet, établie à Cornimont dans les Vosges, M. Méline a dit : « C'est une famille qu'il faudrait encadrer. » Le cadre devrait être de taille, car elle a vingt-trois enfans. L'ombre qui nous dérobe les épreuves et les mérites des humbles commença à se dissiper pour les Amet, quand un journaliste écrivit : « En ce moment où on interviewe à outrance des assassins, des actrices, ou simplement des députés, je vais aller voir la plus grande famille de France. » Il y a plus de trente ans, Amet et une jeune fille se mariaient sans contrat, car on n'y déclare ni sa santé, ni son amour, ni son courage, et ils n'avaient pas d'autres biens. Ces biens peu à peu créèrent les autres et grâce aux enfans qui bien vite furent instruits à se rendre utiles. Tous apprenaient aussi à s'aimer et à se sentir les membres d'un même corps, à ne séparer leurs existences ni de droit, ni de fait, et quand ils devinrent trop nombreux pour le seul travail offert à leur bonne volonté par l'exiguïté du domaine minuscule, ils continuaient leur glane laborieuse par les tâches qu'ils cherchaient à l'entour, et dont ils apportaient le gain au foyer commun. Dans cette collectivité toujours unie, les profits des aînés payaient les dépenses des nouveaux venus, l'économie de chacun accroissait en offrande incessante le bien de tous, et vingt-deux obéissances toujours soumises à une seule volonté assuraient force à son commandement. Aussi les lopins s'agrandirent, puis une ferme fut louée, puis le locataire devint acquéreur, et aujourd'hui le chef des Amet est propriétaire de dix hectares, de huit vaches et d'une maison assez vaste pour loger les fils et les filles qui continuent d'accroître le domaine paternel resté le bien familial. Et si l'on cherche qui enseigne au père si obéi le précepte de son propre devoir, et la constance vingt-trois fois renouvelée des sacrifices et des espoirs, on trouvera dans cette maison même, à la place d'honneur, l'hôte le premier accueilli, et toujours écouté, le Christ devant lequel chaque jour s'agenouillent ensemble le père, la mère et les enfans.

Comment de telles mœurs redeviendront-elles celles de la France?

ÉTIENNE LAMY.

(A suivre.)

CHRONIQUES DU TEMPS DE LA GUERRE

I

L'ASSAUT REPOUSSÉ

A Robert Dartigues, in memoriam.
P. T.

La visite des champs de bataille m'a semblé longtemps une des formes les plus vaines de la badauderie et, pour tout dire, comme un pompeux héritage romantique. C'est à Verdun que s'est opérée ma conversion. La bataille, quand j'arrivai, faisait rage depuis plus de six mois. Le sol harassé, torturé par un acharnement sans exemple, montrait partout les cicatrices, le sceau confus de cent combats; dévasté, supplicié, sans ombres, ses villages, ses bois effacés, il n'offrait plus dans ses reliefs, dans ses traits décharnés que le visage farouche et hurlant de la guerre. Rien de plus saisissant que ce paysage de cataclysme. Mais sa plus grande beauté est de tenir dans un regard. On dirait quelque Colisée, quelque amphithéâtre naturel, quelque cirque servant de champ clos au plus grand duel de l'histoire. Là s'est abîmé pour des siècles l'orgueil des aigles allemandes, tandis que les collines marquent par leurs degrés et leurs plans successifs les bonds de nos armées, et que Douaumont, là-bas, dominant toute la scène, paraît le plus beau piédestal où se soient jamais posés les pieds de la Victoire.

I

Ce matin-là, j'allais examiner quelques travaux que l'on exécutait au fort de Froideterre. J'étais accompagné par mon

ami le capitaine D..., autrefois commandant du fort, à un moment des plus critiques de la bataille. Je savais peu de chose de cette histoire. Presque rien n'en avait alors transpiré dans le public. Bientôt l'attention s'était tournée ailleurs, et puis vinrent les journées triomphantes de l'automne, qui avaient éclipsé les souvenirs du passé. Le capitaine D... s'était trouvé blessé, et c'était la première fois qu'il remontait là-haut depuis ces événemens.

Nous avions quitté la citadelle de bon matin et nous trouvions sur les huit heures au pied de la côte qui mène au fort. Quoiqu'on fût au mois de juin, le temps était fort gris : ciel chagrin, nuages maussades, brèves et froides ondées. Je venais de passer quelque temps dans une autre armée et revoyais, moi aussi, après deux mois d'absence, cette partie du champ de bataille. Je l'avais laissée en hiver et la retrouvais au printemps. Ce qu'il y avait de plus frappant, c'était le calme extraordinaire et le vide du paysage.

Nous avions pris à travers champs pour escalader en ligne droite, et cent détails rappelant les combats de l'autre été se dessinaient sur le terrain. Ces collines, en avril, étaient couvertes encore de neige, enveloppées des blancheurs de cet interminable hiver, comme si jamais rien, jamais aucune vie ne devait plus renaître sur ce monde saturé de mort. Il semblait qu'on ne verrait plus se soulever ce suaire, et que toute cette contrée était devenue un glacier, une espèce de planète polaire qui conserverait indéfiniment les secrets enfouis sous ce vaste évanouissement blanc. A présent, quelques gazons souffreteux s'essayaient par places à reverdir et buvaient avidement l'atmosphère pluvieuse. On rencontrait à chaque pas des traces de la lutte : boyaux ne menant plus à rien, arbres massacrés, abris effondrés, vagues niches creusées dans un cratère d'obus et, de tous côtés, des croix, des croix éparses, sans nom, plantées là à la hâte où chacun était tombé, et qui semblaient la flore de ce paysage d'agonie.

Maintenant nous approchions du sommet, et la terre prenait de plus en plus cet aspect de tempête qui est celui des grandes batailles. C'était la furie du chaos avec tout son désordre et son déchaînement. Nous avions dépassé la région des bois et la limite même des arbustes et des mousses : plus un tronc, plus une touffe pour servir de repère et donner la mesure des

choses. Comme il arrive souvent dans ces capricieux climats, le temps, couvert dès le matin, s'était tout d'un coup rembruni; un coup de vent assez aigre soufflait sur le plateau, et nous nous trouvions brusquement au milieu d'un nuage. Les formes dans cette grisaille fuyante paraissaient plus douteuses et plus étranges encore : rien n'avait plus sa place et ses contours connus. C'étaient de vagues écroulemens, des masses indécises, des escarpemens de blocs à demi dissous dans la brume, qui semblaient avancer, reculer à une distance inappréciable, suivant l'épaisseur du nuage interposé; on voyait surgir des arêtes, des profils, des spectres aigus et tourmentés comme ceux des hautes montagnes, qui se noyaient l'instant d'après dans un nouveau flot d'ombres. Tout prenait sous ce crêpe une apparence rapide et inconsistante de fantômes. On ne pouvait dire dans quelle saison, à quel point de l'espace on se trouvait au juste parmi toutes ces formes incertaines et incolores. Les choses irréelles paraissaient se faire et se défaire comme des songes. Et toujours cette course silencieuse de vapeurs, ce galop de brouillards, cette fantasmagorie d'estompages muets s'effaçant, se dissipant, se poursuivant l'un l'autre dans le même fluide lavis de demi-teinte, dans la même fuite d'ouates spongieuses qui secouaient par instans quelques gouttes de pluie, comme des larmes à travers un voile de deuil. Tout cela avait un air singulier de douleur, on ne sait quel aspect d'au-delà, une physionomie d'outre-tombe. On se serait cru transporté sur une autre terre que la nôtre, au milieu d'un Érèbe sans âge, comme si ce qui s'était passé là s'éloignait déjà dans le fond impalpable des légendes; sans doute c'est sur cette cime que les âmes exhalées de cet immense cimetière se donnaient leurs rendez-vous, et leurs tourbillons innombrables menaient là-haut la ronde taciturne des ombres.

Mais avec cette inconstance d'humeur, cette soudaineté de volte-face fréquente dans ces parages, une saute d'air produisit un nouveau changement de décor. Le ciel se découvrit comme il s'était couvert. Un souffle dispersa les brumes, leurs flocons s'évanouirent et se volatilisèrent, et un rayon oblique, glissant entre les plans supérieurs des nuées, parcourut une minute l'ensemble du paysage. La lueur errante promena légèrement son pinceau le long de la vallée étendue à nos pieds, et se retira comme à regret dans un ciel soucieux. Ce furtif sourire avait

suffi pour transformer le tableau, en chasser les illusions et les chimères nébuleuses. Ce n'était plus le germanique Brocken ou le Walpurgis de tout à l'heure, avec sa poésie de ballade vaporeuse : l'invasion des brumes, le trouble sortilège du Nord venaient une fois de plus d'être mis en déroute sur ce champ de leurs séculaires conflits. On se trouvait sur des ruines, mais du moins sur des ruines solides. Les formes reprenaient leurs dimensions exactes, et même, qui l'eût cru? les couleurs de la vie. Surprise touchante! Au pied de la redoute, la colline était blonde de fleurs. Ces terres blessées, broyées à mort, brûlées par le soufre et le feu jusqu'aux racines et jusqu'aux germes, ces déserts qui semblaient naguère à tout jamais stériles, renaissaient; la nature, sur tant de morts, jetait une profusion de fleurs : tout un printemps sauvage se hâtant de surgir avec une sorte de violence, une folie d'herbes naïves, incultes, tumultueuses, semées on ne sait comment sur ce cadavre de colline, recouvrant ses cicatrices, formant à perte de vue une seule nappe jaune, si bien que sur cet ossuaire et cette destruction infinie la grande Créatrice, ou pieuse ou indifférente, répandait le miracle de ce champ d'immortelles...

II

Ma mission terminée dans l'intérieur du fort, je sortis de nouveau sur la superstructure; je ne pouvais me lasser de cette métamorphose, du spectacle de ce défi, de ce triomphe de la nature. L'éclaircie n'avait pas duré; la pluie, qui menaçait depuis notre départ, s'était mise à tomber; une nuée délicate posée sur la prairie paraissait la couver, la protéger avec amour.

On pouvait s'attarder en toute sécurité. Mon compagnon ne cessait de parcourir le fort, dont chaque coin évoquait pour lui un souvenir; il examinait chaque détail, s'intéressait aux nouveautés, approuvait les perfectionnemens, heureux s'ils se rencontraient avec ses propres idées; il m'expliquait alors avec un amour-propre d'auteur le rôle d'un flanquement, d'une disposition inédite : « Ah! si nous avions eu cela! » ajoutait-il. Ce voyage avait pour lui le sens d'un anniversaire. C'est à pareille époque et presque à pareil jour qu'il avait, il y a un an, subi cet assaut dont l'inconnu m'intriguait. Il y a un an,

les Allemands s'étaient avancés jusqu'ici : on se battait sur ce tertre où nous demeurions si paisibles. Un an, et déjà ce silence! Déjà ces fleurs, déjà cet effacement de l'histoire et ce prodigieux oubli de la nature! Ainsi mon compagnon interrogeait ces ruines et leur réclamait son passé, comme un homme revient dans l'âge mûr aux endroits où il a aimé dans sa jeunesse; il lui échappait quelquefois un mot en s'arrêtant : « Quelle différence, tout de même! » ou bien : « Sont-*ils* tranquilles, maintenant! » (*Eux*, — les Boches, bien entendu.) Et puis il repartait à fureter en tous sens. Il n'était pas enclin à la mélancolie.

L'ouvrage de Froideterre, que nous parcourions ensemble, est un des plus récens de la défense de Verdun. Il forme sur la rive droite le point d'appui occidental de la deuxième ligne des forts. Froideterre domine le défilé de la Meuse et commande à la fois la route de Verdun vers le Nord, le fleuve et le canal, face à la côte du Poivre et à celle du Talou. De sa position en belvédère sur la vallée, on embrasse une vue magnifique sur le coude de la rivière, sur les villages, maintenant rasés, de Bras, de Charny, de Vacherauville, échelonnés au fil de l'eau comme des lavandières, et jusqu'aux ouvrages de Marre et de Belle-Épine sur la rive opposée. Une longue échine réunit Froideterre à Douaumont, — une espèce de dos de vache, avec un garrot vers le milieu, qui porte l'ouvrage de Thiaumont. Le regard plonge à l'Est dans un précipice encaissé, appelé le ravin des Vignes.

La redoute est constituée par un système d'ouvrages séparés, selon le dernier mot de la fortification avant la guerre : coupole de 75, coupoles de mitrailleuses, casemate de Bourges s'alignent en balcon sur la Meuse, assez espacées pour offrir des buts disséminés et aussi peu vulnérables que possible au canon. Au milieu, le casernement ou l'abri pour la garnison. Ce noyau d'ouvrages bétonnés était autrefois entouré de retranchemens en maçonnerie, qui avaient dû former un savant hexagone d'une figure particulière, à présent informe, raturée et totalement illisible. Les talus, les fossés, les cours gisent bousculés, culbutés, concassés pêle-mêle dans une salade magistrale. C'est vraiment un joli travail, qui fait honneur à l'artilleur. La caserne a bien tenu, mais la couverture a reçu un obus : du pansement en sacs à terre qui a servi à boucher le trou sort

encore une tignasse de fils de fer, pareille à une touffe de poils collés à un morceau de crâne; mais ces poils sont des barres d'acier d'un pouce d'épaisseur. Le projectile les a tordus, hachés, déchiquetés, comme s'il se fût agi d'un simple paillasson.

Tout le reste est un amas de décombres, retourné, bêché, étripé jusqu'en ses fondemens. C'est le paysage de cratères et d'entonnoirs, toujours impossible à décrire faute de termes pour rendre un tel état de dislocation, une telle agitation des lignes, une telle discontinuité et de tels heurts de modelé, ces remous de formes incohérentes comme une vision de géhenne. Pas une ombre, pas un brin d'herbe n'égaie ce triste espace; la nappe d'or qui couvrait le reste de la colline s'arrêtait au bord du glacis; le printemps reculait autour de cette désolation. La terre y paraissait scalpée, comme le poil d'une bête s'use à l'endroit du bât. Ainsi la redoute se montrait nue, telle qu'une sorte d'écorché terrestre, avec ces formes grimaçantes comme trahissant un grincement d'os broyés dans la chair, et ces convulsions d'un grand corps à l'état de spasme.

Tout respirait encore le drame; mais j'étais curieux surtout des pensées de mon compagnon. Il continuait d'aller et de venir et prenait un plaisir évident à se revoir où il était; il s'amusait à deviner de vieilles connaissances, la porte, une vague piste qui était l'ancienne route, et il ne fallait rien moins que l'habitude qu'il avait des lieux pour s'y orienter sans faute. Des morceaux de la grille d'enceinte pesant une demi-tonne de fonte, arrachés de leurs scellemens, avaient volé à plus de cent mètres comme des fêtus de paille. Il me faisait remarquer avec satisfaction ces témoins du bombardement. J'essayais de le mettre sur la voie des souvenirs et peut-être des confidences; mais il éludait les questions ou répondait en peu de mots. Au moment de quitter le fort, comme il semblait prêt à se montrer plus communicatif, nous rencontrâmes T..., qui se joignit à nous pour le retour, et ce fut fini de ce que j'attendais pour ce matin-là.

C'est une des singularités de l'existence militaire, au moins telle que cette guerre l'a faite, que l'extrême ignorance où l'on peut vivre les uns des autres. Il arrive de passer un an avec un camarade, et de traverser avec lui de ces momens où l'on dit que l'on connaît un homme, sans savoir de lui autre chose que deux ou trois circonstances insignifiantes. On ne met en commun

que l'énergie, les volontés. Rien n'est même plus rare que d'entendre un récit militaire. On s'imagine que les officiers ne parlent que de la guerre. Ils en parlent sans doute, mais pour en discuter, fort rarement pour le plaisir de conter une aventure. On découvre bientôt que tout ce qui vous entoure, ce sont des figures qu'on n'a jamais vues que de profil, et que des plus connues on ne connaît guère qu'une apparence qui les laisse en réalité assez mystérieuses.

Mon compagnon n'était pour moi qu'un de ces demi-inconnus, ou l'une de ces connaissances dont on s'aperçoit un beau jour qu'on n'en sait rien de précis, comme une de ces images qu'on croit avoir présentes et nettes dans la mémoire : on serait souvent embarrassé d'en reproduire les traits. Je l'avais rencontré à Verdun, où l'on rencontre tout le monde, et l'y voyais assez régulièrement depuis un an. Je n'allais guère à la citadelle, où son service l'attachait, sans le trouver ici ou là, rarement au bureau, toujours actif, occupé, vif, toujours remuant, toujours gai, la main tendue et le képi sur l'oreille et vous saluant de loin d'un joyeux : « Eh! bonjour, comment va? » Il était la bienvenue de cette caserne assez morose. Je ne sais comment il faisait pour conserver sa bonne humeur, mais il avait le secret de ne jamais s'ennuyer. Il semblait être l'ennemi personnel du « cafard, » et pourtant le cafard suinte des murs de cet étrange rocher où l'on ne voit jamais la lumière du jour. Il le poursuivait dans tous les coins, comme une ménagère qui fait la chasse à la poussière. Ce n'est pas qu'il eût beaucoup de ce qu'on nomme esprit, mais il l'avait aimable; et, sans le moindre brillant du monde, surtout sans s'efforcer à plaire, il plaisait par sa simplicité. Il ressemblait à ces femmes qui répandent le bonheur autour d'elles, simplement parce qu'elles sont heureuses. Il ne passait pas auprès d'un des innombrables ouvriers de ce monde souterrain, chauffeurs, mécaniciens, boulangers, sapeurs qui mènent là une vie de taupes à cinquante pieds sous terre, sans lui adresser une question, un bonjour, un de ces mots gaillards qui réveillent et font rire. Il était le boute-en-train de l'énorme bâtiment, l'impresario des soirées, comédies, séances de musique, de chansons ou de cinéma. Tout cela ne l'empêchait pas de faire fort exactement son service; mais dans tout ce qu'il faisait, il avait toujours l'air de trouver un plaisir. Dans cette noire

citadelle, il promenait son léger et gracieux « Midi : » et il faisait soleil aussitôt qu'il s'était montré.

C'était un petit Toulousain de figure agréable et de mine éveillée, avec une jolie barbe châtain naturellement bouclée, les lèvres charnues et, sur toute la physionomie, je ne sais quoi d'enjoué et de voluptueux. Sa plus grande séduction était peut-être un air incroyable de jeunesse, ou de *jenesse*, comme on dit autour de la Dalbade ; à peine lui eût-on donné trente-cinq ou trente-six ans, quoiqu'il eût largement passé la quarantaine. Il s'habillait avec une recherche curieuse et une sorte de dandysme rustique. Quelle tenue! C'était un vieux costume de chasse en velours feuille-morte, avec des houseaux de cuir fauve se boutonnant sur le côté, d'un aspect hérétique et horrible pour tout homme respectueux du règlement. Il est vrai que les boutons étaient à l'ordonnance; encore posaient-ils un problème : c'étaient des boutons d'artilleur, et le capitaine D... servait dans le génie. Enfin, en guise de col, la cravate de soie ou le foulard blanc de Mistral. Le tout faisait un poème extrêmement albigeois. On verra tout à l'heure que ce singulier habit était une relique.

Et sa chambre! Encore une des curiosités de la citadelle : un amour, un bijou de chambre, une petite merveille de luxe et de mollesse. Il y avait de la lumière, un lustre, des glaces, une armoire et toujours dans quelque angle un vase de fleurs ou de feuillages : cela suffisait à nos yeux pour donner à cette boîte assez chiche un aspect de confort et de raffinement. L'ensemble montrait de la coquetterie et un goût de la joie. On voyait aux murs des gravures en couleurs de la *Vie parisienne*, cette imagerie galante, aujourd'hui populaire jusque dans les « gourbis » et les « cagnas » de première ligne; mais ces gravures avaient des cadres, et même on admirait au-dessus de la toilette un grand panneau de toile peinte où quelque poilu décorateur avait brossé une frise d'amours se jouant dans une guirlande d'un « Louis XV » du second Empire. Cela sentait le boudoir, la garçonnière, la loge d'actrice et ce je ne sais quoi du pays fortuné où l'on naît ministre des Beaux-Arts. Le portrait d'une très jolie femme et celui d'un petit garçon d'une dizaine d'années, lui aussi en costume de velours, et qui ressemblait à son père comme une goutte d'eau ressemble à une autre, complétaient le mobilier par une note d'élégance intime. Je savais que

l'habitant de cet amusant logis était, dans le civil, ce qui s'appelle un propriétaire. Il exploitait certaines carrières de gypse dans l'Ariège. Là-dessus, je me figurais, dans quelque vallée du pays de Comminges, une de ces industries immuables qui ont à peine changé depuis les vieux Gaulois : les clairs chantiers à ciel ouvert, les convois de mulets descendant le gypse jusqu'aux fours sur les ponts « que César éleva, » les sacs de plâtre s'acheminant enfin sur des péniches jusqu'aux grandes voies fluviales du Rhône ou de la Gironde. Je voyais mon ami botté, sifflant son chien et venant à cheval donner aux travaux le coup d'œil du maître. Des voyages d'affaires à Tarascon et à Marseille le promenaient périodiquement à travers l'antique province romaine, mais il revenait pour vivre dans cette Toulouse enchanteresse, dont les rues au printemps sentent la violette. C'était une de ces enviables existences provinciales, bien construites, bien rythmées, mêlées d'affaires et de loisirs, sans ambitions et sans soucis, avec une large indépendance et le cours heureux et facile d'une chose naturelle. Il y avait place dans ce cadre pour l'activité et pour le *farniente*, pour le plaisir et l'opéra; il y avait de l'air autour de la personne, et la figure même de l'homme montrait dans le citadin le hâle du demi-rural.

Il représentait à merveille ce Français de bourgeoisie moyenne, qui se sent ingénument l'enfant gâté de la nature et qui, pour être ce qu'il est, n'a guère pris que la peine de naître. Peu de culture, nulle étude, point d'école, rien d'appliqué ni de livresque, mais une intelligence souple et une certaine confiance tranquille que « tout s'arrange. » Et il est vrai que tout lui avait réussi : un fond de race excellent suppléait aisément à tout ce qui lui manquait. C'est pourtant ce même charmant garçon, si bien fait pour jouir paisiblement du jour dans sa délicieuse Florence de la Garonne, en faisant prospérer sa maison et sa riante fortune, c'est ce bourgeois pareil à une foule d'autres, à qui il était échu de sauver Froideterre et d'avoir dans sa vie cette minute insigne de tenir en échec l'Empereur allemand. Car, Froideterre pris, qui pouvait répondre de Verdun? Il est probable que ce bon vivant, ce bon enfant de Méridional, si cordial, si gai, si innocemment sensuel dans ses goûts d'aises et de toilette, avait infligé au kaiser une des plus rudes déconvenues qu'ait éprouvées Sa Majesté le Prince de la guerre.

J'aurais voulu de tout mon cœur apprendre ce qui s'était passé. J'essayais de relier ce que je savais de mon ami à ce que j'imaginais de cette minute supérieure. La guerre nous a accoutumés à fréquenter des tas de gens qui font tout à coup de très belles choses, mais on ne se blase pas sur ce genre de surprises, et puis les faits réels ont toujours un accent qui dégoûte des plus belles conjectures littéraires. J'étais malheureusement réduit aux conjectures, et si j'essayais de préciser le portrait de l'individu, afin d'en déduire quelque construction vraisemblable, je voyais l'image fondre par les bords, comme si elle s'enfonçait dans le clair-obscur d'une des « écoutes » qui étaient le lieu ordinaire de nos rencontres.

Alors une nouvelle image se substituait à la première : c'était celle de cet admirable « Inconnu » de Greco qu'on voit au musée de Madrid, et qu'on appelle l'*Homme à l'épée;* le visage est d'une pâte plus mate, d'une aristocratie plus fine et comme d'une argile plus fière, mais, — à la seule différence des temps, et à celle qui tient au génie de l'artiste, — c'étaient les mêmes traits hardis, gais et charmans, et ceux de mon compagnon, quoique d'un sang plus humble, leur ressemblaient comme ceux d'un frère.

III

Je revis plusieurs fois D... les jours suivans, sans qu'il fût question davantage de notre visite à Froideterre. Puis il partit en permission, et j'avais renoncé à m'instruire de son histoire, lorsqu'à son retour, après le mess, il me fit signe de le suivre dans son fameux boudoir. Il tira de l'armoire, en soulevant avec précaution une pile de linge, une grande enveloppe jaune, fripée et pleine de paperasses.

— « Tenez, me dit-il brusquement, vous m'avez paru curieux de mon affaire. J'ai là quelques souvenirs, des documens, des notes. Vous pouvez en prendre connaissance. Voyez si cela vous intéresse. »

C'était en effet tout un dossier, tel que les historiens et les fouilleurs d'archives, les Frédéric Masson et les Lenôtre de l'avenir se feront une joie d'en exhumer plus tard, dans les papiers de famille, quand nous serons tous morts, et que nos petits-neveux parleront de la guerre avec le même étonnement

que nous inspiraient naguère les grandes choses de l'Empire. Il y avait là quelques copies de pièces officielles, rapports, extraits de « journaux de marche, » qui sont dans une troupe ce qu'est le livre de bord pour un navire; c'étaient encore des « états, » des listes de présence, des pages de citations à l'ordre, formant un livre d'or des journées historiques.

On voyait que le capitaine avait tenu à conserver le souvenir de tout son monde, jusqu'au dernier des pauvres gens que les hasards de la guerre lui avaient donnés pour camarades. Plusieurs avaient écrit des lettres, souvent gauches et diffuses, mais toutes ruisselantes de choses, comme des sources aux cent facettes, dont chacune reflète des traits épars de la vérité; la lettre du médecin voisinait avec celle du brancardier ou du téléphoniste. Chacun des personnages du drame faisait voir qu'il lui tenait à cœur d'avoir participé à quelque chose d'important et qu'à défaut de récompense ou de titre officiel, il se savait gré de la grandeur du service rendu. Tous se reconnaissaient dans un souvenir commun, qui devenait le lieu, le point de ralliement de leurs existences. C'était une société d'hommes marqués d'un signe, une de ces fraternités qui ne se dénouent qu'avec la vie. Ce recueil émouvant achevait de prendre tout son sens si je levais les yeux sur le portrait du jeune garçon en habit de velours. Je tenais dans mes mains le testament spirituel, l'exemple et le patrimoine que le père léguait au fils comme héritage, comme une noblesse à jamais inséparable du nom : c'est pour cet enfant, et pour d'autres encore inconnus après lui, qu'il avait ramassé, avec une dignité modeste, les témoignages de son meilleur « moi » et les moindres parcelles de son obscure gloire.

Une enveloppe spéciale contenait quelques papiers d'une valeur particulière : non plus des relations, des mémoires, des impressions composées à loisir et toujours plus ou moins altérées par le recul, mais les écrits mêmes qui portaient la date des heures tragiques. C'étaient les « doubles » des bulletins expédiés pendant la bataille par le commandant du fort. Toutes communications rompues avec le monde, le téléphone muet, le télégraphe sans réponse, la redoute désemparée était demeurée quatre jours au centre de l'enfer, sans autre relation avec l'univers vivant que par ce vieux moyen des pigeons voyageurs. L'oiseau s'élançait de la prison, emportait sur les vents la

pensée délivrée; et l'homme, trahi par toutes les ressources de sa science, se voyait sauvé par l'antique messager de l'amour. Là, c'étaient les appels, la voix de la redoute en détresse. Le commandant rendait compte de la situation, demandait du monde, des secours; il informait l'état-major de la menace imminente. De jour en jour l'angoisse devenait plus urgente; enfin le troisième jour, les dépêches se précipitaient, se suivaient d'heure en heure. On sentait haleter le drame.

« *9 heures. Capitaine D... à E.-M. M.* (1). *Avant-garde ennemie se dirige sur le fort. Dispositions prises.*

« *10 heures. Fort encerclé... Les Boches y montent, mais comptez sur nous, nous tenons bon.*

« *11 heures. Tourelle de 75 a dégagé le fort, mais situation critique. Prière faire donner contre-attaque. Esprit de tous excellent. Nous tiendrons jusqu'au bout.* »

Le capitaine lisait sans mot dire par-dessus mon épaule. A quoi bon? Qu'est-ce que des paroles eussent ajouté à ces paroles? Est-ce que toute l'histoire ne tenait pas là en quatre lignes? Pourquoi des commentaires qui n'eussent fait qu'affaiblir? Mais, en replaçant dans l'enveloppe les légers feuillets d'un papier huileux et glacé comme une pelure d'oignon, j'en fis tomber un calepin à couverture de moleskine, un cahier de deux sous, mais que le capitaine devait estimer sans doute particulièrement précieux, puisqu'il l'avait rangé parmi ses trésors les plus secrets. Je jugeais bien ce que c'était et fis semblant de n'avoir rien vu. Qui ne l'a aperçu entre des mains de camarades, le carnet de notes intimes où l'on écrit ce qu'on ne peut confier à personne, ce que l'on cache même aux plus proches, où l'âme s'épanche sans contrainte, et que l'on porte près du cœur? Que de carnets semblables, élégans ou vulgaires, recueillis parfois tachés de sang sur le cadavre d'un ami, contenant chacun son roman, le son particulier d'une vie! Mon ami fit un geste pour reprendre le carnet, mais il se contenta de l'ouvrir, comme s'il en prenait décidément son parti, et plaça la page sous mes yeux. Il y avait quelques lignes tracées d'une rapide écriture couchée, d'une main fiévreuse, mais résolue. Toute une âme s'y montrait, gentille et courageuse, avec ses enfantillages, son bon sens, ses tendresses profondes, ses

(1) Cette initiale désigne le général Mangin, nommé le 22 juin à midi au commandement du Corps d'armée.

facultés d'enthousiasme, tous ses thèmes d'existence, comme une vie entière tient en quelques secondes au moment de la mort, dans un raccourci de vertige.

« *20 juin 1916. — Je demande, si je suis tué, à être enterré dans mon fort, à l'endroit que j'ai fait creuser dans mon poste de commandement, avec mon manteau d'artilleur et mon costume de velours...*

« *21 juin.—Le bombardement recommence, vraiment sérieux. Gros calibre. Hélas! Cinq morts, quatre blessés déjà étendus là, à côté, sous l'éboulement. Dure journée! J'encourage mes hommes. Abris dans l'une des citernes.*

« *22 juin. 9 heures. —Le bombardement continue de plus en plus grave. Les voûtes vont-elles résister? Que va-t-il advenir? Peu importe, je fais mon devoir. J'ai tout mon sang-froid. Quoi qu'il arrive, mon fils sera fier de moi.*

« *11 heures.—Voilà les belles émotions!... Je fais travailler. Je stimule, j'encourage de mon mieux.*

« *13 heures.—Les Boches vont tenter quelque chose. Mais j'ai installé les mitrailleuses pour les recevoir. L'ouvrage est ébranlé, il tangue comme un navire. Il commence à être lamentable avec ses rondins de fer sortant des trous béans. Moral de tous excellent.*

« *23 juin. 9 heures.—Les Boches sont là... Voilà le moment! On va se défendre! Vive la France! Il me semble que je suis à l'Opéra voir jouer* la Navarraise... *Ma femme, mon fils, — chéris! Adieu...* »

Je rendis le cahier, que mon ami serra dans l'armoire, en silence. J'allais prendre congé, de peur de gâter par des remarques inutiles l'impression de ma lecture, quand, ayant refermé l'armoire et glissé la clef dans sa poche, il reprit : « Que faites-vous de votre après-midi? Si vous avez une heure à perdre, nous monterons sur la terrasse. On y est très bien pour causer. »

La terrasse de l'évêché de Verdun mériterait d'être célèbre entre les plus nobles choses de France, comme une beauté de premier ordre. Le palais des évêques, auprès de sa cathédrale carolingienne à deux chœurs, de son église bicéphale, est un des plus parfaits monumens de la Régence. Sur la vieille acropole celtique, le chef-d'œuvre français apparaît comme la fleur d'un long épanouissement. Mais ce qui achève cette beauté,

c'est le voisinage de la citadelle. Sur ces marches lorraines, à cet étranglement du couloir de la Meuse, porte séculaire de la France sur le monde germanique, il fallut de tout temps que la civilisation montât la garde; la paix s'enveloppa de force, le froc vêtit l'armure : il fallut le prêtre et le soldat. Et la citadelle de Vauban auprès de la magnifique résidence des évêques, marque ce point d'harmonie qui est le résultat d'une œuvre de mille ans. Rarement il fut donné à l'architecte d'exprimer sur la vie une vue plus classique, de jeter sur la nature, par des lignes sensibles, un ordre plus grandiose, qu'il ne l'a fait dans ce palais et cette forteresse, dans le double aspect de cette colline militaire et ecclésiastique. Au sommet de cette confusion de restes de tous les âges, près de cette cathédrale hybride et remaniée de siècle en siècle, le monument épiscopal apparaît à l'extrémité d'un développement continu, comme la péroraison d'un discours solennel, comme la conclusion d'une pensée permanente. C'est surtout dans le jardin, suspendu au Midi, vers les faubourgs de Regret et de Glorieux, que l'expression atteint toute son éloquence. Dans ces premières journées d'été, ce parterre aérien semblait un enchantement; on voyait éclater au milieu des herbes sauvages les lueurs des dernières roses. Tout s'accordait pour montrer le prix de ces siècles de culture et d'exquise discipline, de cet écrin de pensées choisies, brutalement menacées par le canon des barbares.

Nous étions seuls; nul importun à craindre dans ce séjour écarté. La journée était d'un calme plat, comme s'il n'y avait plus eu la guerre. Je laissais aller mon compagnon et me gardais bien de l'interroger. Au bout de quelques pas, il commença de lui-même à parler en s'excusant.

« Vous devez penser, dit-il, que je me suis fait beaucoup prier et que c'est très ridicule. J'ai bien peur à présent de vous décevoir d'une autre manière, car c'est peu de chose, en somme, ce que j'ai à vous dire. Vous savez ce que des souvenirs de guerre offrent toujours de presque indicible, comme les impressions s'évaporent et combien elles sont incommunicables par des mots. Peut-être, si je savais parler, y réussirais-je tout de même... Mais surtout, ce que j'ai fait n'a rien d'extraordinaire : cela a de l'importance pour moi, mais vous auriez fait aussi bien à ma place ; tout le monde en eût fait autant. J'étais là : j'ai eu de la chance, voilà tout. Du reste, répéta-t-il, tout cela

n'est pas grand'chose. Et par-dessus le marché, je crains d'être un peu long. Vous me direz bonsoir quand je vous ennuierai. »

Je le rassurai. Il continua.

IV

« Je ne vous apprendrai pas ce que c'est que l'attaque du 23 juin. Ç'a été, si vous l'ignorez, le plus furieux, le plus massif, le plus luxueusement monté de tous les assauts boches depuis le commencement. Ils n'avaient rien fait de si soigné depuis le mois de février. Sans doute qu'ils sentaient se mijoter quelque chose et qu'ils se méfiaient de la Somme. Bref, ils étaient pressés de conclure et de brusquer la fin. Ils voulaient Verdun coûte que coûte. On a trouvé des ordres dans les poches des prisonniers : il ne s'agissait pas seulement de Froideterre, mais encore de Saint-Michel et de la batterie de Marceau. Ils calculaient que de ce train-là ils arriveraient en trois jours, tambours battans, place de la Roche. Ils avaient fait venir exprès une masse d'artillerie et six divisions toutes fraîches, bien dressées, bien repues, bien reposées; ils avaient amené les drapeaux, les fanfares. L'Empereur était par derrière, au quartier général. Enfin, c'était un coup rudement machiné. Les ressorts étaient bandés à bloc. On peut dire, sans fatuité, que Verdun n'a jamais été plus en danger. Peut-être que le public ne s'en est pas douté parce qu'il a eu tout de suite à penser à autre chose. Mais vous vous rappelez l'ordre du jour de Nivelle? Du reste, ça n'a plus d'importance, et tout cela doit être à présent dans les livres.

« Bien entendu, je n'en savais pas si long sur le moment. Ce que je vous en dis, je l'ai appris depuis et c'est pour vous aider à mettre les choses en place ; car c'est un lieu commun de dire qu'un combattant n'aperçoit rien de la bataille, mais c'est la pure vérité : il n'y voit pas plus loin que le bout de son nez. On ne connaît que son coin, et c'est de mon coin seulement que je vous parlerai.

« C'est le 25 où le 26 mai que j'arrivai à Verdun, venant d'une brigade où j'avais fait la campagne. Comme officier d'une vieille classe, et ayant besoin de repos, j'étais nommé adjoint au commandant du génie de la citadelle; celui-ci me bombarda tout droit à Froideterre, qui dépendait alors de la Place, pour

faire une cure d'air et pour soigner mes rhumatismes. Comme vous voyez, c'était le *filon* et je tombais au bon moment.

« Quel moment! La bataille, lâchant brusquement l'aile gauche, se rabattait au centre en redoublant de furie. Les Allemands venaient de reprendre Douaumont et s'attaquaient maintenant à la conquête de Vaux. Ils s'y évertuaient avec un entêtement frénétique. Quelle semaine! Vous avez lu le récit d'Henry Bordeaux. Mais, à Froideterre, nous étions moins bien renseignés que les gens de Paris ou de San-Francisco. La crête de Fleury forme une espèce d'écran, qui obstrue complètement la vue de ce côté : ce drame de Vaux, c'était pour nous une tragédie derrière un mur. Comme c'est étrange, quand on y songe! On écoutait toute la journée le bruit de la bataille, ce mugissement de grande cataracte, ce tonnerre nouveau de la guerre qui vous serrait le cœur à la pensée des camarades torturés là-dessous. Et rien, pas une fumée visible, si ce n'est une grande brume immobile dans le bas du ciel, comme une inquiétude qui ne voulait plus se dissiper... On sentait que ça allait mal, pourtant on espérait encore : cela durait depuis si longtemps! Pas de journaux, naturellement; quelquefois la liaison rapportait de Verdun un vieux *Matin* de trois jours et le communiqué de la veille, affiché à la citadelle, ou bien c'était la relève de l'observatoire d'artillerie, avec le dernier *tuyau* de la Division ou du Groupement. Ce fut une obsession de huit jours. Je ne savais même pas le nom du commandant Raynal. Mon histoire n'est qu'une bagatelle à côté de la sienne, et j'ai tort de m'exposer à la comparaison. Mais je ne me pique pas d'être un conteur habile : je cherche à vous peindre l'atmosphère où nous avons vécu. Je devinais clairement que ce n'était qu'un prélude et souvent, en prêtant l'oreille au tonnerre de Vaux, je me prenais à songer : « Demain, ce sera notre tour. »

« En attendant, c'était encore le calme relatif. L'ennemi avait trop à faire pour s'occuper de nous. Nous n'étions pas encore en scène. Je profitais de ce répit pour explorer mon domaine et faire connaissance. A cette époque, le fort était encore très présentable. Les Boches se contentaient de tirer sur l'observatoire et d'arroser les points de passage. C'était plus gênant que terrible. A condition de faire le mort dans la journée et de ne sortir qu'à la nuit close, il n'y avait aucun

danger. La garnison comprenait une centaine d'hommes fort mélangés, un peu de tout : une demi-compagnie d'infanterie, des sapeurs, quelques artilleurs, un poste de secours. Ajoutez deux sous-lieutenans d'une batterie des environs, qui se servaient de l'observatoire et s'y relayaient tous les deux jours. Vous voyez que nous étions passablement tassés. Ma case me servait de P. C., de réfectoire, de chambre à coucher ; j'y vivais avec le docteur et l'observateur d'artillerie. Il faisait une température torride. Afin de combattre la vermine, j'avais supprimé les paillasses et chacun dormait sur la planche. Les plus à plaindre étaient les artilleurs de la tourelle : ceux-là n'avaient même pas, comme les fantassins, la distraction d'une corvée, la perspective d'une relève ; ils grillaient tout le jour dans leur coque de tôle et, pour dormir, se couchaient en cercle à tour de rôle sur leurs obus, faute de place pour s'allonger ; et ils avaient pris à la longue ce teint de rouille des malades du foie, qui est le ton de la fonte oxydée.

« Vous me pardonnerez ces détails languissans. J'arrive au moment décisif.

« Vous voyez d'ici la situation : les deux grosses pièces de l'échiquier, le roi et la tour, Douaumont et Vaux, sont aux mains de l'adversaire. Maintenant, il n'y a plus que moi, — Froideterre, — et Souville, qui formons le soutien de la première ligne, et puis Saint-Michel et Belleville en extrême arrière-garde. A ma droite, le dôme de Souville, le seul point de la contrée qui défie Douaumont et lui parle d'égal à égal : très haut et sévère dans le ciel, comme la clef de voûte du paysage. Devant moi, à un quart de lieue, la croupe de Thiaumont et sa ceinture de petits ouvrages, s'appuyant à la grande dorsale de Fleury, qui ferme la vue comme un cul-de-sac. Nos lignes passent par là quelque part, dissimulées derrière un bourrelet du terrain, un peu flottantes, et tous les jours, sans bruit, l'ennemi les grignote, ronge çà et là une maille, lime sourdement l'étroite marge qui nous sépare encore.

« De mon côté, je me méfiais. Je me mettais en garde. Je me complète en vivres, en cartouches, en grenades. Je me barricade, je condamne les portes et j'y embusque des mitrailleuses ; je cloisonne les couloirs par des chicanes en sacs à terre ; j'organise toutes choses pour la défense pied à pied. Je distribue les rôles, je poste chaque homme à son créneau, et l'instruis de

ce qu'il devra faire. Les jours se passaient à ces travaux. Le soir, on montait sur le fort, on creusait des tranchées, on refaisait le boyau qui traversait la cour et reliait la casemate aux tourelles extérieures. On plantait des réseaux de fils de fer, que le bombardement détruisait le lendemain. On recommençait la nuit suivante; c'était l'ouvrage de Pénélope. Car le tir devenait chaque jour plus dense et plus compact : ce n'était plus, comme au début, le tir d'*embêtement*, c'était déjà le tir voulu, systématique. On crevait de soif. Il n'y avait dans les locaux qu'une citerne, contenant trois ou quatre cents litres d'une eau malsaine; l'autre citerne était à sec. Il fallait économiser parcimonieusement cette eau si rare, à goût de Javel, comme une ressource précieuse. Tous les jours, au rapport, l'adjudant venait avec sa règle me rendre compte du niveau. Toutes les nuits, une corvée descendait à une petite source distante de quelques centaines de mètres, à mi-côte dans le ravin, et remontait dans des bidons la provision de la journée. Tout cela sous les marmites, les barrages, les rafales de gaz, à travers mille difficultés. Du reste, *rien à signaler,* comme disent les communiqués, et je n'ai pas encore d'histoire.

« Mon histoire, c'est exactement le 21 juin qu'elle commence. La veille déjà, nous avions *pris quelque chose* de si brutal en fait de marmitage, que, dès ce moment-là, je me tenais pour averti. Les Boches ne s'amusaient plus aux bagatelles de la porte : c'est bien à nous qu'ils en voulaient. C'était si clair que je mis mes affaires en ordre, et je pense que chacun en faisait autant pour son compte. L'abbé (il y a toujours un curé chez les infirmiers) n'arrêtait pas de confesser dans un coin du couloir. Il s'est fait tuer deux jours après, et fort bien tuer, le pauvre cher homme... Notez que tout cela se passait sans le moindre affolement, sans trace d'émotion apparente, aussi simplement que tous les jours. Je prenais mes dernières mesures, pendant que je le pouvais encore; il fallait compter que bientôt le téléphone serait coupé : c'est la première chose qui arrive quand on est attaqué, c'est-à-dire au moment où on en a le plus grand besoin. Je fais donc monter des paniers de pigeons, et je finis même par obtenir, tout à fait à la dernière heure, ce que je réclamais à tous les échos depuis quinze jours, quelques caisses de boîtes à mitraille; c'est un moyen bien suranné, bien *vieux jeu*, bien *rococo*, mais mon instinct me disait que je m'en

trouverais bien ; enfin, j'y tenais fort, et vous verrez que j'avais raison. Je distribue mes vivres aux postes isolés. J'achève de me mettre sur le pied de guerre. Tout terminé, je me fais creuser une fosse dans la casemate, en prévision de ma sépulture, et là-dessus me voilà en repos.

« Le lendemain matin, à sept heures, le bal commençait. C'est toujours mauvais signe quand ces messieurs les artilleurs se lèvent de si bonne heure. En effet, j'étais fixé au bout de dix minutes : c'était bien, cette fois, le grand chambardement, — pas un obus par-ci, par-là, ou quelques volées espacées, mais un tir appliqué, studieux, de longue haleine, et rien que du *gros,* — vingt et un court, vingt et un long, alternant comme des coups de marteau sur l'enclume. Jamais je n'ai été mieux *sonné* de ma vie. *Ils* avaient entrepris cela comme un travail, comme une affaire de démolition. Ils s'y étaient attelés à quatre (on comptait les batteries) pour faire la besogne, et je vous réponds qu'ils *y en mettaient.* Quels tâcherons! Ils me piochaient, me binaient, me retournaient comme un champ : ils s'étaient juré d'avoir ma peau. Plus de deux mille obus. Vous avez vu nos ruines : c'est l'ouvrage de la journée. J'étais complètement aveugle, avec mes meurtrières et le créneau de l'observatoire pour toute ouverture sur le dehors; d'ailleurs j'aurais eu beau écarquiller les yeux, rien à voir, n'est-ce pas? que de la poussière et de la fumée. La surface du fort bouillonnait. Notre cimetière, — le petit *campo-santo* du poste de secours, — tressaillait d'une manière lugubre; les morts remués, agités dans des flots de cendres comme des épaves, s'échappaient dans leurs suaires avec de grands gestes d'épouvante, semblaient fuir en sursaut ce cruel songe de la vie qui les tourmentait dans leurs tombes.

« Et quelle musique! Vous connaissez comme moi ce sifflement du *gros noir,* ce long ululement modulé sur deux notes, comme un glapissement de sirène, ou plutôt comme le cri sauvage, le sinistre *Heïha!* de la chevauchée des Walkyries; — et puis, le fracas des éclatemens, ce *rrâ* de ferrailles arrachées, ce bruit abrutissant qui prend aux tempes et aux entrailles. On s'y fait : on se fait à tout. C'est même étonnant de penser avec quelle facilité on s'adapte à toutes circonstances. La veille encore, on m'aurait dit que je serais soumis à ce charivari, je ne me serais pas cru capable d'y tenir : et depuis trois heures

que j'y étais, j'y tenais le mieux du monde. Je n'imaginais même plus qu'il pouvait en être autrement. C'est ainsi : les faits sont de grands maîtres, ou bien nous possédons des réserves nerveuses insoupçonnées. Je me promenais dans la galerie pour tâter le pouls à mon monde : « Eh! les enfans, ça chauffe? » — « Oui, mon capitaine, je crois que la guerre est déclarée. » Braves petits! Ils riaient. Il n'en faut pas beaucoup dans ces cas-là, pour les faire rire.

« Tout allait très bien jusque-là, et je rentrais assez rassuré dans ma chambre, quand il se produisit du nouveau. Un coup de gong soudain, — grave, catégorique, autoritaire comme un ordre, et se détachant avec empire de toutes les autres voix du concert, — venait de faire lever les têtes. Pour des oreilles exercées aux bruits de la bataille, aucun doute : cet avertissement-là s'adressait directement à nous. Et aussitôt après, une sorte de ronflement redoutable de trombe, emplissant tout l'espace, absorbant tous les bruits épars dans son sillage sonore, l'espèce de bruissement d'une chose monstrueuse en voyage, grandissant comme un tourbillon de rapide dans une gare, — puis la secousse, un vacillement de tout, comme une impression de gouffre et d'ouverture d'abîmes. Il était dix heures précises. Décidément, c'était le grand jeu.

« Questions, discussions : qu'est-ce? Quel calibre? Quels dégâts? et le reste. En fait, c'était probablement un 380 de marine amené sur rails dans le bois d'Haumont et qui nous canardait tranquillement à une douzaine de kilomètres. Je lâche un de mes pigeons pour rendre compte et demander la contre-batterie. Mais, baste! notre artillerie n'avait pas le bras si long! De dix minutes en dix minutes, avec une régularité d'horloge, cette chienne de pièce nous balançait son petit *pruneau* de trois quarts de tonne, ses quinze ou seize cents livres de fer et d'explosifs, — sans préjudice des autres *pelots* de moindre importance que nous recevions depuis le matin. Mais ceux-ci, on n'y faisait même plus attention. Et de dix en dix minutes, toujours le même coup de tocsin, suivi de cet énorme hennissement de bolide, et de l'horrible choc qui secouait le fort et soufflait nos lumières, car dans cet ouvrage ultra-moderne, on n'avait oublié que l'électricité. Et, à chaque nouvel obus, la question machinale : « Encore un! Où est-il tombé, celui-là? » Mais il y en avait une autre que nul n'osait émettre,

quoiqu'elle fût présente à toutes les pensées : est-ce que les voûtes sont à l'épreuve? Ont-elles les reins pour encaisser? C'était une nouvelle angoisse qui s'introduisait sourdement au fond de tous les courages, comme une morsure secrète dont on ne faisait part à personne. Jusque-là, nous n'avions pas eu cette inquiétude : nous nous demandions bien ce que nous ferions le moment venu dans nos tranchées bouleversées, mais nous ne craignions rien sous notre carapace. Cette fois, j'en étais moins sûr. La couche de terre supérieure était ratissée depuis longtemps. Restait la cuirasse toute nue : un mètre de béton avec un matelas de fer. Était-ce suffisant? J'avais des doutes. A chaque coup dont le souffle nous plongeait dans la nuit, je pensais que le prochain nous éteindrait de même, et que ma vie ne tenait pas plus solidement à ce monde que la petite flamme de ma bougie.

« Eh bien ! cela aussi, on s'y accoutumait. Heureusement les Boches tiraient un peu trop long. L'obus nous passait au ras des cheveux et allait éclater à cent mètres en arrière, dans le fossé. Alors, on sentait le fort s'arracher, se déchausser comme une dent, sauter comme une planche sur des vagues. Nous avions presque fini par croire que nous en serions quittes pour l'émotion. Vers les deux heures après-midi, environ au vingtième coup, une de ces grosses marmites était tombée tout contre la gaine qui conduit à l'observatoire; le coup avait produit une cloque dans la paroi, une espèce de boursouflure, mais sans entamer le béton : deux hommes blessés par les gravats, sans plus, ce qui nous avait rendu confiance dans notre carcasse. Chose curieuse! loin d'être abattu, je me sentais au contraire étrangement surexcité. Je jouissais d'un état exquis de limpidité, de parfaite liberté spirituelle. Je me voyais agir, j'assistais presque en spectateur à tout ce qui m'arrivait. Mes impressions me semblaient belles et même enviables, comme des aventures qui en valaient la peine. Je me souviens que je considérais avec une sorte de détachement ce pauvre bonhomme que je faisais là, ce chétif personnage engagé dans l'épreuve, ce moi militant et terrestre, comme si la partie non mortelle de mon âme était déjà placée dans une région où aucun accident ne saurait plus l'atteindre.

« Cet état d'esprit singulier ne diminuait pas mon attention pour le détail des choses. Ma personne me faisait l'effet d'être

grandie, sans bornes, douée de facultés multiples, comme d'une rapidité de sensations et d'une ubiquité que je ne m'étais jamais connues. J'étais chez moi, sur mes chantiers de l'Ariège, dans le bleu et le blanc de mon pays; et en même temps, j'étais dans ce couloir puant, avec mes pauvres poilus, tout enfarinés de poussière et de poudre comme des maçons. Je parlais, je donnais des ordres; j'avais l'idée de faire construire un abri dans la citerne vide, et d'utiliser pour le couvrir les bancs et les râteliers d'armes. Je surveillais déjà le travail, et je plaisantais même avec le sous-officier chargé de l'exécuter, — je le vois encore : un grand, long, à figure mince de Parisien, blagueuse et un peu triste. Il venait de tomber encore une marmite. Il gouaillait.

« — Je crois, mon capitaine, que j'aurais décidément mieux fait de partir en permission.

« — Allons, mon vieux! est-ce qu'on sait? C'est peut-être au retour que vous écoperiez.

« Pauvre garçon! Dix minutes après, il était tué net, et quatre autres avec lui, par la marmite suivante, la dernière, qui s'abattit, celle-là, en plein sur la voûte au beau milieu du couloir, et la creva, béton et fer, comme une toile d'araignée. J'accourus; l'abbé et le docteur étaient déjà à l'ouvrage, déblayant les décombres. On retira les blessés, puis, au bout d'une heure, les cinq cadavres dans un état de boue sanguinolente. La tête de l'adjudant était écrasée, laminée, hideuse, plate comme une tête de raie.

« Sans doute que les Boches étaient contens, puisqu'ils s'en tinrent là : leur observateur de Douaumont avait signalé le coup au but, ils n'en voulaient pas davantage. Peut-être se figuraient-ils que l'explosion nous avait tous réduits en poudre; ou encore comptaient-ils sur un autre tour pour nous achever, et leur suffisait-il d'avoir pratiqué ce trou pour y enfiler le reste. Mais voyez ce que c'est que la guerre! Les calculs les plus sûrs vous leurrent, les craintes les mieux fondées vous trompent. Ce fatal obus, il est vrai, nous causait un mal cruel; il laissait dans notre couverture une plaie, une avarie béante que je n'avais pas de quoi réparer; c'était un succès pour les Boches, pour nous une menace et une terrible inquiétude. Et c'est ce trou qui nous sauva...

« En attendant, la nuit ne fut pas moins pénible que le jour. Ce fut même quelque chose de pis, ce furent les gaz. Ce n'était

pas une nouveauté que ce genre d'attaque, les Boches ayant pris l'habitude d'inonder presque toutes les nuits à cette sauce-là les creux de ravins, à l'heure des relèves et des ravitaillemens; ils changeaient les vallées en ruisseaux de poisons. Ce qui était nouveau, c'était de nous lancer des gaz sur une hauteur, comme sur un toit, au lieu de les recueillir comme dans un bassin. Alors je m'expliquai la cheminée, et pourquoi, l'ayant faite, ils s'étaient dispensés d'insister davantage; c'est par cet orifice qu'ils se promettaient d'introduire leur saloperie de gaz : comme dans *Hamlet*, la jusquiame dans le tuyau de l'oreille... Ils voulaient nous faire crever comme des rats dans leur trou. Et pour comble de guigne, pas un souffle d'air cette nuit-là! La belle nuit, au contraire, radieuse, étoilée, tranquille, sans une haleine, même sur cette crête perpétuellement éventée! On entendait siffler les vilaines bêtes sournoises, ces marmites particulières qui n'éclatent pas, mais brisent sans bruit, comme un verre se fêle, leurs urnes vénéneuses; et c'était l'asphyxie qui coulait comme une gomme, s'épaississait en nappe rampante dans notre caveau. Mais on ne dormait que d'un œil; l'alarme fut donnée à temps, et en avant les masques, les ventilateurs, les draps mouillés, les vaporisateurs, les tubes d'oxygène, tous les appareils de défense contre cette gueuse de chimie! Au total, encore une nuit blanche; beaucoup de malades, mais pas de *casse*. Rude journée, tout de même. Mais il paraît que nous leur avons resservi quelque chose de plus coquet encore, le 24 octobre, à Douaumont. Car *tel cuide engeigner autrui...* Mais nous avons le temps de faire de la morale.

« La journée suivante fut un peu plus calme, du moins pour nous. Nous autres, nous n'existions plus, *ils* nous avaient *réglés* la veille; aujourd'hui, c'était la suite de l'opération, mais cette fois sur les batteries : même tarif de démolition, à forfait : tant d'obus par pièce; et, le soir, asphyxie, pour le cas où quelque servant aurait eu le mauvais goût de ne pas être tout à fait mort. Oh! ce sont des gens méthodiques. Ils avaient réellement bien monté leur petite affaire.

« Ils continuaient toutefois à nous bombarder copieusement, par acquit de conscience, mais la grosse pièce d'hier n'était plus du programme : elle avait entrepris Souville, et nous fichait la paix. Enfin, pas de nouvel accident, mais la conviction croissante qu'il allait se passer quelque chose et qu'après une telle

ouverture, le lever de rideau ne tarderait plus longtemps. A quoi tient ce pressentiment de la menace encore incertaine? Par lequel de nos sens la percevons-nous dans les choses, comme le changement de température s'annonce dans l'atmosphère? Je lisais sur tous les visages la même évidence sérieuse, et je n'en vis pas un me faire la grimace.

« C'est que pour ces braves gens, ce qui allait arriver n'était pas une surprise : ils savaient ce qu'ils avaient à faire, ils avaient leur place marquée d'avance, et cette connaissance leur suffisait. Le reste ne les regardait plus. C'est une preuve de la confiance touchante qu'ils me vouaient, cette démission absolue de leur volonté dans la mienne, et cette idée qu'ils se faisaient que j'avais le pouvoir de tout voir et de tout juger mieux qu'eux. Hélas! je n'en savais pas tant, et je ne me flattais guère d'avoir tout prévu aussi bien que ces pauvres gens se l'imaginaient. Cette idée me tracassait la nuit, dans mon poste sans lumière, car je ménageais la chandelle. J'étais aux aguets de tous les bruits, de chaque symptôme obscur de l'énigme nocturne. Le bombardement faisait rage partout autour de nous, en arrière, en avant, sur les lignes, arrivait à une cadence ininterrompue de feu roulant. Il me semblait que, derrière nous, la voix de nos batteries faiblissait et ne répondait plus que par saccades intermittentes. Et voilà que la fusillade s'en mêlait à présent. La fusillade, c'est toujours grave : on dresse l'oreille, c'est signe que cela se gâte. Qu'est-ce que veut dire cette pétarade? Attaque? Énervement, — une de ces contagions qui font traînée de poudre et s'allument sur toute la ligne comme une rampe de gaz? Comment savoir? Les balles cinglent, griffent, égratignent, claquent de toutes parts, ou se fichent dans les sacs à terre avec des *pff!* de chats en colère. Le drame approche, mais quel va être le dénouement? Quelle sera la figure de ce qui se dessine, et sous quels traits va tout à l'heure se dévoiler avec le jour la face de l'Événement? »

V

Le capitaine se tut et je respectai sa rêverie. Il était alors bien loin de moi, loin de cette terrasse délicieuse où nous nous promenions côte à côte; il était sur une autre colline invisible d'ici, aux avant-postes de la ville, sur un tertre désolé, au

matin de la journée la plus tragique de sa vie. Au bout d'un moment, il reprit :

« Si je me reporte aux impressions de ce fameux 23 juin, ce que j'y trouve de plus frappant et de plus mémorable, c'est le silence, l'étonnant silence par lequel cette journée s'ouvrit. Succédant à ce tintamarre où nous vivions depuis trois jours, à ce *crescendo* de sons qui venait dans la nuit d'atteindre au paroxysme, à tout ce vacarme, aux explosions, à ces vols de furies déchirant l'air, vociférant depuis plus de soixante heures, ce silence, cette paix avaient quelque chose d'inouï. On eût dit que le chef d'orchestre avait subitement suspendu les tumultes, arrêté dans l'air tous les bruits. Aucun son ne venait des lignes, où tout semblait dormir. Peut-être avais-je à ce moment-là une sensibilité plus vive qu'à l'ordinaire. Un chant d'alouette, s'il y avait eu une alouette dans ce désert, on l'aurait entendu, et peut-être jusqu'au vol d'une mouche.

« Au fond, ce calme insolite ne me disait rien qui vaille. Si les Boches ne tiraient plus, c'est qu'ils se disposaient à attaquer. Mais alors, pourquoi ce mutisme inexplicable de notre artillerie ? J'ai appris depuis qu'elle avait de bonnes raisons pour se taire. Mais je l'ignorais alors et je me perdais en conjectures.

« Du reste, l'entr'acte ne fut pas long. A neuf heures, Roche, le sous-lieutenant de la batterie dont je vous ai parlé, me fait appeler à l'observatoire, d'où je venais de descendre il n'y avait pas une demi-heure. C'était une cheminée très étroite, où il n'y avait place que pour une personne. Il descend, me passe la jumelle, et d'en bas :

— Eh bien ? Vous avez vu ?

— Quoi, voir ?

— Eh ! mais parbleu, les Boches !

« En effet, on apercevait, sur la croupe à droite de Thiaumont, une petite ligne incolore, des points grisâtres qui remuaient. Mais c'était loin, à neuf cents mètres. Je n'en voulais pas croire mes yeux. Les Boches, allons donc ! Si c'était eux, d'abord, on verrait refluer nos blessés, nos fuyards. Et nos réserves, nos soutiens? Ils ne se seront pas laissé avaler comme cela tout crus, sans un coup de fusil, sans un coup de mitrailleuse. Nous aurions entendu le combat. Ainsi je discutais et j'opposais des raisonnemens à l'apparence encore douteuse.

Roche s'était glissé auprès de moi et reprenait la jumelle :

« — Mais regardez donc, faisait-il, pas de casques, pas de capotes. Ce sont *eux,* je vous dis !

« C'étaient eux. Cela paraissait impossible, bizarre, cette lacune invraisemblable de nos connaissances, cette arrivée de l'ennemi par un trou brusque de nos lignes, sans un cri, sans un mot pour signaler le drame, et cet égorgement muet ou ce coup de filet insoupçonné à deux pas de nous. Tout cela demeurait un problème insoluble; c'était incroyable, mais c'étaient eux.

« Eux : une reconnaissance d'une cinquantaine d'hommes, une avant-garde de bataillon. On les voyait déjà assez distinctement, avec leurs éclaireurs détachés en avant, puis une ligne de tirailleurs et le reste de la troupe en trois petites colonnes. Ils s'amenaient ainsi en bon ordre, à leur aise, sur l'échine qui relie Thiaumont à Froideterre, — une table rase, nue comme la main, et on l'avait belle, comme on dit, de leur faire payer cette audace assez cher.

« — Je trotte jusqu'à ma batterie, dit Roche. Elle ne répond plus au téléphone. J'ai le temps. On va rire.

« Il revint au bout d'un quart d'heure : la batterie était anéantie.

« Il n'y avait donc plus à compter que sur nous-mêmes. Je n'eus pas à donner un ordre : tout le monde était déjà au fait et savait de quoi il retournait; cela s'était répandu sans phrases, par un phénomène instantané de cristallisation et de connaissance collective. Nous étions très diminués, réduits de moitié par les gaz, mais je trouvai le reste à son poste les mitrailleurs à leur créneau, la garnison volante en train de se rassembler dans le couloir. Les hommes examinaient leurs armes et faisaient jouer les culasses. Je pense qu'ils n'étaient pas fâchés de voir enfin le Boche en face, et qu'après le régime des journées précédentes, c'était un soulagement pour tous d'arriver à l'instant de la crise. J'aperçus un de mes mitrailleurs qui riait tout seul, en silence, en caressant sa pièce.

« — Tu rigoles, mon vieux ?

« — Oui, mon capitaine, je suis content : je vais venger mon frère.

« Je brûle mes papiers, mes plans, les ordres, les cartes; je ne conserve que le carnet insignifiant que vous avez vu.

J'avais retrouvé tous mes moyens, et cette exaltation bienfaisante de l'avant-veille. Il ne m'en coûtait aucune peine de mourir. C'est parfaitement exact que je pensais à ce *finale* étourdissant de Massenet, à ce *Ça ira* de *la Navarraise*. En fait, je n'y étais pas, mais pas du tout, vous allez voir : c'est bien moins beau qu'à l'Opéra, mais je ne pouvais pas savoir... En même temps, je distribue ma réserve de chocolat : « Tenez, les enfans, c'est toujours ça que les Boches n'auront pas !... » Mais j'avise un petit jeunet qui, — passez-moi le mot, — me paraît avoir la colique.

« — Quoi ! saligaud ! Dans tes culottes ! F... moi le camp, tu nous empoisonnes ! Tu n'es pas digne de te battre !

« — Pardon, mon capitaine, fait-il en pleurnichant, ce n'est pas de peur, je vous assure !

« Et les copains de rire.

« Mais un troisième, agenouillé sous le créneau qui sert à lancer les pigeons, est en train de glisser dans le tube à dépêches le message que je viens de griffonner à l'adresse du Groupement. L'oiseau, — l'avant-dernier qui me reste, — est, en dépit des précautions, bien malade des gaz de la nuit. Il paraît encore étourdi, languissant. Et l'homme, réchauffant la petite bête dans ses mains, — avec l'affection de ces braves cœurs pour les animaux, — la flatte, lui baise la tête, lui dit de petites choses tendres pour l'encourager dans son vol : « Allons, mon petit pigeon ! N'est-ce pas, ma colombe ? » Et il lustrait naïvement avec sa grosse patte les ailes fragiles de notre espérance.

« Je remonte à l'observatoire. Maintenant, on peut voir l'ennemi à deux cents mètres : on reconnaît les vestes, les calots plats, les turbans rouges. La troupe, pendant la marche, s'est un peu désunie et se présente en débandade ; enhardie d'avoir fait tant de chemin sans obstacle, elle arrive les mains dans les poches, sans se gêner, en promeneurs. *Ils* étaient sûrement persuadés qu'après tout ce qu'ils nous avaient *passé*, il ne restait plus dans le fort personne de vivant. Le lieutenant marchait d'un air dégagé à leur tête. C'était un petit blondin fadasse, comme un fromage blanc, à lorgnon. J'ai su plus tard qu'il était professeur de grec au gymnase de Nuremberg. Il avait d'ailleurs sur lui le plan détaillé de son fort, car il s'en croyait déjà maître. Il était assez crâne, ma foi, ce jeune pédant ! Ça

voulait se donner des airs de militaire. Je le vois toujours jouer avec son pistolet, faire le moulinet et tirer son chargeur en l'air, par élégance, comme si ce freluquet n'avait que faire d'armes pour une conquête si aisée.

« Moi, bien entendu, je n'ai garde de le tirer d'erreur. Il était convenu que nous ne *piperions* mot, que je faisais le mort jusqu'à ce que les Boches arrivent à cinquante mètres. A ce moment-là, je me démasque et fauche tout à coups de mitrailleuses. Les hommes étaient dans le secret, et nous attendions tous, la gorge un peu serrée, l'effet de notre petite surprise.

« Les Boches avancent toujours, bien tranquilles, sans se presser. Voici les premiers groupes qui descendent dans le fossé; ils appellent les suivants; les voilà sur le fort. Cent mètres... quatre-vingts mètres : on distingue à présent les numéros des cols. Je *les* laisse approcher encore, je vois s'élever doucement ma coupole de mitrailleuses. Encore quelques secondes... Mais qu'est-ce qu'elle a, cette tourelle? Qu'est-ce qu'elle a, à ne pas tirer? Et ses mitrailleuses, pourquoi, au lieu de faire face au Nord, à l'ennemi, mais pourquoi? pourquoi donc restent-elles braquées bêtement du côté de Bras et de Charny?...

« Vous est-il arrivé de vous trouver en patrouille nez à nez, à vingt pas d'un officier boche? Il n'y a pas à prendre la tangente; si vous tournez le dos, vous êtes mort; vous vous dévisagez l'un l'autre et sans vous quitter le blanc des yeux, vous mettez fébrilement la main à votre revolver, mais votre étui résiste et ne veut pas s'ouvrir. Voilà un peu ma situation, pire même en réalité, puisqu'il n'y allait pas seulement de ma peau. Je dégringole mon échelle, j'accours; mais rien à faire. La coupole surchargée de terre meuble par les explosions avait pu s'exhausser, mais pour se mettre en direction, elle ne voulait plus rien savoir. Cette maudite terre coulait dans les glissières. Ma tourelle est coincée sans remède. Inutile d'insister. Les Boches pendant ce temps achèvent d'envahir mon fort. Je les entends sur le toit, tandis que nous sommes à l'intérieur. Même j'aperçois, — dure ironie! — les pieds de l'un d'eux, qui s'est installé tranquillement, jambes ballantes, sur ma traîtresse de tourelle.

« C'était la guigne. Je me voyais pris comme dans une

souricière. Pourtant il me restait le choix entre deux ressources : c'était de tenter une sortie, — parti fort périlleux quand on a des Boches sur la tête, lesquels Boches vous fusillent à l'aise du premier étage pendant que vous débouchez par la porte du rez-de-chaussée. L'autre était d'essayer du canon, et si je ne serais pas plus heureux avec la tourelle de 75 qu'avec la tourelle de mitrailleuses. Mais il fallait faire porter l'ordre. Il y avait cent mètres à faire, sans boyau, sans défilement, car cet architecte de malheur qui avait conçu ce beau système d'ouvrages sporadiques, n'avait pas prévu de galeries intérieures pour les unir. Il fallait que quelqu'un se dévouât. S'il échouait, ce qui était probable, il serait toujours temps de risquer la sortie, car je ne me souciais pas de finir dans ce trou. On se battrait en plein air, les artilleurs comprendraient bien d'eux-mêmes la situation, ils tireraient dans le tas, ou bien nous serions aperçus de Saint-Michel ou de Souville, qui nous foudroieraient tous pêle-mêle de leur bord, et nous aurions au moins la gloire de mourir au grand jour.

« L'homme dévoué, on le trouve toujours : on n'a que la peine de le demander. Le mien s'appelait Neyton, un petit déluré, bien bâti, bon comme le pain et franc comme l'or. Je le regardais avec pitié et admiration ; je le retenais presque :

« — Mon ami, ce n'est pas un ordre que je te donne.

« Il partit. J'étais convaincu que je ne le reverrais pas.

« En effet, il n'avait pas fait trois pas dehors, qu'un Boche l'aperçoit et le vise ; les autres se mettent de la partie, vingt fusils partent à la fois. C'était bien ce que je prévoyais : je tenais mon pauvre Neyton pour un homme mort, et nous autres ne valant guère mieux. Il était évident que mon ordre n'arriverait jamais à la tourelle et que nous n'avions qu'à penser à faire une belle fin.

« C'est alors qu'il se produisit un de ces coups de fortune auxquels on a peine à croire, même après qu'ils vous sont arrivés, et qui réparent d'un seul coup toute une suite de hasards malheureux. Vous vous rappelez ce trou de 380, ce diable d'obus qui m'a tué mon adjudant Petit et ouvert ce puits par où nous pensions tous mourir empoisonnés ? Un de mes Boches du toit aperçoit ce trou et, surpris de voir sortir un homme d'un endroit où il jugeait bien qu'il ne devait plus y avoir que des cadavres, ou peut-être intrigué par le son de nos voix, il se

met à lancer des grenades par la cheminée. La deuxième grenade met le feu à un faisceau de fusées éclairantes oubliées dans le couloir. Les fusées jettent une folle lueur de flammes de magnésium, un immense feu de Bengale blanc, rouge, vert, de toutes les couleurs, avec un torrent de fumée qui me fait croire à l'incendie; j'avais près de là un dépôt de six cent mille cartouches. Pour moi, je reste atterré du coup. Après tant de déveines, c'était la dernière déveine...

« C'était le salut, mon ami! Les Boches, voyant jaillir ce flot de flamme et de fumée, croient que tout saute, s'imaginent le fort miné, déguerpissent; ils en oublient de tirer sur mon brave Neyton, qui file sans demander son reste et arrive sans une égratignure. Maintenant, c'était à nous de rire!

« Cet enchaînement de circonstances, dont je reste encore ébloui, ce déclic de hasards incroyables et logiques, se presse en quelques secondes. J'en étais encore à calmer dans le couloir l'émotion des fusées, — mes hommes avaient eu la *frousse* d'une attaque aux liquides enflammés et se voyaient déjà brûlés vifs, — avant de comprendre que la même terreur régnait à la surface. Bienheureuses fusées! Panique salutaire! Boches et Français s'étaient frappé réciproquement l'imagination. Je ne réalisai ce qui s'était passé qu'en voyant se lever la tourelle de 75. Alors tout s'éclaircit et je ne doute plus de la victoire.

« Ah! mes braves boîtes à mitraille! Avais-je eu le flair de me démener pour les avoir! Quelque chose me disait bien que j'aurais à m'en servir. Et il était *moins cinq* quand on me les a données. Bonnes vieilles boîtes! Avec quelle volupté j'entendis la première! Avec quelle joie nouvelle je comptai les suivantes! La tourelle en cracha cent seize, — une grêle de mitraille, à pleine gueule, à bout portant; à chaque coup, j'en sentais sur la tête un rafraîchissement; je me dilatais, je tressaillais d'aise presque à en défaillir, d'un plaisir de revanche quasi insupportable, en écoutant cette colère qui me balayait, m'étrillait, me fouaillait mes Boches et me les faisait descendre de la surface de mon fort, plus vite qu'ils n'y étaient montés. Et elle s'en donnait à cœur joie de culbuter dans une fuite grotesque, à grands coups de pied où vous savez, les confians Bavarois et l'helléniste de Nuremberg.

« Que vous dirai-je? A onze heures, nous restions maîtres du champ de bataille. L'occupation allemande n'avait pas duré

trop longtemps. Nous avions secoué notre vermine. Il restait bien encore quelques Boches accrochés de côté et d'autre, embusqués dans les trous d'obus, car ces gens-là tiennent comme la teigne. Ils tiraient à l'affût sur tout ce qui se montrait, et ils avaient des gaillards qui ne rataient pas leur coup. Mais ce n'était plus mon affaire d'éplucher le terrain, j'y aurais perdu tout mon monde, comme mon aumônier... Il faut que je vous conte ce trait, c'est un hors-d'œuvre, mais très curieux. Nous en étions là, quand je vois monter par le ravin un lieutenant, le nez en l'air, à mille lieues de la situation. Un coup de feu, le voilà par terre. L'aumônier me demande la permission de le communier. Je refuse. Il me supplie à genoux. Que faire? J'ai cédé. Il a fait cinquante mètres, et il est tombé raide. La balle avant de percer le cœur avait traversé la custode, où était une gravure des *Pèlerins d'Emmaüs*. Elle a fait un trou à la place de la tête du Christ...

« Le soir, on me les a rapportés tous les deux. Et alors, c'est ici le plus beau : ne voilà-t-il pas un autre curé (il en sort de partout) qui prend le Saint-Sacrement sur la poitrine de son confrère, et qui avale d'un coup toutes ces hosties assassinées, avec un air d'extase et de béatitude?... On en voit de drôles, à la guerre. C'est le même tireur qui a fait ce *doublé*. Un de mes sergens le nettoyait à son tour, un quart d'heure après, d'une balle entre les deux yeux.

« Mais je ne pouvais pas prendre sur moi, dans ces conditions, la police des environs. C'était aux troupes de contre-attaque de la faire à ma place quand on me les enverrait. Elles arrivaient à midi. C'était un bataillon de chasseurs, qui n'eut pas de peine à ramasser ce qui traînait de Boches valides ou blessés, y compris le *Herr* philologue, déconfit et navré de sa mésaventure. Il ne s'expliquait pas comment on l'avait laissé aller seul si loin, sans personne pour le soutenir. C'est aussi pour moi un mystère, mais je n'étais pas chargé de le lui éclaircir.

« Ainsi prit fin l'apparition des Boches à Froideterre (1). On

(1) Le capitaine D..., blessé dans son observatoire le lendemain de ces événemens, a été, pour ce beau fait d'armes, décoré de la Légion d'honneur et cité à l'ordre du jour du Corps d'Armée, avec le *motif* suivant : « A, par sa fermeté, repoussé une attaque ennemie qui avait pris pied sur la superstructure de son ouvrage. A, en toutes circonstances, donné l'exemple du sang-froid et du courage. *Signé :* Mangin. » (Ordre général n° 136 du 4 juillet 1916.)

ne les y a jamais revus. Au bout d'une heure, les chasseurs les avaient repoussés très au large, jusqu'à Thiaumont. Et puis, ce furent les affaires de l'automne. Vous savez maintenant où ils sont.

« Et voilà, cher ami, le récit de mon histoire, puisque vous avez souhaité de la connaître. Vous voyez qu'elle est assez simple et que mon mérite n'est pas grand. J'ai eu la chance de réussir, mais à quoi en revient l'honneur? Un grain de sable dans une glissière, une fusée qui s'enflamme plus ou moins à propos, un obus malheureux qui me met au désespoir et qui se trouve être mon sauveur... Vous voyez à quoi tout se réduit. »

C'était le soir. Le couchant glaçait d'une lumière rose la façade du palais, et mêlait les parfums aux ombres sur la terrasse. Je contemplais ces beautés, cet ensemble de traditions, de choses séculaires, toute l'harmonie contenue dans ce parterre à la française et qui, un an plus tôt, presque au jour dont celui-ci était l'anniversaire, eût été saccagée, violée, tuée, si là-haut une redoute avait moins bien tenu, et si un boulon eût sauté à la porte de Verdun. C'était l'heure où les avions sortent. Le ronflement de deux fokkers rôdait dans notre ciel, rappelait la menace toujours présente. Des shrapnells qui les poursuivaient de leurs légers flocons blancs faisaient dans le bleu un bruit de cloches.

— N'avais-je pas raison, fit pour conclure mon ami, de vous dire que tout cela était bien peu de chose? Le meilleur pour moi, c'est encore le souvenir des mauvais momens et des heures de misère. Comme dit votre ami le général P..., qui est grand chasseur, vous le savez : « Ne me parlez pas des jolies chasses, de ces belles battues qui ne laissent pas trace dans la mémoire. Les seules journées qui comptent, ce sont celles où je rentre fourbu, boueux, de mauvaise humeur, la carnassière vide, et où je n'ai rien fait. »

PIERRE TROYON.

P.-S. — J'ai le chagrin d'apprendre que le capitaine D... vient de succomber subitement, le 22 octobre dernier, aux suites de la commotion qu'il avait éprouvée, le 24 juin 1916, dans la tourelle de Froideterre.

PETITS POÈMES

ANNIVERSAIRE

Oui. Je sais bien que c'est par une aube d'automne
Que la mort vous a pris. Mais tout mon cœur s'étonne
Au sombre souvenir de ce matin de deuil.
Pourtant je vous ai vu, et dans votre cercueil
Mêlé pieusement près de votre visage
A vos cheveux d'argent l'or pourpré des feuillages :
Ceux-là dont vous aimiez les arbres entre tous...
Et nous avons longtemps pleuré tout près de vous.

Et cependant, jamais vous n'êtes mort, mon Père!
Vous n'avez pas cessé depuis cette heure amère
De chérir votre enfant, de la suivre en tout lieu,
Et sa bouche jamais ne vous a dit adieu.
Toujours auprès de moi votre chère présence
M'ordonne en souriant la tendre obéissance
A ce que vous aimiez : des poètes aux fleurs.
Vous êtes là, les jours de joie ou de douleur,
Ne ménageant jamais cette large lumière
Dont vous embellissiez les choses coutumières;
Vous êtes là, lorsque lisant un livre ami
Je sens se réveiller mon esprit endormi;
Vous êtes là le long des promenades douces,
Fumant la pipe longue ou rêvant sur la mousse,

Ou cueillant le bouquet dont on parle au retour.
Vous êtes là gaieté, charme, génie, amour!
Tout ce qui composait votre âme étincelante
A gardé sa splendeur joyeusement brûlante,
Et j'y réchauffe encor mes tristesses d'enfant.
Vous êtes là, rêveur, mais toujours triomphant.
Je vous revois souvent sous cette clématite
Qui coiffait le perron lorsque j'étais petite...
Ou caressant un livre... ou récitant des vers...
Ou bien, aux bords des bois matinalement verts,
Pour surprendre au logis Celle qui vous accueille,
Enroulant votre front d'un rieur chèvrefeuille.
Aussi, lorsqu'on me croit seule sur un chemin,
Je suis toute avec vous. Si je tiens à la main
Une tige nouvelle à la corolle nue,
Vers vous qui saviez tout des choses inconnues
Je murmure tout bas : « Dis-moi quel est son nom? »
O mon Père si beau, si charmant et si bon,
Dont le cœur était fait d'une clarté si pure,
O vous, lié si fort à toute la nature,
Vous êtes là, vivant, tel que vous étiez né,
Car je vous rends le jour que vous m'avez donné.

ALLÉGORIE

On m'a dit qu'Apollôn, tout pareil à l'aurore,
De ses jeux enflammés effrayant les forêts,
Riait, lorsqu'il jonchait les fleurs multicolores,
D'oiseaux resplendissans transpercés par ses traits;

Mais, qu'ayant vu Daphné qui jouait sur la mousse,
Il jeta loin de lui son arc et son carquois
Et courant vers la femme inaccessible et douce,
La poursuivit longtemps dans la torpeur des bois.

On m'a dit que Daphné, haletante et hautaine,
Plutôt que de céder au chasseur furieux,
Se laissa transformer au bord de la fontaine
En cet arbre chéri des héros et des dieux.

On m'a dit qu'Apollôn, désespéré, dans l'ombre,
Et sentant sa splendeur morte avec son désir,
Jusqu'au matin nouveau pleura sous l'arbre sombre
La vivante beauté qu'il n'avait pu saisir...

Mais toi, homme d'un jour, tu dois vaincre la vie!
Qu'importe qu'un beau chant célèbre au fond du soir
La chimère à jamais vainement poursuivie?
Sois plutôt sacrilège : abats le laurier noir.

Va! blesse, s'il le faut, l'habitante sacrée,
La captive invisible emmêlée aux rameaux;
Comprends que chaque coup qui l'atteint, la recrée,
Pendant qu'elle se tord sous l'écorce des mots.

Saccage, arrache, romps! Que toute la Hellade
Retentisse du cri de ton heurt forcené
Et puis, ivre d'avoir délivré la dryade,
Dors, plus heureux qu'un dieu, sur le cœur de Daphné.

LE MATIN

Ma vie, il faut venir. La naissante journée
Déjà me semble triste et trop longue sans toi;
N'entends-tu pas le son de ma flûte alternée,
Et mon plus doux pigeon roucouler sur ton toit?

Viens, printanière, viens! Le reflet de ton âge
N'est pas dans l'argent pur où rit ton front joyeux;
Ton fidèle miroir est mon aimant visage:
Ma vie, il faut venir : viens te voir dans mes yeux.

Pourquoi tant de parure? Et pourquoi ces prières?
Puisque à ton rose seuil à l'envi te guettant,
Les dieux adolescens dansent dans la lumière...
Depuis que je suis né, je crois que je t'attends.

Ma vie, il faut venir. Peux-tu donc être heureuse
Si seule? Hâte-toi, car c'est un triste jour,
Un jour sombre et pareil à la mort ténébreuse,
Que l'on passe, ô mon cœur, sans joie et sans amour.

LE PUITS

Je voudrais me pencher sur le vieux puits, qui songe
Là-bas, au coin du clos où saignent les mûriers,
Et revoir dans sa nuit où la fougère plonge,
Mes rêves d'autrefois, de moi-même oubliés.

Je voudrais me pencher sur la margelle rousse,
Désaltérer mon âme à mon passé dormant,
Et, parmi les reflets des plantes et des mousses,
Tout au fond du miroir, rire à mes yeux d'enfant.

Je voudrais, je voudrais... ô bonheur! ô détresse!
Boire le philtre vert du vieux puits enchanté,
Et grâce à lui revivre un jour de ma jeunesse,
Tout un jour d'innocence et de limpidité.

POUR ELOA

« Nul ange n'oserait vous conter son histoire. »
A. DE VIGNY, *Eloa.*

Non, non! chère Eloa, vous n'êtes pas perdue!
Comme un oiseau blessé précipité des nues,
J'ai bien vu défaillir votre blanc tournoiement,
Capté par la fureur du sombre enlacement.
Sur le noir compagnon de vos amours étranges,
J'ai vu que faiblissaient vos faibles ailes d'ange.
En vain vous lui disiez : « Ne descends plus! » En vain,
Vous vouliez l'attirer vers les astres divins.
« Arrête! — disiez-vous — je m'éteins dans cette ombre;
Je suis la sœur de l'aube et des rayons sans nombre,

O ténébreux ! fuyons le gouffre épouvanté;
Pourquoi donc m'aimais-tu, sinon pour ma clarté? »
Mais lui, funeste, immense, implacable et nocturne,
Accélérait encor la chute taciturne.
Et vous, vous gémissiez : « Je ne vois plus le jour !
Tiens-tu donc à l'enfer plus encor qu'à l'amour? »

Mais Dieu vous pardonna la descente sublime;
Car, pareille au plongeur que fascinait l'abîme,
Ayant vu tout l'enfer, vous avez, ô ma sœur,
Triomphé brusquement de votre ravisseur,
Et, hors du gouffre obscur où le néant respire,
Frappant d'un talon nu l'incandescent empire,
Dans un grand froissement de vos plumes d'azur,
Reparu d'un seul bond, à tout ce qui est pur!

LE RETOUR

Tu reviendras ce soir, portant des fleurs sauvages,
Par les chemins de l'ombre où les arbres sont bleus,
Et, voilant les reflets des fuyans paysages,
Tout le grand crépuscule assombrira tes yeux.

Tu reviendras, portant la liberté des cimes
Dans ces fleurs de l'espace embaumant tes bras nus,
Et penchée en riant sur de profonds abîmes,
Tu goûteras l'amour des dangers inconnus.

Tu reverras, le long de ces pentes brumeuses,
Les noirs sapins bénir les grands gouffres d'azur,
Et tu te sentiras, par tes veines heureuses,
Au geste végétal accorder ton cœur pur.

Tu reviendras, rêvant d'heures immaculées,
Car le seul vrai bonheur est là haut, tu le sais :
Les ailes de la joie y sont inviolées,
La délivrance y rit dans les torrens plus frais.

La sainte solitude en haut de la montagne,
Peut recréer le rêve et charmer la douleur;
Pourquoi donc revenir? Et qui donc t'accompagne
Dans ce sentier paré de différentes fleurs?

Quel est l'esprit obscur qui déjà te ramène
Et malgré toi conduit tes pas sur ce chemin?
... « L'attrait mystérieux de la tendresse humaine
« Qui me parle dans l'ombre et qui me prend la main... »

OFFRANDE A LA VIERGE DE LA MONTAGNE

Marie aux pieds d'argent, qui régnez sur les neiges,
Voulez-vous ce bouquet, ô Vous que nous aimons?
Nous vous l'avons cueilli sur la pente des monts,
Et dans les champs du soir que la rosée allège.

Voici, des hauts rochers, les œillets odorans;
La petite pensée avec la scabieuse
Et, coupes que vers vous lèvent nos mains pieuses,
Les anémones d'eau qui bordent les torrens;

La grande campanule et ses cloches opaques
Blanche ou mauve, ou bien bleue ainsi qu'un jour d'été,
Et la mince clochette où l'azur est resté
Parce qu'elle avait trop carillonné les Pâques;

La bonne menthe; et la houppe que les bergers
S'amusent à souffler dans l'air; la gentiane,
La carline lunaire et dont rêvent les ânes
Et la grêle amourette et ses grelots légers;

Et la nielle rustique et l'aconit étrange
Et la rose de l'Alpe et l'or de l'arnica;
Le myosotis bleu que l'amour invoqua
Et le fruit vaporeux des pissenlits orange;

Acceptez la framboise aux rameaux empourprés
Et tous les papillons fermés des pois sauvages;
Prenez, humide encor des limpides orages,
Vous, Étoile du ciel, cette étoile des prés;

Ce noir petit myrtil; et cette sauge jaune
Qu'après l'avoir souvent cherchée en ces ravins
Où elle croît si haut qu'on l'aperçoit en vain,
Nous avons fait ravir par un agile faune;

Voyez-le comme nous d'un regard indulgent
Et riez à nos fleurs, ô déesse sacrée,
Pour que de nos parfums monte l'âme épurée
Jusqu'au sommet du rêve, à vos chers pieds d'argent.

CINQ CHANSONS

I. — ROMANCE D'AUTOMNE

Viens rêver aux derniers feuillages
Auprès du feu brûlant et beau,
Où la robe des paysages
Se déchire en ardens lambeaux;
Auprès du premier feu d'automne
Viens rêver, mon amie : entends
Dans le chant que la bûche entonne
Le regret des défunts printemps.
Mais surtout, rêveuse indolente,
Auprès du feu resplendissant,
Viens chérir la saison brûlante
Où tout est vrai comme le sang;
La saison des pactes suprêmes
Et des sentimens empourprés
Où tout est plus doux quand on aime
Où tout est pur, simple et sacré.
Viens évoquer le feu magique
Qui tout en haut des cimes luit,
Car les pâtres mélancoliques,
Ne l'allument qu'au bord des nuits.

Quand, de ton rêve ou de ta vie
Tu le vois, clair sur le ciel noir,
Exalter sa force asservie
Vers le charmant astre du soir,
Tu sens que les splendeurs d'une âme,
Rassemblant enfin leurs flambeaux,
Deviendront cette unique flamme
Qui jaillit d'un sommet plus haut...
Qu'importe à l'ardeur sans partage
La brume proche du tombeau?
Viens rêver aux derniers feuillages
Auprès du feu brûlant et beau...

II. — *TRÈS VIEILLE RONDE POUR LES PETITES FILLES*

Les plus tristes amours du monde,
O mon cœur, qui les a chantées?
Saphô? Didon? Yseult la blonde?
Ariane en son île ronde?
Armide aux grâces enchantées?
Les plus tristes amours du monde,
O mon cœur, qui les a chantées?

Les plus tristes amours du monde,
O mon cœur, qui les a vécues?
Grande Hélène en désirs féconde?
Héro tendant les bras vers l'onde?
Cléopâtre deux fois vaincue?
Les plus tristes amours du monde,
O mon cœur, qui les a vécues?

Les plus tristes amours du monde,
O mon cœur, s'en sont vite allées
Dedans la mort noire et profonde...
Donc, dansez bien la belle ronde,
Amoureuses si désolées...
Les plus tristes amours du monde,
Bien vite et tôt sont consolées.

III. — SUR UN AIR ITALIEN ET BIZARRE

Humaine entre les humaines,
O toi qui comprends les cœurs,
Veux-tu qu'un soir je te mène
Mes rêves et mes douleurs?

Par un crépuscule orange,
Vers les murs de ta villa,
Je guiderai, pâtre étrange,
Mon troupeau docile et las.

Nous irons sous les vieux rouvres
Et sous les oliviers tors,
Jusqu'à ton portail qui ouvre
Ses battans de fers et d'ors.

Entre tes cyprès énormes
Et tout enserrés de nuit,
Tu verras passer les formes
De mes plus charmans ennuis;

Au bruit bleu de tes fontaines,
Dans l'ombre qui grandira,
De mes peines incertaines
La plus chère pleurera.

Et sous la lune montante
Qui fait ton jardin plus noir,
Tu sauras que ce qui chante
Est mon très doux désespoir.

Enfin, dans le petit temple
Où jadis venaient les dieux,
Il faudra que tu contemples
Un holocauste odieux.

Car je veux, pour que tu m'aimes,
— Sanguinaire et faux berger, —
Te donner le cri suprême
Du plus beau songe, égorgé!

IV. — BERCEUSE

Lorsque vous me prendrez, inévitable et sombre,
O mort, n'oubliez pas
Que j'ai depuis longtemps bien rêvé dans votre ombre
Et dormi dans vos bras.

Et que j'ai bien toujours, même en le plus bel âge
Des plaisirs éclatans,
Accepté sans gémir, pour vous en faire hommage,
Les traîtrises du temps.

Donc, vous ayant jadis maintes fois célébrée,
Quand vous voudrez venir,
Chantez à votre tour un vieil air qui m'agrée
Et me sache endormir.

Entr'ouvrant un peu plus votre bouche pourrie
Pour un dernier refrain,
Penchez-vous, pour bien voir, nourrice, je vous prie,
S'il ne bat plus, mon sein.

Enfin, vous souvenant que, tendre et sans colère,
J'ai, Madame la Mort,
Tendu les bras vers vous, emportez-moi, ma mère
Comme un enfant qui dort.

V. — IMPRÉCISE

La nuit... la nuit... la nuit... tout est bleu, tout est vague.
Dis? avons-nous vécu la tristesse et le jour?
L'oubli... l'oubli... l'oubli... Jette dans l'eau tes bagues
Avec tous les adieux qui n'ont pas de retour.

Des pleurs... des pleurs... des pleurs... Pourquoi? tout est [si tendre;
Laisse flotter ton voile au parfum du jasmin.
Le vent... le vent... le vent... Ne veux-tu pas attendre
Le dieu cher et nouveau qui s'appelle Demain?

Des voix... des voix... des voix... Qui parle, qui fredonne
Cette chanson d'amour enroulée à ces fleurs?
O cœur... ô cœur... ô cœur... Tout est si beau : pardonne
Voluptueusement à la vieille douleur.

TERREUR

Apportez-moi ce soir les plus sombres des roses,
Celles dont le parfum me rattache au plaisir;
Ne me faites penser qu'à de terrestres choses;
J'ai croisé les rideaux sur les fenêtres closes...
Le rêve ravisseur ne pourra me saisir.

J'ai peur, de voir sur moi planer de grandes ailes.
J'ai peur, qu'un messager au geste impérieux
Me force à regarder les clartés éternelles :
Trop d'étoiles ce soir m'ont déjà parlé d'elles...
Mon âme! Malgré moi, n'invoquez pas les dieux!

Car ils viendraient, brisant la serrure et la porte,
Et les vivans liens des charmes familiers,
M'appeler par mon nom comme si j'étais morte
Et moi, pâle et glacée au souffle qui les porte
Il me faudrait les suivre, ayant tout oublié.

Mon âme, que je crains vos puissances futures!
Et si le seul bonheur ne peut pas me tenir,
J'irai, toute meurtrie en d'invisibles bures,
Jusqu'au fond du vieux songe, en ces baumes obscures,
Dont aucun pèlerin ne saurait revenir.

EXIL

Il existe un pays plus lointain que mon rêve,
Un pays dont j'aurais été la petite Ève;

Que mes yeux connaîtraient sans en être étonnés :
Est-ce vous, île bleue où mes parens sont nés?

Berceau d'azur où vint s'abriter à son aise,
Ma race aventureuse, espagnole et française.

Là, charmant ma langueur par de chaudes amours,
J'aurais paré mon corps de transparens atours,

Et sucé la saveur des fruits frais des Tropiques
Et vécu de longs jours indolemment tragiques.

La nuit, les yeux levés vers des astres plus clairs,
J'aurais en gémissant chanté d'étranges airs,

Et parmi la torpeur et la mélancolie
Divines, la pensée en l'azur abolie,

Comme une heureuse fleur éclose en son pays,
Donné tout mon arome à mon vrai paradis.

Une sombre déesse aurait été ma muse
Et, jumelle aux yeux creux des négresses camuses,

La mort, à mon chevet, les remplaçant un soir,
Aurait éteint mon cœur sous son éventail noir...

***

Mais es-tu le climat de l'éternité calme,
Belle île caraïbe où palpitent les palmes?

Non, non! Mais seulement la halte du passé,
Car le pas de l'ancêtre en toi s'est effacé.

O songes! ô parfums! ô délices natales!
Je n'entr'ouvrirai pas vos émouvans pétales...

Heureux! ceux qui, vivant où leurs parens sont morts,
Dans l'antique maison les sentent vivre encor,

Et laissent aux enfans le très vieil héritage
D'un jardin à jamais rajeuni d'âge en âge,

Et où, tous, à leur tour, dorment, pieux, contens,
Dans ce sol paternel qu'a fleuri leur printemps!

Heureux! heureux! heureux, celui même qui pleure
A l'abri familier de sa vieille demeure.

Car l'âme qui jamais n'a connu sa maison
Erre, et cueille en chemin des fleurs de déraison

Ainsi qu'une Ophélie au fil des destinées...
Hélas! d'où suis-je? Et de quel exil suis-je née?

ENLUMINURE POUR PÂQUES

L'azur calme était pur au ciel de l'Évangile.
L'amandier dépliait sa corolle fragile,
Et les petites fleurs qui naissent en Avril
Cachaient sous la jeune herbe un parfum puéril;
Dans le verger, encor tout noir de branches nues,
Jouait peureusement une aurore ingénue
Et les oiseaux, charmés par le premier soleil,
En cris frileux et vifs célébraient son réveil.
Moi, tirant du vieux puits l'eau profondément claire,
Je lavais en riant les pieds bruns de la terre,
— Beaucoup de jours sans pluie ayant séché le sol, —
Et je songeais au chant prochain du rossignol...
C'est alors, sur la route à peine printanière,
Que je vis s'avancer un homme jeune, austère,
Portant sur son épaule une bêche où brillait
Le reflet du matin; son manteau violet

Flottait à l'aigre vent, et de ses mains, penchées,
De sombres fleurs montraient, fraîchement arrachées,
Leur racine emmêlée en secrets souterrains.
Et sa robe était blanche et son front souverain.
Or, il venait vers moi, marchant sur la prairie,
Et sa voix dans l'azur semblait voler : « Marie,
Dit-il, — et son regard aussi doux qu'un pardon
Me contemplait : — Marie, au seuil de la maison,
Humble, douce, si simple et rêveusement tendre,
Priant sans t'en douter, tu ne savais m'attendre,
Mais c'est moi que cherchait, et la nuit et le jour,
Ton cher cœur ignorant et tout rempli d'amour.
C'est pourquoi j'ai voulu, servante parfumée
De la terre que j'ai jusqu'à la mort aimée,
Avant de retourner tout au fond bleu du ciel,
T'apporter en passant un sourire éternel.
N'aie pas peur... Continue, ô douce femme, à vivre
Comme jadis. Il ne faut pas encor me suivre.
Mais souviens-toi de moi; plus tard tu me viendras,
Et m'ayant déjà vu, tu me reconnaîtras. »

Alors il s'en alla retrouver la poussière
Du chemin qu'à présent blanchissait la lumière
Et moi, le cœur rempli d'un effroi radieux
Je reculais, avec mes deux mains sur les yeux...

LES LYS

Un pétale est tombé comme l'aile d'un ange...
C'est qu'un bouquet de lis s'effeuille en l'ombre étrange
Où tout semble rempli d'un deuil qu'on ne sait pas.
Que dois-tu donc pleurer, en silence, tout bas,
Dis? ou de quelle horreur pressens-tu le prélude?
Le savez-vous, lis blancs et verts, lis des Bermudes,
Lis royaux, qui venez de si loin pour la voir
Rêver sinistrement aux approches du soir?
Un long pétale blanc, comme une larme nue
Coule encor. Le parfum s'exalte et s'exténue;
Quelque chose de pur, ici défaille et meurt...
Est-ce ton âme, ô femme? est-ce ton rêve, ô fleur?

FRESQUE

Psyché! Psyché! — Quelle est cette divine plainte?
Cette clarté, ce cri, ce souffle, cet émoi?
Qui croise sur mon front des ailes d'hyacinthe?
Pourtant la chambre est close et ma lampe est éteinte...
— O ma Psyché, c'est moi.

Reconnais-moi. Je suis l'esprit puissant et triste,
Celui-là qui vient tard retrouver sa Psyché
Et, frère de la nuit qui l'aime et qui l'assiste,
Dans les airs violets ouvre un vol d'améthyste
Et de fleur de pêcher.

Je suis celui qu'on cherche et ne sait pas attendre
Parce qu'il laisse errer par les aubes de mai
Son fantôme trop beau, trop charmant et trop tendre;
Toi-même, ô ma Psyché, tu n'as pas su comprendre,
Et pourtant je t'aimais.

Celui qui dut chérir entre toutes les femmes
La faible, la coupable et si douce Psyché,
Parce qu'elle est son cœur, parce qu'elle est son âme,
Et qu'il vient à son tour, en abritant la flamme,
Sur son lit se pencher.

Celui qui déroulant tes voiles amarante,
Te rend ta jeune grâce et tes yeux pleins de jour...
O Psyché qui jadis ferma ton aile errante,
Papillon réveillé, vole à ta fleur vivante,
Reconnais ton Amour.

L'Amour vainqueur du temps, des astres et des nombres
Qui, tenant ton cher corps entre ses bras couché,
D'un grand vol sans rival t'enlève enfin dans l'ombre,
Jusqu'au plus haut d'un ciel voluptueux et sombre
Pour toujours, ô Psyché!

GÉRARD D'HOUVILLE.

LA

RIVE GAUCHE DU RHIN[1]

III

ENTRE DEUX GUERRES
(1870-1914)

I. — LA GUERRE DE 1870-1871

Mener une enquête sur l'état de l'opinion rhénane pendant le conflit qui, en 1870, met aux prises la France et l'Allemagne est chose assez délicate. Les territoires de la rive gauche ne forment pas un État autonome, possédant des Chambres et un ministère. Il n'y a donc pas de débat public sur la question de la guerre, non plus que de négociations diplomatiques où, par la voix d'hommes autorisés, se heurtent les intérêts et les points de vue. Il s'agit de régions conquises, occupées militairement par des troupes prussiennes, administrées par des fonctionnaires prussiens, et dont la population ne peut exprimer librement son opinion. Il est bon également de se défier des journaux, surveillés par la police, et auxquels il ne faut pas demander, en des circonstances aussi graves, de traduire d'autres sentimens que ceux officiellement tolérés. Le 16 juillet 1870, une grande feuille rhénane publie un ardent article

(1) Voyez la *Revue* des 1er octobre et 1er novembre.

d'où l'on conclurait facilement que toute la contrée désire l'écrasement de la France :

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand ! Levez-vous, habitans de la côte où l'on pêche l'ambre, vous, braves Prussiens de l'Est qui en 1813 avez ouvert la lutte pour la liberté ! Levez-vous, Silésiens, qui avez rougi de sang français la Katzbach ! Levez-vous, Hanovriens, qui, couverts de gloire, avez combattu le despote en Espagne !... Debout, tout ce qui est allemand ! Au Rhin, au Rhin sacré, et, si c'est possible, avec les ailes de l'ouragan ! Ici nous faisons ce que nous pouvons ! Riches et pauvres, vieillards et jeunes gens, accourez vers les étendards ! Que les classes supérieures des gymnases soient licenciées, puisque les enfans eux-mêmes tremblent de colère et brûlent de venger l'honneur de leur roi et du nom allemand !... C'est une croisade, c'est une guerre sainte !

Mais ces lignes paraissent dans la *Gazette de Cologne*, qui depuis vingt ans soutient la politique berlinoise et mène une campagne francophobe. En outre, l'auteur de l'article est Heinrich Kruse, un immigré, un Prussien de Stralsund qui depuis 1847 est venu se fixer dans la grande ville rhénane. Le document n'a donc aucune signification.

Les plumes allemandes sont très sobres de détails sur l'attitude des populations rhénanes lors de la déclaration de guerre. On peut supposer que dans les grandes villes, où les immigrés étaient en nombre, ceux-ci l'ont accueillie par des démonstrations frénétiques. On peut supposer encore que les élémens ralliés à la Prusse, quoique avec plus de tiédeur, ont pris part à ces mouvemens. Mais il semble bien que la grande masse des habitans se soit cantonnée dans une réserve muette. On ne mentionne pas qu'il y ait eu, comme en 1866, des refus d'obéissance, ni que les réservistes aient tenté d'empêcher la mobilisation : et en effet, les événemens avaient prouvé que l'insubordination n'avait aucune chance de succès. L'attitude générale avait donc été recueillie et grave, dans l'attente d'une délivrance prochaine, sous l'œil soupçonneux de maîtres qui se sentaient menacés par une offensive française, mais qu'il était inutile d'exaspérer.

Car il est certain que les Prussiens, à la mi-juillet, n'étaient pas sûrs de la victoire. Sous les réticences de Kentenich, le dernier historien de Trèves, on peut deviner qu'ils avaient tout

préparé pour une évacuation rapide. La conjecture se transforme en évidence par ce que nous savons des mesures prises à Bonn. Ici nous sommes renseignés par une note du bourgmestre Kaufmann : il raconte que dans des conférences secrètes qui eurent lieu chaque jour entre le colonel commandant le régiment de hussards et lui, les dispositions nécessaires furent arrêtées pour faire passer les troupes de l'autre côté du Rhin dès que les circonstances l'exigeraient. Le recueillement et le silence que nous avons signalés se vérifient d'ailleurs à Mayence, où le roi de Prusse, encouragé par notre inaction, vint établir d'abord son quartier général : il est très remarquable que, parmi les personnages de sa suite, dont beaucoup ont écrit des mémoires, aucun ne mentionne que Guillaume Ier ait été accueilli par des marques de sympathie. L'on doit en conclure que le souverain et son état-major ont été reçus avec une froideur glaciale, qui contrastait désagréablement avec les ovations dont la vieille Prusse et la ville de Berlin avaient été si prodigues. Pourtant il est des endroits où l'aversion des Rhénans pour leurs maîtres a pris des formes plus actives. Les Prussiens ont avoué qu'en maintes localités les paysans avaient mis des vivres en réserve pour nous les fournir. Le journal des officiers de la sixième division de cavalerie, à la date du 5 août, porte la note suivante qui condense les observations faites pendant leur passage à travers le Palatinat : « Les villages allemands-bavarois de la frontière montrent des sympathies françaises. »

Ce sont à peu près là les seuls témoignages de source germanique que nous ayons pu recueillir. Sans doute ce ne sont pas les seuls qui existent, mais, depuis la fondation de l'empire, on aimait assez peu s'étendre sur ce passé, fixer des dates, des faits et des noms. Emportés par des polémiques de presse, il arrivait assez souvent que les journaux officieux, dans le pays rhénan, reprochaient aux catholiques d'avoir fait dire en 1870 des prières pour le succès des armes françaises. Pour qui sait avec quelle décision les catholiques répondaient aux calomnies protestantes, avec quel acharnement ils menaient leurs campagnes et s'efforçaient de confondre leurs adversaires, le silence qui a toujours suivi ces attaques peut passer pour un aveu. C'est donc que, depuis leur ralliement à l'Empire, le clergé et les fidèles rhénans avaient beaucoup à se faire pardonner. On n'oubliera pas non plus que Bismarck, pendant le Kulturkampf,

a dénoncé à plusieurs reprises le manque de patriotisme du Centre. S'il l'a fait le plus souvent en termes vagues, c'est assurément que ses allusions étaient assez claires pour être comprises de tout le monde, et c'est justement parce que ses imputations étaient gênantes que Mallinkrodt, dans la séance du 16 janvier 1874, utilisant les révélations faites par le livre alors récent de La Marmora, et parlant au nom du parti catholique, a fait connaître à l'Allemagne impériale que Bismarck, en 1866, envisageait comme possible la cession à la France de Coblence, de Trèves et du Palatinat. Ce coup droit n'avait pour but que de forcer au silence le chancelier. Ainsi tout s'éclaire.

Mais, à défaut de documens allemands, il y a d'autres sources qui nous éclairent sur l'état de l'opinion rhénane. Au début de la guerre de 1914, l'auteur de ces lignes a rencontré deux vétérans de l'armée de Metz, le premier, un Alsacien qui n'a pas voulu rester dans son pays natal après l'annexion, le second, petit-fils d'un de ces Saxons qui, après avoir servi sous les ordres de Napoléon, sont venus s'établir en France à la chute du grand empereur. Tous les deux étaient d'anciens engagés volontaires; tous les deux avaient été faits prisonniers au moment de la capitulation et avaient traversé le pays rhénan avant d'être internés en Allemagne. « Nos souvenirs sont lointains, a déclaré l'Alsacien. Je n'ai fait d'ailleurs que passer sur la rive gauche du Rhin et je n'y ai pas séjourné. Je me rappelle seulement que, sur le quai de la gare de Landau, des jeunes filles en grand nombre se sont approchées de notre train. Elles pleuraient en nous voyant et disaient qu'elles voulaient être Françaises. Elles savaient le français mieux que moi... Et puis, j'ai été à Mayence. Là un cordonnier m'a recueilli, m'a caché et m'a offert de me garder. Lui aussi disait qu'il voulait être Français. Mais les gendarmes m'ont découvert, et j'ai été envoyé au bout de quatre jours à Stettin. C'est tout ce que j'ai constaté. »

L'autre prisonnier de Metz a fait une déposition beaucoup plus riche et plus complète. Son récit peut se résumer de la façon suivante. Il a d'abord été dirigé sur Trèves; dans la foule énorme qui attendait le convoi, il n'a pas entendu un cri hostile; au contraire, les enfans ont offert des fruits à nos soldats. Au moment où la colonne s'est mise en marche, quelques bourgeois se sont glissés auprès de lui, et l'un d'eux, l'air navré, lui a dit en français : « Pourquoi n'avez-vous pas été

vainqueurs? Nous avions préparé nos drapeaux. » Après un court arrêt, il a continué son voyage. Des chalands traînés par des remorqueurs ont fait descendre le cours de la Moselle au groupe dont il faisait partie, 1 500 hommes environ. Il a passé la nuit dans un gros bourg dont il ne sait plus le nom; les habitans étaient là, chargés de provisions, le curé en tête, qui parlait très bien le français. « Ne vous bousculez pas, mes enfans, il y en aura pour tout le monde. » Ce prêtre a fait coucher les prisonniers dans son église, en prenant d'eux tout le soin possible. Le lendemain, au petit matin, des paysans sont arrivés, ont entraîné chez eux quelques hommes et leur ont fait boire leur meilleur vin, mais ils ne savaient que l'allemand. Quelques heures après, la colonne s'est embarquée de nouveau, et elle a fait halte à Coblence. Dans cette ville, la population avait préparé le ravitaillement; au débarcadère, chaque soldat recevait un gros morceau de pain garni de jambon ou de fromage, avec un verre de punch. « Pauvres Français! » murmurait-on. Le jour suivant, les mêmes chalands descendirent le Rhin. Partout des canots se détachaient de la rive pour apporter des douceurs aux malheureux captifs. Ils atteignirent ainsi Düsseldorf, où ils firent un séjour de trois semaines. Là encore il n'y eut pas un cri hostile; au contraire, des bourgeois s'approchèrent de la colonne et emmenèrent beaucoup de nos soldats dans des brasseries; il fallut l'intervention de la troupe pour arrêter ce mouvement qui serait devenu général. Les prisonniers furent internés dans la caserne des uhlans, dite caserne Napoléon (elle s'appelait encore ainsi); ils n'avaient pas le droit de sortir, mais tous les matins des habitans de la ville, qui parlaient très correctement le français, venaient leur distribuer des vivres, du linge et des couvertures : à travers les grilles, les enfans leur apportaient des pommes et du tabac. Ensuite l'ordre de départ fut donné pour Spandau, auprès de Berlin. A mesure que le convoi s'enfonçait dans la Vieille-Prusse, l'accueil se faisait plus froid. Bientôt même ce furent des pierres, et, dans les stations, des poings tendus et des injures : *Franzosen! Canaille!* A Spandau, le régime ne fut pourtant pas trop dur; le colonel qui commandait le camp était catholique (sans doute un Westphalien); il y avait aussi un jeune lieutenant qui était de Sarrebrück et qui traita nos prisonniers fort convenablement.

Ces deux témoignages suffisaient à indiquer dans quelle voie l'enquête devait être poursuivie. Il s'agissait de feuilleter les mémoires composés par les anciens combattans de 1870. Parmi les soldats de Metz qui avaient traversé les provinces rhénanes, il s'en trouverait certainement qui auraient livré au public leurs souvenirs. De la sorte, les documens oraux que nous avons cités, toujours facilement récusables, recevraient un contrôle et une confirmation. Or, les livres qui répondent aux conditions ci-dessus définies existent, quoique peu nombreux : ce sont ceux du lieutenant-colonel Meyret, du commandant J. Girard, du capitaine Mège, de G. Masson, et il faut y ajouter l'ouvrage du chanoine E. Guers, qui visita en 1870 les camps d'Allemagne où étaient internés nos prisonniers.

Comme tous les récits de choses vues, ceux-ci sont de valeur très différente. Le capitaine Mège, ancien enfant de troupe, n'est pas très renseigné sur l'histoire des pays qu'il traverse. Il ne sait qu'une chose, c'est qu'il est chez l'ennemi, il ne distingue pas les immigrés des indigènes ; il raconte les événemens auxquels il est mêlé sans en faire ressortir la signification; il ne nuance ni ne définit. Le commandant Girard et le colonel Meyret sont infiniment plus avertis et observent beaucoup mieux. Le second particulièrement discerne avec une rare sagacité : « Il y a ici, note-t-il, deux populations très différentes d'éducation et de sentimens : le peuple rhénan qui a été français et qui a aimé la France, et le monde des employés prussiens qui nous hait et nous méprise : l'orgueil de ces drôles est devenu incroyable; ils poussent la population paisible à nous insulter, tout en devenant humbles et plats, si l'on fait mine de résister à leurs sottes injures. »

Or, les faits parlent très clairement : en 1870, les Rhénans nous attendaient. Et cela, les Prussiens ne l'ignoraient pas. Ce qui le prouve, c'est la façon même dont ils ont pourvu au transport de nos prisonniers. C'est au début de novembre que nos prisonniers traversent les territoires de la rive gauche. Cette saison n'est pas très propice pour les voyages en bateau, surtout sur des chalands découverts. Mais les longues navigations sur des rivières dont il faut suivre toutes les sinuosités présentent d'autres avantages : ce que veulent les vainqueurs, c'est montrer aux populations des Français captifs, et alors ils s'arrangent pour que le spectacle soit bien vu et dure longtemps.

D'autres prisonniers ont été acheminés par chemin de fer; mais là encore l'intention éclate dans le règlement des haltes et l'allure des convois : « Nous avancions avec une lenteur calculée, écrit G. Masson. On avait soin, à la moindre station, de faire arrêter le train... Les populations pouvaient avoir gardé une vague espérance de redevenir françaises; on voulait leur montrer que cet espoir était vain, que l'Allemagne était venue à bout de ces ennemis si terribles. Nous étions exposés, pendant plusieurs minutes d'arrêt, à la curiosité de tous ces gens accourus là pour nous voir passer. On les laissait envahir la voie, s'approcher des wagons, nous parler, et regarder ces Français réduits à l'impuissance. »

Mais, dans ces campagnes rhénanes, les témoins ne signalent nulle hostilité, au contraire. Le colonel Biottot raconte que dans le Palatinat, comme son train s'arrêtait dans une petite gare, il se pencha à la portière en murmurant : « Où sommes-nous? » Et une voix lui répondit : « Dans le département du Mont-Tonnerre. » C'était un membre de la Croix-Rouge de la région qui lui offrait ses services. Le commandant Girard, qui ne sait pas l'allemand, mentionne, lui aussi, l'affluence des curieux qui viennent voir passer les prisonniers : « Pendant les arrêts, beaucoup montaient sur les marchepieds pour nous regarder de plus près : leurs physionomies traduisaient plutôt la tristesse que la joie arrogante des vainqueurs. » G. Masson ne s'attendait pas aux marques de sympathie qu'il a constatées : « Nous recevions des petits pains et des gâteaux. On nous tendait des cigares et du tabac. Parmi ces hommes et ces femmes, il s'en trouvait même qui nous faisaient part, en s'exprimant en français, des vœux secrets qu'ils faisaient pour le succès de nos armes. » L'accueil, ajoute-t-il, fut tout autre sur la rive droite, au delà de la Wetzlar.

Dans les villes, les sentimens sont les mêmes. Crefeld est le point le plus septentrional sur lequel nous ayons des renseignemens. C'est là que le capitaine Mège a séjourné pendant plusieurs mois, et il y a travaillé dans une fabrique. Il vante l'humanité des habitans qui l'ont traité avec beaucoup de bonté et de courtoisie; le fils du bourgmestre lui a témoigné une amitié particulière; à plusieurs reprises, on lui a demandé de chanter *la Marseillaise*. Le capitaine raconte sèchement et n'explique rien : il faut se contenter des faits tels qu'il les rapporte.

Deux au moins sont intéressans. Un jour, dans une brasserie, l'auteur se prit de dispute avec des employés de chemin de fer qui injuriaient la France; une partie des assistans se déclara pour lui : l'affaire dégénéra en bagarre, avec échange de coups. Le lendemain du jour où l'armistice fut signé à Versailles, dit-il encore, une cavalcade parcourut les rues de Crefeld; tous les généraux français y figuraient avec des têtes d'âne, et des inscriptions outrageantes accompagnaient ces exhibitions; la cavalcade fut interrompue par une bataille. Ces deux scènes s'interprètent très facilement : les employés de chemin de fer et les organisateurs du cortège sont des Prussiens immigrés; leurs adversaires sont des Rhénans indigènes blessés dans leurs sentimens et qui défendent la France.

La ville d'Aix-la-Chapelle a été visitée par le chanoine Guers. En 1870, voisine comme elle l'est du pays wallon, ancien chef-lieu de préfecture, elle n'a encore rien de germanique. Les souvenirs de notre domination, déclare le témoin, y sont encore plus vivaces qu'à Cologne : les habitans, qui parlent notre langue, s'intéressent à nos soldats et font tout ce qu'ils peuvent pour adoucir leur infortune. Ils font même parade de leurs sympathies et les manifestent si bruyamment que plusieurs sont incarcérés par les ordres de Bismarck.

Sur Cologne, les documens sont beaucoup plus abondans. Cette ville a été traversée par le chanoine Guers et par le commandant Girard, mais c'est aussi là que le colonel Meyret a passé tout le temps de sa captivité. Le premier dépeint les misères du camp, où la consigne, comme presque partout, était draconienne. Les deux autres ont circulé librement et sont entrés en contact avec la population, stupéfaits de la réception qui leur était faite. Il y avait foule à la gare de Cologne quand le colonel Meyret y a débarqué. « Nous fûmes étonnés, écrit-il, de l'attitude convenable et presque respectueuse de cette multitude... Des habitans s'approchaient, et demandaient, en saluant, si nous étions les combattans de Gravelotte. » Quant au commandant Girard, il voyage avec un petit groupe d'officiers, arrive jusqu'à l'hôtel sans être remarqué. Mais, dès qu'il sort, ses camarades et lui sont entourés par un grand nombre de jeunes gens, des étudians, qui se mettent à chanter *la Marseillaise*. Immédiatement les gendarmes accourent, arrêtent ceux des chanteurs qu'ils peuvent saisir et les

conduisent en prison. « Pendant toute la durée de notre captivité, les étudians nous recherchèrent au risque de s'attirer les rigueurs de l'autorité et firent tout leur possible pour nous être agréables. » Mais l'auteur ne resta pas longtemps à Cologne et fut bientôt envoyé en Westphalie.

Quant au colonel Meyret, il a habité chez un Rhénan nommé Huberty. Il a connu toute la famille et ne tarit pas d'éloges sur ses hôtes; il a trouvé chez eux un haut souci des convenances et une parfaite délicatesse. Puis, en ville, il a fait d'autres connaissances. Un soir, dans une brasserie, deux bourgeois cossus se sont approchés de lui, et le plus âgé lui a dit : « Je suis M. de la Motte-Fouqué; ma famille, d'origine française, a été forcée de s'expatrier lors de la révocation de l'Édit de Nantes; je suis devenu Allemand, mais notre cœur bat toujours pour la France. Voulez-vous nous faire l'honneur de prendre place à notre table? Monsieur est mon ami. Herr Vilmahser a longtemps habité Paris et aime la France. » Ces braves gens rendirent de grands services à nos officiers; au moment de la paix, M. de la Motte-Fouqué, à lui seul, leur avait prêté 4700 francs. Plus intéressante que ces secours délicats fut la déclaration que firent un soir au colonel ses deux amis : « Vous avez dû remarquer que la population a accueilli avec respect ces prisonniers de Metz... Nous avions des drapeaux tricolores tout prêts pour votre arrivée, car il y a encore ici beaucoup de sympathies pour la France; mais maintenant la grande Allemagne est faite. »

Plus au Sud, nous rencontrons les deux villes de Sarrelouis et de Trèves. Le capitaine Mège est resté fort peu de temps dans l'une et dans l'autre, mais il en a rapporté des impressions concordantes. A Sarrelouis, nos soldats ont été conduits dans une immense fabrique : les femmes sont venues au cantonnement en procession, chargées de tabac, de chocolat, de foulards qu'elles distribuaient aux captifs. A Trèves, même accueil, et, pour commencer, chaque prisonnier reçoit un tricot et une couverture. La ville n'est pas éloignée du Luxembourg et de la Belgique; il est à la connaissance du capitaine Mège que beaucoup de ses camarades s'évadèrent pendant la première nuit et qu'ils y furent aidés par la population elle-même. D'ailleurs, nous possédons le rapport du bourgmestre, réimprimé par le plus récent historien de Trèves. Ce document n'avoue pas

les sentimens français des habitans, mais il nous livre des détails si précis que nous sommes pleinement édifiés. Le premier convoi arriva le 2 novembre, avec 2000 hommes. Aussitôt les Trévirois accoururent, portant des vivres et des rafraîchissemens. Les trains se succédèrent : le cinquième entra en gare à trois heures du matin. Ceux qu'il contenait étaient destinés au faubourg d'Euren. Pour ne pas laisser les prisonniers, dont beaucoup étaient malades, passer la nuit à la belle étoile sur la terre froide, hommes et femmes quittèrent leurs lits, les leur cédèrent, et se mirent en devoir de préparer des provisions pour leurs hôtes, sans oublier le café chaud avant le départ. « Par les paysans venus aujourd'hui au marché, écrit le bourgmestre, nous avons appris que les mêmes sympathies se sont manifestées partout, pour chacun de ces grands et nombreux convois, à Pfalzel, Ehrang, Quint, et dans beaucoup d'autres communes de l'Eifel. »

Reste enfin la ville de Mayence. Au camp d'internement, la situation est la même qu'à Coblence, et nos soldats y souffrent beaucoup. Mais, ici encore, ce sont les sentimens de la population civile qui nous intéressent. Le colonel Biottot a noté que les Mayençais regrettaient manifestement notre défaite, et non pas eux seulement, car le grand-duc de Hesse vint en personne visiter les Français et leur fit servir un repas. La déposition la plus intéressante est celle du commandant Girard : il n'a guère passé qu'une journée dans la ville, mais il a logé chez l'habitant. A la porte du restaurant où il est entré pour dîner, il a rencontré, parmi la foule des curieux, un monsieur déjà âgé qui lui a tendu sa carte : « E. Stall, Kapuzinerstrasse 22, offre cordialement l'hospitalité à un officier français. » Il l'a suivi, et son hôte l'a présenté à sa femme et à sa fille ; celle-ci est la seule de la famille qui sache le français, mais elle le parle très bien. La conversation s'engage, et la réception est charmante : on s'informe de la famille du commandant et des misères que l'armée a subies pendant le blocus de Metz ; la jeune fille sert d'interprète. « Enfin, écrit l'auteur, ces trois aimables personnes voulurent me conduire jusqu'à ma chambre, au deuxième étage. M. Stall, un flambeau à la main, ouvrait la marche, Mme Stall et sa fille me suivant de près. Arrivé sur le palier, mon hôte se campa fièrement devant une grande armoire à deux portes, qu'il me montrait du doigt d'un air mystérieux...

Était-ce là-dedans qu'on voulait me faire coucher? Mais la jeune fille arriva aussitôt et me dit : *Monsieur, nous comptions sur les Français pour délivrer Mayence; dans cet espoir, papa avait fait confectionner, en cachette, des drapeaux pour pavoiser notre maison le jour de votre entrée!* Le père tira de sa poche la clef de l'armoire, qu'il ouvrit à deux battans : elle était bondée de drapeaux tricolores... »

Nous avons tenu à reproduire tous ces documens dans leur sécheresse et leur nudité, tels qu'ils nous sont rapportés par nos témoins. Ceux-ci sont unanimes dans leurs dépositions. En quelque lieu qu'ils aient été, à Crefeld, Aix-la-Chapelle, Cologne, Coblence, Sarrelouis, Trèves, Landau et Mayence, du Sud au Nord, de l'Est à l'Ouest, partout sur la rive gauche du Rhin ils ont constaté les mêmes attentions et la même douleur de notre défaite. Ces drapeaux en particulier, signalés en trois points différens du territoire, et destinés à fêter notre prise de possession, permettent de conclure à un mouvement populaire extrêmement profond et peut-être concerté, qui avait pour but de rendre à notre domination le pays tout entier. Signe émouvant sans doute de la reconnaissance d'un peuple qui avait participé pendant vingt années à notre vie nationale, qui avait partagé avec nous l'enivrement de la période révolutionnaire et la gloire de l'épopée impériale. Mais aussi preuve très évidente de l'inhumaine dureté et de l'injustice de la Prusse, puisqu'en un demi-siècle de travail acharné et de colonisation patiente, elle n'avait réussi ni à gagner les cœurs, ni même à donner une âme allemande à ceux dont elle était maîtresse.

Il n'est pas niable d'ailleurs que les succès de nos adversaires n'aient agi sur l'opinion. A Trèves, au mois d'octobre 1870, des bourgeois de la ville, parmi lesquels il semble bien qu'il y ait eu des indigènes, écrivirent à Bismarck pour lui demander l'annexion de Metz : ils faisaient valoir que la proximité de la frontière faisait planer sur la contrée le risque d'une invasion, puis aussi que les Messins, par leurs mœurs et leur caractère, étaient proches parens des Trévirois. Quoiqu'il soit d'expérience courante que tous les amis ne demeurent pas fidèles dans le malheur, il faut cependant observer que Trèves, chef-lieu de cercle, était par cela même exposée aux progrès de la propagande prussienne, du moins dans certains milieux, et que la présence d'une forte garnison y était la source de gains appré-

ciables. Le 3 mars 1871, lors des élections au Reichstag, la ville donna en effet 1 038 voix au candidat libéral Lantz, l'un de ceux qui avaient signé l'adresse à Bismarck, contre 526 au Dr Thanisch, candidat du Centre, mais ce dernier fut élu par une grande majorité grâce à l'appoint des campagnes, toujours rebelles.

A Worms, la commission exécutive du conseil municipal, peut-être composée surtout d'immigrés, envoya au chancelier un titre de bourgeois honoraire. Elle le félicitait d'avoir rempli les vœux que les cœurs allemands formaient pour l'unité et d'avoir rattaché à l'Allemagne des provinces qui en avaient été séparées pendant des siècles. Elle rappelait que Worms avait subi de terribles souffrances du fait de « l'ennemi héréditaire. » Pourtant Bismarck, le 24 décembre 1870, ne remercia que par quelques mots presque ironiques, où il marqua combien une telle amabilité lui semblait nouvelle : « Si la ville, *maintenant*, en présence de l'essor de la nation allemande, comprend l'importance de cet événement et en témoigne de la joie, on ne peut y voir qu'un signe de l'esprit qui anime le peuple allemand. »

En 1871, de mars à juin, les troupes rentrent dans leurs garnisons rhénanes. Elles y sont reçues selon un cérémonial qui est à peu près le même pour tout l'empire. Des arcs de triomphe sont dressés, des discours saluent les héros vainqueurs, des acclamations retentissent, le conseil municipal est présent, les cloches sonnent, les canons tirent des salves. Que les familles, au moment où leurs fils leur sont rendus, se sentent pleines d'allégresse ; que dans le peuple, par la contagion du bonheur, l'optimisme ce jour-là domine ; que même l'ivresse de la puissance et la fierté de la force allemande exaltent quelques imaginations, cela est plus que probable, cela, peut-on dire, est certain. Mais la griserie passe et la joie est éphémère, car Bismarck réserve aux Rhénans des lendemains douloureux, au cours desquels, par un dernier et éclatant retour, nous allons voir briller encore une fois, vive et fidèle, la flamme des sympathies françaises.

II. — LE KULTURKAMPF

Cette lutte intérieure, dont M. Georges Goyau ici même a fait l'histoire, se présente sous des apparences assez trompeuses.

Il semble qu'il ne s'agisse que d'une querelle religieuse, tout au plus des tentatives faites par la Prusse et l'empire pour établir leurs droits de police et imposer leurs règles administratives. A ce compte, d'autres nations auraient connu de pareils différends. Or, le débat a un objet bien plus haut : il est d'essence nationale. « Il me faut dix ans pour faire l'Allemagne, » avait dit Bismarck en 1871. Le Kulturkampf constitue le moyen même par lequel il espérait obtenir ce résultat. Il est dirigé avant tout contre l'influence française, qu'il a pour but d'anéantir.

Une lecture des *Mémoires* de Hohenlohe, même rapide, suffit à convaincre que leur auteur, pendant son ambassade à Paris, a pour mission de surveiller de très près les hommes politiques français et d'empêcher qu'une entente ne s'établisse entre la République et les adversaires allemands du nouvel Empire : il fait alterner les cajoleries avec les menaces voilées, et il est à l'affût de tous les retentissemens que peuvent éveiller chez nous les persécutions de Bismarck contre les catholiques. S'il est d'autre part un homme bien renseigné sur les tendances et les buts du Kulturkampf, c'est assurément Sybel, député au Landtag de Berlin et professeur à Bonn. Il faut voir en lui l'un des plus anciens agens de la Prusse sur la rive gauche, l'un de ces savans d'État qui, installés dans leur chaire comme à un poste de combat, montèrent la garde au Rhin en missionnaires de la *Kultur*. Il est le fondateur du *Deutscher Verein*, un instrument de germanisation destiné à faire disparaître tout ce qui subsiste encore de welche à l'intérieur de l'Empire, une entreprise d'espionnage dont les ramifications couvrent tout le pays rhénan. En 1874, il écrit contre le catholicisme un factum intitulé *la Politique cléricale au XIXe siècle*. Ce qu'il reproche aux prêtres, c'est qu'ils sont les ennemis de la Prusse et les amis de la France : « C'était sans doute agir politiquement, avant la défaite de l'armée française, que de ne pas se laisser émouvoir par l'hostilité cléricale ; mais, après l'écrasement de la France, c'est un devoir d'État pressant que de réduire à l'impuissance l'adversaire de notre cause nationale. Jamais lutte défensive n'a été plus légitime. »

D'ailleurs Bismarck lui-même nous a dévoilé le secret de sa politique. Le 30 janvier 1872, il répond à Windthorst.

Le parti du Centre, affirme-t-il, cache sous son étiquette confessionnelle les desseins qu'il nourrit contre l'Empire et contre la Prusse; il se renforce de protestans qui n'ont de commun avec le catholicisme que leur inimitié contre la monarchie des Hohenzollern; il est soutenu « par tout ce que l'on peut appeler la presse française antiallemande, la vieille presse de la Confédération du Rhin qui a endossé l'habit catholique. » Le 6 mars, il revient à la charge : ses ennemis, dit-il, ont commencé à s'agiter du jour où la Prusse luthérienne a pris son essor, du jour où ils ont entrevu cette possibilité qu'un empire protestant s'établirait en Allemagne; ils ont laissé paraître leur inquiétude lorsque l'Autriche a été défaite, mais ils ont perdu définitivement leur calme quand la France a succombé. A l'appui de ses dires, il lit une lettre adressée au roi par un ambassadeur, Arnim sans doute : « S'il m'est permis d'exprimer mon opinion, écrit celui-ci, je n'ai jamais hésité à croire que la revanche désirée par la France dût être préparée chez nous par des discordes religieuses... Une bonne partie du clergé catholique, soumis aux directions venues de Rome, est au service de la politique française. »

D'un bout à l'autre de la crise, le chancelier reprend ce thème. Au début du conflit, la guerre confessionnelle ne présente encore aucun danger pour l'Empire, car nous nous remettons à peine des désastres de 1870, et les populations persécutées ne peuvent compter sur notre secours immédiat. Mais peu à peu le Kulturkampf s'aggrave; de Sarrebrück à Wesel, les prisons s'emplissent de prêtres, tandis que le parti du Centre continue de braver le chancelier et que le pays rhénan semble sur le point de passer à la révolte ouverte. Peu à peu aussi nous reconstituons notre armée. Si cette renaissance française s'était produite après la soumission complète des ennemis de l'Empire, elle n'aurait pas inquiété Bismarck : mais justement elle se manifeste à l'instant même où le conflit est à l'état aigu. De Paris, Hohenlohe trahit son anxiété; à Berlin, l'on est peu rassuré. C'est alors que va commencer la manœuvre suprême. Le 13 janvier 1874, dans un entretien avec notre ambassadeur, le chancelier lui demande que notre gouvernement sévisse contre quelques évêques, et il le fait avec quelques allusions vagues qui visent évidemment la Bavière et la vallée du Rhin : « Les attaques qui nous viennent

de France, dit-il, ont une gravité exceptionnelle, *parce qu'elles agissent sur des sentimens mal éteints* et parce qu'elles sont un encouragement à des résistances dont nous voulons avoir raison à tout prix. » Le 16, la *Gazette de l'Allemagne du Nord* écrit que la France doit rompre avec l'ultramontanisme si elle veut réellement la paix. La pensée du chancelier est donc très claire : ou bien les catholiques allemands se soumettront, ou bien nous devrons subir nous-mêmes une guerre préventive d'où nous sortirons si meurtris que personne ne pourra plus jamais espérer en notre secours. En mars 1875, l'ambassadeur Hohenlohe vient dire au duc Decazes que l'Allemagne considère nos armemens comme une menace pour elle, et, le 8 avril, la *Post* lance son fameux article : « *Krieg in Sicht?* La guerre est-elle prochaine? » L'alarme dure jusqu'en juin, et seule l'intervention de la Russie et de l'Angleterre détourne l'orage. Mais Bismarck ne renonce pas tout à fait à la solution qu'il a entrevue, et il compte bien recourir aux armes si jamais l'Europe se désintéresse de notre sort. Pendant toute la durée du Kulturkampf ses journaux parlent pour lui : lors du 16 mai encore, ils estiment que le ministère de Broglie, par sa politique cléricale, conduit tout droit à la guerre.

Il importe de se demander si les hommes d'État prussiens, au cours de cette lutte si brutalement conduite, n'ont pas été victimes d'une hallucination collective. Or il apparaît bien qu'ils ne se sont pas trompés. Ce n'est pas ici le lieu de faire l'histoire de la persécution dans la vallée du Rhin, mais bien de dire quelle a été la résistance. Dans la coalition catholique qu'il combat, Bismarck démêle vite que les élémens les plus agissans sont les Rhénans, pour ne point parler des Bavarois, des Polonais et des Alsaciens-Lorrains. Il ne lui échappe pas que leur catholicisme s'est exaspéré du jour où la France a été battue, comme s'ils voulaient fortifier leur opposition en la couvrant de la haute autorité du pape, mais sans en modifier la direction. Avant 1870, ils votaient généralement pour des libéraux, parce que ces libéraux, par leur action parlementaire, tendaient à affaiblir la force prussienne. Mais, dès le 1er octobre 1870, par une lettre écrite au chancelier, Ketteler avait fait connaître que l'annexion de l'Alsace-Lorraine inquiétait les fidèles de l'Église romaine et qu'ils craignaient de voir s'ouvrir « une ère de malveillance religieuse pouvant aller jusqu'à des

essais de protestantisation. » Les Rhénans aussitôt s'étaient rangés derrière l'évêque de Mayence, montrant qu'ils considéraient Sedan comme un second Sadowa. En 1871, comme le parti libéral s'est rallié au gouvernement, ils élisent en grand nombre des catholiques. Aux élections de 1874, ce mouvement s'accentue; les derniers démocrates sont balayés dans les grandes villes où ils se maintenaient encore, à Essen, Crefeld, Coblence, Düsseldorf, Bonn, Aix-la-Chapelle et Cologne; leurs adversaires obtiennent de grandes majorités. Fait significatif assurément, mais qui n'est pas le seul que l'on puisse constater. Et en effet, tandis qu'avant 1871 il n'y avait pas plus de quatre ou cinq journaux catholiques dans le royaume de Prusse, le nombre s'élève en 1874 à 120 quotidiens, dont 85 pour le pays rhénan. Enfin l'on sait à Berlin, où l'attitude des particularistes bavarois cause des appréhensions, que ceux-ci ont partie liée avec les mécontens de l'Ouest, que les évêques ou archevêques de Munich, Spire, Mayence, Cologne et Trèves marchent en étroit accord : on constate le va-et-vient perpétuel des chefs du Centre entre les deux pays, à l'occasion des congrès, colloques, meetings et réunions protestataires qui entretiennent l'agitation.

Pour se rendre compte des tendances du mouvement catholique, ce ne sont pas les débats parlementaires qu'il faut lire, car les députés du parti affirment toujours leurs sentimens allemands, en usant de ces mots vagues qui ne les engagent pas. Ce qu'il faut connaître, c'est ce qu'impriment les journaux, c'est tout ce qui, sous une forme quelconque, nous révèle la pensée profonde des masses. Alors le grand conflit se présente sous son véritable aspect : il est anti-unitaire, anti-prussien et francophile. Dès 1872, ce triple caractère apparaît. Le 8 juillet de cette année-là se fonde à Mayence l'*Association des catholiques allemands*, présidée par le baron F. de Loë, un Rhénan, et dont le comité directeur se compose de Rhénans, de Westphaliens et de Bavarois. A peine constituée, elle lance un appel ainsi conçu : « L'Allemagne catholique passe par des épreuves auxquelles ne pouvaient s'attendre les fils soumis de l'Église, qui ont versé leur sang dans les batailles de la dernière guerre. Ils ont fait des expériences qui ont provoqué des tons discordans dans les allégresses triomphales du nouvel Empire allemand. » Déjà la déclaration est très nette : les fidèles de l'Église romaine

manifestent leur aversion pour l'édifice construit par Bismarck. La *Reichszeitung* de Bonn renchérit encore et menace. « Sur les ruines de l'État moderne, l'Église construira un nouvel ordre de choses, comme elle l'a fait lors de la dissolution de l'Empire romain. »

Lorsque le chancelier a réuni l'Allemagne sous le sceptre des Hohenzollern, il a voulu faire disparaître toutes les oppositions locales. Mais voici que Ketteler prend la plume pour sauver l'existence de ce que Bismarck veut détruire. En 1873, dans un manifeste où, par une précaution d'habile avocat, il concède que le particularisme doit admettre une puissance impériale forte et pleine de vie, il se fait le défenseur de ce particularisme. Il le nomme « un lien de fidélité et d'amour, » un signe d'attachement au pays natal, à la vieille tribu germanique dont on fait partie, un témoignage d'affection pour les anciennes coutumes et tout ce qui est spécial à la province où l'on a vu le jour; chaque région doit avoir le droit de gouverner comme elle le veut ses propres affaires et de se refuser à une centralisation qui est la mort de l'âme : autant de propositions qui sentent la révolte et dont on ne peut croire qu'elles n'aient été pesées soigneusement par leur auteur.

Voilà donc quel est le premier point du programme anti-prussien. Il s'agit, on s'en est rendu compte, de ruiner l'œuvre de 1871 et de rendre à l'Allemagne sa liberté d'autrefois. Comme les maîtres du moment sont luthériens, la guerre se développe sur le terrain confessionnel, mais elle est bien une guerre politique : « Si l'État, écrit Conrad von Bolanden, traite en ennemie ou tente d'opprimer l'Église catholique, la conséquence naturelle en sera que les catholiques allemands s'uniront à un protecteur étranger contre l'empereur protestant d'Allemagne. » Or, ce protecteur étranger, J. J. Lindau le désigne publiquement dans une réunion tenue à Mayence en 1872 : il s'appelle la France. Les prélats assemblés le 20 septembre à Fulda, sous la présidence de l'archevêque de Cologne, le laissent également entendre : « La lutte contre Rome, déclarent-ils dans leur protestation solennelle, est une explosion du criminel orgueil produit par les victoires remportées sur la France. » En d'autres termes, la grande puissance catholique vaincue à Sedan laissait par sa défaite le champ libre à l'oppression prussienne. Bismarck ne commettait donc aucune erreur quand il prétendait que

cette pensée était bien celle des ennemis de l'Empire : le second point de leur programme est en effet la conséquence logique du premier.

Que la résistance au Kulturkampf soit la dernière réaction violente de l'ancienne Allemagne française contre des maîtres abhorrés, cela se marque bien plus encore pendant les années où le conflit va atteindre son maximum d'intensité. Après les incidens d'Emmerich, après l'émeute d'Essen, pendant laquelle le sous-préfet est lapidé, et dont le gouvernement ne se rend maître qu'au bout de quarante-huit heures, grâce à l'intervention de huit compagnies d'infanterie, les esprits se montent sur la rive gauche du Rhin, où le schisme vieux-catholique est considéré comme une véritable trahison, et l'effervescence revêt un caractère anti-prussien très accentué. Le peuple, raconte Sybel dans son discours au Landtag du 8 mai 1874, est persuadé que Bismarck va fermer toutes les églises le 15 du même mois et qu'il emprisonnera aussitôt les catholiques qui refuseront de se faire protestans : mais dans le cercle de Sarrebrück, l'opinion se console, car on sait de source certaine que, quinze jours après, les Français arriveront et rétabliront la religion dans ses droits : cet heureux événement doit se produire exactement le 1er juin. Dès 1872, la population rhénane a manifesté contre la fête commémorative de Sedan, et, le 2 septembre, le clergé a organisé des processions pour protester contre les réjouissances prussiennes. En 1874, après que le Centre a voté contre la loi militaire présentée au Reichstag, le mouvement anti-impérial et francophile éclate avec une vigueur inattendue.

Cette fois, ce sont les évêques qui commandent, et on leur obéit. Ils défendent aux fidèles de célébrer la victoire remportée sur la France, sur la vieille protectrice qui seule représente le salut. Le 9 août, à Mayence, Ketteler publie sa *Circulaire concernant la fête de Sedan :* « Le parti qui en est l'inventeur, écrit-il, est celui-là même qui mène le combat contre le christianisme et l'Église catholique. Si donc il exige avec une impétuosité particulière que la religion, cette religion dont il se montre par ailleurs peu soucieux, participe à la cérémonie, il est évident qu'il ne le fait pas par piété. Il célèbre ainsi bien moins les succès du peuple allemand sur la France que ses propres succès sur l'Église catholique. Il veut la contraindre à

figurer dans cette fête, et elle doit jubiler sur ses propres blessures. Sous le prétexte que nous manquons de sentimens patriotiques dont il sait la force, il veut nous contraindre à nous atteler à son char de triomphe. » Le coup droit est porté, et il est terrible, malgré les prudentes affirmations de loyalisme allemand que Ketteler ne néglige pas; il atteint le gouvernement berlinois, où nul n'ignore que l'évêque de Mayence, en relations avec Dupanloup, a soutenu autrefois la politique française de Dalwigk.

Donc Ketteler refuse ses prêtres; il refuse ses cloches; il repousse la demande du général commandant la place, qui voudrait disposer des tours de la cathédrale pour y faire jouer un choral par une musique militaire. L'archevêque de Munich, l'évêque de Spire suivent son exemple. Les journaux du Centre font écho : les catholiques ne célébreront pas Sedan, « jour de deuil et non pas jour de joie, » qui a été le signal de la lutte contre la religion romaine. Le ministère de Bismarck pourtant ne recule pas, et il emploie même la contrainte : dans la vallée du Rhin, il change la date des vacances scolaires; elles commenceront seulement après le 2 septembre, et les élèves, par voie d'autorité, seront ainsi forcés de fêter la victoire prussienne; ils ne devront pas rester ce jour-là dans leurs classes, leurs maîtres leur feront traverser les villes, les mèneront à la campagne et les feront chanter. La cérémonie officielle a donc lieu, avec revue des troupes, mais l'attitude de la population est la même dans le pays rhénan qu'à Strasbourg et en Alsace. Seuls, les milieux prussiens pavoisent Mayence, les habitans ont arboré à leurs fenêtres leurs feuilles de contributions en protestation contre l'Empire; dans la vallée de la Moselle, ils ont exposé non pas des drapeaux, mais de vieux balais. L'année suivante, à la même date, les mêmes scènes se reproduisent, avec les mêmes abstentions et les mêmes divisions. Ketteler lui aussi récidive : Sedan, dit-il, est un « jour de deuil et d'humiliation. »

Nous sommes en 1875; des prêtres sont arrêtés et jetés dans des cachots : la terreur règne dans le pays rhénan. A Cologne, un beau matin, les trois cent vingt et une rues de la ville sont tapissées de l'affiche suivante : « Les évêques maintenant sont en prison. — On pendra le roi, — on brûlera Bismarck; — alors, la religion reviendra chez nous. » La police aussitôt

promet une prime de 3000 thalers à celui qui dénoncera le coupable, et se met en devoir de gratter l'affiche séditieuse. La nuit suivante, des mains inconnues en apposent une nouvelle, qui reproche au chancelier l'indemnité de guerre prélevée sur nous. « Avec tes cinq milliards, tu n'as pas assez d'argent pour payer celui qui a fait cela. »

Pour répondre au congrès vieux-catholique de Bonn, favorisé par le ministère berlinois, les évêques organisent le 28 juillet de grandes fêtes à Mayence. *L'Univers* est le seul journal parisien qui y soit représenté. Son correspondant assiste aux réunions et entend tous les discours, dont l'un, prononcé par le baron de Loë, paraît avoir produit sur lui une très vive impression. Mais il ne le résume pas. « Vos lecteurs, écrit-il, me le pardonneront. Ils savent trop bien qu'il y a des choses que M. de Bismarck est forcé d'écouter en Allemagne, mais dont la presse française ne saurait parler sans commettre le crime de lèse-majesté française, en donnant un sujet de plainte aux puissans de Berlin. » Ces lignes suffisent pourtant pour que l'on devine ce que Loë a pu dire.

Les fêtes du 28 juillet ont, d'autre part, permis au haut clergé de mûrir un projet que la presse fait bientôt connaître : l'archevêque de Cologne, les évêques de Mayence et de Münster combinent un grand pèlerinage rhénan et westphalien. Les fidèles qui y prendront part sous la conduite du comte de Stolberg iront à Paris déposer un ex-voto dans la chapelle de Notre-Dame des Victoires, et de là ils se rendront à Lourdes pour y porter leur offrande, une bannière magnifiquement brodée, représentant en grandeur naturelle saint Boniface, le patron de l'Allemagne catholique. A Berlin, le coup est très vivement ressenti, surtout étant donné qu'il succède au refus de célébrer la fête de Sedan. A Paris, où l'on se remet à peine de l'alerte de mars, l'initiative des évêques suscite une bien compréhensible anxiété. D'après l'*Italienische allgemeine Correspondenz*, l'ambassadeur français auprès du Vatican demande au cardinal Antonelli d'interdire le pèlerinage, mais se heurte à une fin de non-recevoir. Sur une nouvelle intervention directe du duc Decazes auprès du Pape, celui-ci charge l'archevêque de Cologne de donner des instructions spéciales à Stolberg. Alors, les organisateurs proposent de modifier le programme : les fidèles se réuniraient d'abord à Paray-le-Monial et se dirige-

raient ensuite vers Lourdes. On assure aussi que Decazes aurait proposé de barrer la frontière, mais que Berlin aurait décliné cette offre, en constatant que le gouvernement français n'entrait pour rien dans cette manifestation politique. Toutes ces négociations sont assez obscures, mais il est certain qu'une pression fut exercée sur les pèlerins. Ils traversèrent bien Paris, mais ils le firent sans bruit et se rendirent à Notre-Dame des Victoires sans aucune ostentation ; ils y furent seulement copieusement insultés par une bande de protestans allemands qui les y attendaient, et qui, par leurs injures, témoignèrent de la colère prussienne.

Pour venir à bout de l'opposition particulariste des catholiques allemands, Bismarck comptait qu'il lui fallait encore une fois vaincre leur alliée naturelle, la France. Ses premières tentatives pour nous jeter dans le Kulturkampf datent de 1873. A partir de ce moment, Hohenlohe déploya tous les artifices de sa diplomatie pour provoquer l'évolution attendue : il montrait une Allemagne conciliante, si le gouvernement français se décidait à mâter les « ultramontains; » au contraire, s'il se laissait entraîner par eux, la paix demeurerait précaire. Il n'y a rien à changer ici aux démonstrations de M. Georges Goyau. Les premières élections républicaines sont de 1876 et provoquent les commentaires favorables des journaux bismarckiens. Au 16 mai, ils redoutent une victoire de la Droite et ils agitent le spectre de la guerre : les députés adversaires du maréchal emboîtent le pas avec docilité. Dès le 17 mai, Gambetta donne le mot d'ordre : « Les menées cléricales ne sauraient nous amener que la guerre, » mais déjà, quelques jours avant, il a lancé la formule célèbre : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi! »

Sous couleur de libéralisme, l'entente s'établissait donc entre la France, l'Allemagne, et aussi l'Italie. Bismarck, chef de cette coalition, remportait un succès qui lui assurait la consolidation de l'Empire. Les élections ramenèrent à la Chambre les 363, et Mac-Mahon, sans se démettre, se soumit. Ce n'était pas assez pour le chancelier. A l'ancienne Allemagne française il eût voulu montrer sa protectrice d'autrefois sur l'étape même de l'abdication. Au mois d'octobre 1877, il fit répéter par l'un de ses agens à Paris, Henckel de Donnersmarck, que la paix serait assurée si la France renonçait à soutenir le catholicisme, et il le chargea de proposer à Gambetta une

entente sur le terrain anticlérical. Henckel de Donnersmarck fit savoir qu'il ne lui serait pas impossible d'amener Gambetta à Varzin. C'est en avril 1878 que l'homme qui avait été pendant la guerre l'âme de la Défense nationale se vit offrir cette entrevue. Il accepta le 23, puis, au dernier moment, il recula et ne partit pas.

Mais l'impulsion était donnée. A partir de ce moment, la République s'engagea de plus en plus dans les voies de l'anticléricalisme : le fameux article 7 et les décrets de 1880 sont présens à toutes les mémoires. Il n'est pas niable que la France, dans cette période qui suivit le traité de Francfort, ne se soit trouvée aux prises avec d'énormes difficultés. Pourtant, quels qu'aient été les dangers auxquels elle était exposée du dehors, il est certain qu'elle a délibérément sacrifié les intérêts de sa politique extérieure à ceux de sa politique intérieure, abandonnant ainsi les restes d'une clientèle nombreuse, qui avait mis en elle son dernier espoir, et que sa défection déçut cruellement.

On a dit que le chancelier était sorti du Kulturkampf en vaincu. Oui, sur le terrain religieux : mais c'est là sans doute qu'une défaite lui importait peu. Sa grande victoire, il l'obtenait dans le domaine politique : c'était la seule qu'il eût désirée passionnément. Sans canons, ni fusils, ni baïonnettes, il venait d'ajouter à Sedan un complément très appréciable, en brisant l'offensive des particularismes allemands et la résistance rhénane : le temps ferait le reste. En 1880, Gambetta pouvait bien de nouveau se montrer inconciliable et parler de la « justice immanente. » Ce n'étaient plus là que des déclamations sans danger, puisque la France avait renoncé aux alliances qu'elle possédait à l'intérieur de l'Empire. La première collaboration du Centre avec Bismarck date de 1879; l'entente s'accentua de jour en jour, tandis que le pape cédait aux avances que Berlin lui prodiguait. Il reste à savoir pour quelles raisons la rive gauche du Rhin se laissa peu à peu conquérir par la Prusse et l'Allemagne impériale, à dire ce qui restait du prestige de la France, au début de la présente guerre, chez des populations dont l'âme même nous avait appartenu.

III. — L'ORGANISATION DE LA CONQUÊTE

Dans cette vallée rhénane, si profondément francisée, ce fut la bourgeoisie des villes qui se rallia la première, et le mouvement commença dès les premières années du Kulturkampf. Berlin sut provoquer les dévouemens et les récompenser quand ils s'offraient. Le fils de Hausemann fut anobli en 1872. Le docteur Becker, d'Elberfeld, qui avait été condamné pour avoir pris part aux mouvemens insurrectionnels de 1848, *der rothe Becker,* Becker le Rouge, devint premier bourgmestre de Cologne et membre de la Chambre des Seigneurs. Les manifestations de loyalisme, d'abord organisées officieusement, tinrent l'opinion en haleine. En 1875, un comité de Dortmund ouvrit un concours pour la composition d'un hymne en l'honneur de Bismarck, et cet hymne fut exécuté pour la première fois à Düsseldorf, le 22 octobre 1876. La ville de Cologne, en 1875, nomma le chancelier bourgeois honoraire et lui éleva une statue. L'année suivante, elle célébra par de grandes fêtes l'achèvement de sa cathédrale; en présence de l'empereur Guillaume Ier, un poète poméranien, T. Scherenberg, affirma en vers pompeux que les destinées de la cathédrale et celles de l'Allemagne étaient conjointes.

Ce n'était encore qu'un début, et la conquête morale du pays rhénan ne pouvait se faire du jour au lendemain. La pénétration de l'idée impériale et prussienne fut lente : elle s'opéra cependant. En 1830, en 1840, en 1848, en 1866, nous avions reculé devant l'effort nécessaire; en 1870, nous avions été battus. Les derniers espoirs s'évanouirent pendant le Kulturkampf : il semblait bien que nous eussions quitté le Rhin pour toujours, et il eût été chimérique de prévoir notre retour.

Puis les formes de l'administration prussienne et les institutions allemandes avaient été progressivement substituées aux nôtres, selon un plan longuement suivi et que la bureaucratie berlinoise n'abandonna jamais. Les derniers vestiges du Concordat napoléonien s'effacèrent en 1873, quand fut promulguée la loi du 11 mai, qui annulait la distinction jusque-là maintenue entre les curés inamovibles et les desservans. Le système des impôts n'avait plus rien de français. Nos codes avaient disparu l'un après l'autre. Notre organisation judi-

ciaire ne laissa plus de traces à partir de 1877 : cette année-là, la Cour d'appel, anciennement établie par nous à Trèves, transférée à Cologne en 1815, cessa d'exister et fut remplacée par un *Oberlandesgericht*.

L'école, dans la transformation de l'esprit public, joua un rôle considérable. L'Université de Bonn continua la tâche qu'on lui avait assignée de convertir l'opinion à la domination prussienne. On sait quelle propagande y a faite Sybel. Ses collègues l'ont bien soutenu dans sa besogne et n'ont jamais refusé leur concours à la politique du gouvernement. A l'Université de Bonn on avait adjoint deux écoles techniques supérieures, l'une à Aix-la-Chapelle, l'autre à Cologne. Il sortait de tous ces instituts scientifiques, largement entretenus, des médecins, des négocians, des ingénieurs, des avocats, des administrateurs, des professeurs, des prêtres même, qui avaient reçu l'empreinte de l'éducation nationale selon les formules prussiennes.

A tous les degrés, l'œuvre poursuivie par l'école était la même : on pétrissait puissamment les cerveaux et on leur inculquait l'admiration de la grande Allemagne, de sa puissance et de son génie, avec le soin méthodique qui présidait également aux offensives commerciales. L'enseignement primaire déployait dans cette tâche peut-être plus d'activité encore que les autres, car il avait pour mission de former des soldats et de donner une âme à cette armée qui soutenait l'édifice impérial. L'instituteur agissait par le *lied* patriotique, et sa parole exaltait les souvenirs de 1870, des grandes victoires qui avaient permis de fonder l'Empire si fécond en bienfaits, don béni des Hohenzollern autrefois si détestés. Devenu adulte, le jeune Rhénan passait sous l'autorité des sous-officiers, qui complétaient son instruction et lui apprenaient ce qu'il devait à l'uniforme du roi. Au sortir du régiment, il était recueilli par une de ces associations de vétérans dont le gouvernement avait favorisé la création et que l'on voyait figurer avec leur drapeau dans les cérémonies officielles, lorsque l'on inaugurait, par exemple, l'une de ces statues représentant Guillaume Ier, Bismarck ou Moltke, et qui s'élevaient toujours plus nombreuses dans les villes de la rive gauche. Cinquante années auparavant, c'étaient les anciens soldats de Napoléon qui se groupaient et s'organisaient. Or, la tradition militaire prus-

sienne avait remplacé la nôtre à la suite de nos défaites. C'est ainsi que se forme une « nationalité. »

On la formait contre nous. Une presse à gages s'acharnait à nos dépens en des diatribes toujours renouvelées. En face de la France dégénérée, on dressait la vertueuse Allemagne, maîtresse des sciences et des arts, mère des grands peintres, des grands architectes, des grands musiciens, des grands philosophes, de tous les surhommes enfin qui éblouissaient le monde.

Cette campagne de calomnies, commencée dans le pays rhénan dès 1815, durait encore. Pareillement, l'immigration n'avait jamais cessé. Fonctionnaires originaires de l'Est, sous-officiers, ouvriers même continuaient à affluer. On en trouve la preuve dans les statistiques de la population, si l'on considère les chiffres donnés pour les deux religions catholique et protestante. Il y a dans la province de Prusse rhénane 3804341 habitans en 1875, 4287392 en 1888, 7121140 en 1910; à ces trois dates, et sur le nombre total, les protestans figurent pour 906483, pour 1171398 et pour 2097619: les catholiques, au contraire, passent de 2628170 à 3115994 et à 4916022. L'augmentation de la population catholique est donc de 15,6 et de 36,4 pour 100, celle de la population protestante de 22,6 et de 44,1 pour 100 d'un recensement à l'autre. L'accroissement beaucoup plus considérable des protestans ne peut être attribué qu'à une seule cause, à l'immigration.

Cependant, malgré notre renoncement, malgré la disparition de nos formes administratives, en dépit de l'œuvre accomplie par l'école et par la presse, jamais la rive gauche ne se fût faite à son sort, même après l'extinction de la génération napoléonienne, si elle n'eût profité du bien-être et de la prospérité qu'apportait l'Empire. Le vignoble était en décroissance, mais on importait des raisins étrangers, et l'on vendait des imitations de champagne dont le placement, à l'intérieur et même hors de l'Allemagne, était facile. Les villes devenaient formidables : Cologne dépassait 500 000 habitans; Düsseldorf, Essen, Elberfeld, Aix-la-Chapelle, Crefeld, Coblence, Mayence et Sarrebrück prenaient chaque jour une extension plus grande. De 1880 à 1903, le gouvernement avait dépensé 100 millions pour le canal de Dortmund à l'Ems et 250 pour la navigation du Rhin. Sur ce fleuve, le trafic s'était élevé de 6 millions de tonnes en 1880 à 30 millions en 1900. Un chemin de fer lon-

geait les deux rives, reliant le pays à la Hollande, à la Belgique et à la Suisse. Le bassin charbonnier de Sarrebrück s'étendait sur plus de 40 000 hectares, avec des couches de houille qui atteignaient parfois 20 mètres d'épaisseur. En 1897, les filatures de coton, de 40 qu'elles étaient en 1888, avaient passé à 52, et elles utilisaient 267 millions de balles au lieu de 168. Cette même année, les provinces du Rhin et de Westphalie fournissaient 2 683 537 tonnes de fonte; la Sarre et la Lorraine, 2 341 079; la contrée de la Sieg et la Hesse-Nassau, 730 678.

Il est intéressant de rechercher quelle était la situation économique du pays rhénan à une date toute récente. Voici donc les chiffres de l'année 1911, mais valables pour la seule province prussienne, abstraction faite du Palatinat et de la Hesse. Au point de vue agricole, 12 952 hectares de vigne ont donné 461 900 hectolitres de vin; la récolte a fourni 1 787 000 tonnes de pommes de terre, 524 000 de seigle, 498 000 d'avoine, 219 000 de froment, 59 000 d'orge. Au point de vue minier, on a extrait 3 407 tonnes de cuivre, 27 626 de plomb, 65 485 de zinc, 80 325 de manganèse, 42 117 865 d'un charbon qui représentait à lui seul une valeur de 450 millions de mark. Industriellement, il est sorti des usines 306 048 tonnes d'acide sulfurique; les fonderies ont produit 55 319 tonnes de zinc, 53 105 de plomb, 69 654 kilogs d'argent; 31 hauts fourneaux ont livré 5 872 628 tonnes de fer brut valant 335 millions de mark. D'autre part, 1 576 distilleries ont fabriqué 101 706 hectolitres d'alcool et 603 brasseries, 4 809 000 hectolitres de bière. Enfin, 18 sucreries ont donné 613 813 tonnes de sucre brut et 1 200 000 tonnes de sucre raffiné.

Les avantages matériels que le pays rhénan a retirés de l'unité sont donc incontestables. Ce sont eux qui ont permis à l'esprit impérial de s'épanouir. Dans la satisfaction des appétits, les griefs d'autrefois perdaient de leur vigueur, et les gains faciles apportaient l'optimisme. On était Allemands, rien qu'Allemands, et sans doute l'avait-on toujours été, même Prussiens peut-être. On oubliait les persécutions subies sous Bismarck. On oubliait bien d'autres choses encore. J'ai vu débarquer à Mayence, un jour de Pentecôte, des bourgeois de Cologne partis en excursion sur le Rhin. Une musique les accompagnait, et, quand ils s'ébranlèrent, elle se mit à jouer le *lied* du feld-maréchal Blücher : *Was blasen die Trompeten*. Aucun d'eux, sans

doute, n'en ignorait les paroles, et ils allaient joyeusement : les cuivres chantaient la gloire du vieux sabreur, racontaient comment il avait voué aux Français une haine immortelle, comment il en avait tué dix mille à Lützen, comment il leur avait appris à nager dans les eaux de la Katzbach avant de les vaincre encore à la Wartbourg et à Leipzig. La force de l'habitude opérait : d'avoir souvent entendu ce *lied*, il semblait tout naturel de l'entendre encore, et ces Rhénans ne songeaient pas qu'aux batailles de Lützen, de la Katzbach et de Leipzig, d'autres Rhénans, leurs grands-pères, luttaient dans les rangs français pour maintenir contre la Prusse de Blücher l'empire de Napoléon.

Et cependant, il y avait des sentimens profonds qui restaient encore intacts, toute une subconscience qui se réveillait à de certaines heures. Dans l'Empire, les populations de la rive gauche se sentaient différentes de celles du Mecklembourg ou de la Saxe. Elles étaient renseignées sur leurs origines : le sol parlait, et les noms de lieux avec lui ; Audernach avait une étymologie celtique, Mayence également, et bien d'autres endroits encore. L'époque romaine avait laissé des monumens; c'étaient le camp et les tombeaux de Bonn, les thermes et la Porte Nigra de Trèves. Charlemagne passait pour avoir apporté la vigne sur les bords du Rhin, et il était enseveli à Aix-la-Chapelle. On n'ignorait pas non plus que les électeurs ecclésiastiques, depuis le milieu du XVII[e] siècle, avaient soutenu la politique de nos rois. On savait enfin, et il suffisait de visiter les musées pour l'apprendre, que l'on avait été Français pendant vingt années, au temps de la République libératrice et du grand Empereur.

Au moindre incident, l'esprit particulariste réapparaissait. Les Rhénans s'irritaient de voir affluer chez eux des immigrés venus d'au delà de l'Elbe, des *Ost-Elbier*, comme ils disaient, hôtes arrogans et antipathiques chargés de les coloniser. La cherté de la viande, l'augmentation des impôts, les droits sur le tabac, la bière, les allumettes, indisposaient contre la politique impériale, malgré les avantages qu'elle procurait d'autre part. L'appellation de *Preusse* demeurait un outrage. « Vous confondez trop souvent en France, s'entendait dire à Trèves en 1884 l'architecte Narjaux, la Prusse et l'Allemagne. Rappelez-vous qu'ici, dans les provinces rhénanes, en Bavière, ou

dans les États du Sud, traiter quelqu'un de Prussien, de Prussien de Berlin, est lui adresser la plus sanglante injure. »

Les ultimes manifestations de la résistance à la conquête sont assez difficiles à découvrir, car, depuis de longues années, il y avait des choses que l'on n'imprimait plus, ou du moins fort rarement. Un centre très important était constitué par la Wallonie, où l'opposition se faisait très vive, et dont les habitans, se sentant de plus en plus isolés dans l'Empire, déployaient une grande énergie à défendre leur langue. On peut signaler aussi qu'à diverses reprises, et encore à des dates très récentes, le conseil municipal de Mayence a tenu tête au gouvernement sur des questions d'importance secondaire et toutes locales, mais qui mettaient en jeu certains restes de la domination française auxquels les habitans demeuraient très attachés : la ville n'entendait rien abandonner de son passé. A Trèves, la germanisation fut très longtemps entravée par l'action vigoureuse de l'évêque Korum, un prêtre alsacien qui prit possession du siège en 1882, recommandé par Manteuffel, et dont la nomination, déclare Hohenlohe, fut le résultat d'un malentendu.

Mais l'attitude de Korum n'a pas été un fait isolé, et l'on peut dire que d'autres membres du clergé rhénan, loin d'être éblouis par la prospérité de l'Empire, conservaient entier l'amour de la France. Je n'en veux d'autre exemple que celui de Henri Brück, l'historien du catholicisme en Allemagne au XIXe siècle. Il était né à Bingen en 1839, à une époque où la rive gauche se débattait sous l'étreinte des conquérans; devenu évêque de Mayence en 1899, il mourait en 1903. Brück avait certainement désiré notre victoire en 1870. Cela résulte avec la dernière évidence de l'hommage qu'il nous rend quand il parle de l'écrasement de la France, « dont les habitans ont combattu pour leur patrie avec une ténacité héroïque. » Il a osé, dans ces territoires asservis, faire sienne notre protestation contre Bismarck. Dans la page qu'il consacre à la séance du Reichstag où, le 4 décembre 1874, le chancelier, répondant au discours du député Jörg, accusa le cabinet français d'obéir à des influences jésuitiques et romaines, Brück s'indigne : « Ceux qui savent, dit-il, les origines de la guerre franco-allemande, et en particulier les révélations faites plus tard sur la dépêche d'Ems, reconnaîtront l'absolue fausseté de ces affirmations. Avec le père de famille de l'Évangile, on peut crier à cet homme : « Je

« te condamne par ta propre bouche. » Ces lignes sont de 1901.

Notre Code civil a été si longtemps en vigueur qu'il n'est pas inconnu aux générations contemporaines : de très jeunes gens sont nés tandis qu'il régnait encore. Le Code pénal succomba d'abord, mais il fallut des victoires pour faire disparaître le Code civil. Un premier projet présenté après Sadowa, en 1867, échoua devant le Reichstag de la Confédération du Nord. De nouvelles propositions furent apportées en 1871-1872, et reprises en 1873. Il ne fallut pas moins de treize années d'études pour que les commissions se missent d'accord, car les travaux préparatoires commencèrent le 28 février 1874, et la première lecture n'eut lieu que le 27 décembre 1887. Le texte définitif fut adopté le 1er juillet 1896 par 222 voix contre 48, plus 18 abstentions et 92 absences, et peut-être serait-il très intéressant de savoir comment ces votes se sont répartis. Le nouveau Code civil, valable pour tout l'Empire, entra en vigueur le 1er janvier 1900, mais les derniers arrêts rendus dans le pays rhénan en vertu de la législation française datent de 1908.

Il ne semble pas que la rive gauche ait accueilli avec une joie sans mélange le cadeau qu'on lui faisait, et l'anecdote suivante montre que notre souvenir subsiste encore dans les couches profondes de la population ;

Il y a deux ans, écrivait M. Holzhausen en 1902, je suis entré aux environs de Noël dans la vieille auberge d'un bourg prospère aux environs de Bonn. Dans la pièce à côté de celle où je me trouvais, les notables du lieu, devant des verres pleins, discouraient du *Grand Napoléon* et de son Code, tandis qu'ils parlaient avec ironie de certaines créations juridiques récentes. Aussitôt que l'on eut remarqué ma présence, quelqu'un fit observer que la compagnie tenait là *une conversation dangereuse*, sur quoi l'on ferma doucement la porte. J'étais seul dans ma chambre avec mon arbre de Noël, mais j'aurais volontiers donné les légendes allemandes qu'il me chuchotait pour prendre part à cet entretien sur l'homme au manteau gris. Cet incident peut paraître un conte des anciens temps, et pourtant il s'est passé dans les derniers jours de 1899.

En effet, la grande mémoire de l'Empereur, toujours vivante dans l'Allemagne napoléonienne, l'était plus particulièrement encore sur la rive gauche du Rhin. Elle a contribué à maintenir à l'égard de la France une certaine sympathie que les prospérités de l'Empire n'ont pas encore détruite ; elle a empêché que

les absurdes calomnies répandues sur notre compte par la presse et par l'école ne trouvassent partout la crédulité que l'on espérait. Malgré les anathèmes officiellement lancés contre « l'aventurier corse » et « l'ennemi héréditaire, » il était encore des gens qui ne maudissaient pas notre domination; il en était aussi qui avaient connu des survivans de l'époque napoléonienne; il était encore des vieillards dont les parens étaient nés Français. Car l'Empire bismarckien, du fait de sa fondation, n'avait pas tué tous les vestiges du passé. Pendant de longues années, ceux-ci se montrèrent encore, comme un rappel inopportun ou comme un témoignage opiniâtre de ce qui avait été. A Aix-la-Chapelle, en 1873, les portraits de Napoléon et de Joséphine, donnés par l'Empereur en 1804, ornaient encore la grande salle des séances du conseil municipal. M. Holzhausen raconte que, tout enfant, il a assisté, dans la petite ville de Rheine, en Westphalie, à l'un des premiers anniversaires de Sedan. Tout à coup, devant les associations de vétérans alignées pour la parade, une apparition fit revivre les jours d'autrefois. On vit s'avancer une petite vieille qui portait au côté un tonnelet de cantinière. « Les honneurs lui furent rendus, lisons-nous, mais un sentiment étrange s'empara de moi quand on me dit qu'en 1812 elle avait accompagné en Russie le grand Corse dont les bruyères du pays de Münster murmuraient tant de légendes. »

C'est toujours à M. Holzhausen qu'il faut avoir recours pour suivre le bonapartisme rhénan dans ses manifestations les plus récentes : les détails qu'il nous apporte nous conduisent jusqu'à la veille de la présente guerre. Il a encore connu ces anciens élèves des lycées de Mayence, de Bonn et d'Aix-la-Chapelle qui défendirent jusqu'à leur dernier jour la gloire de leur idole, gloire dont nous-mêmes ne voulions plus. Vers 1885, un peu plus tard même, on pouvait en apercevoir encore quelques-uns. C'étaient eux qui, à Enskirchen, avant et après 1870, quand ils assistaient au banquet donné pour l'anniversaire du roi de Prusse, attendaient le départ des autorités pour lever leurs verres aux cris de « Vive l'empereur! » En 1902, comme M. Holzhausen venait de terminer au Gürzenich de Cologne une conférence sur la mort de Napoléon, il vit paraître un vieillard de quatre-vingt-un ans, l'ancien éditeur E. H. Mayer, qui lut à l'assistance un poème dont il était l'auteur, composé en 1840 pour célébrer le retour des cendres :

« Debout ! France, debout ! — Ouvre tes bras à sa cendre, —
Car elle seule peut aujourd'hui t'apporter le salut... »

Les associations des anciens soldats de Napoléon se sont éteintes à mesure que disparaissaient les derniers survivans de la Grande Armée. Mais à Mayence, où se trouve le tombeau de Jean Bon Saint-André, l'ancien conventionnel et préfet du Mont-Tonnerre, décédé dans les derniers jours de 1813, s'élève encore le monument édifié par les vétérans de l'Empereur pour perpétuer leur mémoire et rappeler aux générations à venir des exploits dont ils étaient justement fiers. Les noms de ces morts glorieux, — nos morts, car personne ne peut les revendiquer, sinon nous-mêmes, — se lisent toujours dans la pierre; et sur le large socle qui la supporte, comme un symbole et comme un cri de leur âme, surgit vers le ciel, brillant au soleil, un casque d'officier de dragons français du premier Empire. Le dernier de ces vieux soldats a cessé de vivre en 1883, mais pendant dix-sept années encore, les familles ont maintenu l'association sous prétexte de bienfaisance : elle n'a été dissoute qu'aux environs de 1900.

Il est donc certain que M. Holzhausen n'exagère nullement lorsqu'il fait en 1902 la constatation suivante : « Les sympathies françaises et spécialement napoléoniennes, dont la force, vers 1840, remplissait d'étonnement le Berlinois Gutzkow, ont duré dans les provinces rhénanes bien au delà de 1870, et leurs restes sont encore visibles aujourd'hui pour un œil pénétrant. » J'ai connu moi-même quelques-uns de ces fidèles de la France, bonapartistes par tradition, dont les grands-pères avaient été nos obligés et qui entretenaient avec un soin jaloux des musées particuliers où ils recueillaient pieusement les souvenirs de notre domination. Ils savaient encore que telle route avait été construite par tel préfet, que Napoléon, remontant le Rhin en 1804, s'était arrêté dans telle bourgade. Ils avaient accepté l'empire bismarckien, mais ils ne reniaient point le passé, et même ils avaient conscience que ce passé n'était pas tout à fait mort. « *Wir sind mehr nach Frankreich wie nach Berlin orientiert.* — Nous regardons du côté de la France plus que du côté de Berlin, » me dit une fois un médecin originaire du pays rhénan. Et un avocat me confia de même : « *Wir sind ja halb Franzosen.* — Nous sommes à demi Français. » Un Lorrain annexé avait dû faire en 1912 un long séjour à München-

Gladbach. Il y avait logé chez de très vieilles gens. Son hôte, plus qu'octogénaire, était fils d'un de nos anciens soldats rhénans; il ne savait pas un mot de notre langue, mais il lui avait chanté en français les chansons de route de nos troupiers; son père les lui avait apprises. Le même Lorrain, à Trèves, s'était entendu dire : « C'est grand dommage pour nous que Napoléon ait été battu à Waterloo, car alors les Prussiens sont arrivés, et avec eux le malheur. » Je n'oublierai jamais la rencontre que j'ai faite en 1911 d'un jeune Mosellan. Il portait en épingle de cravate le petit chapeau et avait à sa breloque l'effigie du vainqueur d'Iéna : « Mon grand-père, me déclara-t-il, l'a vu passer chez nous. Il est inutile que l'on me parle de Frédéric II et de Bismarck : nous ne connaissons pas ces gens-là! »

Certes, aucun mouvement d'opinion, à la veille de la présente guerre, ne révélait une hostilité violente contre la Prusse et contre l'Empire. Des statues de Moltke s'élevaient sur les places publiques; les vitrines des libraires exposaient des portraits de Guillaume II; un pur loyalisme semblait animer les populations. Or il n'est pas bien sûr qu'à Berlin on ait estimé que l'assimilation fût complète. Pourquoi donc l'Empereur, après avoir étudié à Bonn, y envoya-t-il plusieurs de ses fils, tandis qu'un autre était expédié à Strasbourg, mais aucun dans les anciennes provinces? N'était-ce point parce qu'on voulait combattre une certaine froideur et susciter un enthousiasme prussien qui faisait encore défaut? Pourquoi, en 1913, et avec grand fracas, fit-on remonter le Rhin par une petite escadre de torpilleurs? N'est-ce point pour la même raison? Tous les ans, le 2 septembre, jour anniversaire de Sedan, les villes rhénanes offraient un bien curieux spectacle : les églises protestantes, pavoisées, étaient en fête et regorgeaient d'une foule recueillie, venue pour entendre de véhémens sermons patriotiques; les églises catholiques au contraire étaient vides et ne s'ornaient d'aucun drapeau, si bien que l'on avait le sentiment que deux populations différentes, l'indigène et l'immigrée, coexistaient sans se confondre et que la seconde avait des allégresses auxquelles ne participait point la première. La Prusse considérait-elle encore comme vacillant le loyalisme des provinces rhénanes? Est-ce à cause de cela qu'elle envisageait assez facilement leur perte après des désastres militaires? « En cas de défaite, disait à M. Ibañez de Ibero une haute personnalité berlinoise

dans les derniers mois de 1914, nous perdrions la rive gauche du Rhin. » Et M. Pierre Boutroux a cité cette phrase d'un journal luthérien imprimé en Westphalie, le *Sonntagsblatt für die evangelische Gemeinde Unna*, du 25 juillet 1915 : « La France, dont la population diminue plutôt qu'elle ne s'accroît, s'arrangerait fort bien des pays et des habitans de la rive gauche du Rhin. »

Ainsi s'achève cette histoire. De 1815 à 1914, la monarchie prussienne ne change ni ses méthodes ni ses buts; mais, à partir de 1880 et au sortir du Kulturkampf, elle procure aux provinces rhénanes une prospérité matérielle inconnue dans les années précédentes, et elle rencontre seulement alors des dévouemens qui s'étaient refusés jusque-là. Il n'est pas niable que sa colonisation patiente n'ait produit des résultats. La conquête, à prendre les choses en gros, semblait terminée, sauf quelques désaccords qui, dans la satisfaction des appétits et l'orgueil de la puissance, passaient au second plan. Il ne s'ensuivait pas d'ailleurs que les anciennes dissensions, pour un moment apaisées, eussent définitivement disparu : elles avaient en effet des causes bien trop profondes et que nous avons énumérées. Elles s'étaient effacées surtout sous l'influence d'un bien-être accru, mais aussi parce que l'opposition eût été stérile et qu'elle n'eût rencontré nulle part l'appui dont elle avait besoin. L'Allemagne napoléonienne, dans ses régions les plus occidentales, ne pouvait résister à la Prusse qu'en fondant ses espoirs sur la France. Or, du jour où il fut évident que la France faisait défaut, elle n'avait plus qu'à se résigner, en profitant le plus possible de la situation qui s'offrait à elle. La rive gauche du Rhin n'y manqua pas. Du moins peut-on dire que, si la Révolution et l'Empire ont porté fort loin leurs armes, si Rome, Amsterdam, Raguse même ont été pendant plusieurs années des villes françaises, en aucun lieu notre domination n'a été plus appréciée, en aucun lieu notre souvenir n'a plus duré que sur ce coin de la terre gallo-romaine où Custine, en 1792, avait planté notre drapeau.

JULIEN ROVÈRE.

LES VOIX DU FORUM [1]

IV [2]

LE RETOUR DES DIEUX

XXI

« Je sens, disait Carducci, la patrie antique frémir dans mon sein, et sur mon front brûlant planer les dieux de l'Italie. »

Telle fut l'impression que Remigio éprouva dès qu'il eut posé le pied sur le sol romain après l'exil qu'il s'était volontairement imposé. Il était cinq heures du soir, mais une clarté totale baignait encore les pentes des collines et semblait les mettre à nu. Tout resplendissait dans la pourpre et dans l'or de cette clarté victorieuse. En face de la gare, les cyprès plantés par Michel-Ange aux jardins des Thermes de Dioclétien étaient des flambeaux allumés devant le massif des gigantesques ruines.

Avant de monter en voiture pour rentrer chez lui, il voulut traverser à pied la place des Cinq-Cents. Cristina, au moment de le quitter, lui avait suggéré ce désir. Elle savait qu'autour du monument élevé à la mémoire des soldats de Dogali, il allait trouver groupés ses amis anciens, ceux qui impatiemment attendaient son retour et auxquels elle l'avait annoncé. Ils étaient là, pressés de revoir ses traits et de serrer ses mains,

(1) Voyez la *Revue* des 15 octobre, 1er et 15 novembre.
(2) *Copyright by* Jean Bertheroy, 1917.

pressés surtout de se sentir de nouveau liés à sa pensée puissante. Quand ils l'aperçurent, ils eurent tous le même geste exalté qui voulait dire : « Le voici enfin! Nous ne nous séparerons plus! » Remigio comprit ce que signifiait ce geste, et il en compléta l'assurance : « D'un seul cœur et d'une seule âme pour le salut de la patrie. »

Cette chaude sympathie lui était douce. Au milieu d'eux il gagna la Via Nazionale. Il ne songeait maintenant qu'à la tâche qui s'imposait à lui, à laquelle ils travailleraient ensemble. Tout en écoutant leurs propos, il s'émerveillait de retrouver la ville plus belle qu'il ne l'avait laissée, plus émouvante et plus sereine. Le deuil de tant de ses fils lui faisait un nouveau visage, un visage que la souffrance avait ennobli et lavé des poussières dont d'impurs contacts l'avaient souillé. Cette Rome resplendissante et douloureuse, redevenue elle-même, rendue à ses dieux, à son histoire, cette Rome sur qui le monde avait les yeux fixés, comme au temps où elle imposait sa loi au monde, cette Rome indestructible, avait-il pu l'abandonner si facilement? Il marchait le long de l'immense voie qui lui semblait faite pour des triomphes égaux à ceux de jadis. De tous côtés les vestiges du passé se mêlaient à l'expansion de la vie moderne; la fauve lumière du soir confondait les pierres et les marbres des édifices, et toute la suite des siècles apparaissait comme une broderie magnifique au peplos de la Rome des Césars, de Jules II et de Garibaldi : c'était bien un amour sensible que Remigio ressentait pour elle, un amour physique et voluptueux qui donnait à son sang une circulation plus forte et assurait l'audace de ses desseins. Il se découvrait prêt à la défendre et à écarter d'elle les embûches, ainsi que ferait un amant pour une maîtresse tendrement servie.

Sur le Corso bruyant et étroit, leur groupe ne se sépara pas encore; les cafés richement éclairés regorgeaient de consommateurs; mais ce n'était plus la foule hétéroclite d'avant la guerre, et l'on était là entre soi; ils s'arrêtèrent dans un de ces établissemens pour vider une coupe d'asti et par ce symbole matérialiser leur union. Dès qu'il pénétra dans la salle où il s'avançait le dernier, Remigio fut reconnu; on le salua d'une ovation discrète; la Renommée aux cent bouches, qui a son temple au pied des collines, avait déjà annoncé sa présence dans Rome et l'heureux espoir de ses dispositions changées.

Il n'en fut pas surpris; aujourd'hui la déesse aux cent bouches s'appelait Cristina; il la sentait autour de lui vigilante et impérieuse; elle avait repris possession de sa volonté; avec une souplesse surprenante elle avait choisi le moment où, par la force des choses, cette volonté devait évoluer vers le but qu'elle avait marqué d'avance.

L'heure passait vite en ces effusions cordiales; ce fut seulement après le tintement de l'*Ave Maria* que Remigio put rentrer place Navone. La vaste place agonale était plongée dans l'ombre ; cependant on distinguait encore les masses obscures des trois fontaines et la façade de Sainte-Agnès. De l'autre côté une maison vaguement éclairée semblait l'attendre et lui faire signe; il se hâta davantage; derrière ces fenêtres closes, quelqu'un aussi guettait son retour; tout le ressaisissait, tout l'accueillait. Il était chez lui...

Comme Cristina, Alda était vêtue de deuil; elle portait le deuil de Bernard et, sous ses cheveux dorés, elle évoquait l'image d'une très jeune veuve qui n'aurait pas encore connu l'amour. Sa douleur était résignée et mélancolique; une pudeur l'enveloppait d'un autre voile plus étroit et presque impénétrable. Remigio, en la serrant contre sa poitrine, eut conscience qu'elle ne lui révélerait rien d'elle-même ; peut-être l'amertume d'un rêve déçu se mêlait-elle à ses larmes, et gardait-elle un secret ressentiment à celui qui avait choisi la mort, alors qu'il aurait pu trouver en elle la raison et la victoire de sa vie. Jusqu'à quel point Alda avait-elle engagé son cœur dans cette aventure funeste? A peine avait-elle été fiancée à Bernard que déjà il s'éloignait d'elle, et ni l'un ni l'autre n'avaient goûté les joies pures, exaltantes, qui précèdent l'union des êtres et en sont le délicieux prélude; à peine avait-elle eu le temps de consentir à ce don futur qui rend les vierges frémissantes; jusque-là, n'était-ce point dans l'ignorance et dans une sorte de sommeil qu'elle avait écouté les premiers aveux de Bernard? Tous deux ils étaient conduits par l'attrait de leur jeunesse; ils avaient obéi à cette loi naturelle qui rapproche les cœurs et les lèvres de vingt ans. Mais Alda, réveillée tragiquement de ce songe, n'était-elle pas en droit de se demander si Bernard ne s'était pas trompé lui-même, et s'il n'avait pas pris un mirage pour la réalité? La toute-puissance de l'amour n'avait pu l'arrêter au moment fatal; le souvenir de ses promesses

n'avait pu prévaloir contre la tentation d'échapper à une lutte qu'il estimait au-dessus de son courage. Il était parti, désertant l'amour, laissant derrière soi les ruines de deux existences. Voilà sans doute ce qui mettait sur le front d'Alda cette ombre douteuse qui s'ajoutait aux reflets noirs de ses voiles.

Cependant elle essayait d'offrir à son père un visage apaisé; elle avait tout préparé pour que la maison lui parût de bon accueil. Ainsi qu'elle faisait autrefois, elle avait fleuri les corbeilles et disposé sur sa table de travail les objets familiers qu'il aimait. Elle voulait le rendre heureux, et c'était là l'unique forme de bonheur à laquelle elle se crût capable de participer encore. Elle allait commencer avec lui une vie appliquée et studieuse que la présence de Gino rendrait moins sévère. Mais comment Gino ne se trouvait-il pas là?...

Remigio, qui s'était assis à sa place accoutumée, songeait aussi à l'absent; il dit d'une voix hésitante :

— Je ne t'ai pas annoncé le départ de Gino Ralli; bien qu'il fût dégagé de toute obligation militaire, il a voulu, comme les autres, remplir son devoir. Il se bat là-haut dans quelque défilé des Alpes Juliennes. Je suis sans nouvelles de lui depuis le jour où il m'a quitté.

— Est-ce possible? murmura Alda.

Cela lui paraissait invraisemblable, en dehors de toute prévision. Jamais la pensée n'eût pu lui venir que Gino, quelles que fussent les circonstances, se séparerait de son ami, de son maître. Des liens plus étroits que ceux du sang les unissaient : c'était de leur plein gré que l'un et l'autre ils s'étaient rapprochés pour l'œuvre commune de leur esprit. Alda ne comprenait pas...

— Comment n'as-tu pas cherché à le retenir? dit-elle à son père.

Remigio la regarda, surpris :

— Me crois-tu capable d'exercer une pression sur la volonté d'un homme qui agit selon sa conscience? Bien loin de retenir Gino, c'est moi au contraire qui l'ai libéré de toute servitude à mon égard. Son évolution a été plus rapide que la mienne, parce qu'il est plus jeune et plus assoupli. Je suivais depuis quelque temps déjà ce travail d'affranchissement qui se faisait en lui peu à peu. Je le sentais vivre dans une atmosphère de gloire et d'héroïsme, bien que restant toujours à mes côtés.

Dans nos promenades quotidiennes au sein de sa ville natale, cette Pise silencieuse, mais ardente, je devinais son âme en ébullition, prête à l'emporter jusque sur les hauteurs où l'on se bat là-haut, — ce Calvaire! Pauvre ami! Il craignait de m'affliger, de me trahir presque. Il a fallu que je le prenne aux épaules et que je lui crie : « Va-t'en! » pour qu'il se décide à m'abandonner.

Alda avait baissé la tête; elle pleurait silencieusement. Ces larmes montaient du fond ignoré de son être, et elle n'eût pu dire au juste pourquoi elle les versait. Elle s'attendrissait sur son père qui était resté seul, sur Gino qui s'était offert au danger; et le regret de Bernard se mêlait encore à toutes ces émotions obscures. Ah! si le fils de Cristina, s'arrachant à l'affreux dilemme qui l'empêchait de faire comme Gino, eût eu lui aussi la force de comprendre son devoir! S'il s'était élancé lui aussi au sommet de cet éblouissant calvaire où tant de jeunes martyrs recevaient la palme immortelle, la mort l'eût épargné peut-être... Épargnerait-elle Gino, ou bien sa place devait-elle rester vide, la place chère et tiède encore où sur cette table il accoudait son bras pour méditer et traduire en lignes sereines les élévations de sa pensée? Quelle angoisse nouvelle ajoutée à la certitude d'un irréparable deuil! Elle songeait à ce printemps en fleur, à ce printemps vite effeuillé dans lequel elle avait, l'espace de quelques matins, promené ses espérances. Tout maintenant était ruine et deuil. Tout semblait s'effondrer autour d'elle. Et ses larmes lui semblaient jaillir d'une source intarissable.

Cependant, devant la dignité calme de son père, elle eut honte de sa faiblesse. Ne s'était-elle pas promis de lui montrer un visage résigné? Puis n'avait-elle pas envers lui un nouveau devoir, un devoir plus grand, plus complet que celui qu'elle avait prévu? C'est la richesse des nobles cœurs de trouver toujours le secret des consolations. Elle s'approcha de Remigio :

— Regarde, dit-elle, combien le Destin, dans sa cruauté, nous a ménagés encore. Il me laisse tout entière à toi, que j'aurais dû quitter si j'avais épousé Bernard. Désormais nous ne nous séparerons plus.

Remigio sourit, incrédule :

— Chère petite! Ma petite Alda! Ne t'impose pas une réso-

lution aussi extrême. Peut-on savoir à ton âge ce que réserve le lendemain? Tu seras heureuse plus tard, bientôt peut-être... Ce jour-là je te dirai comme à Gino : Pars! va où le destin t'appelle...

— Non! déclara Alda en s'accrochant à lui, je ne te quitterai jamais; je n'ai pas d'autre devoir à remplir que celui qui m'attache à toi. Je resterai ici, dans cette maison où je suis née, où nous avons vécu des années si douces.

Elle jeta un coup d'œil du côté de la fenêtre ouverte sur la vaste place :

— Lorsque je suis rentrée hier, en revenant de la villa Forba, j'ai eu d'abord un moment de souffrance terrible; trop de souvenirs accouraient au-devant de moi. Ah! ces souvenirs, comme ils sont tenaces et angoissans! En passant la porte de la demeure, je me revoyais guettant Bernard qui était allé te confier nos désirs et te demander de les approuver. De cette fenêtre, où je m'étais appuyée, je le voyais encore; c'était lui qui me guettait pour me prendre par la main lorsque je sortais de Sainte-Agnès après la messe matinale; il me conduisait aux éventaires des marchandes de fleurs, et nous choisissions les gerbes, les belles gerbes embaumées qui étaient comme le symbole de notre tendresse naissante...

Elle courut à la fenêtre, qu'elle ferma; puis elle fit tomber sur les vitres les longues pentes de soie verte :

— Si tu veux, ajouta-t-elle en rougissant, cette fenêtre, nous la tiendrons toujours close; nous travaillerons dans ce jour vert et soyeux qui nous séparera des choses du dehors. Ainsi mes tourmens, mes regrets ne se représenteront plus sans cesse à ma mémoire. Et ce sera plus intime et plus sage.

— Et quand Gino reviendra, il faudra bien la rouvrir, cette fenêtre, dit Remigio en essayant de vaincre son émotion.

Mais elle restait palpitante; elle dit tout bas :

— Peut-être ne reviendra-t-il point. Peut-être apprendrons-nous sa mort, sa mort glorieuse et sainte. Peut-être est-il déjà entré dans ce monde des esprits purifiés d'où l'on découvre sans peine les intimes vœux de ceux qui sont restés sur la terre... Ne nous entend-il pas à cette heure? Oui, il me semble qu'il nous entend...

Minuit sonnait ses douze coups lents et graves. Remigio se leva :

— Il faut aller te reposer maintenant. Embrasse-moi, Alda, c'est l'heure de dormir.

Remigio ne s'était pas couché. Il sentait rouler en lui trop d'agitation et de plénitude. Après avoir eu la sensation du naufrage, il se retrouvait au port, mais il gardait au fond de sa poitrine l'incessant tumulte des flots.

Comme sa philosophie sociale était loin de lui maintenant! Elle déclinait à l'horizon, ainsi qu'un astre qui achève sa course.

Cette rentrée dans Rome, qu'il avait redoutée longtemps, lui avait apporté des joies puissantes sur lesquelles il allait vivre. Les voix du Forum, que naguère il avait négligé d'entendre, les voix du peuple, ces voix souveraines, maintenant il en comprenait la portée réelle; il s'associait à elles dans sa volonté d'agir. Ainsi Cristina avait dit vrai en lui prédisant qu'il accepterait leur loi.

— Malheur à l'homme seul! clamaient ces voix menaçantes. Malheur à celui qui, mis sur la terre pour travailler de ses mains à l'œuvre commune, reste immobile dans la contemplation des beautés inaccessibles!

Et Remigio, pareil à cet athlète nu que rien ne distinguait des autres athlètes, se dépouillait de ses dernières passions individuelles pour descendre dans l'arène.

XXII

Presque chaque jour, vers la fin de l'après-midi, Remigio Bente prenait le chemin de la villa Forba. Il était sûr d'y retrouver Cristina entourée de ses fougueux amis et d'y être mis au courant d'une foule de nouvelles importantes et secrètes que les feuilles publiques ne possédaient pas encore. Ces renseignemens lui étaient précieux; mais ce qu'il estimait davantage, c'était l'atmosphère d'ardente confiance qu'il respirait au milieu de ces êtres dont la foi patriotique n'admettait ni le doute ni la crainte.

Dès le premier moment il avait pu se convaincre que son ascendant sur les esprits restait intact; lorsqu'il prenait la parole soit en public, soit dans l'intimité d'une réunion privée, la lumière se faisait tout à coup, et ce qui semblait obscur

devenait lumineux et tangible. Le génie latin, avec sa clarté et sa force, habitait en lui; s'il avait pu se croire usé et même fini après l'effondrement de ses rêves, il constatait que cette période de fatigue n'avait servi qu'à emmagasiner en lui de nouvelles puissances d'attraction. Peut-être aussi était-il soulevé par le mystérieux désir de montrer à Cristina qu'il n'avait pas démérité d'elle; leur collaboration étroite était tout ce qui subsistait des intimités anciennes; si elle triomphait de l'avoir amené à ses desseins, il éprouvait de son côté une satisfaction virile de pouvoir l'aider jusqu'au bout. Quand elle l'accueillait, les mains tendues, avec un sourire qui n'était que pour lui seul, il comprenait l'étendue de la place qu'elle tenait encore dans sa vie.

Un soir, ayant été retenu chez lui plus tard que d'habitude, il s'était fait conduire en voiture jusqu'à la porte Saint-Jean. Là, comme il mettait pied à terre, il rencontra Angelo Ralli, qui par cette même porte rentrait dans la villa. Le vieux musicien, dès qu'il l'aperçut, l'arrêta de quelques mots brefs :

— Ne vous pressez pas, c'est inutile! La comtesse de Lodatz ne reçoit pas aujourd'hui.

— Serait-elle malade? demanda Remigio.

— Je ne le pense point; mais, depuis la mort de son fils, elle a parfois des accès de tristesse qu'elle veut cacher même à ceux de ses amis qui pourraient le mieux les comprendre. Alors elle s'enferme, elle évite toute communication avec le dehors. Puis son énergie admirable la ramène bientôt au milieu de son champ d'action. Demain, vous la verrez souriante et stoïque, comme vous l'avez vue hier.

Il se frappa la poitrine d'un violent *meâ culpâ :*

— C'est notre faute, à nous autres hommes, si la sagesse féminine se montre supérieure à la nôtre. Nous nous étions laissé aller à envisager la vie sous les espèces d'une traversée riante sur une mer sans tempêtes. Nous nous dirigions tout doucement vers l'abîme. Pendant ce temps, nos compagnes, nos filles, nos sœurs, usant de cette intuition miraculeuse que la nature a mise en elles pour les avertir du danger, se préparaient à prendre le gouvernail. Quel exemple nous donne une Cristina de Lodatz, frappée dans ses affections les plus chères, et se dévouant quand même à l'affranchissement de la patrie!

— Oui, dit Remigio, la louve romaine n'a jamais cessé d'allaiter les fils du dieu Mars. Notre supériorité sur les nations germaniques ne viendrait-elle pas de cette prédominance de l'élément féminin, qui se montre partout dans notre histoire aux heures décisives, et qui, pendant les heures calmes, embellit notre littérature et nos arts? Cristina incarne ce principe au point qu'on la pourrait comparer à chacune des antiques héroïnes dont nous célébrons encore les étonnantes vertus. Mariée à un homme d'une autre race, elle a su conserver dans son sein le dépôt des forces traditionnelles, et c'est dans cet esprit qu'elle avait élevé son fils, — le fils de l'étranger! On n'ose penser à la désolation qui a dû être la sienne lorsque cet enfant, qu'elle avait cru arracher à l'influence contraire, s'est évadé brusquement de sa tendresse et a préféré mourir d'une mort inutile et obscure, plutôt que d'avoir à choisir entre les deux hérédités qui luttaient en lui depuis sa naissance.

Il s'animait à son insu et maîtrisait avec peine les soubresauts de sa voix tremblante. Angelo Ralli plaignit encore Cristina :

— Nous l'admirons tous sans essayer de la consoler. Nous savons que la seule consolation digne d'elle lui sera offerte par le triomphe de la cause qu'elle défend avec tant de courage.

Remigio eut un mouvement d'impatience :

— Pourquoi toujours anticiper sur les résultats de nos actes et les bénéfices que nous en pouvons tirer? Croyez-vous que la comtesse de Lodatz ait une conception aussi étroite du devoir? Et quand même le triomphe attendu ne viendrait point ou tarderait à venir, le mérite serait-il moins grand et la conviction moins sincère? Le cœur ne se paie pas avec ces raisons intéressées.

— Vous parlez en philosophe, répondit Angelo; mais nous avons déjà fait l'expérience de la vanité des théories philosophiques en face de la grande douleur qui s'est levée devant nos regards; cette douleur universelle, unique, absorbe en elle les cris de toutes les nations et les sanglots de toutes les races; elle est dressée sur le monde comme au sommet d'une immense tour de Babel, et le jour où le socle sur lequel elle s'appuie s'effondrera, ce sera l'ère nouvelle pour les peuples; alors ceux qui avaient cru que leurs larmes seraient sans consolation

comprendront que Dieu n'a pas créé l'homme seulement pour souffrir, mais pour goûter aussi les joies abondantes de la vie.

— Vous êtes plus fou aujourd'hui que je ne l'étais hier, répliqua Remigio en souriant.

Il prit congé du musicien. En dépit de l'avertissement qu'il en avait reçu, il avait hâte de continuer sa route. Si Cristina ne devait point le voir, elle saurait du moins qu'il était venu, et peut-être en éprouverait-elle quelque bienfait fugitif, quelque léger soulagement; ou, si elle l'accueillait près d'elle, ce serait dans l'intimité du tête-à-tête; alors il pourrait lui faire entendre des paroles cordiales et simples, de ces paroles dont l'accent et l'émotion font toute la vertu. Depuis qu'elle l'avait ramené à Rome, pas une fois ils ne s'étaient retrouvés seuls ensemble. Remigio se demandait sur quel mode se placerait leur entretien, et parmi les innombrables nuances de l'amitié, quelle serait celle qui dominerait dans leurs expansions. Il n'ignorait rien des complications de l'âme féminine; si jadis il les avait redoutées, il se sentait maintenant parfaitement capable de ne rien laisser de lui dans ce labyrinthe ténébreux; c'était avec la pleine conscience de sa force qu'il accourait au secours de cette faiblesse. Pourquoi donc marchait-il si vite, et avait-il peine à rétablir son souffle oppressé? Une flamme passait sur son front, la flamme des chers souvenirs. Ce soir, la nature avait repris l'expression ardente et secrète qu'il lui avait connue au temps du bonheur...

Il avait traversé les jardins de la villa Forba, où tant d'ombres fugitives mettaient des baisers sur les paupières abaissées des fleurs; les allées profondes conservaient encore un reste de lumière dorée, emprisonnée entre les lacets des feuillages; le silence et la solitude n'étaient plus que des apparences sous lesquelles la nature infatigable continuait son labeur; ces jardins étaient pleins d'accords invisibles et de présences mystérieuses; ils recélaient une animation féconde, tandis qu'au delà de leur clair-obscur la maison restait plongée dans un halo de ténèbres. Remigio avait ralenti sa marche; il éprouvait la détente que communique aux sens la fin d'une journée calme et radieuse; il aurait voulu que Cristina pût jouir aussi de cette minute bienfaisante; mais rien n'indiquait qu'elle fût debout derrière l'une de ces fenêtres strictement closes; peut-

être dormait-elle déjà, ou, retirée au fond de ses appartemens, se laissait-elle aller à la volupté des larmes?

L'entrée principale se trouvait du côté opposé; c'était par là que les visiteurs officiels étaient introduits; mais Remigio avait conservé l'habitude de pénétrer chez Cristina par un petit atrium précédant l'atelier dans lequel elle se tenait de préférence. Malgré l'heure tardive, il s'y rendit cette fois encore; une haute lampe, voilée de mauve, répandait juste assez de lumière pour qu'il pût se diriger à travers les vases et les statues qui ornaient le seuil; et, comme il avançait lentement, il fut surpris d'entendre les sons d'une musique passionnée, douloureuse, ardente. C'était la *Marche funèbre* de Chopin; il en reconnaissait les premières mesures, et il reconnaissait aussi la façon dont Cristina avait autrefois interprété devant lui le chef-d'œuvre du maître polonais. Mais ce soir il y avait une plainte plus vibrante dans les accens qu'elle arrachait au clavier. Elle jouait de mémoire, le buste penché, la tête errante parmi les boucles dénouées de sa chevelure. Il s'approcha, sans qu'elle l'eût aperçu. Peut-être éprouva-t-il un instant le scrupule de rester ainsi auprès d'elle sans s'être signalé, et comme pour surprendre le mystère de ses dispositions intimes; il n'eut pas cependant le courage de l'interrompre, et il s'assit un peu à l'écart.

La musique gagnait sur lui, telles les ondes d'un océan sur une plage à la courbe docile; elle l'envahissait tout entier, et le mettait à l'unisson de cette douleur qui s'exprimait avec une irrésistible puissance. Il avait fermé les yeux pour ne pas voir le visage en relief de Cristina, sa bouche empourprée, ses narines entr'ouvertes; c'était ainsi qu'il aurait voulu la peindre, si le goût des œuvres plastiques eût pu encore subsister en lui; c'était ainsi qu'il la trouvait en possession de sa beauté accomplie. Pourtant il ne cherchait pas à poursuivre ce rêve; il avait fermé les yeux. Les ondes sonores continuaient à l'envahir, submergeant sa pensée, l'entraînant vers des abîmes infinis.

Cristina s'était levée et s'avançait vers lui.

— Vous étiez là, je le savais; je vous ai senti venir. Merci de ne m'avoir pas interrompue.

Elle jeta un regard vers le clavier resté béant et qui semblait frémir encore de l'attouchement de ses doigts :

— Cette musique funèbre, c'est ma seule consolation; quand je n'en peux plus, quand je sens que le chagrin m'étouffe, j'ouvre mon piano, et je m'évade ainsi de la triste réalité.

— Vous souffrez à ce point? demanda Remigio.

— Oseriez-vous en douter, mon ami? Est-ce que tout ne m'a pas abandonnée? Après mon fils, sur lequel j'avais placé de si chères espérances, c'est Alda, qui était pour moi comme une autre enfant, et qui m'a quittée pour aller vous rejoindre.

— N'est-ce pas vous qui l'avez voulu?

— Dites plutôt que ma volonté a obéi à des causes supérieures. J'ai suivi la logique inflexible des événemens : ce sont eux qui m'ont guidée et dominée.

Elle ajouta, le voyant changer de visage :

— J'ai tort de me plaindre, puisque vous êtes là! Mon but était de vous ramener à Rome, de vous obliger à rentrer dans l'action, à travailler avec nous. J'ai réussi; le reste ne doit pas compter.

Elle était redevenue sereine, presque souriante :

— Demain nous nous retrouverons pour continuer l'œuvre magnifique du salut de la patrie, — notre grand *Resorgimento!* Il n'y aura plus de fléchissement dans mon âme; il faudra oublier cette heure sombre, de même qu'on oublie les pâles angoisses de la nuit lorsqu'une nouvelle aube se lève.

Doucement elle le congédiait du geste; Remigio comprit et s'inclina. Pourtant, avant de sortir, il ne put s'empêcher d'exprimer le sentiment qui l'attristait :

— J'étais venu ici comme un ami, et je repars comme un étranger.

— Vous vous trompez, assura-t-elle; quand vous êtes entré, je me croyais seule au monde. Maintenant, je sens, je sais que le meilleur de vous-même m'appartient encore.

Elle lui tendit sa main; il la serra, sans y appuyer les lèvres.

XXIII

Alda guettait le retour de son père à la maison. Une dépêche venait d'arriver, qu'elle n'osait ouvrir. Beaucoup de lettres et de messages s'amassaient ainsi chaque jour et à toute heure

à l'adresse de Remigio Bente, et jamais elle n'éprouvait aucune envie d'en connaître la provenance; mais cette dépêche qu'on lui avait directement remise l'émouvait, comme si elle eût contenu quelque chose qui dût l'intéresser personnellement.

Une agitation du même ordre l'avait maintes fois remuée l'été passé, lorsqu'à la villa Forba elle attendait auprès de la comtesse de Lodatz des nouvelles de Bernard. — Hélas! le cycle de ces émotions était clos, et Alda ne croyait plus pouvoir s'intéresser aux surprises du destin. Ce soir, l'émotion ancienne la reprenait; elle se demandait avec une anxiété véritable si ce mince rectangle de papier vert que le souffle capricieux du *ponentino* faisait battre de l'aile au coin de sa table comme un oiseau abattu, n'allait pas changer quelque chose dans sa vie. Ce matin, elle avait eu vingt ans! — Seulement vingt ans! — La révélation de sa jeunesse lui avait paru formidable, inouïe... Oui, malgré ses larmes, sa résignation, l'écroulement subit de son rêve, elle était à l'âge où tant d'autres jeunes vierges n'ont pas encore reçu l'annonce miraculeuse du bonheur. Bernard en se tuant avait tué aussi le bonheur et l'amour et toutes les joies promises, désirées, dues en quelque sorte aux cœurs qui les ont pressenties; mais il lui avait laissé ses vingt ans, et l'éternel mirage des illusions. De quel côté du ciel livide le miracle allait-il surprendre ses yeux, pareil à un éblouissant pan d'azur que les nuées, en s'écartant, révèlent? Elle souriait de sa folie, elle s'en accusait comme d'une infidélité à son deuil; — elle avait vingt ans, des cheveux d'or, et sur les tempes le reflet nacré des lis en fleur...

Elle se refusait à toute espérance; son seul patrimoine de félicité, c'était de se dévouer à Remigio. Ce père, dont elle avait appris à mieux apprécier les nobles dons à mesure que le temps usait en lui des qualités excessives, elle s'était promis de ne jamais le priver de ses soins vigilans et tendres. C'était un vœu qu'elle avait prononcé dans le sanctuaire secret de sa conscience, prenant Dieu à témoin de sa sincérité. Il lui arrivait même parfois, en s'exaltant, de s'imaginer que le suicide de Bernard avait été pour elle une sorte d'acheminement à ce devoir filial, auquel elle voulait se consacrer toute, un avertissement à ce devoir. Elle se regardait dans cette haute maison de la place Navone, en face de Sainte-Agnès, comme dans une

tour de cloître au pied de laquelle les bruits et les importunités du monde venaient émousser leurs efforts. Et elle demeurait dans ce recueillement ; elle y enfermait sa jeunesse, ceinte du bandeau des vestales.

Dans d'autres temps, elle se serait mise à la fenêtre afin d'entendre le pas de Remigio résonner sur la chaussée ; la fenêtre était ouverte, mais elle ne s'y avançait point. Elle redoutait tout ce qui monterait de la place jusqu'à elle, tous ces souvenirs confus du passé qui voudraient lui parler de Bernard, lui chuchoter à l'oreille les paroles qu'ils avaient échangées, tant de ravissemens, d'étonnemens, de confidences naïves... Elle ne se mettait plus à la fenêtre. Quand elle sortait, elle marchait vite jusqu'à ce qu'elle eût tourné l'angle du palais Braschi. Alors, sans savoir comment, elle se trouvait en face du masque bouffi de Pasquino qui semblait la gourmander de son effroi ; ou bien, si elle se portait de l'autre côté, elle apercevait au delà du fleuve la masse énorme du Môle d'Adrien sur lequel pesaient les trois civilisations romaines ; au sommet, l'archange saint Michel remettait au fourreau la lance qu'il venait de tirer ; cette vision la faisait tressaillir ; elle se sentait plus petite, plus misérable, un jouet, un atome que la moindre secousse suffirait pour disperser. Elle se livrait à la menace de n'être plus rien demain ; elle appelait cet inconnu des fins dernières dont nul ne sait au juste ce qu'elles réservent à l'assemblage fortuit de pensée et de matière, d'intelligence et de néant qu'est une pauvre créature humaine...

Remigio rentra enfin ; il embrassa sa fille au front et s'en alla dans sa chambre changer de vêtemens.

— Je vais revenir, avait-il dit.

La dépêche était là, qu'il avait effleurée d'un coup d'œil ; il n'était jamais pressé de prendre connaissance de son courrier ; quelquefois même, il remettait au lendemain le soin de l'ouvrir. Ce soir, il paraissait soucieux, absent de lui-même. Alda, habituée à épeler les signes de son visage, y reconnaissait une préoccupation qu'elle y avait déjà vue souvent.

« Mon Dieu ! se dit-elle, pourvu que ce télégramme ne lui apporte pas de nouveaux sujets d'inquiétude ! »

Et tout à coup, elle pensa à Gino :

« Si c'était lui !... »

Le papier tremblait au bout de ses doigts. Elle voulait savoir,

ne fût-ce que pour épargner à son père une commotion trop vive. Elle déchira le timbre.

C'était Gino en effet; en deux phrases brèves, il annonçait son retour, dont la cause restait inexpliquée. Qu'importe! Il allait revenir! Demain il serait là, assis devant cette table... Alda ne songeait qu'au bonheur que son père allait éprouver. Justement, celui-ci poussait la porte. Elle se précipita vers lui :

— Gino! Gino qui revient!

. . . .

Comme si rien ne s'était passé, la vie ancienne avait repris. Dès son arrivée, Gino s'était assis devant la table de travail. Il paraissait à peine changé, et la seule remarque que fit Alda en l'examinant, c'est qu'il était moins pâle et ne portait aucune trace de fatigue. On eût dit que son corps, pareil à une lame d'acier, trempée rouge dans une eau glaciale, était sorti plus vigoureux de l'épreuve physique qu'il venait de subir. Cependant l'émotion l'étreignait, et, après les premières effusions, il était resté un moment silencieux.

— Comme c'est bon de se revoir! avait-il dit enfin.

— Oui, répondit Remigio; surtout si c'est pour ne plus se séparer.

Une inquiétude perçait dans sa voix. Gino, le comprenant, s'était ressaisi :

— C'est vrai! Je vous dois l'histoire de mes campagnes! Elle est dénuée d'intérêt et de prestige. J'aurais voulu mieux faire; je ne l'ai pu! Le pauvre soldat que j'étais d'abord! Passer brusquement d'une existence réglée, sédentaire, à cette existence d'animal sauvage qui est celle de l'homme de guerre d'aujourd'hui, avoir à lutter à la fois contre un ennemi brutal et rusé et contre toutes les perfidies des élémens, c'était beaucoup, c'était trop... Lorsque, pour la première fois, j'ai dû franchir des sommets abrupts, j'ai cru que je n'irais pas plus loin; mon sacrifice était consenti d'avance; j'aurais voulu seulement qu'il coïncidât avec quelques baisers de la gloire. Mais la gloire n'a pas voulu de moi; sans doute me trouvait-elle trop indigne de prendre part au banquet qu'elle sert si généreusement à tant d'autres.

Il avait souri :

— Pas même une blessure, malgré la fureur que je mettais à m'exposer! Oui, j'étais pris d'une folie du danger comme les mystiques de la folie de la croix. Peu à peu, l'ivresse de l'air et

du sang me rendait pareil à mes compagnons, me faisait ressembler à mes lointains ancêtres oubliés. Je perdais le pli professionnel que j'avais gardé longtemps, je sentais mon dos se redresser, ma poitrine s'élargir. La gageure était gagnée ; je pouvais espérer payer ma dette à mon pays et venger la mort de celui qui, de sa tombe, semblait encore m'appeler, celui qui fut mon camarade de pensée, le frère de mon âme, Renato Serra ! Comme je comprenais maintenant le miracle qui s'était opéré en lui ! Ce miracle, il venait aussi de s'accomplir en moi : l'idée du devoir s'était changée en l'extase de la passion la plus noble, la plus féconde ; le pauvre soldat d'hier était devenu un amant de cette gloire capricieuse et infidèle qui s'obstinait à l'écarter de son chemin... Puis, un jour, l'accident stupide est arrivé ; en descendant les marches taillées à pic dans la neige durcie pour aller jeter des bombardes sur un nid de mitrailleuses à trente mètres de profondeur, le pied me glissa... je faillis me tuer ; j'avais simplement la jambe gauche fracturée en deux endroits. On me releva quelques heures après. J'aurais dû vous écrire de l'hôpital militaire où j'avais été transporté ; quelque chose m'en empêcha, — je ne saurais dire quoi au juste, — la crainte de vous alarmer, et peut-être aussi la honte de n'avoir rien de plus beau dans mon histoire et de rentrer dans la vie privée à laquelle on allait forcément me rendre, sans le moindre héroïque souvenir.

— Pauvre Gino !

Alda avait prononcé cette exclamation avec une pitié sincère ; il l'en remercia d'un regard :

— Ne me plaignez pas trop ! Je ne boite presque plus et je souffre à peine... Mais me voilà voué désormais à reprendre la vie sédentaire dont je m'étais désaccoutumé. J'ai maintenant des fringales de liberté et d'espace. J'ai dix ans de moins que lorsque je suis parti. Et même je ne me souviens pas d'avoir jamais éprouvé dans ma prime jeunesse cette frénésie de goûter aux joies de la nature.

Il s'était tourné vers Remigio, comme pour s'excuser de ses aveux. Remigio avait souri, indulgent :

— Tant mieux, mon ami ! Là est le véritable équilibre !

Un reste de fièvre agitait Gino. D'un même mouvement tendre, Remigio et Alda lui avaient pris la main. Et tous trois ils avaient recimenté l'accord de leur vie ancienne.

XXIV

Le vieux Tibre, chargé des tristesses du monde,
Coule, funèbre et lourd, en ses bords immortels;
Le vieux Tibre pensif, qui roule dans son onde
Plus de divinités que Rome n'eut d'autels;

Comme un torse noueux sculpté par Michel-Ange,
Il se plie et s'étire en un geste lassé;
Et nul, jetant la sonde aux limbes du passé,
Ne pourrait découvrir ce que contient sa fange...

L'automobile suivait le cours du fleuve et filait dans la campagne nue; Rome, pavoisée, éblouissante, étendait encore ses chauds reflets sur ce sol aride et sur ces eaux limoneuses. Puis ce ne fut plus bientôt que le désert qui semblait sans limites. Si près de la grande ville, on entrait dans la zone de désolation et de silence.

Remigio avait accepté l'invitation du Père Semenoti de l'accompagner jusqu'au rivage ostianien, où déjà on se préparait à restaurer les autels de la Paix; — une nouvelle victoire des troupes italiennes sur le Carso septentrional justifiait l'espoir que la fin de la lutte était proche; et tous les visages se tournaient vers la Vierge clémente et auguste, qui devait remplacer l'infernale puissance de la force et du fer.

Le Père Semenoti se sentait heureux; certes il avait, sans aucune restriction mentale, accepté la guerre nécessaire, en soumission à la loi de la patrie; mais le sang ne pouvait couler toujours; le massacre, la douleur et la mort ne pouvaient éternellement exercer leurs ravages; les temps étaient venus de préparer l'avènement de la paix et des œuvres réparatrices. Un autre sentiment de joie éclairait aussi sa face expressive et ronde: longtemps Remigio Bente avait siégé à l'autre extrémité de l'édifice social; et l'on pouvait dire que Remigio, libre penseur et philosophe hégélien, gardait sur la jeunesse contemporaine une influence au moins égale à celle que le Père Semenoti avait conquise en enseignant la foi catholique. Tous deux étaient illustres par leur éloquence et leur ardeur à défendre les idées qui leur étaient chères. Aujourd'hui ces idées ne s'opposaient plus et c'était volontiers que le libre penseur et le religieux s'en allaient de concert étudier les problèmes de l'avenir.

— Oui, disait le Père Semenoti, une immense désolation plane sur le monde, parce que les hommes s'étaient enivrés d'orgueil et avaient cru posséder l'inconnaissable, cette science d'essence divine dont ils ne réussissent à saisir que des parcelles et dont ils n'usent que pour le triomphe de la haine et du mal. Voyez, voyez cette plaine stérile et maudite; jadis elle était fertile, et pleine de douceurs: l'Isola Sacra, le beau rivage d'Ostie, toute cette région qui a presque cessé de vivre, c'était là que nos ancêtres venaient chercher l'abondance et la sécurité! Cérès alors souriait aux cultivateurs tranquilles qui faisaient rendre à la terre le centuple de ce qu'ils lui confiaient. Mais Vulcain est venu et avec lui le règne de la violence et de la cupidité; il a attiré à soi les désirs pervertis des hommes ; il les a détournés de la terre bienfaisante pour leur apprendre les œuvres qui dévastent et qui tuent; voilà l'image de ce qui s'est passé hier, de ce qui se renouvellera demain si on n'y prend garde.

— Vous avez raison, dit Remigio. Pouvons-nous oublier l'avertissement qui nous a été donné par un de nos plus lucides esprits (1) : « Il faut au monde énorme et puissant, mais déséquilibré et plein de confusion, où nous vivons, un peu plus d'ordre, de beauté et de mesure; la crise que nous traversons prouve que si nous ne parvenons pas à restaurer notre idéal, la civilisation du fer et de la science finira par une espèce de gigantesque suicide; c'est la lutte entre les dieux de l'Olympe, le dieu boiteux et irascible qui forge le fer et le dieu qui connaît les lois des proportions nécessaires entre les élémens de la vie, c'est-à-dire le secret de la santé, de la beauté et de la vertu. Notre tâche sera de rétablir cet équilibre, d'apprendre à servir de nouveau le dieu cher aux Latins, qui est l'auguste gardien des mesures. » Je pense comme vous que lorsque nos soldats auront déposé les armes, ils devront retourner à la charrue, labourer ce sol délaissé, reconquérir cette terre irrédente qui n'a pas cessé de leur appartenir.

Un troupeau de buffles maigres, mené par un garçon au regard sauvage, aux gestes brusques, traversait à cet instant la plaine inculte. De l'autre côté, le Tibre grossi, courroucé, précipitait ses vagues fumantes vers la mer prochaine.

— Cela serait si facile ! poursuivit le Père Semenoti. Quel-

(1) Guglielmo Ferrero.

ques années suffiraient pour rendre à ce pays une nouvelle splendeur. Rien n'est impossible à l'homme lorsqu'il a la volonté d'utiliser toutes ses ressources. L'éternelle Italie, fille de la mer et du soleil, c'est ici que l'on a le mieux l'impression de ce qu'elle fut avant que la patience de ses fils eût orné son front et enrichi son sein d'inestimables joyaux.

Il s'animait, se sentait grandir par le verbe, comme lorsque du haut de la chaire que soutenaient les lions apocalyptiques il parlait aux foules que sa voix électrisait; Remigio l'écoutait, sans sourire de son enthousiasme; il s'était lui-même livré tant de fois à cet excès de lyrisme qui jaillit des sources fraîches de l'âme! Il se plaisait à évaluer d'avance les bénéfices qu'il tirerait de cette collaboration précieuse dans l'œuvre de salut où leur intelligence allait s'appliquer.

Cependant la voiture s'était arrêtée; on était au niveau de la ville antique. Des ruines surgissaient du sol déblayé, avec cette majesté des choses que le temps a conservées plutôt qu'il ne les a disjointes; dans leur forme squelettique elles révélaient encore un peu de l'âme qu'elles avaient contenue. C'étaient les colonnes inégales des temples, les travées obliques des théâtres, les vastes exèdres des Thermes et, le long du fleuve, les rues maritimes que bordaient les maisons basses des marchands. La mer, qui s'était retirée du rivage, luisait comme une immense plaque d'émail à travers les silhouettes tordues des pins parasols; le Tibre, plus fauve à son embouchure qu'à sa naissance, entourait de ses bras impétueux l'Isola Sacra où jadis tant de vie et tant de volupté étaient encloses; à l'autre extrémité, la ville moderne, avec sa cathédrale et son château fort, paraissait plus vide et plus abandonnée que ces ruines, et n'évoquait que les souvenirs d'une époque de violence et de terreur. Remigio et le Père Semenoti suivaient ces voies silencieuses; les mêmes pensées les occupaient tous deux; leur but était le même; leurs désirs pareils : rendre à cette terre désolée sa fécondité ancienne. Aujourd'hui le peuple aussi avait faim; il réclamait le blé et l'épeautre, comme lorsque Tacite, se plaignant déjà que la terre nourricière n'avait plus assez de bras pour l'ensemencer, constatait que l'existence du peuple romain était chaque jour le jouet des flots et des tempêtes. L'âge d'or était loin, l'âge des riches moissons et des nobles travaux agrestes; mais la terre était là toujours, attendant le bon vouloir des hommes;

il fallait remettre l'outil aux mains des travailleurs, et faire revenir sur leurs lèvres les chants des Saisons monotones et certaines.

Devant ce qui avait été l'Emporium, Remigio eut un geste large :

— C'est ici que la paix devrait posséder sa nouvelle église ; elle s'élèverait à cette place, en face des autels détruits de Vulcain ; elle rayonnerait comme le symbole des temps nouveaux, comme la radieuse promesse de la libération humaine ; de la terre, de la mer, et des airs on pourrait l'apercevoir, encourageant le seul effort digne des aspirations de l'esprit.

Son grand rêve, son rêve aux ailes brisées, se refaisait en lui, plus lumineux, plus magnifique. Utopie ou vérité ? Dans sa soutane trop courte, le Père Semenoti tressaillait de joie. Et les deux hommes, perdus dans ces régions désertiques, se prenaient à voir fleurir sur ces rivages une génération meilleure, accourant autour de la paix, comme les foules pieuses de Van Eyck autour de l'Agneau. Et leur bonheur en cette minute était sans limites.

Pour regagner Rome, il fallait se hâter, avant que le soleil eût disparu derrière les franges dorées de l'horizon ; les vingt kilomètres qui séparent Ostie de la capitale furent franchis en une course si rapide que lorsque l'auto, rentrant par la porte Saint-Paul, eut dépassé le petit cimetière des Anglais, Remigio subitement réveillé de ses méditations, jeta un cri de surprise. Il avait eu l'intention de s'arrêter, au retour, à la villa Forba ; mais son compagnon lui suggéra un autre projet :

— C'est chez Angelo Ralli que nous devons aller finir cette journée mémorable ; je suis persuadé que ce qui nous y attend ne peut manquer de compléter nos résolutions.

Il n'ajoutait pas qu'il aimait cette demeure du grand musicien, placée comme une tour de guet au-dessus de l'antique Forum, et d'où l'on découvrait l'incomparable dôme de Saint-Pierre, couronné par les cyprès du Monte Mario. Ce soir, la ville pavoisée et mouvante serait comme un navire qui vient de jeter l'ancre au port après une traversée périlleuse ; les chants de victoire s'entendaient déjà à travers les remous de la multitude ; c'était un bruit confus dont la polyphonie grandissante rappelait les innombrables sons qui s'élèvent du clavier de la mer. Ce soir, sur toutes les places et dans toutes les enceintes, tandis que lentement la clarté du jour achèverait de glorieusement

mourir, ces voix délirantes célébreraient l'héroïsme de ceux qui étaient morts glorieux pour renaître demain au sein d'une plus vive lumière ; un besoin d'idéalisme éperdu soulevait ces âmes, comme l'instinct de la vie soulève le noyé, emporté à la dérive et qui n'a pour dernière chance de salut que le faible roseau qu'une main inconnue lui tend.

Angelo Ralli était seul ; mais, par la fenêtre ouverte, il assistait à la manifestation qui remplissait le Forum et en débordait les entours ; dans ce vallon étroit, encombré de tant de richesses monumentales, la colonnade du Temple de Faustine et d'Antonin portait, intacte encore, sa frise dédiée au couple impérial ; et, blottie entre les blocs de cipolin du portique, l'église de San Lorenzo in Miranda semblait une chapelle expiatoire où l'épouse du pieux empereur achevait de purifier son âme. En face, de l'autre côté de la Voie Sacrée, la Maison des Vestales se rajeunissait de la floraison tardive des lauriers-roses ; les statues de ces vierges dressées parmi les souples verdures qui en cachaient le socle, montaient vers la lumière dans un essor que rien ne venait arrêter. Cette Maison des Vestales, avec ce qu'elle gardait de fraîcheur, retenait le regard plus que les orgueilleux arcs de triomphe et les imposantes basiliques ; elle était le charme, la poésie, la douceur féminine de ce lieu que de si grandes ombres avaient traversé. Et c'était autour de son atrium que se pressaient les promeneurs avides de surprendre quelques traits de ces figures vénérables ; — là-bas, le tombeau de Faustulus, caché sous le figuier noir, restait isolé et improbable ; mais la demeure des Vestales, ses bassins clairs, ses oléandres en fleur et ses colonnes fragiles, c'était toujours de la vie, de la jeunesse et de l'espoir...

Mystérieux, Angelo avait fait signe à ses visiteurs de s'asseoir devant la fenêtre ouverte ; le bruit des musiques lointaines ou proches s'était tu ; on attendait autre chose. Les sentimens du peuple avaient besoin de s'incarner dans une glorification unique qui les portât tous ensemble et les magnifiât par les sortilèges divins de l'éloquence ou de l'art ; ainsi en était-il chaque fois que quelque grande commotion morale arrachait ce peuple à sa quiétude accoutumée. Ce soir, quelle serait la forme que prendrait cette nouvelle apothéose ? On attendait ; on chuchotait des noms. Les mânes de Carducci, de Mazzini et de Cavour réclamaient, comme ceux des héros anciens, leur part

en cette fête; et tous les porteurs de lyre, les orateurs, les entraîneurs d'hommes soulevaient le vallon sacré de leurs puissantes incantations.

Une voix de femme s'éleva dans le silence.

Si pure, si harmonieuse, elle s'accordait avec la clarté rose sous quoi frissonnaient les mosaïques et les marbres; elle sortait de l'atrium des Vestales, et vraiment on eût dit la voix même de l'une des prêtresses célébrant la force nouvelle de Rome et la vertu invincible de la Cité dont la garde était dévolue à leurs mains. Un accompagnement léger de cithares et de harpes soutenait la voix puissante, unique... Les phrases de la cantate se succédaient avec une ampleur pareille à l'influx de l'inspiration poétique qui les avait dictées. Angelo Ralli s'était mis au piano; il suivait, lui aussi, le rythme sublime. De la chambre où il dominait l'espace, il envoyait à la cantatrice invisible cet hommage de son génie. Lumière et Beauté!

Cette ivresse pénétrait partout. Le Père Semenoti avait baissé les paupières, tandis que Remigio, courbé sur les balustres de la fenêtre, cherchait à découvrir quelle était celle de qui la voix avait un si grand pouvoir qu'en elle s'incarnaient et se résumaient toutes les autres voix des siècles. Mais la multitude, pressée autour de l'atrium, opposait à sa curiosité une barrière infranchissable; et c'était seulement par les yeux de l'esprit qu'il croyait apercevoir, vêtue de blanc et couronnée d'asphodèles, la comtesse de Lodatz, entourée d'un chœur de cithares et de harpes...

XXV

Alda venait de traverser la place de l'Esquilin, et maintenant elle contournait l'abside de Sainte-Marie-Majeure. Elle marchait vite, pressée d'arriver au but. Il y avait plusieurs semaines qu'elle se proposait d'accomplir ce pieux pèlerinage à la basilique Libérienne, — la basilique du miracle! Mais, depuis le retour de Gino, sa vie avait complètement cessé de lui appartenir. Si elle avait pu supposer un instant que la présence de Gino lui rendrait un semblant de liberté, elle s'était vite aperçue que son devoir n'en était que plus étroit et sa tâche plus stricte; entre ces deux hommes qui absorbaient les énergies de sa raison et de son cœur, les jours passaient sans

qu'elle trouvât le temps de se pencher sur elle-même pour essayer d'y apercevoir l'image fuyante de son destin.

Ce matin pourtant, elle avait quitté de bonne heure la maison. Avant de partir, elle avait dit à Gino : « Je vais faire un grand voyage! » et, comme il manifestait une surprise mêlée d'inquiétude, elle avait expliqué en souriant :

— J'entends un voyage dont le but dépasse la limite ordinaire de nos courses; un grand voyage pour mon âme!

Elle avait lu dans ses yeux qu'il avait le désir de lui offrir de l'accompagner; mais elle voulait être seule; elle était jalouse de conserver à cette démarche son caractère de foi absolu. Et elle était sortie sans retourner la tête, bien qu'elle fût certaine que, debout derrière la fenêtre, il la regardât s'éloigner.

Elle marchait vite, pressée d'arriver au but... La neige couvrait l'Esquilin d'un duvet blanc et moelleux, ainsi qu'en cette aurore lointaine où, sur le champ immaculé, le patrice Jean avait tracé l'enceinte de la basilique miraculeuse. Mais alors, c'était l'été, et les roses fleurissaient sur l'Esquilin, et cette neige inattendue était le signe d'un grand prodige. Aujourd'hui l'hiver avait défleuri les roses; et la foi aussi dans beaucoup de cœurs avait perdu la sève par quoi se vivifient les défaillans rameaux de nos espoirs. Cependant l'insigne basilique recevait toujours de nombreuses visites; et la Vierge de saint Luc, dans son cadre de rubis et d'améthistes, attirait à soi la cohorte de tant de femmes désolées.

Ce fut devant cette effigie vénérable qu'Alda se prosterna avec un grand sentiment d'abandon. Elle était à l'heure inquiète de sa traversée terrestre, celle qui remplit d'angoisse et d'incertitude les plus courageux nautoniers; l'horizon se trouble, devient un grand lac de ténèbres; il semble que la douce lumière qui caressait nos fronts au départ soit pour jamais abolie, alors que d'une transe plus vive le désir du bonheur nous étreint. Ce grand désir nostalgique du bonheur, Alda l'éprouvait sans en définir les causes profondes; c'était dans sa poitrine un poids trop lourd, une conception mystérieuse; elle en éprouvait de la honte et de l'effroi; ce qu'elle allait confier à la Vierge apostolique, elle aurait à peine osé se l'avouer à elle-même, encore moins le révéler à une autre créature; et sa pudeur usait de ce stratagème pour lui permettre de regarder face à face cette vérité troublante.

Elle était restée longtemps à méditer sur ces choses, sans prendre garde aux allées et venues qui se multipliaient autour d'elle; dans l'immense basilique lumineuse, où tant d'or et de joyaux scintillaient entre les colonnes, la théorie des femmes en deuil s'assemblait devant l'image naïve et auguste dont le temps avait obscurci les traits; une coïncidence existait entre cette image de la Mère du Crucifié et ces femmes en deuil que la douleur accablait encore; chacune avait connu son calvaire et souffert dans son fils innocent l'outrage du coup de lance et le couronnement d'épines. Cependant l'espérance divine emplissait toujours ces voûtes; elle se réfugiait dans ce sanctuaire privilégié; elle montait avec la flamme tremblante des cierges et les supplications des âmes; elle jetait comme une auréole fugitive sur ces voiles noirs qui couvraient les pâles visages en pleurs.

Quand Alda releva la tête, elle aperçut Cristina de Lodatz agenouillée à l'autre extrémité de la chapelle; son beau profil tendu, ses lèvres immobiles la montraient engagée tout entière dans une oraison sans paroles et comme fixée dans quelque rêve suprême. Alda eut l'intuition certaine qu'en cet instant et après avoir répandu tant de larmes inutiles, Cristina ne priait plus pour celui qui avait cessé de vivre, mais pour elle-même, vivante, et accablée de tumulte; elle priait pour son propre bonheur; elle exigeait une compensation, une consolation à cette injustice qui la laissait seule, triste et passionnée. Alda la regardait avec une pitié sincère. « Tout à l'heure, se disait-elle, elle sortira de son oraison; elle passera dans la nef qui nous sépare; alors j'irai la rejoindre et je mettrai ma main dans la sienne. » Elle se disait encore : « Cette femme est presque ma mère; si Bernard n'était pas mort, elle serait maintenant ma mère. Pourquoi donc n'ai-je pas une plus vive tendresse, un plus vif élan envers elle? » Elle ne comprenait pas bien. Elle songeait au temps qu'elle avait passé à la villa Forba, partageant ses angoisses, ses affres mortelles. Le jour où ensemble elles avaient appris le suicide de Bernard, elles avaient mêlé leurs sanglots et leurs cris. Elles avaient parcouru les allées ombreuses du parc en cherchant quelque chose de la présence évanouie: elles avaient dans sa chambre d'adolescent rangé l'une avec l'autre les tristes reliques de cette vie brisée dans sa fleur. Et aujourd'hui la mère et la fiancée se retrouvaient au pied du même autel; — mais était-ce le même pieux souvenir

qui les amenait devant la Vierge compatissante? Alda s'effarait, s'irritait, n'osait pousser plus avant l'examen de ces nuances infinies de la douleur et de l'espoir. Elle se cacha le front sous sa main; et, quand Cristina quitta la chapelle, elle ne fit aucun mouvement pour la suivre.

A présent elle était dehors, sur la place. Un clair rayon de soleil avait fait fondre la neige au milieu. Des gamins, babillards comme des oiseaux après l'orage, récoltaient ce qui restait de cette neige dure et brillante, et en modelaient des boules dont ils s'attaquaient furieusement; ils jouaient à la guerre, et ce jeu les ravissait; leur force neuve s'y épanouissait avec leurs instincts d'audace; l'ardeur atavique de leur sang renaissait pour de nouvelles victoires. Quand la neige fut épuisée, ils se prirent au corps à corps de la lutte; l'un d'eux, dans la pose du jeune coureur de Subiaco, avait mis un genou à terre, et, le bras levé, attendait l'agresseur prudent. Attentifs, les autres petits athlètes suivaient les péripéties du combat; leurs applaudissemens allaient d'avance à celui qui saurait le mieux ruser pour vaincre. Mais bientôt ils se lassèrent de ces brutales étreintes : une fillette venait de passer, qui leur jetait des fleurs au visage; ils la poursuivirent en riant; leurs voix aiguës avaient ces vibrations singulières que prennent tous les sons dans l'atmosphère purifiée par une averse récente; et cela augmentait ce qu'il y avait d'émouvant et de joyeux dans cette matinée d'hiver où l'on devinait déjà palpiter l'âme nouvelle du printemps. La vie s'efforçait de renaître partout, de réparer partout les désastres de la mort. Et l'amour, que la mort avait cru coucher au cercueil, sortait, nu et vigoureux, de ces emprises funèbres. Il avait fait un pacte nuptial avec la vie; il dédaignait la mort, sa sœur jalouse et cruelle. Et cela était si flagrant que, dans sa poitrine virginale, Alda sentait s'éveiller un désir inconnu; l'amour n'était plus pour elle un rêve précoce et fugace; elle ne songeait plus à ces émois puérils, à cette *primavera* de l'amour qui l'avait charmée naguère, — mais aux féconds lendemains; elle regardait les enfans, les beaux enfans, aux gestes prompts qui s'égaillaient dans l'allégresse; et, pour la première fois, le désir de la maternité entrait en elle, la forçait à s'avouer prête à ce que la vie attendait d'elle.

Et elle comprenait que le miracle des neiges venait encore une fois de s'accomplir.

XXVI

Remigio achevait de mettre les dernières touches au portrait de Cristina.

Un regret, un remords presque, lui était venu d'avoir laissé si longtemps abandonnée cette œuvre à laquelle il avait travaillé jadis avec tant d'ardeur; la toile, retournée contre le chevalet, n'était plus qu'un objet sans regard et sans vie; elle restait en cet état d'humiliation, tandis que sur les murs du vaste atelier, sur les consoles et aux tympans des portes, les dessins, les tableaux, les figurines évoquant l'art des maîtres, consciencieux ou subtils, jouissaient, dans la fine lumière savamment ménagée, de la plénitude de leur existence plastique. La délicatesse de Remigio s'attristait à ce contraste; l'artiste, qui n'avait jamais cessé de vivre en lui, s'en indignait. Un soir, il s'était hasardé à demander à Cristina la permission de terminer son portrait. Elle avait dit d'abord : « A quoi bon? N'avons-nous pas des choses plus utiles à réaliser? » Puis, comme il avait insisté, lui assurant qu'une ou deux séances suffiraient pour donner à sa peinture l'expression qui lui manquait encore, elle avait consenti enfin. Peut-être cédait-elle à la curiosité de savoir si cette fois Remigio réussirait à saisir les élémens fuyans de son âme.

Maintenant l'effigie resplendissait, parée de toutes les grâces du modèle. Pour reprendre la pose, Cristina avait quitté ses habits de deuil; vêtue de blanc et les cheveux couronnés d'une guirlande de laurier noir, elle pouvait se reconnaître dans cette femme à la beauté passionnée et violente; elle reconnaissait l'Erynnis dont Remigio avait vainement poursuivi la ressemblance, celle qui s'était réveillée de son sommeil et qui portait dans son sein le tourment sacré de la vengeance; c'était pour accomplir cette tâche qu'elle avait renoncé à tout ce qui avait embelli sa vie, à tout ce qu'elle avait aimé. Elle s'étonnait de se voir ainsi face à face et mieux que dans un miroir.

Il croyait deviner ce que signifiait son silence. Avant de poser les pinceaux, il lui demanda :

— Est-ce bien? Êtes-vous satisfaite?

— Ah! répondit-elle, pourquoi l'avez-vous fini, ce portrait? Maintenant il y a entre nous quelque chose d'accompli, d'irrévocable, qui nous sépare. Maintenant vous allez me dire adieu!

Elle le regardait avec une angoisse si vive qu'il ne put s'empêcher de frémir.

— Il me semble, suggéra-t-il, que jamais au contraire nous n'avons été plus rapprochés par l'esprit.

— C'est vrai ! Nous sommes arrivés à cet accord parfait de nos intelligences, dont j'avais désespéré si longtemps; nous avons mis en commun pour la même cause nos efforts et notre volonté. Cependant jamais en réalité je ne me suis sentie aussi loin de vous.

Elle expliqua :

— Quand vous avez quitté Rome et pendant les longs mois de votre séjour à Pise, un espoir nous unissait encore; le roseau n'était pas brisé, la lampe vacillante donnait une faible clarté. Aujourd'hui tout cela s'est évanoui. Que reste-t-il de nos anciennes espérances? Un peu de cendre et des larmes.

Et, comme il allait protester, elle continua :

— Croyez-vous que nous soyons maîtres de parachever notre vie, comme vous venez de parachever cette image, en lui donnant son sens secret, son expression définitive? S'il en était ainsi, nous ne serions pas les pauvres êtres incertains que nous sommes.

— Hélas! avoua Remigio, rien ne nous appartient entièrement. Un seul but, une seule couronne, voilà tout ce que nous pouvons demander au destin.

Elle s'était avancée pour lui parler, les yeux dans les yeux :

— Avez-vous entendu la voix qui, ce soir récent, s'élevait de la Maison des Vestales. Cette voix, c'était la mienne; en elle les voix du peuple, toutes les voix de la ville passaient, et je croyais alors que rien d'aussi fort, d'aussi enivrant, ne saurait exalter une créature humaine. Mais quand je suis rentrée ici, dans cette demeure vaste et vide, j'ai eu le sentiment profond de ma misère. Le passé s'est levé devant moi, avec ce qu'il m'avait offert de joies et de douleurs, et j'ai compris que c'était le péché d'orgueil, le péché contre moi-même, qui m'avait fait repousser les joies et accepter les douleurs. Je revoyais cet autre soir plus lointain, où vous étiez venu dans cette même demeure déserte; je vous disais mon isolement, mon inquiétude, et vous me tendiez votre main.

— Je m'en souviens, dit Remigio. Avec quelle ardeur sincère je me sentais prêt à vous donner ce qui me restait de

jours et à abandonner pour vous le tumulte dans lequel j'avais vécu! J'étais comme un adolescent qui pour la première fois vient d'apercevoir l'ombre fugitive du bonheur. J'aurais voulu recommencer auprès de vous une existence sans bruit et sans agitation vaine. Je vous aimais, Cristina, comme la femme la plus admirable et la plus digne d'être aimée. Cependant je ne sus pas ce jour-là toucher votre cœur. Vous portiez déjà en vous cette puissance de domination qui s'est manifestée par la suite avec tant d'éclat; vous redoutiez que je vous ôte à la mission pour laquelle vous étiez faite, et vous avez continué à porter seule le poids de vos peines.

— Vous voyez, répliqua-t-elle, que c'est bien le péché d'orgueil, le mortel péché dont je vous parlais tout à l'heure, qui m'empêcha de cueillir ce doux fruit offert. Mais il y avait aussi une raison plus noble, une plus haute visée. Rappelez-vous, Remigio, et ne soyez pas injuste!

Tous deux avaient courbé le front; et subitement vieillis, craintifs et désabusés, ils écoutaient dans le steppe de leur âme passer la chevauchée rapide d'un autre bonheur qu'ils avaient chargée de leurs vœux propices, — ce bonheur jeune et frais, pareil à un matin de printemps et qui tout à coup s'était brisé contre la pierre d'un sépulcre. Cristina, qui avait cru revivre dans cette jouissance maternelle et y goûter les dernières satisfactions terrestres, ne se résignait pas d'avoir été frustrée de sa plus chère espérance. Elle voulait quand même sa part; elle était semblable au voyageur attardé qui frappe à coups redoublés sur la porte lente à s'ouvrir.

— Ah! dit-elle, ce soir nous sommes encore libres de nos destins; nous sommes en face l'un de l'autre, comme à cette heure décisive où vous m'avez tendu cette main... Et c'est moi cette fois qui vous presse de mettre votre main dans la mienne. Quel malentendu pourrions-nous avoir à redouter désormais? Ne venez-vous pas de me dire que jamais nos esprits ne se sont trouvés aussi étroitement unis?

Elle osait de nouveau le regarder face à face, et elle guettait sur son visage les signes d'émoi qu'elle y avait si souvent surpris au temps de leur intimité ancienne. Remigio, en effet, avait pâli; ses lèvres se crispaient dans les affres d'un violent combat intérieur, et il tardait à répondre.

— Vous vous trompez, dit-il enfin, en supposant que nous

sommes encore libres de nos destins; chaque aurore qui se lève nous apporte sa loi inflexible. Je ne suis plus libre, Cristina; je suis lié à des devoirs auxquels je ne saurais me soustraire sans entendre le blâme de ma conscience. Et vous aussi, vous avez des devoirs qui vous contraignent; ne vous êtes-vous pas donnée tout entière à la patrie?

— Je savais bien, balbutia-t-elle, que vous alliez me dire adieu!

Penchée sur le chevalet où son image triomphante avait atteint la perfection immuable, elle eut un rire amer et des lambeaux de phrases convulsifs :

— C'est fini! Je le savais! Plus rien entre nous ne subsiste de ce qui nous rapprochait autrefois.

— Je serai toujours votre ami, dit Remigio.

— J'aimerais mieux que vous fussiez mon ennemi, rugit-elle; du moins aurais-je l'espoir de vous ramener à moi.

Il la vit sur le point de déchirer la toile qui était comme le sceau posé sur ce cycle fermé de leur vie. Mais elle se contint:

— Vous avez raison; une œuvre reste, à laquelle nous continuerons de travailler ensemble : l'avenir de l'Italie!... Il n'y a que cette œuvre-là qui compte; tout le reste serait égoïsme ou lâcheté.

Elle s'était redressée, fière et hautaine, toute pareille à celle que Remigio avait peinte, et dont il avait enfermé l'âme dans la magie subtile des couleurs.

Et ils se quittèrent, comme si rien de formidable ne s'était passé entre eux.

En sortant de la villa Forba, Remigio renvoya la voiture qui l'attendait; il se sentait troublé trop violemment pour rentrer chez lui par ce moyen rapide. Il voulait revenir seul, à pied, en suivant le chemin le plus long, et ne franchir le seuil de sa porte que lorsqu'il aurait retrouvé la maîtrise de soi-même.

Il ne se faisait pas d'illusion : en refusant d'épouser Cristina, il venait de renoncer à la plus belle fin d'existence qu'il aurait pu ambitionner si sa conscience paternelle ne se fût pas alarmée de cette substitution de son bonheur à celui de sa fille. Comment, en effet, accepter de donner à Alda le spectacle d'une félicité conjugale qui lui avait été si cruellement dérobée par le sort? La délicatesse de Remigio ne pouvait

tolérer une situation aussi anormale; mais son sacrifice n'en était pas moins douloureux. Il avait aimé passionnément Cristina; il savait bien qu'il l'aimait encore, quoiqu'il voulût se le cacher à lui-même, et que ce grand feu assoupi ne demandait qu'un souffle furtif pour jeter de nouvelles flammes.

Maintenant tout était consommé. La vieillesse ne tarderait pas à étendre sur son front ses ombres. L'amour qui s'était prolongé jusqu'en son automne n'emprunterait plus de jeunes rameaux pour lui offrir ses fruits.

Il aurait pu s'asseoir sur la colline, respirer l'odeur des lauriers et des myrtes, penché sur l'épaule d'une femme bien-aimée. Il l'aurait pu..., il ne l'avait pas voulu, et il rentrait chez lui ce soir, accablé par sa renonciation, courbé sous le poids de cette ultime défaite.

La ville était plongée dans l'ombre; le long du Tibre, quelques rares lumignons bleus suivaient la courbe molle du fleuve et, sur les gradins du Capitole, ces mêmes lumières tremblotantes indiquaient l'esplanade où la statue de Marc-Aurèle méditait sur la grandeur romaine. Alors Remigio se mit à penser au sublime destin de cette ville unique dans les fastes de l'histoire. Depuis le jour où la charrue de Romulus avait tracé son enceinte, que de merveilles étaient nées en elle, que de voluptueux ou de robustes chefs-d'œuvre elle avait présentés sur ses mains patriciennes aux divins baisers de la lumière! Rome! Le culte de Rome!... Des horizons où la pensée délivrée prend son essor vers le ciel de l'idéal! Des colonnes où s'appuie la foi humaine avant de s'élancer dans l'infini! Remigio se sentait rentré comme Eudore dans « l'antique jeunesse » du monde. Et il évoquait les annales de cette Rome que Marc-Aurèle frôlait encore du sabot de son cheval étrusque.

Était-il assez calme pour regagner sa demeure? Il marchait à travers les rues mouvantes et vides, d'où surgissait presque à chaque pas la vision d'un palais ou d'un temple hantés par des esprits invisibles. Maintenant, la colonnade du Panthéon était devant lui; et, au-dessus des chapiteaux fleuris d'acanthes, les lettres d'or du fronton invoquaient les dieux protecteurs commis au salut de la race. Ces dieux symboliques mais vivans, ces dieux qui étaient la vertu, l'harmonie, le juste équilibre, ces dieux latins offensés et qui avaient voilé leur face auguste, n'allaient-ils pas revenir enfin présider aux nouvelles destinées

de la patrie? La rotonde de pierre, vaste mausolée, vaste coupe remplie nuit et jour par l'abondante lumière céleste, n'allait-elle pas tressaillir dans ses flancs quand s'annoncerait le retour des dieux? Ils étaient là, n'attendant qu'un signe pour manifester leur présence : la terre était saturée de sang; chaque aube, en se levant, éclairait l'horreur et le carnage; la haine et la cruauté, comme des hyènes aux dents insatiables, déchiraient la tendre chair des jeunes hommes; mais les dieux en qui vivaient les idées incorruptibles ne pouvaient avoir sombré dans le désastre universel. Il fallait qu'ils revinssent ou que l'humanité pérît. Remigio les appelait de toutes les forces de son âme. Il avait cru en eux. Il ne doutait pas que leur règne ne fût proche. — « Que cela soit! suppliait-il, que le règne désiré arrive, et j'aurai assez vécu pour fermer les yeux sans regret. »

Mais le silence se fit en lui tout à coup. Il venait de traverser le court espace qui le séparait de la place Navone; encore quelques pas, et il apercevait le décor exotique des fontaines, la façade baroque de Sainte-Agnès et sa haute maison étroite. La vie allait le reprendre avec une tyrannie plus forte; le devoir était là, impérieux, austère; jamais son visage ne lui avait paru aussi austère, ni sa voix aussi impérieuse...

Un mince croissant de lune sortait des plages du ciel; il naviguait dans l'azur calme, et jetait une lueur fragile sur ces choses disparates et dures. Quelle paix charmante les baignait! Paix et beauté descendaient ensemble de la nuit bleue comme deux sœurs qu'une même écharpe de gaze lie à la ceinture. Remigio, ayant relevé la tête, vit Alda et Gino qui, par la fenêtre ouverte, contemplaient ces présages de bonheur. Ils se tenaient immobiles et il était évident qu'une entente secrète les unissait. Cette suavité tranquille, qui ressemblait au bonheur, les enveloppait, passait à leurs doigts disjoints l'anneau des noces prochaines...

Remigio monta doucement l'escalier de sa maison.

JEAN BERTHEROY.

ALBERT DASTRE

La tragédie qui, de toute part, nous presse et nous enveloppe se plaît à varier ses effets. Il y a je ne sais quelle ironie stupide dans le contre-coup lointain de la guerre qui, en plein Paris paisible, a broyé, sous un lourd camion militaire follement lancé, cette belle intelligence, ce précieux Français : Albert Dastre.

Je voudrais retracer ici, en quelques pages rapides, ce que la science lui doit, et je pense montrer ainsi que, tout en ayant vécu loin des notoriétés de tréteaux et des tapages fallacieux, il est un des hommes de ce temps à qui le pays doit le plus de ce qui fait son renom dans les milieux pensans de l'univers.

Et puis un double devoir qui m'émeut veut que je dise ici cet adieu au maître dont nous ne reverrons plus le visage si fin et si spirituel — je veux dire si plein à la fois d'esprit et de spiritualité. Pendant de longues années, il a été à cette *Revue* l'interprète et comme la personnification même de la science; il a su l'y faire admirer et aimer; grâce à lui elle y a fait vraiment noble figure. Et enfin comment ne me souviendrais-je pas qu'il fut dans cette maison mon parrain et mon guide, et que c'est lui qui, d'accord avec Francis Charmes, m'a transmis l'honneur d'y tenir une plume qu'avait dû abandonner sa main, défaillante par l'excès même des recherches qui, de plus en plus, réclamaient sa prodigieuse activité?

Albert Dastre avait soixante-treize ans; mais il était demeuré d'une jeunesse physique et morale si vigoureuse qu'il ne semblait point qu'il dût être touché par cette vieillesse qu'il appelait une maladie. Quand on relit, aujourd'hui qu'il est mort et mort de telle manière, les pages nerveuses qu'il a consacrées

à la vie et à la mort, ces grandes et uniques questions qu'il abordait, lui, avec son lucide scalpel de physiologiste, on reste troublé par les vues harmonieuses qu'il avait été conduit à adopter sur ces sujets, et auxquelles sa propre fin donne un dramatique relief.

Après avoir établi que l'immortalité des organismes vivans n'est pas une impossibilité et qu'elle existe précisément chez les êtres les plus simples qu'étudie la biologie, après avoir observé que cette immortalité des protozoaires ne se continue point dans les organismes plus complexes, et que ceux-ci cessent d'être soustraits à la loi douloureuse de la léthalité, il concluait par cette remarque dont on ne sait, sous sa froide apparence, si elle est plus saturée d'ironie, d'amertume ou de sérénité : « La mort apparaît ainsi comme la rançon d'une savante complexité, comme un singulier privilège attaché à la supériorité organique. »

Mais enfin, nous sommes des hommes, et malgré l'étroite filiation qui nous lie aux protozoaires, nous sommes assez dépourvus du sentiment de la famille pour trouver plus d'intérêt à notre sort qu'au leur. Aussi Dastre, dans ses écrits de philosophie scientifique, — où se résume magistralement le bilan de son savoir et de ses propres travaux, — a-t-il donné une attention particulière au problème de la mort dans l'espèce humaine. L'homme ne meurt jamais que d'accident, de maladie ou de vieillesse ; or, la maladie est elle-même un accident. La vieillesse n'en est-elle pas un aussi ? Elle est en tout cas une sclérose des tissus ; mais cette sclérose sénile est-elle, comme toutes les autres scléroses, d'origine morbide, c'est-à-dire évitable ? Grave, angoissante question ; car si elle était résolue positivement, l'homme pourrait entrevoir la possibilité, théorique aujourd'hui, pratique peut-être pour nos arrière-petits-neveux, de reculer sans limite l'échéance de la mort. Nous n'en sommes pas là, d'ailleurs, et c'est peut-être heureux en un sens, car les hommes ont déjà sans cela bien assez d'autres raisons de s'entre-massacrer. Dastre d'ailleurs, comme Metchnikoff, quoique pour des raisons un peu différentes, tendait à croire que la vieillesse est une maladie et que la mort est donc toujours causée par un accident. Hélas !

La vieillesse, en tout cas, cette vieillesse que n'a point connue sa verdeur infrangible, et qui pour lui attendait encore

le nombre des années, lui apparaissait sous un aspect plein d'émouvante sérénité. On connaît les pages dignes d'un Marc-Aurèle, — qui aurait eu un laboratoire perfectionné, — où Dastre pose à l'appui de sa thèse que, si le cycle normal de l'existence était rempli, « le besoin de la mort devrait apparaître à la fin de la vie, comme le besoin du sommeil arrive à la fin du jour. »

Quoi qu'enferme de mystérieux cette cessation de la vie qui a hanté chez Dastre non moins le philosophe que le physiologiste, elle ne peut pas être, dans son cas, ce qu'annonce le mot si tristement concis de Sénèque : « *Post mortem nihil; ipsaque mors nihil.* » Du moins pour Dastre le premier terme de la définition est faux, et c'est ce que je voudrais montrer maintenant par un coup d'œil rapide sur ses contributions positives à la science.

Si parfois dans ses écrits non purement techniques Dastre a effleuré, et d'une main infiniment délicate et prudente, ces éternels problèmes de métaphysique et de mystique qui échappent à la science et que Claude Bernard, il y a un demi-siècle, appelait ici même avec tant de profondeur « les sublimités de l'ignorance, » du moins au laboratoire Dastre n'était plus que l'expérimentateur, esclave du fait ou plutôt de la catégorie du fait, infiniment dédaigneux des apriorismes et des systèmes. Il professait, comme son maître Claude Bernard dont il fut le préparateur avant de lui succéder, après Paul Bert, dans sa chaire de physiologie de la Sorbonne, que les bâtisses théoriques où se complaisent la fantaisie et l'esprit d'hypothèse et de système, ne peuvent être que de quelques types depuis longtemps connus; qu'elles n'ont d'intérêt que pour servir d'abris transitoires aux faits, aux phénomènes seuls perpétuellement enrichis, comme les baraquemens en bois ou en stuc d'une exposition servent d'écrin passager aux chefs-d'œuvre de l'art.

Seuls, les phénomènes, créés et scrutés par l'expérimentation, l'intéressaient. Par elle seule il voulait que la science en appelât des imperfections présentes aux perfectionnemens de l'avenir. C'était la prudente et féconde attitude du déterminisme physiologique que Claude Bernard avait imposée à l'étude scientifique des phénomènes vitaux.

Les découvertes de Dastre ont porté d'abord sur cet étrange système nerveux sympathique qui, parallèlement au système nerveux proprement dit, — comme dans les campagnes les fils du

téléphone sur les routes à côté de ceux du télégraphe le long des rails, — régissent et modèrent le fonctionnement de nos organes. Il a établi l'existence des fibres dites vaso-dilatoires, c'est-à-dire présidant à la dilatation des vaisseaux sanguins, et qu'elles agissent non pas sur les vaisseaux eux-mêmes, mais en paralysant par l'intermédiaire de ganglions — qui agissent comme des centraux téléphoniques — les nerfs antagonistes, dits vaso-constricteurs, qui déterminent la contraction des vaisseaux. Ainsi s'est trouvé éclairé le mécanisme de ces actions étranges qui peuvent faire varier indépendamment l'injection sanguine et la nutrition dans les diverses parties du corps, et qui sont comme des organismes provinciaux autonomes superposés à la centralisation du système nerveux proprement dit.

Le mécanisme des contractions cardiaques, celui de l'inhibition et de divers phénomènes asphyxiques, s'en sont trouvés du coup lumineusement élucidés par Dastre lui-même qui avait l'art de dérouler, quand il découvrait un fait, tout le ruban subtil des corollaires. Dans le domaine des fonctions de nutrition qui sont chez l'animal, — s'appelât-il homme, — les plus importantes de toutes, Dastre a fait les recherches les plus nombreuses et il y a réalisé une ample moisson de découvertes aujourd'hui classiques — que les Allemands eux-mêmes citent abondamment dans leurs traités, ce qui n'est pas peu dire, — et qui ont porté le nom du savant français dans tous les lieux de la terre où « savoir » est tenu pour une noble fin de la pensée.

Ses recherches sur les fonctions du foie sont fondamentales. Claude Bernard avait montré que le foie fabrique les réserves de sucre assimilable nécessaires à l'organisme et en régularise la distribution. A cette *fonction glycogénique* les découvertes de Dastre ont montré qu'il faut en ajouter d'autres: le foie fabrique et retient des pigmens; il accumule le fer nécessaire à la formation des globules sanguins (c'est ce qu'on a appelé sa *fonction martiale*;) enfin il produit des graisses spéciales, des *lécithines*, substances que Dastre avait eu le premier l'honneur de découvrir dans les œufs et qui jouent un rôle important dans les dégénérescences graisseuses; enfin Dastre a démontré, contrairement à l'opinion en cours, que la bile joue dans la digestion des graisses un rôle au moins égal à celui du suc pancréatique.

Il faudrait un volume pour résumer tous les travaux

connexes que Dastre a réalisés à propos des fonctions de nutrition.

C'est lui qui, par l'administration concomitante de l'atropine et de la morphine, a rendu inoffensif l'emploi jadis si dangereux du chloroforme. Toute une nouvelle technique de l'anesthésie est sortie de son laboratoire.

Pour achever de donner une idée très sommaire de la variété de cet immense et fructueux labeur, je ne saurais passer sous silence les travaux de Dastre sur le lavage du sang : ils ont établi la possibilité d'introduire dans le réseau sanguin des quantités considérables d'eau salée et la tolérance surprenante de l'organisme pour cet apport liquide, tolérance dont la limite correspond à une excrétion urinaire immédiate de l'excès d'eau salée introduite. — Ce qu'il y a d'étrange dans ce phénomène, c'est que le liquide éliminé n'entraîne aucun élément essentiel du sang, ni des tissus, mais seulement des produits solubles indifférens, tels que l'urée. Il était donc permis de dire en toute rigueur qu'il y avait eu véritablement lavage du sang et des tissus.

Ces expériences curieuses ont suggéré à Dastre l'idée d'une thérapeutique rationnelle, qui pourra avoir assurément un grand avenir pour le traitement des empoisonnemens et des maladies infectieuses, et qui permettrait d'enlever du sang, par lavage à l'eau salée, tout poison soluble introduit artificiellement ou sécrété par les microbes.

La guerre avait détourné vers des problèmes de défense nationale l'activité de Dastre. Un grand nombre de travaux, qui ont permis de protéger efficacement nos soldats contre les gaz toxiques de l'ennemi, sont sortis de son laboratoire. Enfin, la question si grave du traitement des plaies de guerre ne pouvait manquer de solliciter son esprit : on lui doit sur ce sujet des directives précieuses, et dont la simplicité et l'évidence dont on ne s'était, hélas ! guère avisé avant lui, font penser à l'œuf de Colomb.

C'est l'image radieuse et saignante de la patrie qui, sur son lit de mort, obséda jusqu'à la fin sa pensée. Peu avant de fermer les yeux sur ce monde dont ils avaient percé quelques-uns des étranges mystères, une seule phrase échappée de ses lèvres sembla une révolte contre la mort doucement attendue : « Un Français comme moi ne peut pas mourir sans voir la Victoire ! » — Mot doublement touchant parce qu'il jaillit d'une noble poitrine expirante, et parce qu'aussi on y sent le

désir de savoir et de voir, cette curiosité scientifique qui console de tout ceux qu'elle enflamme, et qui, à cet instant suprême, se fixait sur un grandiose phénomène physiologique : la lutte tragique, sur la face crispée de la vieille Gœa, des forces inhibitrices et des puissances de libre épanouissement.

A côté de cette œuvre scientifique toute bourrée de découvertes importantes et qui restera comme une élégante et solide pierre d'angle dans l'édifice éternellement inachevé, mais éternellement grandissant de la science, Dastre avait cherché et trouvé d'autres manières d'être utile.

Je n'en veux citer qu'une entre beaucoup d'autres : son œuvre d'écrivain et de vulgarisateur. Il n'était point de ces hommes de science, — je ne dis pas de ces « savans, » car il est des mots à ne point prodiguer, — qui croiraient déroger en jetant, de leur tour d'ivoire, un regard sur la foule et qui cachent dans un cercle ésotérique leur spécialisation étroite ; si bien que celle-ci fait songer aux œillères qui, dans le labour, masque au bœuf tout ce qui n'est pas son sillon.

Dastre aimait les idées générales ; il savait que la science est un tout, et qu'on ne connaît point un palais si on ne sort jamais de la mansarde qu'on y habite. Et puis il aimait la vie non seulement en physiologiste, mais en homme ; c'est pourquoi il s'entourait de tant d'élèves venus de tous les points du globe et au milieu desquels il aimait à s'asseoir parfois, cédant sa chaire à l'un d'eux pour qu'il exposât ses plus récentes recherches. C'est pourquoi aussi il se donnait encore dans ses livres, dans ses articles de la *Revue des Deux Mondes*, à des milliers d'autres disciples inconnus, mais chers, et qui communiaient avec lui dans l'amour religieux de la vérité scientifique et de la beauté qu'elle répand sur les choses.

Comme d'Alembert, comme Fontenelle, comme Arago et Claude Bernard, comme Henri Poincaré, il a cru non méprisable mais noble, non inutile mais précieux, de quitter parfois son laboratoire pour enseigner la foule et lui parler silencieusement, avec sa plume, des merveilles que la philosophie naturelle entasse sous les yeux de ceux qui savent regarder.

Les articles qu'il a donnés à cette *Revue*, pendant plus de trente ans, et qui touchent à tous les aspects, à la plupart des problèmes de la science, sont des modèles de lucidité française, de composition bien ordonnée, d'humour, de langue nette et

concise. Peut-être même pourrait-on reprocher à son style d'être trop ramassé, tant il y a de faits et d'idées dans chacune de ses pages, tant il y règne de concentration. Depuis Claude Bernard et Joseph Bertrand, il n'y a pas eu un écrivain scientifique qui l'égalât.

Quant à la portée de son œuvre de vulgarisation, il l'a lui-même définie et défendue avec une si malicieuse précision, vis-à-vis tant du public que des « forts en thème » renfrognés dans leur étroite spécialité, que je ne puis mieux faire que de le citer lui-même à peu près textuellement :

« Les lettrés et curieux à qui je m'adresse pensent avec Bacon qu'il n'y a de science que du général ; ce qu'ils veulent connaître ce n'est pas notre outillage, nos procédés... les mille détails d'expérimentation où nous consumons notre vie dans nos laboratoires. Ce qui les intéresse, ce sont les vérités générales que nous avons acquises, etc.

« Mais j'ose dire que je m'adresse aussi à une autre catégorie de lecteurs : aux professionnels. Il y a parmi nous beaucoup de « rats de laboratoire. » Ils sont guidés dans leur besogne d'investigation quotidienne par un obscur instinct de la marche et des solutions de la science. Peut-être leur agréera-t-il de trouver leurs idées plus ou moins inconscientes exprimées ici sous une forme explicite. »

La carrière de Dastre a eu la calme régularité qui convient à un homme de pensée ; tous les honneurs, les académiques et les autres, toutes les récompenses en usage lui ont été décernés. Il n'importe guère ; ce qui restera, ce n'est pas qu'il fut quelque chose, c'est qu'il fut quelqu'un.

Il sut servir la science, il sut la faire aimer, il sut se faire aimer lui-même. On l'a bien vu l'autre matin dans cette salle toute nue de la Charité où mon bon maître était couché dans l'éternel repos. Ce n'était point l'âcre odeur de l'hôpital, épandue là comme un encens funèbre, qui était cause que tant d'hommes et de femmes avaient porté leur mouchoir à leurs lèvres...

CHARLES NORDMANN.

« L'INVIOLABILITÉ »

DU LITTORAL ALLEMAND

Quand on soutient une thèse qui choque certaines idées reçues, il faut s'attendre à être vivement combattu. Du moins a-t-on, en général, l'avantage de savoir exactement sur quels points portent les objections des adversaires.

Cette fortune m'avait manqué jusqu'ici. Lorsque j'affirmais que le littoral allemand, — même celui de la Mer du Nord, plus difficile que celui de la Baltique, — était accessible et, en maints endroits, parfaitement attaquable, on se contentait de protester « qu'il y aurait folie à compromettre les grandes unités dans des entreprises hasardeuses, en présence des mines, des sous-marins et des batteries de côte... » Argumentation commode dans sa généralité, d'autant plus commode qu'on m'y attribuait des desseins que je n'ai jamais conçus, ayant toujours pensé que dans les opérations côtières, il y a lieu de distinguer soigneusement entre la *flotte de siège* proprement dite, et la *flotte de couverture*, composée, celle-ci, des précieux dreadnoughts.

Le vrai, c'est qu'il fallait constituer fortement cette flotte de siège; qu'il fallait lui donner, et en abondance, les engins nécessaires, déjà connus mais systématiquement négligés; qu'il fallait surtout en faire *une force aéro-navale* où les appareils de reconnaissance, de chasse et de bombardement seraient appelés à jouer un rôle aussi important que les navires de surface, que les dragueurs de mines, les monitors ou batteries flottantes, les radeaux armés (1), les destroyers, toujours si

(1) Je rappelle que les Italiens, qui se montrent particulièrement « ingénieux » dans cette guerre navale, ont mis en jeu, dans les lagunes de l'embouchure de

utiles partout, enfin *les sous-marins d'un type approprié à ces opérations spéciales.*

On n'a rien fait de tout cela et, qui pis est, on n'a rien voulu faire parce qu'on s'est attaché avec entêtement à une fausse conception de la guerre, à des procédés d'usure économique de l'ennemi dont le moins qui se puisse dire est qu'on en attend encore le succès et, donc, que du fait de leur exclusive mise en œuvre, la durée du conflit a été fort augmentée. Mais n'insistons pas, et revenons à l'objet de cette étude.

Je puis donc aujourd'hui, à la suite de certaines publications qui se sont produites récemment, défendre mes propositions sur les points précis où on les attaque. Je puis, non pas tout dire, — moins heureux que ceux à qui de simples négations suffisent, je n'aurais pas licence de verser au débat toutes mes preuves, — mais enfin dire l'essentiel sur ces *questions de fait* où il importe tant qu'une opinion avertie connaisse la vérité.

Or la vérité, c'est que la côte allemande, parfaitement unie, et d'abord facile dans la Baltique, — personne ne le conteste plus — est fort accessible dans quelques-unes de ses parties les plus intéressantes, du côté de la Mer du Nord. Je dis fort accessible, et ici il faut s'entendre sur les termes, de même qu'il faut distinguer en ce qui touche les points que pourrait viser une offensive maritime. Il est clair qu'une côte basse est moins « accessible » à d'énormes unités calant entre 8 et 9 mètres qu'aux bâtimens spécialisés de la flotte de siège dont le tirant d'eau varie entre 2 et 5 mètres.

Mais il est, encore une fois, bien entendu que les *dreadnoughts* ne seraient pas à leur place dans les opérations d'attaque rapprochée de ce littoral. Du moins ces grands cuirassés ne devraient-ils entrer en jeu qu'après avoir, *comme armée de couverture de l'armée assiégeante*, définitivement battu et mis hors de cause l'armée de secours, autrement dit la « Hoch see flotte, » qui serait allée les chercher au large, à 80 ou 100 milles, par exemple.

Et, d'autre part, il n'est pas moins évident qu'il faut *distinguer* et exercer un choix judicieux sur les points où l'on verrait avantage à faire agir la force navale. Il semble que cer-

l'Isonzo, des chalands ou radeaux armés qui ont joué un rôle intéressant dans le bombardement des ouvrages du Carso méridional et qui défendent aujourd'hui les lagunes de l'embouchure de la Piave.

tains cerveaux s'hypnotisent sur les difficultés que présente l'estuaire de la Jade, qui se confond avec celui de la Weser. Pourquoi ne considèrent-ils pas de préférence l'estuaire de l'Ems et, mieux encore, celui de l'Elbe? Là, rien de semblable au coude délicat qu'il faudrait faire dans un chenal resserré pour doubler l'île de Wangeroog, qui doit être actuellement garnie de canons puissans. Encore observerais-je qu'il ne faut pas s'en laisser imposer par les chiffres de sondes que fournit la carte officielle allemande pour cette passe. *Ces chiffres sont faux.* « Nous ne nous considérons pas comme obligés de donner des sondes exactes, m'avouait, en 189..., un important personnage. Il suffit que nos altérations systématiques ne puissent nuire, en temps de paix, à la navigation commerciale. » En effet, en inscrivant 7 mètres au lieu de 10, par exemple, on ne fait qu'inciter le capitaine de « cargo » à plus de prudence; mais on prétend faire croire — et on y réussit! — aux marines étrangères qu'il est impossible de faire passer un cuirassé sur le point considéré.

Mais, je le répète, laissons la Jade et la Weser. L'importance que l'on attribue au premier de ces estuaires n'est qu'un souvenir de la guerre de 1870. A cette époque, « on bloquait la Jade, » et l'on eût bien voulu pouvoir y pénétrer. Or, justement, on n'avait pas l'outillage nécessaire pour entreprendre cette opération et pour attaquer Wilhelm'shaven. Je laisse, par parenthèse, au lecteur le soin de méditer sur la valeur des enseignemens que nous avons su tirer de l'histoire maritime.

Et pourquoi bloquait-on la Jade et pas l'Elbe? Parce que c'était dans la Jade que se tenait la force navale de la Confédération du Nord et que, dans ce temps, le canal maritime n'existait pas, qui a si profondément modifié les valeurs stratégiques, dans la Mer du Nord et dans la Baltique.

Cessons donc, ou bien de généraliser à outrance en disant : « les passes des estuaires allemands sont très difficiles, » ou bien de particulariser sans discernement en attribuant à la navigation dans les estuaires (1) de l'Elbe et de l'Ems des difficultés qui n'existent que dans celui de la Jade-Weser.

J'entends bien que l'on contestera que l'Elbe et l'Ems soient si faciles; et, évidemment, il faut s'entendre encore sur la portée

(1) Nous ne considérerons ici que la *partie extérieure* de ces estuaires, celle par exemple, où commence l'emprise des ouvrages de côte sur le plan d'eau.

de ces mots, faciles, difficiles... Disons donc que l'on peut considérer comme facile à suivre, en s'entourant de toutes les précautions que suggère l'expérience et de toutes les garanties que donne un judicieux emploi des bâtimens légers doublés des appareils aériens, une passe dont la largeur atteint environ 180 mètres, qui, sans être rectiligne, cas très rare, naturellement, ne présente pas de coudes brusques, et où l'on peut, sinon se tenir sur un alignement d'*amers* artificiels, du moins se guider au moyen de relèvemens de points à terre suffisamment visibles, et que l'ennemi n'aura pu détruire ou déplacer.

Or, ces conditions sont remplies dans les deux cas qui nous occupent, et il est facile de s'en assurer en consultant une carte hydrographique. Quant aux détails que je pourrais donner, il vaut mieux les taire pour ne pas attirer l'attention de l'ennemi sur les points qui accentuent la vulnérabilité de son littoral.

Pour en finir avec les « difficultés » que de grandes unités peuvent éprouver sur cette côte basse, j'observerai que la pente générale de la cuvette de la *deutsche bucht* est assez régulière pour que la navigation à la sonde soit praticable jusqu'à la limite des fonds de 6 mètres, à peu près. En tout cas, les échouages seraient peu dangereux sur ces *sables vasards*, étant admis que l'on ne marcherait pas à une allure très vive, dans les opérations côtières. On n'en saurait dire autant des parages où la flotte allemande vient d'opérer dans la mer Baltique. Autant la côte allemande est saine, dans cette mer, autant le littoral russe, du détroit d'Irben au Nord de la Finlande, présente de périls, avec la multitude de ses îlots et de ses rochers détachés que prolongent sous l'eau de vraies « chaussées » d'écueils.

Ces difficultés fort réelles, cette fois, n'ont pas arrêté les cuirassés de l'amiral Schmidt. On peut être convaincu que si les positions respectives des belligérans étaient changées, si les Allemands étaient maîtres de la mer du Nord, ils ne se laisseraient pas intimider par les bancs de la côte anglaise, qui cependant sont peu commodes, des Dunes à l'Humber, en passant par la Tamise, Lowestoft et le Wash. Il y aurait beau temps que l'Angleterre serait envahie...

Mais il convient de dire un mot des petites îles qui, en chapelet régulier sur la côte de la Frise orientale (Hanovre), en groupe plus capricieux sur celles de la Frise septentrionale (Slesvig), donnent un caractère particulier au littoral allemand

de la mer du Nord. On a dit que ces îles n'étaient pas abordables et, donc, qu'elles couvraient la côte d'une barrière infranchissable. Il est difficile d'accumuler plus d'erreurs. Toutes les îles de la Frise orientale, sans exception, sont parfaitement abordables sur leur revers Nord. J'en parle savamment. Quand la mer bat en côte, on a la ressource, en dehors de quelques heures de marée basse, de pénétrer dans les chenaux ou « baljen » qui les séparent les unes des autres et dont certains vont jusqu'à la terre ferme. Il est aisé de comprendre le parti que l'on peut tirer de ces chenaux de pénétration pour isoler une des îles et s'en emparer. Il est bien entendu que l'adversaire en supprimera le balisage et qu'il les minera, — du moins qu'il entreprendra de le faire quand l'assaillant prononcera son attaque, car, jusque-là, on ne voudra pas priver de ces passes indispensables les pêcheurs qui contribuent d'une manière sensible, en ce moment, à l'alimentation de l'Allemagne. Mais une « flotte de siège » sait draguer toutes les mines et retrouver à la sonde tous les chenaux, grâce à ses navires spéciaux et à ses bâtimens légers, aidés par les appareils aériens. N'appuyons pas davantage sur ces considérations qui ne rentrent pas dans le cadre de notre étude.

Les îles de la Frise septentrionale ne sont peut-être pas aussi directement abordables du côté de la haute mer, *sauf, précisément, la plus intéressante au point de vue stratégique, — l'île de Sylt,* — mais, en revanche les chenaux qui les séparent et qui, là, portent le nom de « tiefen, » sont beaucoup plus larges, plus profonds et fournissent, quand on en a franchi le seuil (1), d'excellens mouillages. Celui du Listertief, derrière l'île de Sylt, est remarquable par l'étendue de son plan d'eau.

En tout cas, si, géographiquement, les îles en question *couvrent* la côte, *elles ne la protègent pas,* bien au contraire. Ces « nids à bombes, » comme les appelle Napoléon en parlant d'une manière générale des îles littorales, doivent fatalement tomber entre les mains d'un ennemi résolu, maître de la mer, et pourvu des moyens d'action nécessaires. Les Russes viennent d'en faire l'expérience. Dès lors, elles favorisent les entreprises de l'assaillant en lui servant, soit de places d'armes pour pré-

(1) Ces seuils sont franchissables par les navires spéciaux de la guerre de côtes : leur profondeur varie de 1 mètres à 4 mètres à mer basse. La hauteur de la marée sur tout ce littoral va de 3 mètres à 3 m. 50 environ.

parer un débarquement, si elles sont assez grandes et quelque peu éloignées de la terre ferme, soit d'admirables emplacemens de batteries et de parcs d'aviation si leur superficie est médiocre et que leur distance à la côte n'excède pas une quinzaine ou une vingtaine de kilomètres.

Dans l'espèce, le chapelet des îles de la Frise orientale n'est, en moyenne, qu'à 8 kilomètres de l'ourlet de digues de la côte. Pour celles de la Frise septentrionale, cette distance varie de 5 kilomètres à 12, environ.

Toutes les îles sont-elles armées? C'est douteux; en tout cas, celles qui offrent de particuliers avantages au défenseur ou qui, inversement, en présenteraient de très marqués à l'assaillant, si celui-ci s'en emparait. A cet égard, on peut citer l'île de Wangeroog, que borde le principal chenal de la Jade extérieure. Il est clair que si l'on capturait cette île, on se hâterait d'y prendre les dispositions nécessaires pour embouteiller toute force navale existant dans la Jade intérieure. Dans les îles défendues il faut faire rentrer encore les deux îles terminales du front maritime, Borkum, à l'embouchure de l'Ems, et Sylt, du Slesvig, dont je viens de parler; et aussi, et surtout Helgoland.

Arrêtons-nous un moment sur ce point fort intéressant de Helgoland. Un *point*, à la lettre, un faible îlot de 1 800 mètres de long sur 900 de large dans sa maîtresse partie, mais un îlot dont les Allemands ont fait une forteresse.

Cette forteresse a singulièrement exercé les imaginations dans ces derniers temps. Des écrivains maritimes ont donné d'Helgoland et de ses défenses des descriptions qui touchent au merveilleux, au merveilleux dans le colossal, comme on le goûte en Allemagne. N'avons-nous pas lu, par exemple, que l'îlot était ceinturé d'une cuirasse métallique, étrange corselet qu'il ne serait assurément pas facile de fixer sur les falaises en argile rouge, friable, dont la mer ronge constamment la base (1). Je laisse à penser ce qu'il adviendrait de cette ceinture, — à supposer qu'on ait pu, effectivement, la mettre en place — si elle recevait les coups directs des projectiles des canons de 343,

(1) Helgoland était, au moyen âge, beaucoup plus étendu qu'aujourd'hui. Certains documens, qui en fournissent la carte, affirment que l'île était le siège d'un évêché. Elle avait donc plusieurs paroisses, au lieu de l'unique bourgade de pêcheurs qui borde le pied de la falaise du Sud-Est, sur un terre-plein en pente qui n'est qu'un ancien éboulis. C'est d'ailleurs de l'autre côté, à l'Ouest et au Nord-Ouest, — côté du large et des vents régnans —, que l'île s'est le plus « usée. »

356 et 381 millimètres, dont les poids s'étagent de 550 à 900 kilos.

Mais ce n'est pas tout : ce bloc d'argile est profondément fissuré dans le sens vertical et ce sont les fissures qui en favorisent la désagrégation, sous le choc des lames. Que les ingénieurs allemands aient cherché le moyen de supprimer ces failles dont on pouvait justement craindre qu'elles ne s'élargissent sous les réactions brutales du tir des grosses pièces de l'îlot même, c'est fort probable. Qu'ils y aient réussi, c'est plus que douteux. Le moyen dont on nous parle aurait été de couler dans lesdites fissures un béton de ciment ferrugineux. Malheureusement, il n'est pas possible d'obtenir une adhérence durable entre l'argile et le béton. Peut-être a-t-on pu masquer le mal jusqu'au moment où les intempéries d'une part, les secousses des tirs, de l'autre, enfin, en cas d'attaque, les chocs des projectiles ennemis le fassent réapparaître, mais on ne saurait le guérir et rien ne prévaudra contre les forces, patientes, mais irrésistibles, que la nature met là en jeu.

La simple vérité est que l'on a dû employer beaucoup de béton pour l'installation des plates-formes des bouches à feu de calibre élevé qui ont remplacé les quatre canons de 240 du premier armement. C'est ce qui a donné naissance à la légende de la coulée du béton dans les fissures, légende que les autorités allemandes se sont bien gardées de détruire, la jugeant avec raison utile à leurs intérêts.

De même est-il possible que des observatoires cuirassés, ou peut-être des sabords, aient été pratiqués dans les parois les plus solides de la falaise de l'Ouest. Ces sabords seraient, en fait, des ouvertures de caponnières dont les pièces courtes battraient le pied de cet escarpement à pic; précaution d'autant plus judicieuse qu'il y a là une sorte de cuvette assez profonde.

Passons là-dessus, et bornons-nous pour l'instant à combattre deux allégations dont les éditeurs responsables sont, pour la première, les Allemands eux-mêmes, pour la seconde, les marins des puissances alliées qui se laissent hypnotiser complètement par la crainte des mines sous-marines.

Helgoland, disent nos adversaires, n'est pas seulement un admirable poste d'observation avancé, une station de torpilleurs, de sous-marins, d'appareils aériens, c'est la couverture de Cüxhaven et des batteries qui interdisent l'accès de l'Elbe. On ne saurait attaquer cette dernière place sans avoir réduit

l'îlot, *parce que les feux des canons de cet îlot et ceux des canons de Cüxhaven se croisent*, et qu'ils écraseraient les navires assez imprudens pour venir se placer dans l'intervalle.

Il y a exactement 59 kilomètres entre les deux points considérés. Admettons que les bouches à feu qui y sont en batterie soient du calibre le plus élevé et que la portée théorique de ces bouches à feu (1) atteigne, dépasse même 30 kilomètres, on voit que la zone battue à la fois par les deux artilleries est assez faible, déjà. Mais, dans la pratique, dans la réalité des choses, il n'y aurait pas effectivement de danger pour les bâtimens de recevoir, des deux côtés, *des coups efficaces.* On ne peut tirer sur un but aussi mobile qu'un bâtiment que quand on le voit; c'est un tir au vol et qui n'a rien de commun avec celui que l'on peut exécuter, à terre, sur un point fixe, à terre aussi. Or, de bonne foi, pense-t-on que les canonniers d'Helgoland, — les mieux placés, étant à l'altitude de 50 à 60 mètres en moyenne, tandis que ceux de Cüxhaven sont quasi au ras de l'eau, — apercevront souvent les navires, à 30 kilomètres de distance, dans une atmosphère le plus souvent chargée de nuages, en tout cas, toujours humide? On n'est point là dans la Méditerranée...

Mais il y a mieux; il y a une circonstance à laquelle n'ont point songé les gens qui accueillent tout ce qu'il plaît à nos rusés ennemis de leur faire croire.

L'îlot d'Helgoland, beaucoup plus long que large, est orienté à peu près Nord-Ouest-Sud-Est. Or, cette orientation est précisément celle de la route qui conduit de l'îlot à Cüxhaven. Il en résulte que, des quatre tourelles barbettes échelonnées nécessairement dans la même direction sur l'étroit plateau d'Helgoland, une seule pourrait donner des feux sur la zone dont je parlais tout à l'heure. Cela changerait singulièrement déjà la face des affaires, mais il suffit d'observer, pour conclure, qu'aux distances énormes de 30 000 mètres, il n'y a plus aucune précision à espérer du tir d'une bouche à feu. Encore une fois, on peut, dans de telles conditions, bombarder une ville comme Dunkerque ou Nancy, mais il n'est pas permis de tirer sur un bâtiment.

(1) Il ne faut pas perdre de vue que, dans les dispositifs *réguliers* de mise en action des pièces de côte, on perd toujours nécessairement une partie de l'angle de projection qui correspond à la portée maxima.

Il ressort de tout ceci qu'on peut parfaitement attaquer l'embouchure de l'Elbe sans avoir réduit Helgoland. Il serait d'ailleurs aisé de montrer, par l'étude des forces dont disposent les Alliés, que les deux opérations peuvent être conduites simultanément. En tout cas, si l'attaque de Cüxhaven passe la première, une force *aéro-navale* spéciale « masquera » l'îlot et interceptera les navires légers, aussi bien que les sous-marins qui prétendraient sortir de cette base pour se jeter sur les derrières de la flotte de siège. Je ne m'attarde pas à dire quelle devrait être la composition de cette double flottille et de quels engins particuliers elle devrait faire usage (1).

Parlons maintenant des craintes que causent à certains marins les « champs de mines » qui, d'après eux, s'étendent d'Helgoland à la côte cimbrique, d'un côté, à la côte hanovrienne, de l'autre, interdisant ainsi l'accès du fond de l'entonnoir de la *Deutsche bucht*, l'embouchure de l'Elbe.

Je ne sais rien de plus maladroit, d'une manière générale, que les appréhensions excessives que laisse voir certaine École, dès qu'il est question d'amener une force navale quelconque dans des parages où il pourrait exister des *lignes* de mines. Ces appréhensions, proches parentes de celles que causent les sous-marins, mais moins justifiées, ne font que confirmer le public dans l'idée bien établie déjà de l'inutilité pratique des coûteux mastodontes; et il est aisé de prévoir les conséquences que tireront, dans l'après-guerre, de ces fâcheuses constatations, les hommes, les partis, pour dire plus exactement, qui déjà, avant ce conflit, contestaient la valeur des très grandes unités en même temps qu'ils en faisaient ressortir le prix de revient exagéré.

Il est vrai qu'à ce moment-là l'École en question ne manquera pas de rappeler que les dreadnoughts allemands se sont joués, — non sans y mettre, d'ailleurs, le temps et la méthode, comme il convient, — des mines du détroit d'Irben, cependant fort bien disposées, nombreuses, et bien défendues, ainsi que de celles des « sunds » de l'archipel livonien.

Pour l'instant, ce n'est pas ce point de vue qui prévaut et comme il s'agit d'excuser les grands cuirassés des Alliés d'une inertie que d'aucuns leur reprochent, des deux côtés de la Manche, on allègue victorieusement que ce n'est qu'à l'affaiblis-

(1) Voyez, pour ces questions, mon étude sur « L'attaque des côtes » (15 septembre 1917).

sement des organes de toute espèce de la marine russe que les Allemands doivent leurs succès, — opinion que ne justifie pas, sur ce point particulier, l'étude impartiale des opérations d'octobre dernier, où la division navale du golfe de Riga s'est fort bien conduite.

Mais revenons aux mines qui flanqueraient, à l'Est et au Sud, la position d'Helgoland. Il faut compter en moyenne de 20 à 25 milles marins entre l'îlot et les fonds de 8 mètres des deux littoraux. Cela fait 40 000 mètres environ, soit, à raison d'une mine par 30 mètres, 1 333 de ces engins, pour une seule ligne, et 2666 pour les deux lignes en quinconces que l'on considère comme indispensables pour barrer un passage. En tout, donc, 5332 mines pour le seul objet qui nous occupe. C'est beaucoup.

Mais nos adversaires ne se sont pas crus obligés, que dis-je? ils ont bien dû se donner de garde d'établir de tels chapelets pour barrer les deux bras de mer et s'enfermer ainsi eux-mêmes dans l'entonnoir dont je parlais tout à l'heure; car les mines ne distinguent pas l'ami de l'ennemi et explosent indifféremment sous toute carène qui les heurte ou glisse sur elles.

On objectera évidemment que les Allemands ont ménagé dans ces lignes des *portières*, des passages libres, dont l'exact gisement est connu d'eux seuls. Sans doute, mais de deux choses l'une : ou bien ces portières sont indiquées extérieurement à la surface de la mer, par des bouées très visibles, peut-être des bateaux du genre des bateaux-feux, fixes et aisément reconnaissables de loin ; ou bien on a compté, pour la détermination des ouvertures en question, sur des points à terre. Or, ces points de reconnaissance, fournissant des *alignemens de direction* pour pénétrer dans le fond de la Deutsche bucht, ne sauraient être empruntés à l'îlot même d'Helgoland. Il les faut aller prendre sur la terre ferme, à quelque vingt milles (37 kilomètres) au moins de distance. Voilà qui est bien peu pratique, assurément, et même absurde, pour parler net. Restent les bouées ou bateaux mouillés des deux côtés de la portière, ce qui est simple et commode. Seulement, dans ce cas, l'assaillant peut bénéficier de l'indication fournie par ces corps flottans.

D'une manière générale, d'ailleurs, on peut affirmer qu'il n'est pas possible de garder pendant trois ans, — on oublie toujours que la guerre date du 2 août 1914 ! — le secret du

gisement de lignes de mines *extérieures*, à l'égard d'un adversaire actif, entreprenant, habile, qui dispose de quantité de petits bâtimens rapides et d'un bon nombre de sous-marins, sans parler des appareils aériens. Et comme nous savons fort bien que les marins alliés sont actifs, entreprenans et habiles, autant que courageux et dévoués corps et âme à leur tâche, nous devons conclure que l'on est parfaitement renseigné, là où il faut qu'on le soit, sur les grands « champs de mines » d'Helgoland et sur leurs portières ; à moins que ces « champs de mines » soient du domaine de la légende, réserve faite, bien entendu, des engins de la défense spéciale de l'îlot et de celle du *mouillage des vaisseaux* qui s'étend à l'Est du *Sand insel* (1).

Arrivons aux points essentiels du camp retranché maritime de la Mer du Nord : Borkum et Sylt, à l'aile gauche et à l'aile droite, Cüxhaven en arrière du centre du front de bandière.

Si la défense d'une île de faible étendue est toujours précaire, c'est d'abord qu'il est aisé de la couvrir de feux convergens, et ceci justifie le terme de « nid à bombes » employé par Napoléon, comme je l'ai déjà rappelé, pour caractériser à la fois le point faible de cette défense et la meilleure méthode d'attaque à employer. Encore le grand homme de guerre ne connaissait-il pas les appareils aériens, qui donneront aux bombardemens maritimes une puissance, une justesse incomparables.

Il est évident, d'autre part, que les feux des engins flottans sur le but en question seront d'autant plus efficaces que ce but présentera moins d'altitude, moins d'accidens de terrain, moins de « couverts. » A ces divers titres, on peut affirmer que l'attaque de Borkum aurait, pour qui la conduirait avec méthode, les plus grandes chances de succès.

L'île n'a, en effet, que 9 kilomètres de long sur 5 kilomètres de large. Le centre en reste à 11 kilomètres seulement de la ligne des fonds de 10 mètres la plus éloignée, celle qui court le long du littoral de la Frise orientale. Enfin, une circonstance précieuse favorise la convergence des feux : c'est que les bâtimens qui seraient chargés de l'attaque d'artillerie par le sud-ouest, dans l'Ems occidental, n'auraient à répondre qu'aux

(1) C'est à ce mouillage, dont les limites ne sont d'ailleurs pas définies exactement, que se tenait le plus souvent notre escadre de frégates cuirassées, dans l'hiver de 1870-71 Mais Helgoland appartenait alors à l'Angleterre !...

coups venant de Borkum même, puisque, comme on le sait, *la rive gauche du fleuve est hollandaise,* ainsi que l'île de Rottum, celle qui succède à Borkum dans la chaîne des îles frisonnes.

Ne tirer que d'un seul bord et sur un seul groupe d'ouvrages! Avantage considérable, qu'on apprécie particulièrement quand on lit, dans le livre de *Testis* (1), le dramatique récit de l'attaque des Dardanelles, le 18 mars 1915.

Je pourrais citer une autre circonstance précieuse, cette fois de l'ordre hydrographique et non plus de l'ordre politique. Mais il convient de réserver celle-ci. Notons, pour finir, qu'il restera, sur Borkum même, des *amers permanens* qui favoriseront la navigation aux abords de l'île, navigation toujours prudente, entourée, je l'ai déjà dit, de toutes les précautions que suggère l'expérience de cette guerre et, d'ailleurs, l'expérience de tous les temps (2).

Si, toutefois, ces amers permanens venaient à manquer contre toute probabilité, on disposerait de ceux de la côte hollandaise et des balises de Rottum, sans parler des bouées de la rive gauche de l'estuaire, que les Allemands n'auraient pu enlever sans porter atteinte aux droits souverains de la Néerlande. Quant aux balises de la rive allemande, il est possible qu'elles n'aient point disparu. Dans ce cas, elles auront été certainement *déplacées,* aussi bien que les bouées appartenant à cette rive. C'est une ruse connue, dont on ne sera pas dupe.

Les ouvrages de Borkum sont relativement nouveaux. L'état-major allemand a hésité longtemps à les entreprendre, des raisons d'économie venant appuyer l'effet de principes généraux sur la prééminence de la défense mobile par rapport à la défense fixe, car jamais côte ne fut si pauvrement armée que la côte allemande jusqu'à ces tout derniers temps. Il serait oiseux de rechercher quel peut être le calibre des canons qui sont, là, mis en batterie. Supposons-les du calibre le plus élevé actuellement en service sur les côtes. Ce calibre ne dépasse pas

(1) *L'Expédition des Dardanelles,* 1 vol., chez Payot, éditeur.

(2) Ai-je besoin d'ajouter que l'on aurait encore, dans le cas qui nous occupe, la facilité de se procurer des pilotes hollandais, — en y mettant le prix? On se procurera d'ailleurs dans tous les ports du Nord des pilotes de l'Ems, et surtout de l'Elbe. Il est surprenant que les tenans de l'abstention systématique ne s'avisent jamais de cela.

celui des grosses pièces des vaisseaux, et celles-ci gardent le bénéfice du nombre (1).

Un dernier point : la côte ferme d'Allemagne, — saillans de Greetsiel et de Nordern (2), — est à plus de 25 kilomètres des passes extérieures et de la ligne Borkum-Rottum. L'assaillant n'aura donc pas à craindre l'intervention de bouches à feu placées sur cette côte, pas plus, du reste, que sur l'île de Juist. Cette remarque a son intérêt, non pas seulement pour la conduite de l'opération, mais aussi *pour l'utilisation de l'île*, quand elle sera tombée aux mains de l'assaillant.

Quelle utilisation? — Ici il convient encore de garder le silence. Que l'on soit assuré seulement de la haute valeur de l'île de Borkum, à des points de vue militaires très variés.

Franchissons d'un bond les 100 milles marins qui séparent Borkum de Sylt et étudions un moment cette grande île singulièrement découpée, qui semble avoir été disposée exprès par la nature pour défendre la côte ouest du Slesvig des colères violentes de la mer du Nord.

Du nord au sud, en effet, Sylt oppose un long (3) et solide bourrelet de dunes aux entreprises des vagues rageuses qui accourent de la côte d'Angleterre, poussées par le vent d'Ouest. Les volutes de la houle, brisée sur la pente assez roide de cette frange littorale, déferlent alors avec une violence qui interdirait tout accostage. Mais le tableau change quand souffle le vent d'Est et que quelques jours de beau temps ont aplani la houle. Un débarquement en pleine côte pourrait alors être tenté, que favoriserait justement la grande étendue de la plage abordable, où de fausses attaques, des diversions tactiques seraient nettement indiquées. Mais les défenseurs auraient presque partout l'avantage du « couvert » fourni par la dune de bordure. Les feux des vaisseaux bouleverseraient sans doute ce rempart naturel, mais ne le détruiraient pas. Quoi qu'il en soit de ces chances diverses, — il y en a de très bonnes que

(1) Je rappelle que je ne discute pas ici les questions relatives à la lutte entre navires et batteries. Voir l'étude sur « L'attaque des côtes, » déjà citée.

(2) C'est de là que partent les câbles transatlantiques allemands, avec « escale » sur Borkum même.

(3) 35 kilomètres. La largeur maxima de l'île est de 13 kilomètres, mais elle est très découpée, et sa superficie n'excède pas 95 kmq, ce qui, d'ailleurs, lui donne déjà de l'intérêt comme place d'armes.

je passe sous silence, — de l'attaque purement frontale, il faudrait compter surtout, je crois, sur les attaques de flanc et de revers conduites par les bâtimens de flottille et les navires spéciaux de la guerre de côtes, au moyen des chenaux qui, au Nord, au Sud, à l'Est, bordent les capricieuses découpures de l'île. Le principal de ces chenaux, je l'ai dit déjà, est le Listertief, dont le seuil laissera passer, à marée moyenne, des bâtimens de 5 mètres de tirant d'eau, c'est-à-dire tout l'outillage flottant des opérations côtières.

Que ce passage soit aujourd'hui défendu, alors qu'il y a quelques années à peine, il n'y avait là aucune batterie et qu'on n'y prévoyait la pose d'aucune ligne de mines, c'est ce dont je ne doute pas. Je ne doute pas davantage que les moyens de l'attaque, plus puissans encore que ceux de la défense et concentrant leurs feux sur un petit nombre d'ouvrages *qui ne jouiront pas du bénéfice du commandement sur la mer*, ne viennent à bout de tous les obstacles. Il ne faut pas se lasser de répéter qu'il n'y a là aucun rapprochement à faire avec la situation où se trouvaient les Alliés aux Dardanelles, étroitement serrés entre les longues branches d'une tenaille formidable et obligés de répondre au hasard à des batteries invisibles, jetant leurs projectiles de plates-formes élevées de 150, 200, 300 mètres quelquefois. Je rappelle aussi qu'il ne pourrait être question de l'intervention des mines dérivantes pendant la lutte d'artillerie. Ces engins bénéficiaient, aux Dardanelles, d'un *courant permanent et rapide*, qui les poussait sans relâche sur les navires assaillans.

Je puis dire un mot de la valeur signalée de l'île de Sylt, au point de vue des opérations qui suivraient sa prise de possession, puisque, déjà, en 1915, un exposé de ce genre m'a été permis. D'ailleurs, j'ai à peine besoin d'ajouter que nous n'apprenons rien aux Allemands sur les propriétés stratégiques de tous les points intéressans de leur littoral.

Outre que, par son étendue, Sylt pourrait parfaitement servir de *place d'armes* en vue d'une descente, — au moins à titre de diversion, — sur la côte du Slesvig, qui n'en est distante que de 10 à 15 kilomètres; outre qu'en s'en emparant, on enlèverait aux flottilles allemandes qui opèrent au Nord du camp retranché maritime, le long de la côte du Jutland, un point d'appui, une base de ravitaillement, un abri également

précieux et que ces avantages seraient, du coup, transférés aux flottilles alliées contre ce même camp retranché, il faut signaler comme un point des plus intéressans la faculté de créer dans l'île une grande station aéronautique. Cette station ne tarderait pas à maîtriser celle de Tondern, où se trouvent, on le sait, de grands hangars de dirigeables (1). On y aurait une base excellente pour organiser des « raids » de bombardement et de destruction visant le canal de Kiel, ses ouvrages d'art, ponts métalliques très élevés, écluses, bassins, ponts tournans, passages souterrains ou tunnels destinés au rapide transport des troupes d'une rive à l'autre; *ses berges* qui, sur nombre de points, sont fort peu solides, étant faites de matériaux rapportés, dont les remblais s'élèvent sur des fonds de vases et de sables peu consistans; les établissemens de Brunsbüttel, de Rendsburg, de Holtenau; enfin les navires qui s'engageraient dans cette voie navigable, dans un sens on dans l'autre. De Sylt à Rendsburg, qui est à peu près au milieu du canal, il n'y a que 105 kilomètres, — une heure à peine de trajet pour un bon aéroplane. Quant à Kiel même et à son arsenal d'Ellerbeck, la distance qui les sépare de Sylt n'excède pas 130 kilomètres. Hambourg reste à 180 kilomètres de l'île qui nous occupe, et Lübeck à 175 kilomètres. Le nœud de voies ferrées si important de Neumünster n'en est qu'à 140. Je n'ai pas besoin d'insister sur l'importance de ces constatations, en cas d'opérations combinées sur l'un ou sur l'autre revers de la péninsule cimbrique. Le canal de Kiel avec tout ce qui y touche, de près ou de loin, est l'organe essentiel de la défense des côtes allemandes.

Voilà pour les deux ailes du front maritime de la *Deutsche bucht*. Voyons-en maintenant le centre, le « fort, » le museau de la bête, dont l'estuaire de l'Elbe est bien la gueule puissante. Et ce fort, c'est Cüxhaven.

Une chose qui frappe tout d'abord l'œil le moins attentif, quand on regarde une carte de cette région, c'est que *Cüxhaven est un saillant*, circonstance toujours défavorable à la défense. Cette place est en effet à la pointe de la presqu'île formée par les deux embouchures, très voisines en somme, de la Weser et de l'Elbe. L'idée vient donc tout de suite que Cüxhaven peut,

(1) C'est de là que partent souvent les zeppelins qui opèrent sur l'Angleterre. Des hydravions anglais ont survolé Sylt et sont allés jeter des bombes sur Tondern dans l'hiver de 1915-1916.

presque aussi bien que le serait une île, être battu de feux convergens. Il en est ainsi, en effet, mais pour le faire comprendre au lecteur, il convient d'entrer dans quelques détails.

Plaçons-nous dans l'estuaire extérieur de l'Elbe, à quelques milles marins au Sud du 54e parallèle. Nous avons tout près de nous, à l'Ouest, le banc de sable de Scharhorn, qui émerge continuellement, — point un danger, par conséquent, — et qui sera dans quelques années un îlot habité; au Sud un autre îlot, très bas, mais bien défini, celui-là, et défendu contre la mer, Neuwerk, qui porte depuis des siècles une énorme tour carrée, le phare, le point de reconnaissance essentiel de l'entrée de l'Elbe; plus loin, au Sud-Est, le saillant même de Cüxhaven, avec ses ouvrages, — Kügelbaake, Döse, etc., — trop bas, pour qu'on les distingue, mais dont le gisement est exactement donné par l'agglomération urbaine qui s'étend derrière eux, avec certains « accidens » très visibles.

Scharhorn, Neuwerk, Cüxhaven (ou, si l'on veut, la pointe du saillant, qui est au fort même de Kügelbaake) sont en ligne droite et longés par le chenal principal, disons plutôt le *chenal officiel* du fleuve.

Ces trois points nous apparaissent, sur les cartes géographiques qui se piquent de donner quelques détails d'hydrographie, comme enveloppés par le même immense banc de sable vasard, couvert à mer haute, découvert à mer basse, qui semble s'étendre sans solution de continuité jusqu'à l'estuaire de la Weser. Ce n'est là qu'une apparence. Ces « watten, » d'ailleurs assez fermes pour qu'on puisse aller *à pied* ou *en voiture légère* de Cüxhaven à Neuwerk (1), — ce qui détruit une des allégations favorites de mes adversaires — sont en réalité sillonnés de chenaux assez profonds, les « baljen » dont j'ai déjà parlé plus haut et qui sont fort bien tracés à l'Ouest et au Sud-Ouest de Neuwerk. Que l'on se serve de ces chenaux, — après les avoir balisés à nouveau et dragués, — pour prendre à revers les défenses de l'îlot, s'il en existe (2), en tout cas pour battre d'écharpe les ouvrages de Döse, ou bien que l'on se tienne à la limite des Watten, on restera toujours en dedans

(1) Fait constaté, du reste, dans les « portulans » et instructions nautiques et dont j'ai, *de visu*, constaté l'exactitude.

(2) Un doute peut subsister, si l'on remarque que Neuwerk est, en plein, dans les champs de tir des ouvrages du saillant de Cüxhaven.

de la portée maxima des bouches à feu des bâtimens, par conséquent on exécutera des tirs efficaces sur le saillant de Cüxhaven. Mais les bâtimens dont il est question ici ne peuvent être que des navires spécialisés pour la guerre de côtes, monitors à fond plat, batteries flottantes, canonnières cuirassées, chalands armés, etc. Les bâtimens de haut bord se réserveront le grand chenal de l'Elbe et le vaste espace de mer libre qui s'étend au Nord-Ouest du Medem Sand.

Les feux des deux groupes d'unités désignées pour l'attaque se croiseront ainsi sur les buts à battre, à angle droit, à peu près. Serait-il possible de faire mieux et de prendre à revers les ouvrages de Cüxhaven avec des bâtimens de tirant d'eau moyen, pénétrant dans l'Elbe jusqu'en amont de la ville? Peut-être. Mais c'est encore ici un point réservé. Quoi qu'il en soit, observons que, ni les navires spéciaux opérant dans la région des Watten, ni les grandes unités opérant dans le chenal de l'Elbe ne sauraient être pris entre deux feux. Les premiers ont derrière eux la mer (1); les seconds présentent, d'une manière générale, le flanc de bâbord aux terres des Dittmarschen qui forment la rive Est du vaste estuaire extérieur; mais les points les plus rapprochés du grand chenal, dans ces Dittmarschen, en restent encore à 25 kilomètres. On se trouve donc là, pour des motifs différens, dans des conditions aussi avantageuses que pour l'attaque de Borkum par l'Ems occidental.

Je n'ai pas besoin de dire que les observations qui précèdent n'épuisent aucunement la question de l'attaque de Cüxhaven. Il ne s'agit pas ici de plans d'opérations. Je ne prétends qu'à montrer quelles peuvent être les conditions résultant, pour cette attaque, des véritables caractères géographiques et hydrographiques des points considérés.

Ne nous attardons pas davantage à discuter l'intérêt stratégique de cette position. En fait, il y en a peu de plus importantes sur toute la côte allemande. Et ce n'est pas seulement à cause de la valeur de l'Elbe, du fleuve de Hambourg, de l'artère essentielle du vaste corps de l'Allemagne du Nord, ni, non plus, parce que la belle rade formée, un peu en amont du port, par l'estuaire

(1) Tout au plus ces bâtimens devraient-ils compter avec les feux qui pourraient leur être adressés de la digue littorale qui s'étend au Sud de Cüxhaven; mais il ne s'agirait là que de batteries de circonstance, de pièces de campagne qui tireraient difficilement à 10 000 et 12 000 mètres.

du fleuve, à l'abri relatif du Medemsand, sert de mouillage d'attente à la « Hoch see flotte; » c'est, avant tout, parce que dans cette rade même débouche le canal maritime allemand dont je parlais tout à l'heure à propos de Sylt, de sorte que, pour entrer dans ce canal, par les écluses de Brunsbüttel, ou pour déboucher dans la mer du Nord après en être sorti, il faut passer sous le canon de Cüxhaven. S'emparer de Cüxhaven, c'est donc paralyser complètement les mouvemens stratégiques de la flotte allemande en lui interdisant les « jeux de navette » entre mer du Nord et Baltique en vue desquels, expressément, cette belle voie de communications intérieure a été créée.

Aussi n'est-ce pas sans une vive surprise que j'ai lu, il y a quelques mois, sous la plume d'un officier général de l'armée mieux inspiré d'ordinaire, cette singulière question : « A quoi servirait de descendre à Cüxhaven? » Et l'auteur, ne voyant dans la prise de possession de ce point capital que l'intérêt — fort médiocre, à son avis (1), — d'un débarquement ayant pour objectif une opération dans l'intérieur du pays, ajoutait : « Dût-on réussir dans la descente même, que l'on n'en serait pas plus avancé, au fond. On ne pourrait pas déboucher... »

Ce n'est point, encore une fois, le moment de discuter ces questions, que j'ai d'ailleurs effleurées dans mon étude du 15 octobre 1916; je me borne à observer que la région de Cüxhaven se prêterait bien aux opérations actives qui doivent suivre une descente exécutée avec de grands moyens. Ce saillant, en effet, s'évase rapidement dans le sens de la marche en avant de l'armée débarquée, ce qui facilite le déploiement de celle-ci; et, d'autre part, la disposition des lieux est telle, au double point de vue géographique et hydrographique, que, pendant les deux premières marches, les plus délicates pour l'assaillant, la force navale serait en mesure de flanquer les deux ailes de l'armée en avançant dans les deux estuaires de l'Elbe et de la Weser.

Mais, à n'envisager que les résultats politiques et militaires d'une offensive sur le sol même de l'Allemagne, ce n'est pas sans doute par Cüxhaven et le « Land Hadeln » qu'il conviendrait le mieux de débuter. D'autres points de descente et d'autres

(1) J'ai déjà noté, dans l'article du 15 octobre 1916, sur les « Opérations du débarquement, » les répugnances traditionnelles des officiers de l'armée contre les opérations combinées.

théâtres d'opérations présenteraient des avantages d'une plus grande portée. Et ceci nous conduit tout droit à la Baltique.

Mais avant d'aborder les détroits qui donnent accès dans cette mer fermée, ne convient-il pas de jeter un coup d'œil sur la presqu'île du Jutland, contrée neutre, c'est entendu, mais qui ne le restera peut-être pas toujours.

Or le trait intéressant du « Danemark de terre ferme, » au point de vue qui nous occupe, est précisément que le côté Cattégat de cette presqu'île offre le même caractère de parfaite facilité d'accès que le littoral allemand qui le prolonge au Sud, puis à l'Est, tandis que le côté mer du Nord présenterait au contraire de sérieuses difficultés.

Il semble, en effet, que depuis le cap Skagen jusqu'au Petit Belt, la géographie ait voulu se rendre complice du général qui chercherait à faire du Jutland une base d'opérations contre l'Allemagne. Rien n'y manque : îles littorales à distance convenable, saillans et petites presqu'îles tracés à souhait pour les descentes, golfes, baies, mouillages faciles autant que sûrs, côtes saines, marées peu sensibles, villes importantes en bordure de la côte et qui sont des ports bien outillés. Il y a même, tout au Nord, un refuge à peu près inviolable en cas d'échec, la région du « Vend Syssel, » séparée du reste du Jutland par le bras de mer capricieux du Lymfjord. La seule objection que l'on puisse faire à l'utilisation militaire de la presqu'île, c'est qu'elle se resserre au Sud et que le Slesvig n'a plus que 50 kilomètres de large, au lieu de 120 ou 130. Ce n'est pas là un inconvénient rédhibitoire.

Quoi qu'il en soit, et pour revenir à la Baltique même, répétons, sans nous lasser, qu'*aucun littoral, sans exception*, n'est aussi favorable aux opérations combinées que celui qui s'étend du débouché du Petit Belt aux bouches de l'Oder, c'est-à-dire la bordure maritime de la région la plus importante, à tous égards, de l'Allemagne. On commence à le comprendre d'ailleurs, et les adversaires immédiats des initiatives que je préconise se sont contentés, dans ces derniers temps, de dire : « Oui, mais nous n'en sommes pas plus avancés : le Danemark est neutre et le Grand Belt est miné. Il est donc impossible d'entrer dans la Baltique. » Les objections se sont même, tout récemment, réduites à un seul terme, — qui a paru suffisamment décisif, — et on a entendu aux Communes de l'Angleterre, le premier lord de

l'Amirauté, sir Eric Geddes, déclarer que si la flotte anglaise n'avait pas pénétré dans la Baltique, pour soutenir la Russie dans ses tragiques épreuves, c'était parce qu'elle « aurait dû franchir d'immenses champs de mines. » Il n'était plus question de la neutralité danoise,

Le fait que l'on ne conteste plus la facilité d'abord de la côte allemande, dans la Baltique, simplifie et abrège ma tâche. Je n'ai plus qu'à montrer la vanité, en ce qu'elles ont d'excessif, des craintes que l'on exprime au sujet du passage des détroits par une grande armée navale.

Puis-je faire observer d'abord, qu'il est singulièrement malavisé de proclamer que la côte allemande est inabordable, que l'on se gardera d'y risquer une seule unité de combat; que d'ailleurs les débarquemens sont de pauvres opérations destinées fatalement à de retentissans échecs; qu'on n'attaquera jamais tel point parce qu'il y a de gros canons et qu'on ne passera jamais tel détroit parce qu'il y a des mines?

A supposer que tout cela fût justifié, il faudrait éviter de le dire et, tout au contraire, insinuer qu'on a les intentions les plus hostiles à l'égard du littoral de l'ennemi. Quelque créance que ce dernier donnât réellement aux bruits que l'on ferait courir à ce sujet, il ne pourrait s'empêcher de prendre certaines précautions et d'entretenir sur ses côtes des effectifs relativement sérieux (1). Il serait, du reste, bien facile de le tenir en haleine par des démonstrations et des feintes. Ce sont là des moyens qui, pour avoir été employés de tout temps, — et très fréquemment par la Grande-Bretagne pendant nos grandes guerres de 1793 à 1815, — n'en conservent pas moins leur efficacité. Car enfin, on ne sait jamais... Le belligérant le mieux renseigné hésite, en pareil cas, à passer outre à la menace.

En tout cas, on conviendra qu'il serait sage de ne pas avertir l'ennemi qu'il peut être bien tranquille de tel ou tel côté. Il est surprenant qu'il faille donner cet avertissement.

Ceci dit, remarquons encore que lorsque, pour justifier une

(1) Observons que l'intérêt d'obtenir ce résultat grandit en ce moment où l'Allemagne, déjà relativement épuisée, fournit un effort encore considérable et où il lui serait fort difficile de créer de nouvelles armées. Je rappelle à ce propos qu'en 1870, la Prusse entretint une armée dite *de la défense des côtes* jusqu'au moment où elle acquit la certitude que nous avions renoncé à toute descente.

inertie systématique, on affecte de s'indigner à l'idée qu'un « théoricien » puisse proposer de risquer des dreadnoughts sur des champs de mines, on use de moyens de discussion qui sont peut-être habiles, mais d'une habileté de mauvais aloi. En fait, je le dis encore, il n'a jamais été question de cela. Personne, que je sache, n'a proposé une telle absurdité. Tout le monde sait, en revanche, qu'il y a de nombreux et efficaces moyens, soit de draguer, soit de faire exploser prématurément les mines, soit de les couler. C'est affaire de patience, de méthode, d'engins appropriés, et je ne reviendrai pas aujourd'hui sur le détail de ce que j'ai écrit si souvent à ce sujet. Rappelons toutefois qu'à ces procédés préventifs il ne sera jamais inutile de joindre des procédés de protection immédiate des coques plongées des grands bâtimens, quand ces unités lourdes passeront sur les emplacemens déblayés. Deux précautions valent mieux qu'une. Et puis, vraiment, a-t-on la prétention de faire la guerre sans jamais courir aucun risque, sans accepter d'avance aucune perte?

En ce qui touche enfin, d'une manière particulière, les opérations ayant pour but de faire entrer une force navale très importante dans la Baltique, j'observe, pour conclure, qu'en raison de la très grande supériorité de nombre des flottes alliées, les résultats poursuivis seraient obtenus sans qu'il fût nécessaire d'y employer les « superdreadnoughts. » Ceux-ci, assez nombreux et assez puissans, à eux seuls, pour contenir la *Hochsee flotte*, si cette dernière essayait de prendre à dos l'armée engagée dans les détroits, seraient parfaitement à leur place en un point d'où ils pourraient se porter en peu d'heures soit au-devant de la flotte ennemie sortie du camp retranché maritime de Cüxhaven, soit au secours de la flotte opérant dans les Belts, en cas de besoin urgent.

Mais quels sont les détroits dont il s'agit et où peut-on craindre de rencontrer les « immenses » champs de mines dont on nous a parlé? C'est ce qu'il me reste à examiner.

Les détroits danois sont au nombre de trois : le Sund, entre la Suède et l'île de Seeland, — c'est le détroit que commande Copenhague; — le Grand Belt, entre Seeland et Fionie; le Petit Belt, entre Fionie et le Jutland-Slesvig. Mettons hors de cause ce dernier, bras de mer très étroit et dominé de près par des rives qui doivent être armées depuis le commencement de la guerre, du côté allemand, à partir de l'îlot de Brandsö.

Le Sund n'admet que des bâtimens de moins de 7 mètres de tirant d'eau. On dit volontiers, en présence d'une si faible profondeur, que ce détroit est inutilisable pour une armée qui veut entrer dans la Baltique. Il s'en faut que ce soit exact. Cette armée ne se composerait pas seulement d'unités calant 8 mètres. Tous les bâtimens de tonnage moyen, les innombrables unités légères, les bâtimens auxiliaires, enfin *les transports de troupes et de matériel*, que l'on aurait eu soin de choisir parmi les « cargo-boats » calant, au plus $6^{m},50$, pourraient parfaitement emprunter le Sund, même sans attendre certaines circonstances de vent et de mer où le niveau des eaux s'élève.

On objectera à ceci qu'il y aurait inconvénient à ce que le gros de l'armée fût séparé, au moins, de ses bâtimens légers. C'est entendu. Il y a là une question de mesure. Il est absolument indispensable, évidemment, que le dragage des mines par les navires spéciaux soit protégé par un grand nombre de petits croiseurs et de « destroyers. » Il faut aussi que la « Kielerbucht, » le bassin qui s'étend entre l'archipel danois et la côte du Holstein, soit rigoureusement surveillée, ainsi que le fjord même de Kiel, d'où peut déboucher la force navale allemande, si l'on n'a pas réussi à oblitérer le canal maritime (1).

Quoi qu'il en soit, arrivons-en au Grand Belt et notons tout de suite que ce détroit et son prolongement au Sud, le « Langeland Belt, » sont exclusivement danois. Cette remarque n'est pas inutile si l'on veut bien se rappeler que ce n'est qu'à son corps défendant que le petit royaume a miné la voie d'accès principale à la Baltique, celle des cuirassés. La navigation du Grand Belt ne présente quelque difficulté aux très grandes unités de combat qu'au coude voisin des îlots d'Agersö et d'Omö. Tous les pêcheurs et pilotes du pays, les norvégiens et les suédois, — sans parler de ceux qui ont été formés ailleurs et des officiers des paquebots qui fréquentent la Baltique, — peuvent donner sur ce passage les indications les plus précises. D'ailleurs rien de plus aisé aux bâtimens légers qui précèdent les unités longues et lourdes, que de baliser à nouveau les points délicats.

Les mines danoises draguées, sans qu'assurément il y ait à

(1) Je rappelle encore qu'il ne s'agit pas ici d'un plan d'opérations, qui comporterait naturellement l'occlusion du vestibule du fjord de Kiel par des mines de blocus. Je ne donne que les indications les plus nécessaires, — et très succinctement.

craindre d'opposition, il est fort possible que l'on ait à compter avec des mines allemandes dans le « Langeland Belt. » On affirme en effet que nos adversaires ont pris, pour plus de sûreté, le soin de miner eux-mêmes ce débouché du Grand Belt dans la « Kielerbucht. » Mais, là encore, les deux rives étant danoises, l'opération du dragage ne saurait présenter de difficultés bien sérieuses, — *étant entendu que le fjord de Kiel sera « masqué » par les navires légers* et qu'ainsi les dragueurs seront protégés contre les entreprises de l'ennemi.

Nous arrivons maintenant au vaste plan d'eau, — 60 kilomètres environ, de l'Est à l'Ouest, sur 50 du Nord au Sud, — que les Allemands désignent sous le nom de « Kielerbucht, » baie de Kiel. Ce ne peut être que là, dans des eaux à peu près exclusivement sous le contrôle de la marine allemande, que se doivent situer les « immenses champs de mines. »

Que la plus élémentaire prudence prescrive de draguer la route que suivra l'armée navale pour entrer, par le Fehmarn Belt, dans la Baltique libre, c'est ce que personne ne contestera. Mais qu'il soit nécessaire de draguer tout le plan d'eau de la « Kielerbucht, » évidemment non. D'ailleurs, le bon sens indique qu'il n'est pas possible que cette petite mer intérieure soit minée partout. Il faut bien que le défenseur puisse l'utiliser pour repousser l'adversaire en combattant. Qu'on ne m'objecte pas, là encore, que ce défenseur s'est ménagé des chenaux libres dans ce dédale d'aveugles engins de destruction. Au voisinage immédiat des côtes, par exemple aux débouchés du Grand et du Petit Belt, peut-être. Au débouché du fjord de Kiel, certainement. Mais en pleine mer, à 10, 15, 20 milles de toute terre, comment retrouver les amers indispensables, si le temps n'est pas absolument clair, si, comme je le disais tout à l'heure, on n'a pas un ciel de Méditerranée?

Défions-nous donc de ces jeux d'imagination. Prenons garde surtout que c'est le premier intéressé, l'ennemi lui-même, qui nous suggestionne, aujourd'hui comme il le faisait déjà, il y a vingt-cinq ans, alors qu'en présence des rapports fantastiques qu'il nous faisait parvenir sur l'état de ses défenses côtières, on sentait impérieusement, dans certains organismes maritimes, le besoin de savoir la vérité, — et, donc, *d'aller voir*.

Que dirai-je, pour finir, du dernier détroit, le Fehmarn Belt, que l'on doit supposer miné? Ici, la rive Sud est alle-

mande et les lignes de mines sont certainement défendues par l'artillerie de côte, en position vers Marienleucht de Fehmarn. Heureusement deux circonstances favorisent l'assaillant, D'abord, le détroit a 18 kilomètres de large et la rive Nord, celle de l'île danoise de Lolland, est assez saine pour qu'on la puisse longer de près. A supposer que les bouches à feu de la défense puissent porter à 18 000 mètres, encore faut-il que l'atmosphère soit assez claire pour que les pointeurs puissent discerner ces petits traits noirs glissant sur l'horizon et qui, difficulté nouvelle, se confondront, là, avec la terre danoise. Ensuite, s'il faut absolument engager la lutte contre les batteries de Fehmarn, j'observe qu'on le fera dans les meilleures conditions — *convergence des feux des vaisseaux sur des ouvrages bas*, — si, justement, on a fait passer par le Sund, entre autres élémens de l'armée, les monitors, batteries flottantes, etc., dont le tirant d'eau est certainement inférieur à 6 mètres et qui sont munis de l'artillerie nécessaire à l'attaque des ouvrages à terre.

Toutefois, — prévoyons une ultime objection, — pour atteindre Fehmarn, ces bâtimens auront dû franchir une sorte de défilé formé d'un côté par la côte de la petite presqu'île allemande de Darss, de l'autre, par une ligne d'écueils qui prolonge la pointe de Gjedser, extrémité méridionale de l'île danoise de Falster. Ce passage, miné et défendu peut-être du côté allemand, a quelque vingt kilomètres de large. Mais, de plus, — et il convient de n'en pas dire davantage, — ce défilé peut être tourné, tout comme celui des Thermopyles. Qu'on soit donc assuré que ce dernier obstacle n'arrêtera pas l'armée navale, plus que celui du Fehmarn Belt.

Telles sont les explications que je puis donner sur cette grave question de la soi-disant invulnérabilité des côtes allemandes, sans dépasser la limite de ce qu'il est permis de dire, sans dépasser non plus celle qui s'impose à un article de Revue. Mes lecteurs me feront certainement crédit du reste, qui pourrait aller aisément jusqu'au volume. Il suffit que je leur aie montré sur quelles erreurs, sur quelles équivoques au moins, repose la doctrine de l'abstention systématique de toute opération offensive sur le littoral allemand.

Contre-amiral DEGOUY.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : *D'un jour à l'autre*, comédie en trois actes, par M. Francis de Croisset. — Reprise d'*Œdipe-Roi*. — Adrien Bertrand.

Qui donc a prétendu que la guerre ne changerait rien à l'atmosphère de notre littérature dramatique ? Ce sombre pessimiste s'était trop hâté de répandre la rumeur fâcheuse : après beaucoup d'autres démentis, en voici un de plus, que lui administre M. Francis de Croisset. Cet auteur s'était naguère distingué dans un genre de théâtre agréablement corrompu ; même, il se laissait gagner à la contagion du théâtre brutal : quelques mois avant la guerre, il avait fait jouer une pièce, dont je n'ai plus le détail très présent à l'esprit, mais dont je me souviens très bien qu'elle mettait en scène d'affreux gredins en habits noirs et robes de la bonne faiseuse. Rien de pareil dans sa nouvelle pièce. Cette fois, nous sommes dans la meilleure société, une société de braves gens, où les moins bons sont encore excellens. Les propos y sont châtiés, et jusqu'à « je vous aime, » tout s'y dit honnêtement... Mais comment, si ce n'était au creuset de la guerre, le plomb vil se serait-il changé en cet or pur ?

De toute évidence, M. de Croisset a voulu faire une comédie légère, presque un vaudeville, empruntant aux choses d'aujourd'hui l'actualité du cadre et des figures, sans rien refléter de leur angoisse : il y a fort bien réussi. *D'un jour à l'autre* est une pièce d'un comique facile, où l'éternuement lui-même n'est pas dédaigné comme jeu de scène. Cela commence le jour de la mobilisation. Mais ne craignez pas d'avoir une fois de plus à revivre la fièvre de ces heures tragiques ! Tout se passe le mieux du monde, sans cet excès d'émotion qui risque de devenir douloureux, et nous avons tout loisir de nous initier aux petites affaires de la famille Chardin. Les vieux

Chardin sont de doux maniaques, le père mélomane et la mère malade imaginaire : c'est elle qui éternue. Ils ont une fille, Marthe, autour de qui va tourner toute la pièce : Mlle Leconte, qui joue le rôle, en a fait une de ses meilleures créations.

Marthe n'a pas eu de chance. Mariée à un M. de Vrécourt, elle a été, en un an et demi, trompée quatorze fois. L'arithmétique tient dans cette pièce une place importante : ainsi on calcule, avec une précision qui ne laisse rien à désirer, que Mme Chardin en est à son quatre-vingt-treizième éternuement, et que ce Don Juan de Vrécourt ébauchait sa quinzième passade lorsqu'est intervenu un divorce, bientôt suivi d'une annulation en cour de Rome : je vous ai dit que nous sommes dans la meilleure société. Marthe vient reprendre chez ses parens sa chambre de jeune fille ; c'est un heureux jour : pourquoi faut-il que, ce jour-là même, les affaires achèvent de se brouiller entre la France et l'Allemagne? C'est un vrai guignon. Cependant, chacun prend ses dispositions de guerre : M. Chardin renonce à la musique, Mme Chardin renonce à ses migraines, le docteur Marinois, socialiste, humanitaire, renonce à son antimilitarisme et tient à son fils, André Marinois, le langage du plus pur patriotisme.

A voir l'insistance avec laquelle, au cours de ce premier acte, on nous parle des déboires conjugaux de Marthe et de la fameuse annulation de mariage, l'idée nous est tout de suite venue que l'orientation de la pièce devait être cherchée de ce côté. Un ménage est désuni ; la guerre éclate : elle va rapprocher les époux. Vrécourt se conduira en héros ; il sera blessé ; mourant, il se convertira ; Marthe le raimera, le répousera, et d'ailleurs il ne mourra pas... Nous avions mal conjecturé. Ce n'est pas cela. Il y aura bien quelque chose de cela, mais seulement quelque chose... Certes, vous ne voudriez pas que Vrécourt manquât à bien se battre : Don Juan est brave. Nous apprendrons qu'il s'est brillamment conduit, qu'il a été cité, décoré. Le vieux Chardin, à cette nouvelle, ne se sent pas d'émotion et ne parle plus de son « gendre » qu'avec des larmes dans la voix. Il n'a de cesse qu'il ne l'ait ramené auprès de Marthe. Et Vrécourt revient, en effet, avec une aisance parfaite et comme si rien ne s'était passé, gai, aimable, brillant, conquérant, prêt à reprendre la conversation amoureuse avec sa femme, — d'autant plus volontiers qu'elle n'est plus sa femme. Mais il trouve Marthe très entourée. Il y a autour d'elle un certain Michelot, qui fait des affaires et, depuis la guerre, les fait excellentes. Et il y a le jeune Marinois. Camarade d'enfance de Marthe, il l'aime depuis toujours. Fils d'un

médecin de campagne et flambant d'amour pour une jeune châtelaine, vous l'avez nommé : c'est le jeune homme pauvre et c'est le beau ténébreux. Entre Marthe et lui éclate une scène de dépit amoureux, une grande scène, une scène à retournement et à rebondissement, la scène qui termine « le deux. » Des bruits fâcheux ont couru sur ce fils Marinois : on raconte qu'il est embusqué, et Marthe l'a cru comme elle l'entendait raconter. Elle l'a cru, elle a pu le croire, et lui, le fils Marinois, pendant ce temps-là, se couvrait de gloire et collectionnait les citations ! Il les a sur lui, ces citations, il les porte dans la poche de sa vareuse, il les fait lire à Marthe. La preuve est indéniable : le fils Marinois volait au danger ; seulement il faisait circuler le bruit qu'il était à l'arrière, afin de ne pas inquiéter Mme Marinois, la mère, qui a une maladie de cœur. C'était pour sa mère ! « Premier prix de bon fils ! » comme disait Croizette, dans Jean de Thommeray. Marthe, désabusée, ravie, se jette au cou du héros, dans un élan d'enthousiasme et d'amour. Mais lui, la repousse, s'étant avisé que ce baiser de femme irait non à l'homme, mais au soldat : et pour cela, il n'a pas besoin de Marthe, il a son général !... A condition qu'on ne nous le donne pas pour cornélien, le mot est excellent.

Donc, au troisième acte, Marthe a le choix entre trois partis. Comme le personnage antique, elle est à l'embranchement de trois routes. Prendra-t-elle la route Michelot ? Mais quoi ! Ce riche est un nouveau riche. Marthe rejette avec horreur celui qui, de cette guerre, source de tant de larmes, a fait jaillir un Pactole. La solution Michelot signifiait : l'argent. Elle est écartée. Vrécourt, qui parle au nom du plaisir, aura-t-il plus de succès ? C'est lui-même qui s'élimine, à la suite d'une conversation avec le jeune Marinois, et, comme jadis Polyeucte résignait Pauline entre les mains de Sévère, conseille à Marthe d'épouser un jeune homme animé de si beaux sentimens. En effet à la théorie de la vie facile et du plaisir léger, tel que le conçoit l'incorrigible Vrécourt, le fils Marinois oppose celle de l'amour austère, le seul qui se pratique en France depuis la guerre, le seul qu'admettent les poilus. C'est ici le contraste de deux générations. Celle d'hier ne songeait qu'à s'amuser. Heureusement, une autre génération va revenir des tranchées : ce qui la caractérise, c'est qu'elle a le respect de l'amour, un amour grave, pur, fidèle, etc. Allons, tant mieux ! tant mieux !

Le public a applaudi du meilleur cœur à ces déclarations d'un si moral optimisme, sans toutefois paraître très convaincu. Je crois, pour ma part, et en dépit de certaines apparences, que c'est M. de

Croisset qui a raison. Et si j'ai semblé tout à l'heure m'associer à l'incrédulité du public, on a bien compris ce que je voulais dire : c'est que, sous cette forme et au terme de cette petite histoire, la démonstration ne me paraissait pas extrêmement concluante. Mais il est bien impossible qu'une nation, destinée à vivre, n'ait pas reçu de la grande épreuve qui a mis son existence en péril, une commotion profonde et durable. Avant 1914 comme avant 1789, nous nous étions endormis dans la douceur de vivre. Encore une fois, le réveil a été terrible ; les vérités méconnues nous sont apparues dans un jour aveuglant et sinistre : nous voyons où nous a menés la dérision de toutes les idées sérieuses et nobles. Nous renaîtrons à la santé, je n'en doute pas un seul instant. Sachons seulement que la transformation ne sera pas immédiate, et c'est ce qui pourra donner le change : le pli est pris et la grimace ne s'effacera pas en un jour. Mais quelques années ne sont rien dans la vie d'un peuple. Et ce n'est pas trop compter sur la vertu du sacrifice consenti par des millions de Français, que d'en attendre pour la France de demain une atmosphère purifiée.

La Comédie-Française a repris *Œdipe-Roi*; elle le devait : le chef-d'œuvre antique est de ceux auxquels notre grande scène littéraire se doit de garder pieusement leur place.

Nous nous étions accoutumés à n'apercevoir Œdipe qu'à travers la magnifique création de Mounet-Sully. M. Paul Mounet n'a pas reculé devant la lourde tâche de reprendre un rôle chargé d'un si grand souvenir. Il y a brillamment réussi, et le succès qu'il a obtenu lui fait beaucoup d'honneur. S'il n'a pas hésité à s'inspirer de la tradition créée par son frère, il a su se garder des dangers d'une imitation trop prochaine. Moins de lyrisme, moins de beauté plastique : le rôle rapproché de nous. En cet Œdipe humanisé, nous ne voyons plus qu'un malheureux qui lutte désespérément, raisonne, discute, se débat jusqu'au moment où la Fatalité le terrasse. La salle a récompensé l'excellent artiste par de vigoureux applaudissemens.

Est-il besoin de redire que l'image de Mounet-Sully était partout présente ? Aussi la Comédie a-t-elle été bien inspirée de nous faire entendre les beaux vers de M. Charles Clerc : *A la mémoire de Mounet-Sully*, que Mme Bartet, après le dernier acte, est venue dire avec tout son art et toute son irrésistible émotion. En évoquant en strophes vibrantes le souvenir du doyen d'hier, le poète a su exprimer la fervente admiration de tous pour un des plus grands artistes de notre temps.

Avec quelle tristesse j'ai appris la mort de ce noble et charmant Adrien Bertrand, — à vingt-sept ans! Mort trop prévue ; mais parce qu'on le sentait venir, le coup n'en est pas moins rude. La dernière fois qu'il était venu causer avec moi, j'avais eu la douloureuse sensation que je ne le reverrais plus. Et c'était poignant de l'entendre faire des projets d'avenir, dans l'instant même où l'àvenir lui échappait.

C'était une des âmes les plus généreuses, les plus vraiment juvéniles, les plus enthousiastes que j'aie jamais connues. S'étant fait de la vie une conception toute chevaleresque, il avait mis dans sa brève existence des pages de roman, exquises de sensibilité et de délicatesse. Ce que d'autres avaient imaginé dans les plus idéalistes de leurs fictions, lui, il l'avait réalisé. Écrivain à ses débuts quand la guerre éclata, tout de suite il se passionna pour son devoir militaire, parce qu'il en avait compris la grandeur. Officier de dragons, il alla au danger avec la même bravoure que son frère Georges, officier de chasseurs. L'un et l'autre, ils avaient même ardeur. J'ai lu de leurs lettres écrites du front; je les ai vus l'un près de l'autre : que c'était touchant, cette communion des deux frères dans l'héroïsme! Grièvement blessé, Adrien Bertrand n'a plus fait, pendant deux ans, que s'acheminer vers la fin. Alors le peu qui lui restait de vie, il l'a consacré à célébrer, — et à enrichir, — ce pour quoi il s'était battu : le patrimoine de l'esprit français. Car c'était le sol de la France qu'il avait défendu les armes à la main, mais c'était aussi la tradition française, la grande tradition classique, cette langue de Racine dont il ne parlait qu'avec un éclair dans le regard et un tremblement dans la voix. Il me l'a dit maintes fois et je tiens à le répéter, pour que ceux qui viennent après lui le sachent et recueillent son enseignement.

Ici nous ne l'oublierons pas. Il avait donné à cette *Revue* son premier roman, cet *Appel du sol* qui restera comme un des livres les plus *vrais* qui aient été écrits sur la guerre. On peut le lire et le relire, celui-là : on n'y trouvera rien dont un Français n'ait à être fier. Adrien Bertrand laisse des manuscrits, vers et prose, tous animés du même esprit. Et il nous laisse avec son souvenir, avec le regret de ce vigoureux talent tranché dans sa fleur, ce chef-d'œuvre : une vie qui, dans son court espace, résume un double culte, celui des lettres et de la terre françaises.

René Doumic.

REVUE LITTÉRAIRE

UN PORTRAIT DE LA FRANCE (1)

Il y a quelques années, M. Vidal de la Blache donnait ce « tableau géographique, » *La France*, où la région de Lorraine et d'Alsace est dépeinte comme les autres portions de la France. Il ajoutait à son volume une carte, et non seulement de la France, mais de la France et de l'Europe centrale, « carte pour servir à l'histoire de l'occupation du sol, » carte géologique, où les frontières politiques ne sont pas marquées. La description, dans le volume, ne s'arrêtait pas aux frontières fixées par le traité de Francfort. Elle allait à Strasbourg et à Metz. L'auteur ne s'excusait pas de dépasser la limite officiellement reconnue à la France; et il ne mettait point de forfanterie à la dépasser : il suivait tout simplement la vérité géographique. Il reprend aujourd'hui cette partie de son tableau. Son nouvel ouvrage, *La France de l'Est* (Lorraine et Alsace), est de la même qualité que le précédent; mais, écrit pendant la guerre et pendant que s'accomplit le grand effort de reconstituer la France de l'Est, il porte la marque de tels jours. Il est tout frémissant d'espoir, frémissant même de certitude; mais la tribulation ne l'a point dérangé de son caractère attentif, honnête ou, comme on dit, scientifique. « Il n'y a pas une ligne de ce livre qui ne se ressente des circonstances parmi lesquelles il a été rédigé. Comment pourrait-il en être autrement ? Il me sera

(1) *La France de l'Est* (Lorraine, Alsace), par M. P. Vidal de la Blache (librairie Armand Colin). Du même auteur, *La France, tableau géographique* (librairie Hachette). Cf. *La relativité des divisions régionales*, dans le recueil intitulé *Les divisions régionales de la France* et *La rivière Vincent-Pinzoni, étude sur la cartographie de la Guyane* (librairie Félix Alcan).

permis de dire cependant que ce n'est pas une œuvre de circonstance. Au cours de mes études sur la géographie de la France... » L'auteur, en un mot, continue ; et, si la soudaineté des événemens ne l'a pas déconcerté, ne lui a pas démenti sa méthode et les résultats qu'il en avait obtenus, si la continuité de sa pensée accompagne facilement la continuité des épisodes contemporains, c'est la preuve qu'il était dans la bonne voie, dans le chemin de la vérité, naguère aperçue, et maintenant vue, car elle se dévoile et devient parfaitement claire.

La géographie avait-elle donc tout prévu, quand la politique a bien l'air de n'avoir quasi rien deviné? Je disais que l'œuvre de M. Vidal de la Blache était de qualité scientifique : autant dire qu'elle est prudente, et se méfie de tout, et principalement se méfie d'une fausse rigueur. Nous n'avons que trop accoutumé de nous représenter la science, et toute science digne de ce nom, sous la forme d'un syllogisme ou d'un théorème. D'ailleurs, un syllogisme, si d'aplomb qu'il soit, repose sur des prémisses, qui elles-mêmes ont leur appui sur d'autres ; et les dernières nous échappent : le syllogisme nous mène avec assurance devant lui, mais il ne nous invite pas à chercher ses lointaines origines, son mystérieux départ. Et les théorèmes les mieux conduits, Henri Poincaré a montré ce qu'ils contiennent d'essentiellement douteux. En outre, le mot de Science, appliqué à des recherches qui n'ont que très peu d'analogie entre elles, fait illusion. N'est-ce pas Charles Renouvier qui, à ce propos, a donné le premier avertissement ? Il suppliait qu'on dît « les sciences, » non « la science, » chacune des sciences ayant, avec son objet particulier, ses procédés, ses moyens d'enquête, ses prétentions légitimes, ses conséquences. Mais on parle de la science comme si elle n'était pas une réunion d'études variées, comme si elle était un ensemble qui fût réel, inachevé encore, en train de se compléter, pour aboutir à un total substantiel et organique. Cette illusion n'est pas uniquement populaire. Elle a pénétré jusqu'en certains laboratoires ; elle a nui à plusieurs études, qui voulaient qu'on les traitât doucement, à leur guise, et auxquelles on a infligé d'impitoyables disciplines.

M. Vidal de la Blache est celui de nos savans qui a le plus contribué à faire de la géographie une science. Il l'a dégagée de la nomenclature et du récit de voyage. Il n'a pas inventé de l'enrichir par la géologie, la climatologie, l'économie politique et l'histoire. Avant lui, les atlas contenaient des cartes du terrain, des cartes des courans et des températures, des cartes des empires et de leurs modifications

territoriales, des tableaux du commerce et des richesses nationales. Ce qu'il a inventé, c'est l'ordre qu'il a mis dans tout cela, c'est l'examen des élémens de la réalité dans leurs rapports de phénomènes et de causes, enfin c'est une méthode. Méthode et science ne font qu'un. Mais s'il n'a point appliqué à la géographie « la méthode scientifique, » il a trouvé, pour la géographie, une méthode. Et même, pour les différens problèmes de la géographie, il a soin de varier les méthodes. Et même, à tant de précautions, il ajoute la précaution par excellence, qui est de ne pas croire que ses déductions le conduisent tout droit et presque mécaniquement à la formule de l'absolu.

Dans la préface de *La France de l'Est*, ayant dit que ses études sur la géographie de la France l'ont informé de la contrée qui s'étend de la Meuse au Rhin, de l'Ardenne aux chaînes et aux vallées du Jura, s'il écrit que cette contrée « s'est fixée, après de nombreuses oscillations, du côté où la géographie semblait la solliciter, » il indique déjà que les lois géographiques n'imposaient pas une nécessité pareille à celle qu'on attribue aux lois de la nature et que se partagent les sciences les plus volontiers impérieuses. Il insiste : « La géographie suffit-elle à expliquer ce résultat? » Le résultat, c'est que, tiraillée entre les pays et les influences de l'Europe centrale et de l'Europe occidentale, par la compétition de l'Allemagne et de la France, la contrée d'entre Meuse et Rhin soit allée du côté de la France. La géographie n'établit pas qu'il dût en être ainsi. Plutôt, elle y consentait; si l'on veut, elle le désirait : elle ne l'a point exigé. D'autres motifs ont eu à intervenir. Les gens d'Alsace et de Lorraine ont senti des affinités entre eux et nous ; ils nous ont préférés à leurs voisins de l'Est, pour maintes raisons de toute sorte et qui ne dérivent ni de la configuration des montagnes, ni du régime des eaux, ni de telles conditions géographiques : la contrée d'entre Meuse et Rhin se révèle comme « une personnalité régionale qui, avec pleine conscience d'elle-même, a librement apporté son adhésion » à cette grande patrie, la France. L'idée de choix et de liberté corrige ce qu'ont d'aventureux, en général, les théories scientifiques appliquées à l'histoire humaine. Ni les hommes ni l'humanité ne sont de la dynamique ou de la dialectique.

Ni les hommes, ni l'humanité ne sont hasard, non plus, et caprice. Alors, il n'y aurait presque pas à les étudier ; du moins, il n'y aurait pas à chercher leurs raisons. La réalité vivante, entre la mécanique et le hasard, obéit à des causes très nombreuses, complexes, qui parfois se contrarient, s'annihilent ou se diminuent les unes les

autres et, en tout cas, ne sont jamais toutes perceptibles au patient ou à l'observateur. Le patient n'est pas uniment passif; mais il choisit. Et l'observateur, semblablement, choisit les argumens de son commentaire. La science de la réalité vivante ne saurait se dispenser d'être un art.

Voilà, en résumé, les principes de la science que M. Vidal de la Blache a faite avec la géographie. Et son chef-d'œuvre est d'avoir peint un portrait de la France, deux fois précieux, pour la ressemblance et pour la beauté.

Les peintres de portraits, — s'ils ne sont pas, comme il arrive trop souvent, des peintres d'étoffes et de colifichets, habiles à imiter les plis et les reflets d'une riche parure, — et quelle que soit l'originalité de leur manière, Holbein est leur maître, ou bien La Tour de Saint-Quentin. Les uns, les élèves d'Holbein, assemblent dans une physionomie toute la méditation d'un être, son histoire, ses coutumes et la longueur de sa vie; les autres, les élèves de La Tour, fixent un moment, un sourire, une moue, le rapide éclair d'un sentiment. Les uns peignent plus de passé ; les autres ne peignent que la plus récente minute. Et, comme le passé est immobile, les portraits d'Holbein ont peu de mouvement. Les portraits de La Tour n'ont guère de repos et ne laissent pas beaucoup deviner comment s'apaisent, dans une âme, ses courtes et multiples velléités. Il faut peindre à la manière de La Tour les êtres jeunes qui sont encore à s'étonner de ce qu'ils voient, de ce qui les touche et qui attrapent, à chaque instant de leur vie neuve, une surprise dont frissonnent leurs lèvres, dont rient leurs yeux; et à la manière d'Holbein, les êtres qui ont déjà recueilli en eux-mêmes toute la merveille et le chagrin de leur durée. Il y avait, à la muraille d'une chambre, le portrait d'une dame âgée; son fils l'avait peinte, l'ayant bien connue et bien aimée, telle qu'il la voyait depuis longtemps et telle qu'elle était devenue jour après jour, et chaque jour ayant laissé sur son visage une trace, et les traces de chaque jour s'étant jointes pour composer très lentement une image de patience et de bonté. Le visage était immobile et avait trouvé son repos. Un des artistes de ce temps les plus hardis à noter nos vivacités, nos agitations et nos folies, regardait cette image grave et, grave lui-même, dit : « C'est bien ; c'est ainsi qu'on peint le portrait de sa mère ! » C'est ainsi que M. Vidal de la Blache a peint notre mère la France : il a donné, à son portrait, de la durée.

Mais la France n'est pas vieille; ou, étant vieille, elle est jeune

aussi, admirablement jeune, remuante, éveillée. Son peintre a su la peindre en jeune, alerte et gaie. Le génie de son peintre, ce fut d'avoir les deux manières, celle de la durée et celle de l'instant, comme elle a aussi la double nature des siècles et de la perpétuelle nouveauté.

Dans le passé de la France, M. Vidal de la Blache remonte loin, très loin, jusqu'à la géologie. « On voit, à Loches, le château des Valois s'élever sur des substructions romaines, lesquelles surmontent la roche de tuffeau percée de grottes, qui ont pu être des habitations humaines... » Et sous la roche de tuffeau?... Nous évaluons ainsi de telles profondeurs et de tels lointains que la pensée risquerait de s'y égarer, si elle n'avait, jusque dans la préhistoire, des jalons sûrs et des lieux d'étape. Il est vrai qu'il nous faut compter avec des âges pour lesquels notre vocabulaire, de même que notre rêverie, manque d'habitude. Examinant la région des Flandres, M. Vidal de la Blache reconnaît que les caractères géologiques passent de l'Artois au Boulonnais et passent du Boulonnais au Weald britannique. Ils se prolongent au delà du détroit. Mais comment se prolongent-ils, si le détroit les coupe? « Le détroit n'existait pas, pendant cette période... » Cette période, c'est l'époque tertiaire en son début : des mouvemens se sont produits, qui ont amené le massif primaire au voisinage de la surface, depuis l'Artois jusqu'au Hampshire. Et, le détroit, « c'est bien postérieurement qu'il s'est ouvert, » la mer ayant rompu la digue énorme qui séparait le bassin de Londres et le bassin de Paris. Et puis ce détroit, ce reste d'un écroulement, devint l'un des passages les plus fréquentés de l'univers : « Les navires y circulent en foule. Les marées y vont et viennent, et continuent d'élargir la brèche qu'elles ont ouverte. C'est peu de chose, que ce fossé de trente kilomètres : par un temps clair, on aperçoit, de Boulogne, les blanches falaises d'en face. Et cependant, de combien de séparations, politiques et morales, cette légère entaille au dessin de la terre n'a-t-elle pas été le principe !... » M. Vidal de la Blache étudie le bassin de Paris, ses rivières. Petites rivières, si sages, et qui vont leur chemin, font leur besogne si docilement qu'on les croirait filles de la civilisation. Mais, pour expliquer leur cours et l'économie de leurs eaux, l'on doit se reporter à leurs ancêtres véritables et aux courans diluviens d'où elles procèdent. Les courans diluviens et nos petites rivières? « Les directions générales des courans diluviens ont guidé les directions de la plupart des rivières actuelles. Le centre d'attraction vers lequel ces masses d'eau se sont portées, du Nord, de l'Est et du

Sud-Est, est bien encore celui vers lequel converge le réseau fluvial. Les rivières principales ont tracé indifféremment leur lit à travers les formations diverses, dures ou tendres, qu'elles rencontraient : elles sont restées fidèles à la pente géologique... » Hormis la Loire, par exemple. Celle-ci, « l'héritière des grands courans que le massif central poussa jadis vers le Nord, » s'est détournée de la voie que l'inclinaison des couches semblait lui indiquer : cela, par suite d'« accidens récens. » Pareillement, le Rhin. Vers le commencement de la période diluviale, ses eaux s'écoulaient dans la direction de l'Ouest. « Une traînée de cailloux et de graviers alpins, qu'on suit au Sud d'Altkirch et de Dannemarie, dénonce l'ancienne liaison qui se forma, aux débuts de la période actuelle, avec la vallée du Doubs. La dépression formée entre la Forêt-Noire et les Vosges s'ouvrit alors pour la première fois aux eaux sauvages des Alpes. Cependant, il fallut encore attendre, pour que la vallée eût son fleuve, que l'enfoncement progressif de son niveau eût détourné vers le Nord l'irruption des eaux rhénanes. Le Rhin prit alors sa direction définitive; il sillonna dans le sens de la longueur cette fosse où il n'avait pénétré que tard et par effraction... » En somme, le Rhin « est un hôte récent dans la vallée qui porte son nom. »

Ces « récentes » aventures de la terre et de l'eau, qui ont ouvert entre le Boulonnais et le Hampshire un détroit, qui ont dirigé sur l'Ouest un fleuve et sur le Nord un autre fleuve, nous reportent à un passé formidable et, en quelque sorte, amènent aussi vers nous ce formidable passé. Récentes aventures, si de nos jours les marées continuent d'élargir la brèche entre le Boulonnais et le Hampshire. Récentes aventures, si les changemens physiques de la terre continuent. Dans un remarquable essai, *La rivière Vincent-Pinzon*, « étude sur la cartographie de la Guyane, » M. Vidal de la Blache nous met sous les yeux l'un de ces changemens. Un litige a existé jusqu'à ces dernières années, et depuis le traité d'Utrecht, entre la France et le Portugal, plus tard le Brésil, au sujet de la partie méridionale de la Guyane. Le traité fixait une limite des États à la rivière Vincent-Pinzon. Cherchez la rivière Vincent-Pinzon. Pour cela, consultez les cartes anciennes : elles ne concordent pas et concordent si peu qu'en 1900 le Conseil fédéral suisse, appelé à résoudre ce différend diplomatique, a identifié la rivière Vincent-Pinzon avec l'Oyapok du cap d'Orange, tandis que certains géographes et, par exemple, M. Vidal de la Blache, la veulent identifier avec l'Araguary. Les argumens des géographes semblent décisifs. Mais, ce qui augmente la difficulté,

c'est « l'instabilité physique » de la côte, dans la région de l'Amazone. Les anciennes cartes marines placent au large de ce fleuve une zone qu'ils appellent « l'eau trouble et fangeuse, » *acqua torbida e fangosa*. Cette eau trouble et fangeuse a déposé, depuis le traité d'Utrecht jusqu'à nos jours, des atterrissemens le long de la côte : déplacemens de chenaux, formation d'îles, éparpillement d'îles, formation de lacs intérieurs ou de marais ont rendu la côte méconnaissable ; et, tout en se ralentissant, la modification des lieux continue. Récentes aventures, celles dont les preuves n'ont pas disparu, et dont les conséquences se déroulent près de nous, à notre avantage ou à notre détriment : celle qui, incurvant à l'Ouest le « blanc ruisseau de Loire étale, » donne à toute une portion de la France la physionomie qu'elle a ; et celle qui, brisant le lien rocheux du Boulonnais et du Hampshire, a séparé la France de l'Angleterre ou, par le chenal d'eau, les a reliées, selon les temps et les modes de navigation ; celle du Rhin qui a créé la frontière idéale de la Gaule et de la Germanie. Les accidens géologiques durent, si l'un d'eux est la raison de nos combats séculaires, de nos angoisses nouvelles et de nos deuils. La géologie préparait tout cela, organisait la destinée de nos provinces, la fertilité heureuse des unes, la vie perpétuellement menacée des autres. Et, si les mots ont l'air de manquer pour le récit des catastrophes qui ont précédé la venue des hommes sur les territoires, c'est que lesdites catastrophes sont inhumaines, ou préhumaines, tandis que les mots sont de nous. Mais elles nous concernent de telle façon qu'il sied pourtant de les raconter comme étant de nous. M. Vidal de la Blache ne craint pas d'appeler déjà le Rhin la masse d'eau qui, vers le début de la période diluviale, se ruait « par la porte dérobée de Bâle » et trouvait à se frayer passage dans la vallée ; et, quand cette masse d'eau se rue entre la Forêt-Noire et les Vosges, tout n'est pas fait : « il faut, dit-il, encore attendre, » pour que le fleuve ait son itinéraire. Attendre quoi ? Certains enfoncemens du sol. Et qui les attend ? Nous, en vérité ; nous qui n'étions pas là ; mais nous qui, des milliers d'années plus tard, vivons sous la dépendance de ces événemens.

Il y a une poésie étrange et magnifique dans les pages où l'auteur de *La France* et de *La France de l'Est* déroule les annales des âges dont nous sommes les héritiers sans y avoir eu d'ancêtres. L'héritage est là, sous nos pieds, à portée de nos mains. Nous en profitons, nous le subissons ; et il fait toutes nos journées.

Peu à peu, dès avant nous, puis avec nous et par notre effort, s'est formée la France : elle a pâti, elle est sortie des tribulations du

sol. Après tant de hasards, mérite-t-elle le nom d'un « être géographique ? » Est-elle, géographiquement, une personne, selon le mot de Michelet ? Certes, oui ! C'est la réponse qui, du cœur, nous saute aux lèvres. Sa figure nous est si familière ! Et, quand la France de l'Est fut arrachée à la France, nous avons eu le sentiment qu'une blessure se marquait à ce visage. Nos mémoires ont refusé de s'accoutumer au visage blessé de la France. Il y a dix-neuf cents ans, Strabon, décrivant notre pays, vantait « la correspondance qui s'y montre sous le rapport des fleuves et de la mer, de la mer intérieure et de l'Océan. » Les marchands, venus de partout à Marseille, voyageaient commodément chez nous et, par nos rivières et par nos vallées, allaient fort loin, d'une mer à l'autre. C'est leur opinion que Strabon reflète ; et il dit que la Gaule est composée « comme en vertu d'une prévision intelligente. » Cette courte phrase, et depuis longtemps célèbre, nous chante agréablement à l'esprit. Cependant, la structure géologique de la France n'est pas si homogène que ce soit elle qui accomplisse l'unité de la France. « Le massif central ne peut être considéré comme un noyau autour duquel se serait formé le reste de la France. De même que la France touche à deux systèmes de mer, elle participe de deux zones différentes par leur évolution géologique. Sa structure montre à l'Ouest une empreinte d'archaïsme : elle porte, au contraire, au Sud et au Sud-Est, tous les signes de jeunesse. Ses destinées géologiques ont été liées pour une part à l'Europe centrale, pour l'autre à l'Europe méditerranéenne. » Ainsi, l'unité géologique nous manque. Et alors, l'individualité géographique de la France, il faut la chercher ailleurs, en d'autres qualités. A défaut d'unité, n'a-t-elle pas la variété ? Mais la variété est un principe de dispersion : oui, sans doute, à moins que cette variété ne soit dominée par un principe d'harmonie. Et toute la France est là : « une harmonie vivante, une harmonie dans laquelle s'atténuent les contrastes réels et profonds qui entrent dans la physionomie de la France. » Massifs anciens avec leurs terres siliceuses et froides, zones calcaires chaudes et sèches, bassins tertiaires diversement combinés se succèdent, s'arrangent et s'agencent bien. Le bassin parisien, le bassin d'Aquitaine et le bassin de la Saône alternent avec l'Ardenne, l'Armorique, le Massif central et les Vosges. Les régions se répartissent de sorte que nulle d'entre elles ne soit confinée, isolée, revêche à ses voisines. La France est le pays du voisinage. Et cette harmonie heureuse qui, avec tant de variété, réalise l'unité de la France, le sol l'a rendue possible, aisée peut-être : ce sont les habitans du sol qui l'ont achevée, qui l'ont menée à la perfection.

M. Vidal de la Blache ne sépare pas la terre et les habitans de la terre. Nous avons vu que, même dans le récit de la préhistoire, il introduit, ne fût-ce que par le présage de la destinée humaine, l'attente de l'humanité. Ensuite, l'activité humaine, soumise aux possibilités que lui offre la nature, — et soumise en effet, mais à des possibilités, non pas à des fatalités, — multiplie ses trouvailles largement efficaces. On a bien des fois posé, depuis quelques années, la question de savoir si les divisions administratives de la France ne devaient pas être modifiées ; et l'on a paru tenté de recourir à une organisation plus nettement régionaliste. Les régions, qui ne distinguent pas les provinces, mais véritablement les pays, ne sont-elles pas des réalités, et ainsi ne fourniront-elles pas un type et même une hiérarchie de divisions naturelles ? « Quelques-uns l'ont cru, » répond M. Vidal de la Blache, — dans l'introduction d'un recueil où l'on a groupé quelques essais de plusieurs auteurs, et relatives aux *Divisions régionales* de la France ; — « on a voulu chercher dans ces divisions naturelles et dans ces pays le principe de divisions et de subdivisions administratives. Il est dommage seulement que l'élément humain, avec son inquiétude et sa recherche perpétuelle du mieux, ne se laisse pas enfermer dans des cadres fixes. L'homme n'est pas une plante esclave du milieu où elle a pris racine. C'est un être mobile, et qui cherche dans les associations qu'il combine le moyen de subvenir à des besoins variés, dont la somme s'accroît en proportion de ses progrès mêmes. » Éludons ce problème : je ne l'ai mentionné que pour qu'on vît, dans cette réponse, l'importance que ce géographe, et géologue, attribue à l' « élément humain. » C'est, d'ailleurs, ce qu'on voit mieux encore en lisant son Tableau géographique de la France.

Il appelle la géographie une méthode pour interpréter les paysages. Un paysage est un ensemble d'élémens différens par l'âge et l'aspect. Toutes les lignes et toutes les formes ont leur signification : les unes proviennent d'énergies anciennes et mortes ; d'autres, d'énergies moins anciennes et diminuées seulement ; d'autres, d'énergies en pleine vigueur. Ces énergies ne travaillent point isolément : les dernières du moins, n'agissent que sur le terrain façonné par les précédentes et dans les conditions que l'œuvre des précédentes leur impose. Toutes agissent pourtant ; et leur complexité est ce que démêle, avec science et avec art, ce paysagiste, le géographe. « Les formes de terrain ne sont qu'une partie du spectacle étalé sous nos yeux. La végétation et les œuvres de l'homme influent aussi, et combien ! sur la

physionomie des paysages : elles ajoutent de nouvelles touches au tableau. Les cultures et les établissemens humains ne sont pas groupés au hasard. L'état du manteau végétal est révélateur de changemens qui intéressent la vie tout entière de la contrée. La tâche la plus élevée du géographe consiste à démêler l'effort incessant par lequel la nature animée cherche à s'adapter à des conditions perpétuellement sujettes à se modifier. » La nature animée, — la nature et les hommes, — voilà ce que M. Vidal de la Blache eut le souci de peindre en chacune de nos provinces, en chacun de nos pays. Sa peinture est savante et a pourtant les plus charmans attraits de la spontanéité. Je veux dire qu'il sait les causes : les ondulations des vallées et leur dessin ne l'étonnent pas. Ne l'étonnent pas, et néanmoins l'émerveillent. Ce qu'il sait ne l'empêche pas de garder une délicieuse fraîcheur de l'émoi ; et nos peintres les plus décidément impressionnistes, qui ne veulent que noter les dehors soudains et momentanés d'un site, n'ont pas aperçu de plus menus détails, plus remuans et fugitifs, ne les ont pas indiqués avec plus de vive justesse, en leur laissant leur frisson. Mais lui ne se contente pas de ces visions rapides ; et il ne se contente pas de ces fragmens épars d'une réalité dont il saisit l'ensemble, et dont il a posé fortement les bases, les soutiens, les tréfonds, et dont il fait frémir les surfaces : ainsi, bien enracinés dans le sol, frémissent les trembles.

Il montre la relation du sol et des habitans. Ceux-ci, le sol les a rendus ce qu'ils sont, laborieux ou nonchalans, selon l'effort que leur demande le sol. Et ils ont emprunté au sol de leur pays les matériaux de leurs maisons, de leurs chaumières, de leurs granges, de leurs étables, qui sont, à cause de cela, de la même couleur que le paysage. Eux aussi, les paysans, prennent la couleur des entours et prennent la forme où les incline leur besogne. Les âmes subissent de pareilles influences : les horizons larges ou étroits étendent ou ramassent leur rêverie...

Sur les plateaux limoneux de la Picardie, la charrue s'enfonce bien, ne risque pas de se heurter à des cailloux, trace facilement ses larges sillons. Sur de tels plateaux se sont prises les habitudes agricoles de la France... « Depuis plus de vingt siècles, la charrue fait pousser des moissons de blé sur ces croupes. Le chemin se creuse dans le limon aux abords des éminences qu'occupent les villages. Entre les champs nus, sillonnés de routes droites qui souvent sont des chaussées romaines, le regard est attiré çà et là, généralement au sommet des ondulations, par de larges groupes d'arbres, d'où émerge un clocher.

De loin, dans la campagne désolée de l'hiver, ces agglomérations d'arbres font des taches sombres qui feraient songer aux îles d'un archipel. En été, ce sont des oasis de verdure entre les champs jaunis. C'est ainsi que s'annoncent, dans le Cambrésis, le Vermandois, le Santerre, les villages... Ces villages sont nombreux, à peine distans les uns des autres. Plusieurs ont recherché les plaques de sable argileux dont l'humidité favorise la croissance des arbres... Presque invariablement, ils se composent d'un noyau de bâtimens contigus, disposés sur le même type. C'est une agglomération de fermes, chacune avec sa cour carrée. On ne voit de la rue que la pièce principale de la ferme, la grange au mur nu, percé d'une grande porte. En face d'elle, la maison, suivie à son tour d'un verger et d'un plant où les peupliers s'élancent entre les arbres fruitiers. Le village est ainsi enveloppé d'arbres... » Tous les traits sont justes, sont vrais, sont à leur place. L'ordre est celui de la réalité ; celui de la logique, en même temps. Si l'on cherche d'où vient le charme de ce paysage, son charme vient de ce qu'en toutes ses parties il est à merveille intelligible, étant conforme à la raison. Or, montrer la réalité raisonnable, et sans l'avoir appauvrie à cette fin, montrer la réalité d'accord avec une intention de l'esprit, c'est le service que nous rend la science et le service que nous rend la poésie : une poésie naît ici de la science.

Ces villages des plateaux limoneux, dans les pays les plus fertiles, ne contiennent qu'un petit nombre d'habitans ; et le nombre diminue à mesure que le travail du sol exige moins de bras et que disparaissent plusieurs industries campagnardes : « Les maisons où résonne encore le cliquetis du métier se font rares... » Les unités agricoles subsistent, « telles que les conditions du sol les ont très anciennement fixées, dans le cadre monotone et grave des champs ondulans sous les épis : » un contemporain de Philippe-Auguste n'y serait pas dépaysé ; seulement, si l'on abandonne les campagnes !... La description se termine sur des mots inquiets.

Cette inquiétude, M. Vidal de la Blache l'a notée, d'une façon discrète et pathétique, à la fin de son étude sur *La relativité des divisions régionales*. Maisons délaissées, dans nos villages ; bourgs et petites villes très languissantes et qui ne s'éveillent qu'un peu, une fois la semaine, aux jours de marché ; beaucoup de vie naturelle et saine qui va se perdre dans les grandes villes : ces phénomènes sont connus. Les déplacemens de la vie se remarquent, sous le soleil, partout et ne sont aucunement des signes de décadence. Mais le changement se précipite, chez nous, de telle manière qu'il déroute les prévisions.

« Notre pays est encore, surtout dans les parties qu'il expose au soleil méridional, une terre où la vie est douce et qui, grâce aux facilités du climat, prolonge des modes d'existence que condamnent plus promptement les contrées où la nature est plus rude... Mais pour combien de temps? On voit ainsi, dans les calmes automnes, des feuilles flétries et mortes qui ne se décident pas à tomber de l'arbre : quelques jours encore, et elles auront rejoint leurs aînées ! » Cette mélancolie enveloppe, menace et, par instans, blesse la méditation de l'écrivain qui, avec tant de fine et tendre intelligence, a étudié les aspects et l'intime raison de la vie française. L'accord ancien, l'entente vitale du sol et des hommes, n'est-ce pas une vérité qui va se défaire? Et, par suite, se déferait l'harmonie des paysages, la réalité française qui, ayant duré, semblait devoir durer. Cette mélancolie achève en doute les certitudes patiemment acquises. Cette mélancolie pourtant ne va pas jusqu'au désespoir de la pensée. Non certes ! L'écrivain qui a montré, dans le présent, l'épanouissement du passé borne son œuvre à ce qu'il a vu, mais ne borne point à ce qu'il a vu les ressources parmi lesquelles se compose l'avenir. Il y a, dit-il, dans nos montagnes, nos fleuves, nos mers et dans la totalité géographique de la France, bien des énergies qui attendent leur tour. Cela s'épanouira; et c'est cela qui, tendant au jour, dérange la surface d'hier et d'aujourd'hui. Mais cela même est contenu dans le sol et sera du nouveau que le passé produira. Tout vient de loin ; tout vient des profondeurs; tout vient d'un sol. Et, dans le perpétuel changement, il y a continuité s'il y a nouveauté : ce qui change ne s'anéantit pas. La continuité, c'est le sol. Ainsi l'étude des conditions géographiques donne, dans la métamorphose, la réalité permanente. D'ailleurs, cette réalité permanente n'accable point les énergies humaines : elle les appelle, au contraire, et les excite; mais elle doit les diriger. Le sol agit sur nous, en réglant nos habitudes : et il agit sur nous, par nos volontés qu'il aguiche. Entre le sol de France et les Français l'aventure n'est pas finie. Les Français n'ont pas fini de fouiller leur sol, de l'exploiter, de le piller, de le corriger, de rendre ses mines fécondes, ses fleuves navigables, ses routes rapides. Une mélancolie qui semblait émaner du sol tourne à un évangile de confiance et d'activité.

André Beaunier.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Les armées austro-allemandes s'appliquent sans relâche à exécuter le mouvement, modelé en quelque sorte sur la nature, afin de tourner par le Nord-Ouest chacune des lignes d'eau qui pouvaient servir de lignes de défense et de frapper dans son flanc gauche l'armée italienne. Successivement, et rapidement, le général Diaz, qui a remplacé au Commandement suprême le général Cadorna, a dû battre en retraite du Tagliamento sur la Livenza, puis sur la Piave (ou sur le Livenza et le Piave, car l'usage en Italie met les noms de tous ces fleuves au masculin). Pour le moment, le front de bataille principal, ou le plus important, ou le plus menaçant, est presque rectiligne, d'Asiago sur le plateau des Sette Comuni à Vidor sur la Piave, en passant par le mont Grappa. En même temps, des contingens ennemis s'efforçaient de franchir la rivière dans son cours inférieur; deux détachemens y réussissaient, mais cet avantage d'un instant tournait vite à mauvaise fin. Entre San Dona et San Michele, des inondations ont pu, comme on dit en style militaire, être « tendues » : les experts croient y reconnaître la main qui arrêta les Allemands sur l'Yser. Le plus grand danger vient toujours de là-haut, de l'arc de cercle des montagnes, où s'est constituée et concentrée la masse de manœuvre austro-allemande. Une grande bataille semble imminente sur la Piave, où l'ennemi a aujourd'hui transporté son artillerie lourde. L'armée italienne reformée attend le choc, et les renforts franco-britanniques sont, assure-t-on, à pied d'œuvre. Puisse un beau coup, et un coup heureux, être joué sur ce magnifique échiquier de la plaine vénitienne, dont chaque case a vu quelqu'une de nos gloires, et dont, à travers les siècles, nos chefs et nos soldats ont pratiqué tous les coins!

Un beau coup a été joué, l'autre matin, à l'Ouest de Cambrai, par le général anglais sir Julian Byng. De la Scarpe au canal de l'Escaut, la ligne Hindenburg a été enfoncée, crevée en plus de vingt endroits. Cela s'est fait au pas de course, sans préparation d'artillerie, par un procédé inédit. Plus de 8 000 prisonniers, et la capture d'un matériel énorme, disent assez la déconfiture des Allemands foudroyés. Mais nos regards, pour être plus attentivement fixés sur les Alpes du Trentin et sur les Flandres, ne sauraient se détourner tout à fait d'autres théâtres qui ne sont secondaires que dans l'ordre de nos préoccupations immédiates. Parce qu'ils sont plus loin de nous, ils n'en demeurent pas moins au centre de la guerre et de l'action. L'armée du général Allenby, après s'être emparée de Gaza et de Jaffa, est arrivée à quelques kilomètres de Jérusalem, qu'elle enveloppe par le Nord et par l'Ouest. L'effet de cette expédition, menée si promptement et si sûrement, sera politique et militaire autant que moral ou religieux ; il se fera sentir bien au delà des Lieux Saints, d'une part en Syrie et en Asie-Mineure, d'autre part jusque dans le royaume arabe. En Mésopotamie, la mort du général Maude, enlevé, jeune encore, au milieu de ses succès, ne compromet en rien l'exécution du plan qu'il avait conçu pour maintenir et élargir ses positions autour de Bagdad. Or, tant que Bagdad n'est point revenu au pouvoir des Turcs, c'est-à-dire n'est point retombé au pouvoir des Allemands, le plus cher et le plus illustre dessein de Guillaume II a avorté ; il a été impuissant à réaliser la pensée profonde de son règne, qui fut la pensée orientale : en termes plus clairs et plus corrects, la pensée de la conquête de l'Orient, par l'influence, par le commerce, au besoin par les armes. Il est prudent de se persuader qu'il n'y renoncera pas aisément, et sage de se souvenir que Salonique, outre qu'elle réveille chez l'Empereur de désagréables impressions de Grèce, lui barre la route de l'Orient. Quelque chose se machine probablement en Macédoine : le Prussien volant, l'ubiquiste Mackensen, est sans doute, de sa personne, plus près du Vardar que de l'Isonzo, où il n'a peut-être jamais été que de son ombre. Il suffit que nous soyons avertis. Nous ferons tête.

Et que l'Orient, non plus, ne nous cache pas l'Occident : la guerre est partout. Elle est toute partout. Elle n'est ni orientale ni occidentale, en ce sens qu'on ne peut opposer l'Orient à l'Occident ; il faut les joindre, au moins dans les combinaisons de la diplomatie et de la stratégie ; elle est orientale et occidentale à la fois. Si la réalité des choses oblige à modifier une formule un peu hâtivement jetée, il

y a pourtant unité de guerre, non sur un front unique, mais sur un double front. De plus en plus cette unité de guerre ressort et apparaît. Toutes les *guerre nostre* des premières années se soudent et se fondent en une *guerra nostra*, qui est celle de tous les Alliés, propre à chacun, commune à tous. Dans la guerre commune, pour la guerre commune, à fin commune, à fortune commune, à forces et ressources communes, il y a un front occidental qui s'étend de la Mer du Nord à l'Adriatique, articulé en trois secteurs, le secteur belge, le secteur anglo-français, le secteur italien. Il y a un front oriental, qui se divise en trois ou quatre parties : Russie, dans la mesure où elle résiste encore ; Moldavie, si l'isolement de l'armée roumaine ne la paralyse pas ; Orient européen, Épire, Thessalie, Macédoine ; Orient asiatique, Mésopotamie, Syrie, et sur la rive africaine du canal, gardant ouvert un des grands passages du monde, protégeant une des artères de l'Entente et la moelle épinière même de l'Empire britannique, Égypte. De Nieuport à Venise, le front occidental se tient d'une seule tenue ; et d'une seule tenue aussi le front oriental, de Vallona au golfe d'Aden et à la presqu'île du Sinaï. Séparés sur le terrain par la loi physique de la distance, ils se relient et se réunissent dans l'esprit par les nécessités de la guerre.

Sur l'un et l'autre de ces fronts, de l'un à l'autre de ces secteurs, et en arrière, dans les divers pays, l'Allemagne promène ses feintes et ses offensives ; ses offensives et ses feintes alternées, souvent conjuguées ; ses offensives qui sont des feintes, ses feintes qui sont des offensives, par lesquelles, à toute heure, en tout lieu, dans toute occasion, elle fait, de toute la puissance de tous ses moyens, la guerre totale. On l'a déjà montré ici : les dialogues et monologues sur la paix lui servent à masquer, pendant qu'elle les monte, des opérations de guerre ; telle ou telle opération de guerre, à provoquer et à essayer d'amorcer des conversations sur la paix ; et tantôt c'est l'opération de guerre qui est la feinte, tantôt c'est le dialogue sur la paix qui est l'offensive. Au point où elle en est, il importe beaucoup moins à l'Europe centrale d'occuper de nouveaux territoires que de commencer à traiter, que de parler, avant l'entrée en scène effective des États-Unis avec l'afflux formidable de tout ce qu'ils apportent et de tout ce qu'ils entraînent à leur suite.

L'intrigue patiente et savante qui, en fait, a neutralisé la Russie est perdue, si la seconde moitié du globe a le temps de se lever vers l'Ouest et de retomber de tout son volume et de tout son poids sur l'Allemagne. C'est ce temps-là que les Empires du Centre veulent

à tout prix nous ravir : c'est ce temps-là qu'à tout prix il nous faut gagner. Il n'y a d'ailleurs pas d'illusion à se faire. Si le besoin de paix pour les Empires du Centre est constant, urgent, croissant, leurs conditions, leurs prétentions ou leurs ambitions sont mobiles, comme leur « carte de guerre. » Le comte Czernin, lorsqu'il lança, avec la complicité de M. Erzberger, ses dernières propositions, espèce de rideau derrière lequel s'assemblaient, dans les Alpes carniques, les hordes de l'invasion, et lorsqu'il déclara que, si ces propositions n'étaient pas acceptées, l'Allemagne et l'Autriche exigeraient davantage, se trouvait dire plus vrai qu'alors il ne le croyait lui-même, car personne, ni lui, ni M. Michaëlis, ni Borœvic, ni l'archiduc Eugène, ni Ludendorff, ni Hindenburg, ni l'empereur Charles, ni l'empereur Guillaume, n'attendait de l'agression préméditée, à beaucoup près, tout ce qu'elle a donné. Mais, précisément parce qu'elle a trop donné, et parce que la coalition germanique, profitant de la circonstance favorable, serait prête à saisir au vol ce prétexte de « causer, » qu'il soit entendu, quant à nous, que, dans cette même circonstance, qui se retourne contre l'Entente, nous ne devons voir qu'une raison de ne pas écouter et de ne pas répondre.

Pour rester plus étroitement dans le domaine militaire, en ce domaine surtout les feintes et les offensives s'entremêlent. L'offensive, dessinée des îles du golfe de Riga et des rivages de l'Esthonie contre Pétrograd, les démonstrations navales au large de la Finlande, n'étaient qu'une feinte. La feinte aux sources de l'Isonzo est devenue une offensive dont l'Allemagne a été habile et ardente à exploiter les chances, mais qui, brisée demain, peut redevenir une feinte par rapport à ce qui serait entrepris dans les Flandres, en Champagne, sous Verdun, ou, à l'autre bout de la ligne, contre Salonique ou contre Bagdad. Offensives ou feintes, ce qu'il en faut retenir, c'est la pensée unique, la volonté unique, la conception unique, la direction unique. Si les malheurs de la deuxième armée italienne, après tant d'autres expériences, nous ont vraiment fait découvrir la vertu de l'unité, et fait désirer non seulement de la proclamer, mais de la réaliser, la leçon aura été dure, elle n'aura pas été vaine.

Nous espérons qu'elle ne l'a pas été. M. Lloyd George et M. Painlevé ont rapporté de Rapallo un arrangement à trois, Angleterre, France, Italie, qui, « en vue d'une meilleure coordination de l'action militaire sur le front occidental, » institue un Conseil de guerre, composé du premier ministre et d'autres membres du gouvernement de chacune des grandes Puissances dont les armées combattent sur le

front occidental, l'extension des pouvoirs de ce conseil aux autres fronts étant réservée à une discussion ultérieure avec les autres grandes Puissances. La mission du Suprême Conseil de guerre est de surveiller la conduite générale de la guerre. Il arrête les propositions qui doivent être soumises à la décision des gouvernemens, veille à leur exécution et en informe les gouvernemens respectifs. Les plans généraux de guerre élaborés par les autorités militaires compétentes sont soumis au Suprême Conseil de guerre qui, sous la haute direction des Gouvernemens, assure leur concordance et propose les modifications quand cela est nécessaire. Chaque Puissance délègue au Suprême Conseil de guerre un représentant militaire permanent, dont la fonction exclusive sera celle de conseiller technique près du Conseil. Les représentans militaires reçoivent de leurs gouvernemens toutes les propositions, informations et documens relatifs à la conduite de la guerre. Ils surveillent jour par jour la situation des forces et des moyens de toute sorte dont disposent les armées alliées et les armées ennemies. Le Suprême Conseil de guerre se réunit normalement à Versailles ; ses conférences auront lieu au moins une fois par mois.

Il y aurait bien des réflexions à faire sur les détails de cet accord. D'abord, sur la date où il a été conclu et la manière dont il le fut. A cet égard, il porte la marque des partis que se résignent à prendre « les États mal résolus, qui ne les prennent que par force, et non par prudence. » Trop tard, et ce ne serait rien, car mieux vaut tard que jamais : mieux vaut encore se résoudre par force que ne pas se résoudre du tout. Si le véritable auteur de la convention de Rapallo est bien plus le général Otto von Below, commandant la XIVe armée allemande, dans l'occurrence prête-nom de la nécessité, que M. Lloyd George, M. Painlevé ou M. Orlando eux-mêmes, il n'importe, et voilà le Conseil de guerre créé. Mais n'est-ce pas trop peu ? L'accord le qualifie de « Suprême Conseil; » non seulement supérieur, mais suprême. Suprême, c'est-à-dire souverain, et souverain, c'est-à-dire, d'après la moins imparfaite des définitions de l'école : « qui n'a pas de supérieur humain. » Or ce Conseil suprême a un supérieur, plusieurs supérieurs, trois au moins, trois pour le moment, et trois à un certain nombre de têtes ; les gouvernemens des grandes Puissances qui combattent sur le front occidental ; bientôt quatre, par l'arrivée de l'armée américaine ; il pourra en avoir davantage, si l'on étend ses pouvoirs aux autres fronts.

Il proposera, les gouvernemens décideront. Comment? Chaque

gouvernement pour son compte. Et s'ils décident en sens contraire, qui tranchera? Ce ne seront pas les représentans militaires adjoints au Suprême Conseil, puisqu'ils doivent être exclusivement des conseillers techniques, et que ce ne sont pas eux qui élaboreront les plans, mais, dans chaque pays, les autorités compétentes. De telle sorte que le Suprême État-major sera comme le Suprême Conseil de guerre, avec cette différence qu'au lieu d'avoir une série de supérieurs, les gouvernemens, il en aura deux, les gouvernemens respectifs et les états majors particuliers. Sa seule qualité est la permanence; mais ce n'est vrai que du Suprême État-major; il n'en est rien pour le Suprême Conseil de guerre, qui n'est que mensuel. Vainement on voudrait faire valoir que les difficultés théoriques s'aplaniront du fait qu'une fois par mois le premier ministre et d'autres membres du gouvernement de chacun des pays conféreront : on n'aboutit qu'à une difficulté de plus, peut-être à une impossibilité matérielle; et l'on ne voit guère M. Lloyd George venant tous les mois de Londres, ni M. Orlando, tous les mois, venant de Rome à Versailles. Non; la solution n'est pas une solution, la mesure n'est qu'une demi-mesure. Elle retarde, et elle ne suffit pas. Organe de coordination, nous dit le texte de l'accord. Mais c'est de quoi nous aurions pu nous contenter il y a deux ans. A présent, il nous faut un organe non de coordination, mais de commandement. On ne parle que de coordonner, parce qu'on craint de se subordonner. Pourtant nous n'en sommes plus là. Hindenburg ne coordonne pas, il ordonne. L'Entente réclame un cerveau : on lui fabrique une boîte cranienne, où l'on fera la compensation, le dosage, le mélange des pensées et des volontés. Ce n'est pas ainsi qu'elle vivra et qu'elle vaincra. Comme l'Europe centrale, et plus qu'elle, n'étant pas centrale, étant dispersée, elle appelle une pensée unique, une volonté unique, une impulsion unique, une direction unique.

Notons tout de suite que c'est plus commode à dire qu'à faire, et que l'opinion publique n'y est pas également préparée, même dans chacun des trois pays seulement dont les armées combattent aujourd'hui sur le front occidental. Aussi les critiques adressées en Angleterre à la convention de Rapallo et celles qu'on lui adresse en France sont-elles opposées et contradictoires. Les Anglais lui reprochent son excès, et nous son insuffisance. Ils se plaignent que ce soit trop, et nous que ce soit trop peu. Un supplément de force persuasive nous viendra vraisemblablement lorsque, l'armée des États-Unis étant entrée en ligne sur le front occidental, le gouvernement américain, — par qui? par

quels délégués? —entrera au Conseil de guerre. Déjà l'esprit lucide du Président Wilson s'est prononcé. Et l'esprit vigoureux de M. Lloyd George n'hésitera plus, quand il aura, comme il convient, ménagé, caressé, désarmé tous les égoïsmes, personnels et nationaux. L'amour de la patrie est le premier amour. Mais les temps sont tels qu'on ne peut l'aimer que dans la victoire commune, et le lui prouver qu'en consentant, fût-ce comme un sacrifice (on en a fait de plus cruels), le moyen indispensable et infaillible de cette victoire.

Quoi qu'il en soit, M. Lloyd George et M. Painlevé étaient revenus de Rapallo très satisfaits de leur œuvre. Bien qu'on ne veuille pas leur faire l'injure de rapetisser leurs motifs à cette seule considération, ils s'en promettaient, M. Painlevé particulièrement, de bons résultats parlementaires. Il comptait fortement, pour consolider son ministère chancelant depuis sa naissance, sur ce qu'il avait obtenu à Londres au point de vue économique, en Italie au point de vue militaire. D'autant plus, calculait-il, qu'un adroit aménagement du calendrier par un de ses collaborateurs qui excelle à échelonner les échéances semblait lui assurer un assez long délai. La conférence interalliée était convoquée pour la dernière semaine de novembre. La souscription à l'emprunt de dix milliards s'ouvrait le 26 et ne serait close qu'en décembre. Il était incroyable que d'ici là le Cabinet pût être renversé. M. Lloyd George et lui exprimèrent donc, à la fin d'un déjeuner où il groupa autour du Premier britannique les personnages les plus en situation des deux Chambres, leur joie d'avoir si utilement travaillé. Chacun s'abandonna à son tempérament : M. Painlevé optimiste et lyrique, M. Lloyd George pugnace et amer. Il fit publiquement sa confession, et battit violemment sa coulpe sur la poitrine d'autrui. Sur-le-champ, on eut l'impression que, tout en touchant un point capital de la politique interalliée, le discours de M. Lloyd George était surtout un acte de politique intérieure anglaise. Ce qui s'est passé, la semaine suivante, aux Communes, l'interpellation de M. Asquith, l'a démontré. « J'ai voulu frapper l'attention, a déclaré M. Lloyd George, et, pour la contraindre à m'entendre, je n'ai pas craint de la secouer. » Mais l'ayant bousculée d'un peu plus loin, de Paris, à Londres, il l'a plutôt apaisée, sinon flattée. Sous les différences de forme, ce qui reste, au fond, de ses aveux, c'est que les déceptions, parfois si douloureuses, de l'Entente sont venues de ce que l'unité de front, belle maxime à mettre en exergue sur une médaille, n'a jusqu'ici jamais été qu'un mot. *Words, words, words!* Mais pourquoi? L'analyse de M. Lloyd George était exacte et sévère, mais

incomplète. Il eût dû la pousser d'un degré plus avant, descendre plus bas, et tandis qu'il était en veine de sincérité brutale, le dire à M. Painlevé, et à d'autres peut-être : c'est qu'il n'y avait pas de gouvernement.

Qu'il n'y eût pas de gouvernement, et que tout le monde s'en fût aperçu, explique la facilité avec laquelle le ministère Painlevé est tombé. Dans une de ces manifestations de candeur dont il a été coutumier, l'ancien Président du Conseil ayant posé lui-même la question, le plus clairement qu'elle pût l'être, s'étant avisé de demander : « Ai-je l'autorité nécessaire pour représenter la France à la prochaine conférence des Alliés? » la Chambre des députés se devait de répondre à une pareille franchise avec une franchise égale. C'est ce qu'elle a fait, à une majorité de 90 voix ; pour la première fois depuis le mois d'août 1914, elle a formellement ouvert une crise ministérielle.

Quelque paradoxal que l'événement eût paru il y a vingt ans, il y a dix ans, ou seulement il y a trois ans, le sentiment public presque unanime a désigné M. Georges Clemenceau. Il y a trois ans, le pire blâme, pour ceux qui, avant lui ou avec lui, dénonçaient la faiblesse du gouvernement, était de leur dire : « Vous parlez comme l'Homme enchaîné. » La suite a rendu évident qu'ils n'avaient eu que le tort d'avoir raison trop tôt, mais le tort est plus grand de n'avoir point voulu les entendre. S'ils avaient été mieux suivis, que de fautes eussent été réparées à moins de frais, que d'erreurs évitées! Maintenant que le mal, en s'aggravant et en atteignant son période aigu, a éclaté à tous les yeux, on demande à M. Clemenceau de nous donner enfin le gouvernement qu'avec une âpre éloquence il accusait tant d'autres de ne pas nous avoir donné. Et c'est là justement que serait le paradoxe, si le Clemenceau des trois dernières années n'avait pu effacer le Clemenceau d'il y a vingt ans, qui démolissait tous les ministères, ou même celui d'il y a dix ans à peine, qui avait commencé par si mal bâtir et fini par si bien démolir le sien.

Chose curieuse : l'opinion, après s'être longtemps refusée, s'est jetée dans les bras de M. Clemenceau autant pour ses défauts, pour la férocité féline qu'elle lui prête un peu gratuitement, que pour ses qualités, qui sont moins connues, car, comme tous les hommes de ce tempérament, il met une espèce de coquetterie à étaler ses défauts et à cacher ses qualités. Nous-même, qui signerons ces lignes, nous avons tracé de lui dans le passé, d'après ce qu'il montrait le plus volontiers de lui-même, deux portraits successifs qu'il jugea peu

aimables. Au bout de cette troisième année de guerre, nous avouons, sans nous faire prier, que deux de ses plus dangereux travers, l'impulsivité et l'incohérence, les seuls dont on puisse encore avoir peur, il semble les avoir maîtrisés. La campagne de presse qu'il a menée quotidiennement, comme son action dans les commissions du Sénat qu'il a présidées, a été remarquable par sa continuité. Il lui reste à devenir comme président du Conseil ce qu'il était devenu comme journaliste, à se transformer au gouvernement comme il avait su se transformer dans l'opposition. M. Clemenceau est capable de le faire. Comme il avait passé la soixantaine, quand il découvrit le gouvernement, ses devoirs, ses difficultés et ses conditions nécessaires, les ayant niés, ignorés ou bouleversés durant un quart de siècle, il ne les sentit que plus vivement, et la guerre les lui a fait sentir bien plus vivement encore. Même s'il ne s'était pas convaincu qu'il faut dans la paix un gouvernement fort, il a appris et tient de toute certitude qu'il en faut un pour la guerre.

A mesure que s'estompent ses deux plus gros défauts, apparaissent en relief ses deux qualités les plus précieuses. Ce n'est pas faire de lui un petit éloge, mais c'est n'en faire que l'éloge mérité, de dire qu'il a au plus haut point « le sens français, » dont la verve parfois outrée, la pointe de gaminerie incorrigible, l'accent de Paris et de Montmartre qui amuse et irrite en M. Clemenceau, ne sont que l'exaspération. Mais le patriote recouvre le jacobin, et le gentilhomme vendéen est dessous. On retrouve la souche et la branche. Par disposition héréditaire, par instinct aristocratique, M. Georges Clemenceau a le mépris des choses basses et des âmes basses. Il est tout ensemble très nouvelle France et très vieille France, très France éternelle. Quoi d'étonnant que, blessée et inquiète, le devinant si parfaitement, si pleinement, si puissamment français, la France se soit réfugiée en lui? Furieuse, pendant qu'elle subit au dehors l'assaut impitoyable des barbares, de se voir rongée au dedans par une lèpre secrète, parmi tous ces scandales et toutes ces obscurités, elle invoque le chirurgien qui tiendra ferme le bistouri, la main rude et bienfaisante qui portera le fer et le feu. De lui, de sa vie et de son histoire, elle n'oublie rien, mais elle lui pardonne tout. La seule défaillance qu'elle ne lui pardonnerait pas, ce serait qu'ayant parlé comme il parlait et écrit comme il écrivait, il eût laissé son énergie dans l'encrier et n'eût de tranchant que la langue.

Ce qu'elle attend de lui est simple : qu'il fasse la guerre et qu'il fasse la justice, qu'il ose faire la justice pour qu'elle puisse faire

la guerre. Quand on dit que c'est simple, encore faut-il le faire. Mais la France veut que l'œuvre salutaire s'accomplisse, et elle n'a élevé M. Clemenceau au pouvoir que parce qu'elle a cru qu'il l'accomplirait. Qu'on ne s'y méprenne pas, et personne, même en Allemagne, ne s'y est mépris : ce vœu général ne marque de sa part qu'une volonté de vie et de victoire. En d'autres termes, la France attend de M. Clemenceau deux choses : la restauration du moral à l'arrière, l'intensification de la bataille à l'avant. Le péril, pour lui, il en a conscience, serait de ne pouvoir tenir, non point tout ce qu'il a promis, mais tout ce qu'on s'est promis de lui. La tâche est lourde. Pour l'aborder, il doit premièrement rendre de l'autorité à la présidence du Conseil et remettre de l'ordre dans le ministère de la Guerre. Puis procéder au nettoyage. En ce pays, foncièrement honnête et sain, il s'était formé, par l'indolence, la négligence, l'indifférence, le laisser-aller, des goûts fâcheux, des habitudes morbides, tout un monde de liaisons suspectes, de compromissions inclinant à la complaisance et frisant la complicité; pour tout dire d'un mot qui ne fuie pas la vérité crue, dans « la République des camarades, » d'affreuses camaraderies ; une atmosphère corrompue; et, sinon la trahison caractérisée, un état de « para-trahison, » — comme les médecins disent : la paratyphoïde. L'épreuve, pour un homme de parti, sera de savoir ou de ne savoir pas se faire l'homme du pays qui entend vivre et vaincre, face aux partis qui entendent régner, et qui, acharnés à leurs disputes, les mêlent jusqu'à la guerre et jusqu'à la justice.

Objet d'accusations terribles, sous le coup desquelles on comprend qu'il ne puisse pas rester, M. Malvy, usant d'un artifice de procédure parlementaire, vient de mettre la Chambre en demeure d'examiner s'il y a lieu de le déférer à la Haute-Cour pour crime commis dans l'exercice de ses fonctions, lorsqu'il était ministre de l'Intérieur. Un citoyen quelconque, qui n'aurait pas été ministre, n'aurait pas eu le choix de la juridiction : il n'aurait pu que traduire l'accusateur en cour d'assises, pour dénonciation calomnieuse ou diffamation. Mais le verdict, rendu avec l'assistance du jury, se fût comme éclairé du reflet de la justice populaire. M. Malvy a préféré la Haute-Cour : son choix ne va pas sans inconvénient pour sa cause, s'il tient à ce que son innocence s'impose, car la valeur d'un jugement entaché de suspicion de partialité politique pourra toujours être contestée. La Chambre, la première, est bien embarrassée de la faveur qu'il lui a faite. La Constitution lui rend, si l'on ergote, malaisé de s'y dérober, mais il y a peu de précédens, sauf le procès des ministres de Charles X, et il

n'y en a aucun d'un cas où l'accusé l'a saisie lui-même. C'est un joli fagot d'épines qu'on lui a posé sur les épaules. Elle n'a que le désir de s'en décharger le plus vite possible. Mais ce souci prouve à lui seul qu'une Assemblée ne saurait être un tribunal.

En toute dernière heure, à la fin de notre chronique du 15 novembre, nous avons sommairement signalé le mouvement maximaliste de Pétrograd. Lenine, disions-nous (et, entre parenthèses, avec un point d'interrogation, nous ajoutions : Zederblum? nom que prêtait à l'agitateur une liste publiée naguère par la *Morning Post;* mais il paraît que décidément il s'appelle Oulianoff, et les gens irréprochables n'ont pas besoin d'un jeu de pseudonymes), Lenine est maître de la capitale, ce qui n'est pas encore être maître de la Russie. Cette note hâtive, après quinze jours ensanglantés par des luttes criminelles, demeure la note vraie. Dans la confusion, la contradiction des nouvelles, voici ce qui semble surnager. Kerensky a eu la velléité de reprendre Pétrograd à Lenine. Mais ce déplorable Hamlet de la révolution russe n'a pu, comme toujours, aller au bout de son dessein : il a commencé par les armes, presque réussi, et aussitôt tout perdu par le bavardage, effrayé de ce qu'il avait gagné, tremblant du geste à demi esquissé. Il a été battu, s'est enfui, terré quelque part, sans qu'on ait retrouvé sa trace, et cette disparition même a comme un air shakespearien. Ainsi que Pétrograd, Moscou a été ravagée. Ses habitans et ses monumens auraient souffert. Les deux grandes villes, la cité impériale et la cité nationale, ont été enlevées au gouvernement provisoire. En revanche, l'hetman des cosaques du Don, Kaledine, domine dans le Sud, assez loin sur les fleuves, jusque vers la Mer Noire et vers le Caucase. La façade sans épaisseur et sans solidité de la Russie unitaire s'écroule, mais quelques morceaux en sont bons : il s'agit de les utiliser.

Nous avons dit aussi, dès le 15 novembre, que nous aimions à croire que les gouvernemens de l'Entente y avaient réfléchi. Pour nous, à première vue, il y a deux choses à faire, ou plutôt une chose à ne pas faire, et une chose à faire. Si le triomphe des maximalistes se confirme, il ne faut, à aucune condition, reconnaître ce faux gouvernement qui n'est que l'usurpation d'une bande délirante d'anarchistes et d'agens allemands. La chute du gouvernement provisoire, qui, lui, avait figure de gouvernement régulier, et envers qui nous avions des précautions à prendre, nous laisse le champ libre. Le radiogramme du « Soviet des commissaires du peuple » proclamant un armistice qui est une défection, a achevé de nous délier vis-à-vis de

Lenine et de ses compères. Au contraire, il faut s'appuyer franchement sur le mouvement cosaque et l'appuyer franchement. Ne faisons pas de roman-feuilleton, mais faisons de l'histoire et de la politique. Le roman-feuilleton, ce serait d'imaginer une puissance cosaque qui, en un clin d'œil, serait à même de reconquérir et de reconstruire la Russie; mais ce ne l'est pas moins, que de nous représenter simplement, sur les récits de 1814-1815, et sur les images d'Épinal, les Cosaques comme des cavaliers « mangeurs de chandelle, » qui naissent et meurent à cheval, entre une grande lance et un grand fouet. La vérité, qu'on doit garder présente à la mémoire, est que les institutions cosaques, bien qu'affaiblies depuis un siècle ou deux par les Tsars, la Cour et la bureaucratie, sont les plus anciennes, les plus robustes, et, ce qui dans l'espèce ne gâte rien, les plus démocratiques de la Russie, dont une partie du moins, les régions du Sud-Ouest, à défaut de l'immense Empire tout entier, peut retrouver en elles une armature. La position géographique elle-même, qui rapproche de la Moldavie ces populations indépendantes et guerrières, indique ce qu'on en doit tirer.

Subsidiairement, il y aurait peut-être à négocier avec le Japon, par l'intermédiaire des États-Unis, à toutes fins utiles et pratiques, conformément à la pensée unique, à la volonté unique, à la direction unique, qui doit être de faire rendre, à tous les États alliés, sur tous les points, tout ce que l'Entente est capable de produire. Voyons, cherchons, essayons. Mais travaillons, aidons-nous. Ne cédons pas trop facilement aux objections d'une diplomatie endormie et timide qui, de rien, se fait des mondes, et craint toujours d'avoir à faire quelque chose qui ne soit pas tout fait. Là encore, si M. Clemenceau peut, dans les mœurs et les traditions du temps de paix, souffler un esprit nouveau, qu'il se lève et souffle l'esprit de guerre.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant,

RENÉ DOUMIC.

ch-
le.
le la
ance
et de
epré-
nages
chan-
rande
e à la
lepuis
nt les
e gâte
noins,
entier,
e elle-
ntes et

Japon,
tiques,
rection
ir tous
voyons,
ns pas
timide
à-faire
enceau
ffler un